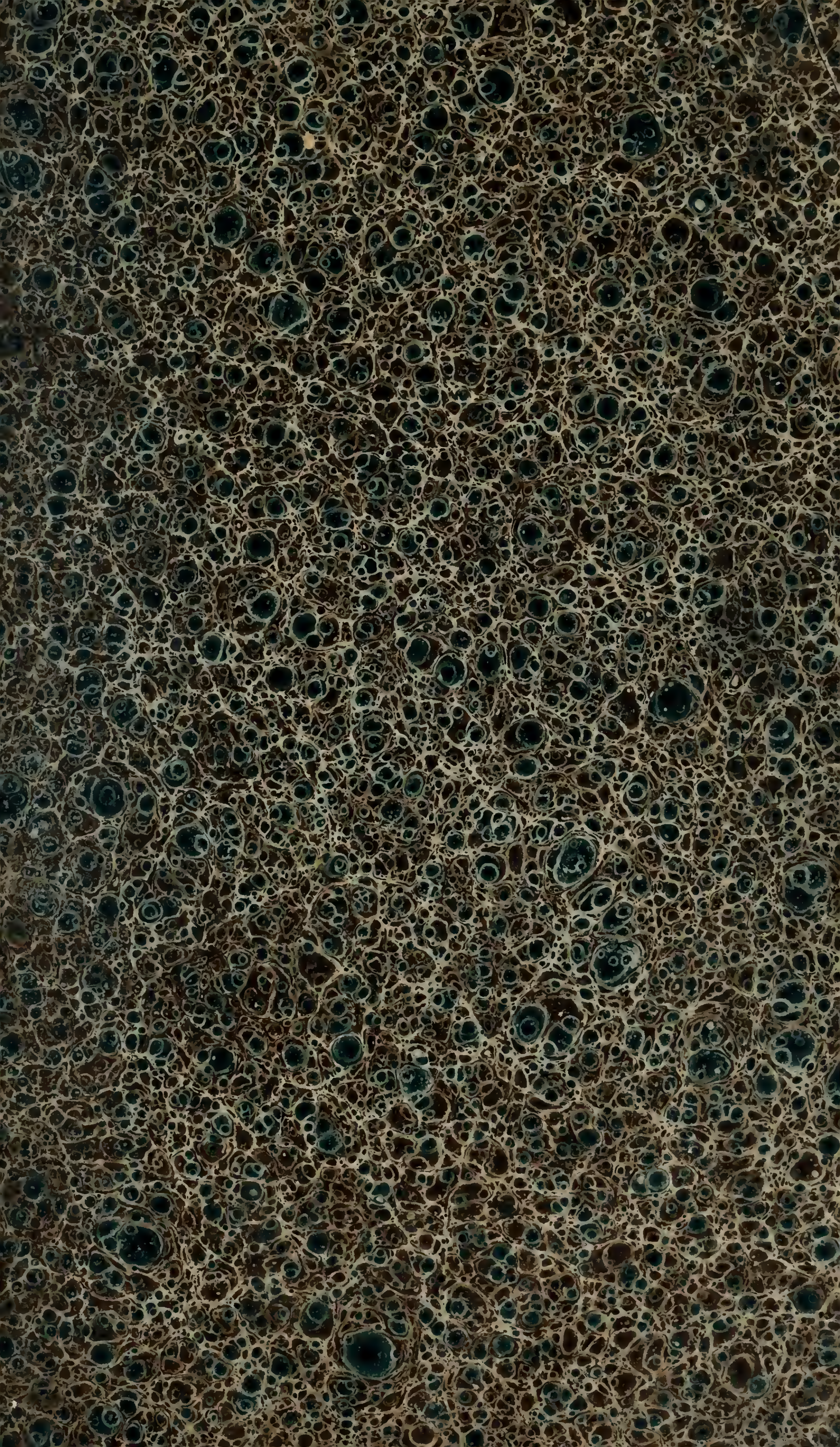
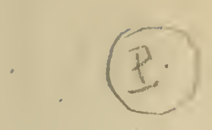








[illegible] : le café des Comédiens
pp. 364-366

OEUVRES

DE

PAUL DE KOCK.

XXII.

ZIZINE.

Fontainebleau, Imp. de E. JACQUIN.

ZIZINE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

On retrouve un ami, son épouse, une amante;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux;

Hamlet, DUCIS.



PARIS,
GUSTAVE BARBA,
ÉDITEUR DU CABINET LITTÉRAIRE,
COLLECTION UNIVERSELLE DES MEILLEURS ROMANS MODERNES,
RUE MAZARINE, N° 34.
1839.

ZIZINE.

CHAPITRE PREMIER.

L'OURS DE CHATEAU-THIERRY.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Château-Thierry est une jolie petite ville située sur la rive droite de la Marne, à vingt lieues de Paris environ ; qu'elle s'élève en amphithéâtre sur les bords de la rivière ; que de nombreux bateaux, qui passent incessamment devant ses murs pour aller approvisionner Paris, lui donnent de la gaîté et l'aspect d'une ville très-commerçante ; enfin, que c'est la patrie du célèbre fabuliste, Jean de La Fontaine, qui cachait son esprit sous un air bête, bien différent en cela de nos écrivains modernes. Vous savez tous cela aussi bien que moi, et, dans le cas où vous ne le sauriez pas, un dictionnaire géographique vous l'apprendrait.

Ce que vous n'êtes pas obligé de connaître, c'est la société de Château-Thierry; mais, si vous avez habité une petite ville de province, il vous est facile de vous

en faire une idée : le tableau est, à peu de chose près, le même partout. On y est curieux, bavard, médisant ; les gens nobles, quand il y en a, ne se voient qu'entre eux ; les autorités n'invitent que les gens riches, la haute bourgeoisie qui forme la seconde classe ; la dernière se compose des petites gens, des artisans, des prolétaires (mot qui fait fortune depuis quelques années) ; et chacune de ces classes se tient serrée, séparée, envieuse l'une de l'autre, et enchantée lorsqu'il court une histoire, un caquet qui permet aux calomnies d'aller grand train. Enfin l'aristocratie y règne avec tant de force, que dans la rue deux voisins ne se salueront pas, s'ils ne sont point admis dans les mêmes réunions. Le noble penserait déroger en saluant le bourgeois, et celui-ci craindrait de se compromettre en causant avec le prolétaire. Vous devez en convenir, c'est bien là le monde d'une petite ville ; j'en sais même quelques grandes, tout proche de Paris, où l'on est bien ridicule, où il y a le quartier de la haute société, comme Paris a son faubourg Saint-Germain.

Cette pauvre aristocratie que l'on a voulu anéantir, saper dans sa base, que l'on a mise en accusation, puis tournée en ridicule, on a beau faire, on la retrouve toujours ; elle est dans le palais comme dans la mansarde ; elle existe à la ville comme au village : on peut abolir le mot, mais on ne saurait détruire la chose.

Si dans le salon d'un duc ou d'un marquis elle vous semble régner en despote, vous la retrouverez également chez le banquier, où le gros capitaliste re-

garde avec dédain le petit négociant, où la femme de l'agent de change veut que sa toilette écrase celle de la femme du courtier en marchandises ; vous la verrez encore dans le salon de ce bourgeois, où le chef de bureau prend un ton protecteur avec le simple commis, où l'épouse d'un entrepreneur ne veut pas causer avec la femme d'un artiste ; entre marchands, celui qui vend en magasin regardera d'un air dédaigneux le petit boutiquier ; entre artisans, celui qui a un habit neuf et de l'argent dans ses poches voudra imposer sa loi, et qu'on l'écoute comme un oracle ; enfin il n'est pas jusque chez notre portière où l'aristocratie ne se glisse : la cuisinière du premier étage, et qui a quatre cents francs d'appointements, voudra avoir la meilleure place près du poêle ; quand elle arrive, chacun se dérange avec respect, et la femme de ménage du cinquième est souvent obligée de causer debout, parce que les cordons-bleus ne lui offrent pas un siége. Et il y aura toujours chez les hommes ce besoin de commander, de se pousser, d'avancer : s'il en est qui restent en arrière, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement, faute de courage et de capacité. Quant à cette égalité dont on parle tant, je ne l'ai trouvée nulle part. Ah ! si, pourtant, dans les *omnibus*... et encore les gros y écrasent-ils les petits.

Revenons à Château-Thierry et entrons dans le salon de madame Blanmignon. C'est une riche propriétaire qui voit ce qu'il y a de mieux dans la ville. Madame Blanmignon est veuve d'un avoué qui a été député de son département ; elle jouit de quinze mille

francs de revenus ; elle a quarante-neuf ans, mais comme elle a aussi les cheveux teints, les sourcils teints, les joues peintes et les lèvres pommadées, il est assez difficile de deviner au juste son âge. Il y a des personnes qui lui donnent soixante ans, d'autres qui ne lui en croient que trente. Le fait est que madame Blanmignon a l'air d'une aquarelle très-vigoureuse de tons.

Le salon est grand et meublé avec élégance ; je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a un piano. Désormais un salon sans piano c'est une jolie femme sans corset.

Mais les siéges sont rangés en cercle devant la cheminée ; les dames et les demoiselles sont assises ; les hommes sont debout ou appuyés sur les chaises de ces dames ; il y a là de drôles de figures ; il y en a de jolies. Les modes sont celles de Paris, elles y sont même suivies avec plus de rigueur que dans la capitale, mais elles n'y sont pas portées avec cette grace, cette coquetterie et cette aimable désinvolture qu'on ne trouve qu'à Paris. Là règnent l'étiquette, la cérémonie et tout son ennuyeux cortége. Les hommes parlent à demi-voix et ne rient que du bout des lèvres ; les dames se toisent, s'inspectent, et ne rient pas du tout ; les jeunes personnes n'osent pas se permettre de dire un mot sans l'autorisation de leurs mamans, et, au milieu de tout cela, madame Blanmignon sourit, salue, fait asseoir, offre un tabouret pour mettre sous les pieds, ce qui amène toujours une discussion de cinq minutes.

« Je ne le prendrai pas, madame. — Oh ! si, je » vous en prie. — Je n'en ai nul besoin... — C'est

» égal, vous seriez mieux. — Votre tapis est déjà si
» doux. — Je veux que vous mettiez vos pieds sur
» ce tabouret... — En vérité, madame Blanmignon,
» vous me gâtez, je suis confuse... — On ne saurait,
» madame, prendre trop de soins de vous... Là...
» mettez vos pieds... est-il assez haut? — Il est par-
» fait. »

D'après cet échantillon de conversation pour un tabouret, vous devez penser qu'un sujet intéressant doit occuper toute la soirée. C'est ce qui paraissait s'annoncer dans un groupe d'hommes qui causaient avec feu dans un coin du salon. Madame Blanmignon, voulant que le plaisir devînt général, se permit alors d'élever la voix en disant :

« Eh! mon Dieu, messieurs, comme vous voilà
» tous... causant avec chaleur. Ne pouvez-vous nous
» faire part de ce qui vous occupe si fort?... Je pense
» que les dames peuvent, sans être indiscrètes, de-
» mander le sujet que vous traitez... Voyons, mon-
» sieur Vadevant, c'est vous qui portiez la parole
» tout-à-l'heure... c'est vous qui allez nous dire ce
» dont il s'agit. »

M. Vadevant est un homme entre deux âges, de petite taille, mais qui serait assez bien tourné, si son abdomen ne menaçait déjà de s'écarter des règles de la proportion. Sa figure est positivement celle d'un poupard bien frais, bien rose, et qu'un enfant serait enchanté d'embrasser. M. Vadevant a toujours le sourire sur les lèvres, mais c'est un sourire tant soit peu moqueur, et ses yeux petits, mais assez vifs, brillent sans cesse d'une expression de curiosité qui sem-

ble vouloir percer dans votre ame, dans votre pensée, ou tout au moins dans votre poche.

Fils d'un riche négociant de Troyes, M. Vadevant s'était trouvé, à la mort de son père, possesseur d'une jolie fortune. Il avait voulu l'augmenter par des spéculations, et il s'était pour cela rendu à Paris, où il avait mis de l'argent dans des assurances, dans des raffineries de betteraves, et jusque dans des inodores. Mais le jeune Vadevant n'avait pas été heureux dans ses entreprises. Son esprit curieux et moqueur ne l'avait pas servi dans la capitale, où il avait rencontré des gens plus fins que lui. Après avoir passé une douzaine d'années à Paris, et avoir perdu les deux tiers de sa fortune, M. Vadevant avait senti qu'il était temps de s'arrêter, et il était venu se fixer à Château-Thierry, où, avec cinq mille francs de rente qui lui restaient encore, il pouvait faire figure et être reçu dans les principales réunions. Ajoutez à cela qu'il était garçon, position bien précieuse en province, où toutes les demoiselles rêvent mariage, et où, par conséquent, elles regardent les célibataires d'une façon très-provoquante.

Interpellé par madame Blanmignon, M. Vadevant se tourne vers les dames, sourit de manière à montrer ses trente-deux dents qui sont blanches et fort soignées, puis se balance sur ses hanches en répondant :

« Mon Dieu! mesdames, l'objet qui nous occupe » le mérite peut-être fort peu... Nous parlions de » l'ours... eh eh eh!... vous savez, l'ours... »

Ici les éclats recommencent ; les dames y prennent part; une seule s'écrie : « Qu'est-ce que c'est donc que

» l'ours?.... Mon Dieu! est-ce qu'il y en a un dans la
» ville?

» — Ah! madame Dubouchet n'est pas au fait, » reprend Vadevant, « parce qu'elle a été long-temps
» absente de notre pays. Vous saurez, belle dame,
» que par l'ours nous désignons un étranger..... un
» inconnu, qui est venu se loger, il y a près de
» trois ans, dans notre ville, et que, depuis ce
» temps, on ne connaît guère plus que le jour de
» son arrivée.

» — En vérité!... oh! voilà qui est bien singulier...
» bien curieux..... — C'est M. Boullardin qui lui a
» donné ce sobriquet d'ours, et, en honneur, jamais
» nom ne fut mieux mérité. »

M. Boullardin, grand et gros homme d'une cinquantaine d'années, et qui se croit un des beaux esprits de l'endroit, parce qu'il est employé à la mairie, au bureau des naissances, murmure d'une voix rauque et caverneuse, qui a l'air d'appartenir à un ventriloque :

« Ma foi!... moi, je l'ai appelé ours!... sans cher-
» cher!... j'aurais dit chameau la même chose...

» — Est-il méchant! est-il satirique, ce M. Boul-
» lardin! » reprend Vadevant en se retournant, d'un air moqueur, vers le gros employé qui, très-content de ce qu'il vient de dire, se frotte les mains en regardant sa femme.

« Mais enfin, messieurs, comment est-il fait cet
» ours? puisque ours il y a, » reprend madame Dubouchet; « vous devez cependant savoir quelque
» chose sur sa personne... sur sa manière de vivre...

» mettez-moi donc au courant, moi qui ne sait
» rien.

» — Parlez, monsieur Vadevant, » dit la maîtresse de la maison, « c'est vous qui êtes, je crois, le
» plus au fait.

» — Moi... mais non... je n'en sais pas plus que
» ces messieurs..... cependant, si vous le désirez,
» belle dame, je vais dire ce que j'ai observé et re-
» cueilli. »

M. Vadevant entre alors dans le cercle qui se resserre. Les hommes viennent aussi l'entourer, et chacun semble disposé à écouter avec plaisir même ce qu'il sait déjà : mais l'ours était un sujet de curiosité pour tous les habitans de Château-Thierry, et chaque fois qu'il était question de lui on était tout oreilles, dans l'espérance d'apprendre quelque chose de nouveau sur cet homme mystérieux.

M. Vadevant, après avoir gracieusement promené ses regards sur toutes les dames, et s'être adossé à la cheminée, commence sa narration.

» Il y a trois ans à peu près... oui, c'était en mil
» huit cent trente-et-un... et nous sommes en mil
» huit cent trente-quatre... Je crois que c'était égale-
» ment au mois de mars...

» — Non, c'était en février, » dit M. Boullardin..... « toute la ville faisait des beignets.....
» oh! oh!..... »

Et le gros monsieur se caresse le menton, enchanté de ce qu'il vient de dire.

« En février... c'est possible... » reprend Vadevant; « oui, je me rappelle que je me rendis déguisé

» en Espagnol, au bal de monsieur le sous-préfet.....
» bal qui fut très-brillant, et où l'on servit des glaces
» à discrétion!... Pardon, je reviens à mon ours...
» comme on dit au théâtre des Variétés, à Paris, dans
» je ne sais plus quelle pièce.

» — Dans *Pourceaugnac*, peut-être ? » reprend Boullardin. « — Ah! mon cher monsieur Boullardin?...
» vous faites tort à vos connaissances, vous n'ignorez
» pas que *Pourceaugnac* est de Molière!...

» — Oh! moi, je mêle tout cela... *Pourceaugnac*,
» *Monsieur de Crac!... la Dame-Blanche!...* je n'aime
» pas le spectacle, je m'y endors... ma femme aussi...
» n'est-ce pas, madame Boullardin?... »

Madame répond par un signe de tête, et M. Vadevant, qui écoutait en souriant les balourdises de l'employé, reprend alors la parole :

« Je vous disais donc, madame, que c'était au mois
» de février 1831 ; un voyageur arriva en chaise de
» poste accompagné d'un homme... son domestique
» sans doute : ce voyageur s'informa sur-le-champ
» s'il y avait dans la ville une petite maison à louer.
» on lui en indiqua plusieurs, entre autres celle qui
» appartient à M. Tricot, et qui est à l'extrémité de
» la ville. L'étranger alla voir cette maison ; sa posi-
» tion, presque isolée, parut lui plaire ; sur-le-champ
» il loua cette demeure qui était toute meublée.....
» il en paya une année de loyer d'avance...

» — Paya-t-il vraiment une année d'avance? » dit un vieux monsieur tout maigre, à figure décharnée, et qui, assis dans un coin du salon, n'avait pas encore ouvert la bouche.

« — Oui, monsieur Benoît, il paya... Oh! j'en
» suis assuré! je le sais de M. Tricot lui-même; et,
» depuis ce temps, il a toujours payé fort régulièrement
» ment ses six mois d'avance..... Il loue la maison
» 800 francs, je le sais aussi...

» — C'est donc un homme riche, que cet inconnu?
» — Ah! voilà la question : est-il riche?... et s'il a de
» la fortune, où l'a-t-il gagnée?..... voilà ce qu'on
» ignore. On s'attendait à ce que le nouveau venu
» ferait des visites à ses voisins... aux autorités... aux
» notables de la ville, qu'il aurait quelques recommandations
» mandations et tâcherait de se faire présenter dans
» nos sociétés... Pas du tout : voilà mon étranger
» qui s'enferme chez lui où il ne reçoit personne,
» qui ne sort que pour se promener hors de la ville,
» qui ne parle à personne, et, quand on cherche à
» lui adresser la parole, répond d'un ton si brusque,
» si sec, que l'on n'a pas envie de recommencer,
» parce qu'alors il faudrait se fâcher, se disputer peut-
» être, et vous sentez bien qu'on ne veut pas se compromettre
» promettre avec un inconnu!... Si bien que le nom
» d'ours, que lui a donné si spirituellement M. Boul-
» lardin, lui est parfaitement appliqué.

» — Ours!... ourson!... c'est moi qui l'ai nommé, »
répète M. Boullardin, en regardant sa femme.

« — Mais c'est un homme mal élevé... une brute,
» que cet inconnu?

« — On ne peut pas dire qu'il ait l'air d'une brute...
» C'est un homme qui doit avoir cinquante ans...
» — Oh non..... — Oh si..... Et plutôt davantage
» même... — Je gage qu'il n'en a pas quarante-huit...

» — Vous n'avez donc pas remarqué que ses cheveux
» noirs sont gris?... — Qu'est-ce que cela prouve?
» à vingt ans, moi, je me suis trouvé un cheveu
» blanc.

» — Moi, » dit une petite vieille dame mise avec beaucoup de coquetterie, « c'est la peur qui m'a fait
» blanchir... j'avais les cheveux comme du jais; mais
» un soir.. dans la rue... un insolent osa m'insulter...
» me prendre... la taille... je m'évanouis, et en re-
» venant à moi, j'étais grise!

» — Oh! » dit à demi-voix M. Boullardin, « si
» j'avais fait blanchir toutes les femmes auxquelles
» j'ai pris la taille et... »

Un regard sévère de son épouse fait taire l'employé qui finit sa phrase entre ses dents.

« Notre ours, » reprend Vadevant, « n'a pas ab-
» solument mauvaise tournure... — Est-il laid...? —
» Non... — Oh! pardonnez-moi!... il est affreux...
» une figure effrayante et sinistre... — Pas du tout...
» sa figure est fort belle, au contraire. — Moi, je
» vous dis qu'il a l'air d'un conspirateur... — C'en
» est peut-être un.

» — Moi, » dit un tout jeune homme, « je ne
» l'ai vu qu'une fois... et c'était la nuit, mais il m'a
» semblé que ses yeux brillaient comme ceux d'un
» chat...

» — C'est peut-être un vampire!... » dit le vieux monsieur décharné. « — Il en a plutôt l'air lui-même, » murmure Vadevant en se tournant pour rire.

« — Ah, mon Dieu! monsieur Benoît, ne nous
» dites pas de ces choses-là... nous ne dormirions pas

» de la nuit! Mais l'autorité devrait avoir les yeux » sur ce monstre!...

» — Moi, » dit madame Blanmignon, « si je le » rencontrais le soir, je suis certaine que j'aurais des » attaques de nerfs, et pourtant je ne l'ai jamais » vu... mais l'idée que je m'en fais est horrible. Un » homme qui ne reçoit personne, ne va chez per- » sonne, ne parle à personne... ce doit être quelque » grand criminel qui se cache.

» — Comment l'appelle-t-on? » dit madame Dubouchet, « car enfin il signe ses quittances à » M. Tricot.

» — Il signe Guerreville, » dit Vadevant.

» — Guerreville... C'est singulier! le nom est » assez distingué!... — C'est sans doute un faux nom » qu'il aura pris.

» — Je parie qu'il s'appelle *Abracadabra*... oh! » oh! » dit M. Boullardin en riant bien bêtement.

« — Mais savez-vous, messieurs, que c'est fort dés- » agréable pour notre endroit qu'un individu si sus- » pect l'ait choisi pour son refuge... Est-ce qu'on » ne pourrait pas tâcher d'expulser ce monsieur de » notre ville?

» — Il est certain qu'il y fait tache, » dit Vadevant en se regardant dans la glace au-dessus de la cheminée, et se montrant ses trente-deux dents.

« — L'autre jour, » dit un monsieur qui n'avait encore parlé qu'avec les autres, et qui rougit déjà parce qu'il veut dire quelque chose seul, « l'autre » jour... je sortais dans l'intention de prendre l'air... » et voilà que... j'ai vu... ou cru voir... c'est-à-

» dire je crois que j'ai manqué de rencontrer l'in-
» connu... dit l'Ours.

» — C'est joli, ce que Desboulleaux vient de nous » raconter! » dit M. Vadevant, en se penchant vers une dame assez gentille et qui se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire. Pendant ce temps, ce monsieur qui a tant de peine à s'exprimer en public se retire bien vite derrière d'autres personnes en essuyant deux gouttes de sueur qui tombent de son front.

Madame Dubouchet, qui n'est pas encore satisfaite de ce qu'elle vient d'apprendre, adresse de nouvelles questions à ses voisins et à M. Vadevant :

« Je ne conçois pas que l'on n'ait point su quelque » chose de plus positif touchant cet homme, » dit-elle, « il faut que l'on s'y soit mal pris. Car enfin il » a des domestiques... on les fait causer.

» — Impossible, madame : d'abord il n'a pour » tout domestique que celui qu'il a amené avec lui. » C'est une autre espèce d'ours, qui probablement » veut singer son maître, un grand efflanqué qui se » tient raide comme un cosaque... qui ne cause avec » personne... pas même avec les bonnes du quartier, » qui ne va jamais chez les marchands de vins, et » dont le plus grand plaisir est de fumer, assis sur le » banc de pierre qui est devant la porte de leur de- » meure.

» — Je gage que ce sont des républicains, » dit le vieux Benoît, en frappant avec importance sur sa tabatière.

« Moi, » dit Vadevant, « je me suis cru une fois

» sur le point de savoir quelque chose... Le domes-
» tique était assis et fumait devant sa porte; je pas-
» sais en me promenant... Je crois même que je pas-
» sais exprès devant la maison de l'Ours. En voyant
» le valet il me vient à l'idée un expédient assez in-
» génieux... Je feins, en marchant, de faire un faux
» pas... de me tourner le pied; puis, ayant l'air de
» ne plus pouvoir marcher, je vais m'asseoir sur le
» banc, près du domestique... c'était assez adroit,
» qu'en pensez-vous ?

» — Très-adroit... très-spirituel!... — Eh bien!
» mon butor, au lieu de s'empresser de m'offrir
» d'entrer chez son maître ou d'aller me chercher
» quelque secours, se leva en secouant sa pipe, et
» rentra dans la maison dont il ferma brutalement
» la porte sur lui.

» — C'est affreux! » s'écrie madame Blanmignon,
« c'est un trait digne d'un cannibale!

» — Et comme le proverbe dit : tel maître tel va-
» let, j'en tire la conséquence que le maître est aussi
» dépourvu d'humanité que son domestique..... Et
» puis, que signifient tous ces mystères?... On leur
» fait à dîner chez le pâtissier Godart; on le leur
» porte tous les jours... C'est le domestique qui paie
» le mémoire, qui donne pour boire au garçon.....
» Dernièrement Marguerite, la cuisinière de madame
» Déchalard, s'y est présentée, par mon avis, et sous
» le prétexte qu'elle n'était pas en service, pour de-
» mander si on voulait la prendre... Le valet était
» apparemment sorti, car c'est le soi-disant M. Guer-
» reville qui a ouvert à Marguerite. Mais si vous sa-

» viez comme il l'a reçue!... Ah! la pauvre fille s'en
» souviendra!..... Lui laissant à peine le temps de
» s'expliquer, il l'a mise à la porte en se permettant
» même de la pousser par les épaules, parce qu'il
» trouvait qu'elle ne sortait pas assez vite!

» — Oh! c'est horrible!... — C'est épouvantable!

» — C'est même graveleux! » dit Boullardin en regardant sa femme.

« — Maltraiter cette pauvre Marguerite... qui fait
» si bien les crêmes grillées!...

» — Pas si bien que ma cuisinière, » murmure le vieux Benoît.

« — Messieurs, » dit madame Blanmignon, « il
» faut nous coaliser, nous liguer tous pour débarras-
» ser la ville de ce vilain ours. Est-ce votre avis?

» — Oui, oui! » disent tous les hommes en avançant la main comme pour jurer, tandis que les dames approuvent du bonnet.

« — Mais que ferons-nous..... quel moyen em-
» ploierons-nous pour forcer notre homme à dé-
» guerpir?..... Voyons... il faut chercher...

» — Si on allait sonner du cor tous les jours sous
» ses fenêtres?... — Oh! cela incommoderait égale-
» ment les habitans des maisons voisines.

» — Si on jetait des pierres dans ses carreaux? » dit un jeune écolier en riant.

« — Non, ceci n'est pas permis, » dit madame Blanmignon; « il ne faut employer que des moyens li-
» cites. »

Le monsieur qui a sué à grosses gouttes, pour avoir

déjà voulu dire quelque chose, avance sa tête entre un groupe, en balbutiant :

« Si... on... Si... Si on... »

Tous les yeux se tournent alors vers l'orateur; il devient écarlate et va se recacher derrière les autres en murmurant :

« Non... Ça ne vaudrait rien.

» — Eh! mais, » dit M. Boullardin en poussant de gros rires, « il y a un moyen bien naturel... qui » serait de déposer de vilaines choses devant sa » porte... oh! oh!

» — Ah! fi... fi, monsieur Boullardin, où allez-» vous penser à de pareilles choses!..... nous ne » sommes plus au carnaval...

» — Je l'ai trouvé... Je tiens le moyen, » s'écrie Vadevant en se frappant le ventre, le front et les mains.

« — Oh! voyons... Voyons vite! » s'écrie-t-on de toutes parts, en entourant le petit monsieur.

« — Eh parbleu! un charivari!... donnons-en un » à l'Ours.... Donnons-lui-en deux..... dix, vingt, si » cela est nécessaire. Ce monsieur aime le calme, la » solitude, le silence; il doit détester les charivaris; » les nôtres feront bien vite leur effet, et, lassé de » les entendre, l'Ours déguerpira, et ira s'établir » ailleurs.

» — Bravo!... bravo!... — Parfaitement imaginé, » répète-t-on de tous côtés. « Oh! ce M. Vadevant est » un homme bien précieux, il a de l'esprit comme » quatre!

» — Si c'était comme quatre de la force de Des-
» boulleaux, cela ne prouverait pas grand'chose.

» — Eh bien, à quand le charivari, messieurs? » demande madame Blanmignon, qui semble une des plus acharnées contre l'Ours de la ville.

« — Parbleu! ce soir même, » répond Vadevant;
« le temps est beau... nous voilà réunis, avec ces
» messieurs, en assez grand nombre... Pendant que
» ces dames vont se chauffer ou faire leur partie,
» nous allons donner notre premier concert en plein
» air, et nous reviendrons raconter à ces dames ce qui
» en sera résulté. Êtes-vous de mon avis, messieurs?

» — Oui, oui! » s'écrient la plupart des hommes. Mais M. Boullardin s'abstient de répondre; comme employé à la mairie, il craindrait de se compromettre en faisant partie d'un charivari.

« Il ne s'agit plus que de se procurer les instru-
» mens nécessaires, » dit Vadevant. « Madame Blan-
» mignon veut-elle bien mettre sa batterie de cuisine
» à notre disposition?

» — Oh! de grand cœur, messieurs; prenez chez
» moi tout ce qui vous semblera bon pour aba-
» sourdir ce vilain homme, pour lui briser le tympan,
» afin qu'il parte bien vite...

» — Bravo! madame Blanmignon... Je vote des
» félicitations à madame Blanmignon pour le pa-
» triotisme qu'elle déploie dans cette affaire.....
» je me propose de lui faire des vers sur ce sujet...
» Mais d'abord aux armes! messieurs, aux ar-
» mes!... »

Chacun répète le cri poussé par Vadevant, et le

suit à la cuisine. Le vieux Benoît, M. Boullardin et deux autres messieurs, qui ne sont plus d'âge à faire leur partie dans un charivari, restent seuls au salon avec les dames; mais bientôt les musiciens improvisés reviennent avec leurs instrumens, et alors ce sont des éclats de rire comme depuis long-temps on ne s'en était pas permis dans le salon de madame Blanmignon.

L'un tient une casserole sur laquelle il frappe avec une écumoire; un autre a deux fers à repasser dont il se sert comme de cymbales; celui-ci frappe d'une pelle sur une pincette; celui-là joue des castagnettes avec des morceaux d'assiettes cassées; le timide Desboulleaux remue, comme un possédé, les chaînes d'un tourne-broche qu'il a passées autour de son corps; le jeune écolier frappe sur une poêle avec une cuillère à pot; enfin M. Vadevant s'est emparé d'une énorme bassinoire dans laquelle il a mis des clous et de la ferraille, de manière qu'en la secouant cela produit un tintamarre infernal.

« Délicieux !... charmant ! » disent les dames ; « c'est à mettre en fuite tous les ours de Berne! Nous » aurions bien du malheur si cela ne nous délivrait » pas de celui de Château-Thierry.

» — Allons, messieurs, en marche! » dit Vadevant ; « je réclame l'honneur d'aller à votre tête et de » donner le signal du charivari; mais surtout un » grand silence dans la ville jusqu'à ce que nous » soyons arrivés devant la demeure de l'Ours. Il faut » que cela le surprenne comme la foudre... Ça fera » bien plus d'effet... En avant! »

Tous les charivaristes se disposent à suivre Vadevant, lorsque le bruit de la sonnette se fait entendre.

« Qui peut nous arriver si tard? » dit madame Blanmignon.

» — Qui que ce soit, je réponds qu'il sera des » nôtres, » dit Vadevant.

En ce moment la porte du salon s'ouvre, et la domestique annonce :

« Monsieur le docteur Jenneval. »

Un homme de trente-six ans, d'une figure agréable et spirituelle, d'une tournure élégante et distinguée, ne tarde pas à paraître; il va saluer la maîtresse de la maison et les dames, n'ayant pas encore remarqué le singulier armement de ces messieurs.

« C'est le cher docteur! » s'écrie Vadevant. « Oh! » j'avais bien dit que celui qui arrivait serait des » nôtres?..... Allons, docteur, vite; prenez une » casserole, ou tout au moins deux porte-mou» chettes.

» — Eh, que signifient tous ces apprêts, mes» sieurs? » dit le docteur en examinant les objets que portaient les musiciens; « allez-vous jouer une cha» rade, un proverbe, une symphonie?...

» — Mieux que cela, nous allons donner un chari» vari, et qui fera du bruit dans le pays!...

» — Un charivari?... — Sans doute... Allons, pre» nez donc un instrument, vous viendrez avec nous,
» — Mais encore faut-il que je sache à qui vous don» nez un charivari...

» — Ah! si vous n'arriviez pas si tard, docteur, »

dit madame Blanmignon, « vous seriez au fait de » tout... Mais on ne peut plus vous avoir...

» — Pardon, madame, c'est que j'ai dû aller voir » M. Guerreville qui était indisposé, et...

» — M. Guerreville ! » s'écrie-t-on de toutes parts; » vous venez de chez M. Guerreville... l'étranger... » l'inconnu... l'ours?...

» — Oui, mesdames, » répond le docteur en souriant : « et voilà même plusieurs fois que j'y vais.

» — Oh ! c'est trop drôle, » dit Vadevant, « et » c'est à lui que nous allions donner un chari- » vari...

» — A lui?... — Oui, docteur ; car enfin c'est un » fort vilain homme, n'est-ce pas?... une espèce de » sauvage... très-malhonnête, et dont la conduite est » fort louche... un être insociable... qui met les cui- » sinières à la porte... qui ne salue personne dans la » rue... un Ours enfin ?

» — Je crois que vous êtes dans l'erreur, M. Vade- » vant ; par le peu que j'ai vu de M. Guerreville, je l'ai » jugé tout différemment. On peut désirer vivre » dans la solitude, et ne pas avoir pour cela tous les » défauts.

» — Allons, le docteur plaisante !... il badine, j'en » suis sûr... Moi, j'en suis toujours pour ce que j'ai » dit sur l'ours... inconnu... et je persiste dans mon » intention de lui donner un charivari... N'est-ce pas, » messieurs? »

Ces messieurs, qui ne voulaient pas s'être armés pour rien d'une pincette ou d'une casserole, étaient fort disposés à suivre Vadevant, qui déjà marchait

vers la porte, tenant sa bassinoire comme s'il portait un drapeau.

Le docteur les regarde en souriant et se contente de leur dire : « Je ne m'oppose pas à votre charivari,
» messieurs, mais je vous engage seulement à at-
» tendre quelques minutes... afin que monsieur le
» sous-préfet, que j'ai laissé chez M. Guerreville,
» ait eu le temps de le quitter..... car je suppose que
» vous ne voudriez pas aussi lui donner un chari-
» vari. »

Il est difficile de rendre l'effet que ces mots viennent de produire ; les figures s'allongent, les fronts se plissent, plusieurs visages pâlissent ; c'est un étonnement, une stupeur générale ; ces messieurs sont restés immobiles et comme frappés de la foudre, ayant encore leur casserole ou leur chaudron en l'air.

Madame Blanmignon a éprouvé une révolution telle que ses sourcils se déteignent et qu'une de ses joues se dépouille de tout son vermillon ; elle s'efforce de se remettre, mais sa voix est fortement émue en disant au docteur :

« Est-ce bien possible?... ne nous trompez-vous
» pas, mon cher monsieur Jenneval ? comment!.....
» monsieur le sous-préfet va... chez cet étranger ?

» — Oui, madame... j'ai l'honneur de vous répé-
» ter que je viens de les laisser ensemble ; et, d'après
» ce que j'ai pu entendre de leur conversation, à la-
» quelle, d'ailleurs, ils ne mettaient aucun mystère,
» il paraît que M. Guerreville et notre sous-préfet
» ont été autrefois fort liés... ce sont d'anciens amis...
» ils se sont rencontrés, par hasard, à la promenade,

» il y a quelques jours, se sont reconnus, et voilà
» comment il se fait que l'un est allé voir l'autre. »

Pendant cette explication du docteur, il fallait voir les charivaristes se débarrasser furtivement de ce qu'ils avaient pris pour instrument : l'un glissait sa poêle sous un canapé, l'autre mettait sa casserole sous un fauteuil ; un troisième poussait sa pincette sous le piano, celui-ci mettait les fers à repasser dans sa poche ; enfin, en quelques minutes, ces messieurs avaient eu les mains nettes, excepté Vadevant, qui, porteur d'une énorme bassinoire, n'avait pu trouver moyen de la fourrer quelque part, et qui même n'osait pas trop la remuer, parce qu'au moindre mouvemens qu'il se donnait, la ferraille qu'il avait mise dans la boîte de cuivre, faisait un bruit que chacun trouvait maintenant fort désagréable.

« C'est bien singulier!..... c'est bien étonnant! » reprend madame Blanmignon ; « il paraîtrait alors
» que nous nous sommes trompés... qu'on nous a
» fait de faux rapports sur ce M. Guerreville... Puis-
» que monsieur le sous-préfet est de ses amis... et va
» le voir... certainement ce doit être alors un person-
» nage fort distingué... n'est-ce pas, docteur?

» — Madame, c'est aussi mon opinion. Mandé
» près de M. Guerreville, parce qu'il était souffrant,
» je ne l'ai encore vu que cinq ou six fois, mais c'est
» assez pour reconnaître que c'est un homme comme
» il faut, qui a des connaissances, de l'esprit. A la
» vérité, son premier abord n'est point aimable :
» M. Guerreville est naturellement brusque et, je
» crois, emporté ; je lui soupçonne ensuite un fonds

» de chagrin qui a pu aigrir son caractère; mais
» quand on le connaît un peu... quand on cause avec
» lui, il est facile de démêler que, sous cette apparence
» de sévérité, il cache une ame sensible, et un
» cœur juste et généreux.

» — Ce pauvre homme!..... vous croyez qu'il
» a un secret chagrin? » s'écrient plusieurs personnes.

« — Moi, je m'en étais toujours douté, » dit madame Blanmignon; « et, dans le fond de mon ame,
» je m'intéressais à lui... Car je n'ai jamais cru toutes
» les fables que l'on débitait sur son compte...

» — Voilà ce que c'est que de venir nous rapporter
» ter des histoires de cuisinières, » dit Boullardin en
s'adressant à M. Vadevant.

Celui-ci, toujours fort embarrassé de sa bassinoire, se décide à la déposer au milieu du salon, en s'écriant :

« Si j'ai rapporté quelques propos..... qui, du
» reste, étaient connus de tout le monde..... du
» moins ce n'est pas moi qui me serais permis, le premier,
» mier, de donner l'épithète d'ours à ce respectable
» inconnu. »

Boullardin est pétrifié; car, étant attaché à la mairie, il se croit gravement compromis pour avoir appelé ours un ami de monsieur le sous-préfet; déjà même il se voit destitué, et il baisse les yeux, sans oser regarder sa femme; mais tout-à-coup, apercevant la bassinoire, il s'écrie d'un air triomphant :

« J'ai appelé Ours cet honorable étranger..... je
» l'avoue... car il n'y a aucun mal à cela... Par

» ours, je n'entendais pas dire bête... j'entendais
» amateur de la retraite... ami du calme et de la
» paix... je lève la main que je n'ai jamais entendu
» autre chose par ours... Mais, d'ailleurs, ce qui
» prouve manifestement que je n'eus jamais l'inten-
» tion d'insulter ce monsieur, c'est que je n'ai pris
» aucune part au charivari projeté... j'en prends tout
» le monde à témoin... et j'ai toujours blâmé le cha-
» rivari... oh! oh!

» — Eh, monsieur! » s'écrie Vadevant, « qui est-
» ce qui n'a pas vu que le charivari n'était qu'une
» plaisanterie... une scène que nous jouions?... qui
» est-ce qui peut croire que nous aurions été vrai-
» ment courir par la ville, armés de batterie de cui-
» sine?... fi donc!... moi, messieurs, je déclare que
» je n'aurais pas seulement pu descendre l'escalier
» avec cette bassinoire, qui était d'une lourdeur as-
» sommante...

» — Oui, oui! » s'écrie madame Blanmignon,
« ces messieurs ont voulu nous faire rire un moment,
» et voilà tout... Mais le docteur croira sans peine
» que tout ceci n'était qu'un jeu, un badinage...

» — Moi, madame, je croirai tout ce qu'on vou-
» dra, » répond le docteur en souriant d'un air tant
soit peu incrédule, « et je vous assure que je ne pense
» déjà plus au charivari.

» — Très-bien, » s'écrie Vadevant, « n'y pen-
» sons plus..... Moi, je propose une contredanse.....
» un galop..... j'offre même de chanter une ro-
» mance. »

L'offre de Vadevant allait être acceptée, et déjà

il s'approchait du piano, lorsqu'un bruit de chaînes, qui part d'un coin du salon, attire l'attention de toute la société. On écoute, on se regarde; les dames ont déjà peur; enfin un jeune homme s'approche d'un rideau de croisée, duquel semble partir le bruit; il le tire, et montre aux regards de la compagnie le timide M. Desboulleaux, qui s'était retiré là dans l'espérance de se dépêtrer des chaînes du tournebroche qu'il avait passées autour de son corps, et qui n'était pas encore parvenu à s'en débarrasser.

M. Desboulleaux rougit jusqu'au blanc des yeux, et s'entortille encore plus dans ses chaînes, lorsqu'il se voit l'objet de l'attention générale. Toutes les figures redeviennent sérieuses, parce qu'on voit que la situation de ce monsieur va de nouveau rappeler le charivari, et madame Blanmignon lui dit d'un ton très-sec : « Que faites-vous donc là, monsieur Des-
» boulleaux?...

» — Madame... je cherchais à me débarrasser de
» la chaîne du tourne-broche, que j'avais prise pour
» faire plus de train... dans le charivari que...

» — Prendre le tourne-broche et sa chaîne!... Oh!
» mon Dieu! peut-on avoir de telles idées... voilà
» qui est de bien mauvais goût... Par grace, mon-
» sieur Desboulleaux, reportez tout cela à ma cui-
» sine... Je ne veux plus que l'on mette ainsi ma
» maison au pillage. »

M. Desboulleaux traverse le salon, honteux et confus, en traînant ses chaînes après lui, comme un spectre d'Anne Radcliff; et on pense bien qu'il ne revient pas au salon. La compagnie essaie ensuite de

former une contredanse; mais personne n'était en train de sauter : l'événement du charivari avait bouleversé tous les esprits, et on ne tarde pas à prendre congé de madame Blanmignon.

CHAPITRE II.

UNE PARTIE D'ÉCHECS.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis la soirée au charivari donnée chez madame Blanmignon, soirée qui avait fait abonder les cartes de visite chez la personne que l'on appelait auparavant l'Ours de Château-Thierry, et qui maintenant était nommé partout *l'illustre inconnu.*

Dans un petit salon, meublé simplement, mais ciré et frotté avec beaucoup de soin, deux personnes étaient assises devant une petite table, sur laquelle était disposé un jeu d'échecs. Il était environ deux heures de l'après-midi ; un bon feu pétillait dans la cheminée, près de laquelle les joueurs d'échecs étaient assis.

L'un d'eux était un homme approchant de la cinquantaine, mais auquel on n'aurait pas donné cet âge, quoique son front soucieux et l'expression de son regard annonçassent de longues souffrances, et que

ses cheveux noirs grisonnassent fortement vers les tempes. Sa taille était haute et bien prise, sa démarche habituellement noble et fière. Ses traits réguliers avaient une expression imposante, et ses yeux bruns intimidaient d'abord; mais en le regardant long-temps on était rassuré, et la pâleur, l'air de tristesse répandu sur toute cette physionomie, devaient plutôt inspirer l'intérêt que la crainte.

Ce personnage était monsieur Guerreville, cet homme dont l'humeur misanthrope avait donné lieu à tant de conjectures; il était enveloppé dans une riche robe de chambre; sa tête était couverte d'un bonnet de drap, garni de fourrures, et ses pieds enfoncés dans des pantoufles également fourrées. Tout en jouant aux échecs, ses yeux se portaient assez fréquemment sur une pendule placée sur la cheminée, puis il semblait écouter si personne ne venait.

L'autre personnage était le docteur Jenneval, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, et dont l'arrivée chez madame Blanmignon avait mis fin au charivari.

« Prenez garde; votre tour est en prise, » dit le docteur, après un assez long silence et au moment où M. Guerreville s'apprêtait à jouer.

« —Ah! c'est juste, docteur, je ne le voyais pas...
» Mais vous êtes généreux, vous ne voulez pas surprendre votre adversaire... Vous l'avertissez afin
» qu'il se défende.

« — Est-ce qu'il n'en doit pas toujours être ainsi?
» un homme d'honneur attaque-t-il son ennemi avant
» que celui-ci soit en garde?

» — Non, sans doute!..... mais ce principe, res-
» pecté par des combattans, devrait l'être aussi dans
» le monde... et on y fait tout le contraire. On agit
» sourdement, on intrigue. Pour faire du mal, on
» n'avertit pas celui auquel on tend un piége!...

» — Convenez aussi qu'il y a bien des choses dont
» on ne pourrait pas avertir celui auquel cela porte
» préjudice... Tenez, par exemple... quand on fait la
» cour à une jolie femme... on n'a pas l'habitude d'en
» prévenir son-mari... »

Le docteur riait, et semblait désirer que la réflexion fit aussi rire M. Guerreville, mais celui-ci se contente de secouer la tête, en murmurant : « Vous
» avez raison, docteur; mais alors faut-il encore se
» montrer tel que l'on est, ne point cacher ses goûts,
» ses penchans, ne point baisser les yeux près de la
» femme dont on aspire à faire la conquête, et af-
» fecter un jargon réservé, des principes de vertu
» bien sévères, lorsqu'au fond du cœur on a toutes
» les faiblesses humaines. Ce que je déteste le plus,
» c'est l'hypocrisie : il faut avouer ses défauts comme
» ses qualités; alors, du moins, on avertit son monde,
» et tant pis pour celles que l'on séduit, si elles s'en
» repentent après!... Mais il y a si peu de gens qui
» aiment la franchise!... Les hommes veulent être
» flattés, flagornés!..... Les femmes veulent qu'on
» les adore, ou du moins qu'on le leur dise!....
» Tenez, docteur, il n'y a pas plus d'un mois que
» je vous connais, et si je n'avais pas été malade, il
» est probable que je ne vous aurais jamais vu, parce
» que je voulais vivre dans la solitude.... Mais je ne

» me repens pas d'avoir fait votre connaissance, car
» je vous crois franc et loyal, et sauf un léger pen-
» chant à la plaisanterie sur les sujets les plus gra-
» ves... »

Ici le docteur s'incline en souriant.

» Mais les hommes ne peuvent être parfaits!... »
reprend M. Guerreville, « vous avez donc, je crois,
» tout ce qu'il faut pour faire un ami, et même un
» bon médecin... Si je vous dis cela, c'est que je le
» pense, je ne fais jamais de complimens, moi; mais
» permettez-moi de vous donner un conseil!... Vous
» le permettez, docteur?

» — Bien mieux, je l'écouterai avec reconnais-
» sance.

» — Oh! avec reconnaissance! et vous ne savez pas
» encore ce que je veux vous dire. Eh bien! si vous
» voulez faire des progrès dans votre art, appliquez-
» vous surtout à lire sur les physionomies, à pénétrer
» les secrets de l'ame que souvent la bouche ne veut
» pas ou n'ose point avouer... On guérit plus par la
» parole que par des drogues; quand le moral est
» tranquille, les maux physiques sont rarement dan-
» gereux.

« — Il y a long-temps que je sais cela! » dit le
docteur en souriant.

« — Ah! alors je ne vous l'apprends point.

» — Par exemple, M. Guerreville, croyez-vous
» donc que je ne devine pas que la pâleur de votre
» visage, l'altération de vos traits proviennent
» plutôt d'un fonds de chagrin que d'un dérange-
» ment dans votre système économique. Je ne vous ai

» point demandé vos secrets... parce que je n'ai pas
» l'habitude de chercher à connaître ce qu'on veut
» cacher.

» — Vous avez tout aussi bien fait, docteur, car
» je ne vous les aurais pas dits. Non que je vous juge
» indigne de ma confiance, mais parce qu'il y a des
» choses que l'on n'aime point à dire... que l'on veut
» garder dans son sein, et que toutes les consolations
» de l'amitié ne sauraient guérir ou faire oublier!... »

En prononçant ces dernières paroles, la voix de M. Guerreville s'est graduellement affaiblie, ses regards se sont baissés vers la terre, et un profond soupir s'échappe de sa poitrine.

Un long silence s'écoule : enfin M. Guerreville passe sa main sur son front et se tourne vers le docteur en lui disant :

« Eh bien!... nous ne jouons plus ?

» — J'attendais que vous y fussiez mieux disposé, » répond Jenneval.

« — Ah! vous êtes trop complaisant! » dit le convalescent en tendant sa main au docteur. « Je ne trou-
» verais pas beaucoup de personnes douées de votre
» patience... Et, au fait, c'est une ennuyeuse partie
» à faire que celle de quelqu'un que de tristes pen-
» sées rendent à chaque instant distrait ou maussade.

» — Elle me plaît à moi ; pendant que vous faites
» vos réflexions, ne suis-je pas aussi le maître de
» faire les miennes?

» — C'est juste; mais convenez que je fais fort
» bien de ne pas aller dans le monde : là, on ne veut
» que des gens gais, aimables, causeurs, et c'est assez

» naturel : à quelqu'un qui viendrait dans une réu-
» nion joyeuse pour se tenir à l'écart, pousser des
» soupirs et ne répondre que par monosyllabes, on
» dirait : Vous auriez mieux fait de rester chez
» vous.

» — On ne le lui dirait pas, mais on le penserait.
» — Et on aurait raison. Échec à la reine, doc-
» teur. »

La partie continue pendant quelque temps; enfin le docteur prononce le fatal : échec et mat.

« — Je suis vaincu, » dit M. Guerreville en repoussant la table et se rapprochant du feu. « Cepen-
» dant je crois être aussi fort que vous... Mais j'ai
» trop de préoccupation. Ah! docteur, il est souvent
» bien difficile de se distraire. A propos, comment
» me trouvez-vous aujourd'hui?

» — Mais bien... Je vous ai guéri autant que j'ai
» pu le faire; car, ainsi que vous le disiez vous-
» même tout-à-l'heure, c'est l'ame aussi qu'il fau-
» drait pouvoir traiter... Et vous voulez garder vos
» chagrins pour vous seul.

» — Vous connaissez-vous en physionomies, doc-
» teur?

» — Je l'ai cru jadis... mais trop d'exemples m'ont
» prouvé que je n'étais encore qu'un écolier dans
» cette science. Au reste, les actions sont souvent
» aussi trompeuses que le visage.

» — Les actions... Voilà la première fois que j'en-
» tends dire cela. — C'est que presque toujours on
» juge l'action sans chercher à remonter au motif
» qui l'a fait commettre. Voulez-vous me permettre

» de vous citer deux faits historiques assez curieux
» et qui sont à l'appui de ce que j'avance? — Très
» volontiers; je vous écoute. »

Le docteur rapproche aussi sa chaise du feu et commence sa narration :

« Je fus mandé, il y a quelques années, par la
» femme d'un ouvrier; son mari était fort malade.
» Je lui donnais mes soins depuis quinze jours, j'al-
» lais régulièrement voir cet homme; je trouvais sa
» femme constamment assise près de son lit, le soi-
» gnant, le veillant avec un zèle qui ne se ralentis-
» sait pas d'une minute, et presque toujours les
» yeux mouillés de larmes. « Pauvre femme! » me
» disais-je, « comme elle aime son mari! voilà le mo-
» dèle des épouses. » Cependant, un soir, comme je
» sortais de chez mon malade, une voisine, amie de
» la maison, descendit avec moi et me demanda ce
» que je pensais de l'état de l'ouvrier. Il n'y a plus
» d'espoir, lui répondis-je, cet homme ne peut pas
» en revenir; avec beaucoup de soins, il ira peut-être
» quelques jours de plus, mais il est impossible de le
» sauver. Je n'ai pas encore cru devoir dire cela à sa
» pauvre femme, dont je crains le désespoir! Voyez
» s'il y a moyen de la préparer à cet événement. La
» voisine ne manqua pas d'aller rapporter ce que je
» lui avais dit; mais jugez de mon étonnement, lors-
» que, le lendemain matin, je reçus le prix de mes
» visites avec un papier contenant ces mots : « Puis-
» que mon mari ne peut pas en revenir, il est inu-
» tile, monsieur, que vous veniez davantage. » Ne
» pouvant en croire ce que je venais de lire, je me

» rends comme à l'ordinaire chez mon malade : c'est
» la femme qui m'ouvre la porte ; elle s'écrie : « Mais,
» monsieur, je vous ai averti que ce n'était plus la
» peine de venir. — Madame, lui dis-je, on ne laisse
» pas mourir quelqu'un sans lui donner des soins
» jusqu'au dernier moment. — C'est comme vous
» voudrez, monsieur, mais certainement je ne paierai
» plus de visites et je n'achèterai plus de drogues,
» puisque mon mari ne doit pas s'en tirer. — Cela ne
» m'empêchera pas de venir le voir, madame. —
» A votre aise, monsieur... Ce pauvre cher homme...
» Je m'en vais tout de suite vendre ses outils; puis-
» qu'il n'en reviendra pas, je n'ai pas besoin de gar-
» der cela. » Et voilà, monsieur, quelle était cette
» femme que j'avais cru le modèle des épouses; elle
» ne soignait, elle ne veillait que l'homme qui la
» faisait vivre, elle ne pleurait que de chagrin de
» ne plus le voir travailler, et du moment qu'elle
» avait acquis la certitude que son mari ne lui serait
» plus d'aucun secours, elle lui avait retiré son amitié.

» — Oui, voilà des actions bien trompeuses; et
» votre autre exemple, docteur.

» — C'étaient encore de pauvres gens dont j'étais
» le médecin, des artisans qui avaient un fils qu'ils
» aimaient beaucoup; mais le fils, qui jusqu'à dix-
» neuf ans s'était assez bien conduit et avait tou-
» jours été soumis aux volontés de ses parens, chan-
» gea bientôt de caractère et devint en peu de temps
» un fort mauvais sujet; il fréquentait les marchands
» de vins, ne voulait plus travailler, et plusieurs
» fois même répondit par des injures aux remon-

» trances de son père! Ce fut ainsi qu'il atteignit sa
» vingtième année et le moment de sa conscription;
» il tomba au sort et dût partir; mais le jour même
» où il devait rejoindre son corps, jugez de ma sur-
» prise en voyant paraître chez moi ce jeune homme;
» il s'avança vers moi d'un air embarrassé, et me dit
» d'une voix émue : « Monsieur, mes parens vous
» aiment, ils ont confiance en vous... et ils ont rai-
» son; mais aussi je sais que je puis me fier à vous,
» et c'est pour cela que je veux vous avouer... ce que
» je n'ai dit à personne. » Tout étonné déjà du chan-
» gement que je remarquais dans les manières, dans
» le ton de ce jeune homme, je l'engageai à s'expli-
» quer, et il me dit alors : Mes parens sont bien
» pauvres, mais ils n'ont que moi de fils, et il
» m'aiment beaucoup; plusieurs fois je les avais en-
» tendus, sans qu'ils s'en doutassent, parler de l'épo-
» que où il me faudrait tirer à la conscription, et
» alors ils avaient dit : « Nous vendrons, nous enga-
» gerons tout ce que nous possédons, nous ne mange-
» rons, s'il le faut, que du pain pendant long-temps,
» mais nous ne laisserons pas partir notre fils; car
» c'est un bon garçon, qui nous aime autant que
» nous le chérissons. » Ah! monsieur, je ne puis pas
» vous dire ce que j'éprouvais alors, mais je ne vou-
» lais pas réduire mes parens à la misère; les sup-
» plier de me laisser partir, de renoncer à leur géné-
» reuse résolution, c'eût été inutile, je le sentais.
» C'est alors que je formai le projet de les abuser,
» que je cessai de travailler, que je courus les cafés,
» les estaminets; que, n'écoutant plus leurs remon-

» trances, j'osai même leur parler avec insolence. Ils » furent trompés, ils me crurent incapable de me » corriger; le moment de tirer au sort était arrivé, » et ils me laissèrent partir. Je leur ai dit adieu... mais » sans les détromper encore... car ils seraient capables » de vouloir me racheter. Cependant, monsieur... » si j'étais tué en Espagne, où l'on dit qu'on va se » battre, il me serait bien cruel d'emporter au tom- » beau le mépris de mes parens. Alors... oh! mais » alors, seulement, dites-leur ce que j'ai fait, et qu'ils » sachent que leur fils n'était pas indigne de leur ten- » dresse. » Le pauvre garçon pleurait en prononçant » ces mots : je lui ouvris mes bras et le pressai long- » temps sur mon cœur; car, moi aussi, je lui devais » une réparation; moi aussi, je l'avais cru, d'après sa » conduite, un fort mauvais sujet.

» — Voilà un exemple qui console de l'autre, » dit monsieur Guerreville; « mais, malheureusement, je » crois que les premiers sont les moins rares. »

En ce moment on ouvre la porte du salon; un grand gaillard, de trente ans au plus, coiffé d'une casquette de toile cirée, et habillé avec un pantalon à la hussarde et une veste de chasse boutonnée jusqu'au menton, s'avance vers le maître de la maison et s'ar- rête devant lui en portant le revers de sa main à sa casquette, ainsi qu'un soldat qui salue un officier.

C'était Georges, le domestique de M. Guerreville: ce garçon avait été soldat, il en avait conservé cette habitude d'obéissance prompte et passive qui devient rare chez les domestiques; il était aussi d'une extrême propreté, qualité de rigueur chez les militaires; en-

fin il n'était ni bavard, ni curieux : tout cela faisait pardonner le peu de capacité de son esprit et sa médiocre intelligence dans tout autre partie du service.

« Eh bien! Georges, avez-vous été à la poste? » demande M. Guerreville, en voyant paraître son domestique.

« — Oui, monsieur; mais il n'y a pas de lettres » pour vous.

» — Plus de nouvelles!... plus rien... voilà six » ans bientôt... et cependant quelquefois j'espère en- » core. Mais je vois bien que tout est fini... Oh! c'est » cruel pourtant, de vivre dans cette attente conti- » nuelle... et d'être toujours déçu dans ses espé- » rances! »

M. Guerreville avait prononcé ces mots à demi-voix, mais avec un accent si malheureux, que le docteur s'était senti prêt à voler dans ses bras pour tâcher de le consoler; mais il n'avait pas osé, car les regards de son nouvel ami étaient devenus si sombres, si pensifs, qu'il avait craint de troubler ses méditations.

Georges était toujours au milieu du salon, et debout devant son maître.

« Que faites-vous là? » s'écrie bientôt M. Guerreville, en regardant son domestique avec impatience.

« — C'est que j'ai quelque chose à remettre à Mon- « sieur... encore des cartes qu'on m'a données pour » lui, » et Georges présente plusieurs cartes à son maître, puis sort du salon au pas accéléré.

M. Guerreville a pris les cartes avec humeur, il porte les yeux dessus, puis les jette au feu, en disant : « *Vadevant... Boullardin... Desboulleaux...* est-ce que » je connais tout cela, moi !... est-ce que ces gens-là » ne me laisseront pas tranquille!... quelle fureur » ont-ils, depuis quelques jours, de m'envoyer, à » chaque instant, leurs cartes !... »

Le docteur Jenneval ne peut retenir un éclat de rire, en voyant brûler les noms des principaux membres de la société qui se réunissait chez madame Blanmignon. M. Guerreville se tourne vers lui, en disant :

« — Cela vous fait rire de me voir brûler ces cartes?...

» — Oui... car je me rappelle... oh ! mais je ne » dois pas vous dire cela ! — Parlez donc, docteur. » Oh ! si vous saviez combien maintenant je suis in- » différent à tous les propos du monde ! — Eh bien, » il y a quelque temps on ne vous appelait que » l'Ours, dans toute la ville, parce que chacun était » piqué de vous voir préférer la solitude à la so- » ciété. Mais depuis que l'on a su que monsieur le » sous-préfet était de vos amis, oh ! les dispositions » ont bien changé à votre égard !... Vous le voyez, » on fait les premiers pas, on dépose la carte chez » vous... oh ! vous êtes en faveur ! »

M. Guerreville essaie de sourire en répondant :

« Heureux les gens qui peuvent s'occuper de tous » ces petits propos de société !... c'est que ceux-là » sans doute n'ont pas une grande peine dans le » cœur ! Au reste, docteur, dans quelques jours j'au-

» rai cessé d'être un objet de curiosité pour les habi-
» tans de cette ville.

» — Comment ! auriez-vous le dessein de la
» quitter ?

» — Oui... je vais aller habiter Paris... — Pour
» long-temps ? — Oh ! probablement. — Cela me
» fâche... car j'avais du plaisir à vous voir... et je
» me flatte que vous me jugez assez bien pour croire
» que ce plaisir était désintéressé. »

M. Guerreville prend la main de M. Jenneval et la serre affectueusement, en répondant : « — Oui, cer-
» tes, je vous crois ; et moi aussi j'aimais à me trou-
» ver avec vous.

» — Et puis, » dit le docteur, « vous savez que
» l'état perce toujours ; et je vous avoue que je me
» flattais de pouvoir... à la longue, vous guérir de
» votre mélancolie.

» — Oh ! jamais... jamais !... Il y a des peines qui
» ne peuvent s'oublier ; eh ! d'ailleurs... ce n'est pas
» chez moi mélancolie... haine du monde... c'est...
» que j'aime mieux penser à ce qui cause ma souf-
» france que d'essayer de m'en distraire.

» — Mais il serait possible que j'allasse aussi m'é-
» tablir à Paris. Vous savez que je vous ai dit sou-
» vent que le séjour de cette petite ville me conve-
» nait peu. Dans le cas où j'irai à Paris, me permet-
» tez-vous de vous aller voir.

» — Je vous en prie même. Comme je n'aime pas
» le séjour des hôtels garnis, je me hâterai de prendre
» un logement ; dès que j'en aurai arrêté un, je vou
» enverrai mon adresse.

» — Vous me le promettez ? — Je vous le pro-
» mets. »

Le docteur s'est levé ; il serre de nouveau la main à M. Guerreville, et ne tarde pas à prendre congé de lui.

CHAPITRE III.

BAL A LA SOUS-PRÉFECTURE.

La soirée au charivari avait fait événement dans Château-Thierry ; on avait réclamé la discrétion du docteur, et toutes les personnes qui se trouvaient ce soir-là chez madame Blanmignon s'étaient promis le plus rigoureux silence sur cette aventure : c'est ce qui fait que le lendemain, avant midi, toute la ville était informée de ce qui s'était passé la veille à la réunion de la dame Blanmignon.

Ceux qui n'avaient point pris part au charivari interrompu, ne manquaient pas de le critiquer sévèrement. Suivant eux, la proposition de M. Vadevant était d'une inconvenance choquante, et, loin d'y prêter les mains, madame Blanmignon devait en empêcher l'exécution.

Ensuite, comme en passant de bouche en bouche les plus petits événemens font la boule de neige, on

en vint bientôt à dire que M. Vadevant et plusieurs messieurs de sa société, avaient parcouru la ville, toute la nuit, en faisant un tintamarre infernal. On les avait entendus; plusieurs vieilles femmes assuraient même les avoir vus portant des chaudrons, des marteaux, des massues et jusqu'à des armes à feu.

Et leur intention était d'assourdir le respectable M. Guerreville! (toute la ville savait aussi que monsieur le sous-préfet avait été faire visite à l'inconnu), et la conduite des charivaristes était d'autant plus coupable que l'intéressant étranger venait d'être indisposé, et que le bruit horrible que l'on voulait faire autour de sa maison pouvait irriter ses nerfs, échauffer son sang et peut-être causer sa mort.

Et dès que chacun eut fait ses commentaires sur cette histoire, Vadevant ne rencontra plus que des visages sévères; ses connaissances tournaient la tête pour ne point le saluer; on semblait le fuir comme un lépreux; il avait beau chercher à s'excuser en s'écriant: « Je ne portais qu'une bassinoire, et d'ailleurs » nous ne sommes pas sortis de chez madame Blan» mignon. »

On lui répondait : « Vous aviez mis dans votre bas» sinoire des poids de cinquante livres... vous êtes » sorti... toute la ville vous a entendu. Eh! que vous » avait fait cet homme... un ami de M. le sous-pré» fet! Ah! c'est impardonnable. »

Vadevant, désespéré, fut huit jours sans sortir de chez lui, n'osant pas même se mettre à sa fenêtre. Il prit de la tisane pour faire croire qu'il était malade et se rendre intéressant.

M. Desboulleaux fut réellement incommodé et obligé de se mettre, pendant quinze jours, à l'eau de riz.

Madame Blanmignon suspendit ses réunions et oublia, pendant trois jours, de peindre ses cheveux, ses sourcils et ses joues.

Les autres compromis s'abstinrent de se montrer en société.

Enfin, M. Boullardin, qui avait donné le premier le sobriquet d'Ours à M. Guerreville, contremanda un habit neuf dont son tailleur venait de lui prendre mesure.

Ce qui avait surtout augmenté l'effroi des personnes impliquées dans cette affaire, c'est que l'on savait que monsieur le sous-préfet en était instruit et qu'il avait mandé près de lui le docteur Jenneval pour se faire donner, sans doute, de plus grands détails.

Bientôt une autre nouvelle vint faire travailler les esprits : monsieur le sous-préfet allait donner un grand bal. Ordinairement les personnes de la société de madame Blanmignon avaient l'honneur de recevoir des invitations de la sous-préfecture ; mais cette fois on se disait : « Il est bien certain que tous » ceux qui se sont permis de se moquer de l'honorable ami du sous-préfet ne seront pas invités à son » bal. »

En effet, les invitations arrivaient aux élus, et les charivaristes n'en recevaient point.

« Nous allons au bal du sous-préfet, » répétait-on avec affectation devant M. Vadevant ou M. Desboulleaux ; « ce sera superbe, dit-on, et une société

» choisie..... épurée..... pas une seule personne qui
» fasse tache... »

Les malheureux disgraciés s'éloignaient la tête basse, le nez long; quelques-uns pleuraient en rentrant chez eux.

Mais quelques jours après, tous ceux qui n'osaient plus se montrer, de crainte qu'on ne se moquât d'eux, reparurent radieux, rayonnans, le front haut et le sourire sur les lèvres comme autrefois.

Ils pouvaient se faire voir maintenant : ils avaient reçu aussi leur invitation au bal de la sous-préfecture; ils couraient le dire partout, ils ne parlaient plus que de cela, en répétant, d'un air malin : « Ce sera
» parfaitement composé..... société choisie..... épu-
» rée. »

Les autres étaient surpris, interdits; ils se disaient entre eux : « C'est singulier... comment, monsieur
» le sous-préfet daigne les inviter!... Mais il faut
» voir... peut-être à son bal leur réserve-t-il quelque
» bonne leçon. »

En attendant on faisait de grands préparatifs de toilette; les derniers invités surtout voulaient être magnifiques pour faire honneur au bal du sous-préfet. M. Boullardin avait de nouveau commandé son habit neuf, et il avait voulu avoir aussi une culotte de velours, malgré les représentations de sa femme qui trouvait que cela dissimulait trop ses avantages.

Ce qui piquait aussi la curiosité, c'est que l'on pensait que M. Guerreville, malgré son goût pour la solitude, viendrait peut-être au bal de son ami le sous-préfet. Jamais jour ne fut attendu avec plus

d'impatience, jamais fête n'avait causé d'avance autant d'émotion, donné lieu à tant de conjectures.

Enfin cette grande soirée arrive : on se rend en superbe tenue à la sous-préfecture; quelques-uns des invités n'ont pas le cœur tranquille, et l'on doit deviner que ce sont les charivaristes ; cependant ils font bonne contenance et affectent d'avoir toujours le sourire sur les lèvres. Monsieur le sous-préfet fait les honneurs de son bal avec beaucoup d'aménité, il est aimable avec tout le monde; les esprits craintifs se rassurent, et puis, celui que l'on redoutait, l'étranger mystérieux, M. Guerreville, n'est point là.

Les danses commencent : Vadevant se met en place et ne la quitte pas; il invite les dames les plus laides et saute devant elles comme un pantin ; tout cela afin de se mettre dans les bonnes graces du sous-préfet. M. Boullardin croit qu'il y va de son intérêt de ne point laisser passer un plateau de glaces ou de gâteaux sans en accepter; enfin, le timide Desboulleaux a fait aussi un effort sur lui-même, il a voulu s'essayer dans un galop, et il a tellement marché sur les pieds de sa danseuse, qu'elle en a eu assez avant d'avoir fait le tour d'un salon.

Le docteur Jenneval est de la fête; il ne danse pas, mais il se promène, il observe; il sourit souvent, surtout en regardant danser M. Vadevant.

Tout s'était bien passé, le bal avait été fort animé et promettait de l'être encore; mais on avait suspendu les danses pour conduire et placer les dames à une table immense, sur laquelle le souper était servi avec profusion de surtouts et de bougies. Tou-

tes les dames étaient assises ; les messieurs, debout derrière elles, admiraient le coup-d'œil, en attendant que le départ de ces dames leur permît de faire mieux encore que d'admirer le souper. Monsieur le sous-préfet faisait les honneurs de sa table, et n'entendait de tous côtés que des complimens sur l'élégance de sa fête.

Mais un petit monsieur bien laid, bien maussade, et qui s'était flatté de voir mystifier la société de madame Blanmignon, se glissa alors derrière la chaise de l'amphitryon, et, saisissant un moment de silence, qui n'était troublé que par le bruit des fourchettes et des couteaux, se mit à dire à haute voix :

« Monsieur le sous-préfet... votre soirée est délicieuse, mais je m'attendais à y rencontrer M. de
» Guerreville... car on m'a dit que ce monsieur
» avait l'honneur d'être de vos amis... »

Ces mots ont produit une vive sensation parmi la société : les uns lèvent la tête, regardent, attendent avec curiosité la réponse de M. le sous-préfet ; les autres baissent les yeux, rougissent et ne savent plus quelle contenance tenir. Vadevant rentre son menton dans sa cravate, il voudrait pouvoir y cacher tout son visage ; Boullardin renverse sa tabatière sur les épaules de sa femme, derrière laquelle il se tenait constamment ; madame Blanmignon porte à son nez une cuillerée de charlotte russe, au lieu de la mettre dans sa bouche ; enfin, Desboulleaux laisse tomber sur la robe d'une dame une part de compote qu'elle l'avait chargé de lui faire passer.

« Ah ! vous savez que M. Guerreville est de mes

» amis? » répond enfin le sous-préfet, en jetant un coup-d'œil malin sur ses convives.

Le petit vilain monsieur craint aussi d'avoir dit une bêtise, et il marmotte entre ses dents :

« Je sais… c'est-à-dire, monsieur le sous-préfet,
» on m'a dit… on a cru savoir… du reste, je ne me
» permets pas de rien affirmer…

» — Eh bien, monsieur, on ne s'est pas trompé ;
» oui, je connais M. Guerreville depuis fort long-
» temps… J'ignorais son séjour dans notre ville; je
» fus charmé de l'y retrouver ; j'aurais été flatté, je
» l'avoue, de le posséder à cette réunion… mais
» M. Guerreville a résisté à mes instances… et d'après
» le peu qu'il m'a dit, j'ai senti que je ne devais pas
» insister. Du reste, j'ai appris qu'il avait couru sur
» son compte, dans notre ville, quelques mauvai-
» ses plaisanteries… »

Ici, Boullardin appuie ses mains sur les épaules de sa femme, n'ayant plus la force de se soutenir, et Vadevant parvient à rentrer toute sa bouche dans sa cravate.

Le sous-préfet continue : « Je ne vois pas pourquoi
» un homme serait en butte aux sarcasmes de la so-
» ciété, parce qu'il désire, lui, vivre dans la soli-
» tude… Nous avons eu des hommes de beaucoup
» de mérite qui n'aimaient pas le monde…

» — Jean-Jacques Rousseau ne pouvait pas le souf-
» frir! » murmure Vadevant, en sortant un peu de sa cravate.

« — Et on n'est pas toujours un méchant homme, » répond monsieur le sous-préfet, « parce qu'on fuit la

» société ; mais il y a des personnes qui, pour un bon
» mot, médiraient de leur père. »

Boullardin tire les oreilles de sa femme, il ne sait plus ce qu'il fait.

« On a même été jusqu'à me dire... qu'il y avait
» eu un charivari de proposé pour engager mon ami
» Guerreville à quitter notre ville... »

Ici tous les yeux se portent sur les personnes qui se sont trouvées chez madame Blanmignon. Vadevant ne laisse plus voir que son nez ; il se fait un silence général, les fourchettes, les cuillères et les bouches restent inactives.

Le sous-préfet reprend d'un ton presque sévère :
« Mais je n'ai point voulu croire à de tels propos.
» Comment supposer en effet que des gens comme il
» faut, des personnes bien élevées, aient eu le projet
» de commettre une action... qui est toujours blâ-
» mable!... et d'en rendre victime un homme qui
» ne leur a rien fait, qui leur est inconnu... et qui,
» peut-être, par sa position dans le monde, a droit
» à leurs égards..... à leur considération, à leur
» respect ? »

Le sous-préfet appuyait avec emphase sur ces mots ; le docteur Jenneval se mordait les lèvres pour ne point éclater de rire, et autour de la table on se disait à demi-voix : « L'inconnu est un grand personnage...
» — un ancien ministre ; — un agent plénipotentiaire ;
» — un gros capitaliste ; — un général ; — un ambas-
» sadeur ; — un comte, un duc, un prince.

» — Je le répète, je n'ai rien cru de tout cela, » dit le sous-préfet en reprenant un air aimable ; « d'une

» simple plaisanterie on aura fait un monstre; mais
» je déteste la médisance : union et oubli, c'est ma
» devise; et comme je désire surtout voir l'union et
» la paix régner dans notre petite ville, j'espère qu'il
» ne sera plus question de cette affaire. »

Ces paroles font renaître la gaîté sur les visages. Vadevant sort entièrement son menton de sa cravate: Boullardin lâche les oreilles de sa femme en lui promettant de lui acheter une belle paire de pendans, pour la dédommager du mal qu'il lui a fait, et Desboulleaux se promet de risquer un second galop, s'il trouve une danseuse qui consente à galoper avec lui.

Les dames ont quitté la table; les hommes les remplacent et font honneur au souper, en faisant assaut de tout l'esprit dont ils sont capables. Ils fètent le Champagne de la sous-préfecture; et M. Boullardin, qui désire se remettre tout-à-fait en faveur, lève son verre en s'écriant :

« A la santé de monsieur le sous-préfet et de son
» auguste famille! »

Ce toast est répété avec tout l'enthousiasme que peut causer le Champagne; ensuite ces messieurs retournent dans la salle du bal; et les danses, les valses, les galops recommencent : on est d'une gaîté folle, qu'aucune crainte ne vient plus troubler depuis que le sous-préfet a prononcé ces mots : union et oubli. Paroles superbes, en effet, que tous les hommes devraient méditer et mettre en pratique; mais il y a comme cela tant de choses qu'on devrait faire et qu'on ne fait pas! Cette brillante et joyeuse nuit a fini pourtant, puisqu'il faut que tout ait une fin. C'est dom-

mage lorsque l'on s'amuse. Après cela, si l'on s'amusait continuellement, cela finirait peut-être par ennuyer. Le mal est à côté du bien, la tristesse près de la gaîté, l'ennui à côté du plaisir; tout cela est pour faire ombre au tableau. Ce doit être une bien monotone existence que celle où l'on n'a rien à désirer.

Chacun avait regagné sa demeure; les jeunes personnes en calculant le nombre de contredanses qu'elles avaient dansées : pour le lendemain d'un bal, c'est une grande satisfaction de pouvoir dire à ses amies : « J'en ai dansé plus que toi. »

Les dames se rappellent l'effet produit par leur toilette, puis certains regards, ou quelques petits mots dont il était inutile de faire confidence à leurs maris; ceux-ci, de leur côté, se rappelaient peut-être avec complaisance l'effet de leur galanterie près de quelques dames. Chacun enfin amusait sa marotte, son penchant favori.

Or, le penchant favori de Vadevant était la curiosité, et tout en rentrant chez lui, et se fourrant dans son lit pour y chercher le repos nécessaire après une nuit au bal, il ne cessait de penser à ce que monsieur le sous-préfet avait dit en parlant de M. Guerreville. Il se répétait ces mots : « C'est un homme qui, par » sa position dans le monde, a droit à nos égards, à » notre considération, à notre respect. »

Et Vadevant se creusait la tête pour deviner quel pouvait être le rang de ce mystérieux personnage. Le docteur Jenneval semblait instruit; mais le docteur était fort discret, et d'ailleurs, dans plusieurs occasions, il avait plaisanté aux dépens de la curiosité de Vade-

vant, il n'y avait donc pas espoir de rien savoir par lui.

Vadevant ne dormit presque pas, et le lendemain, dans la journée, il fit porter sa carte chez M. Guerreville, en se disant : « Cela ne peut pas faire de » mal. »

Au bout de quelques jours, nouvelle carte ; mais cela ne l'avançait à rien. M. Guerreville ne lui avait même point fait mettre la sienne.

Vadevant n'est pas homme à se rebuter, il veut absolument faire la connaissance de l'ami du sous-préfet. Il se promène pendant plusieurs jours devant la maison habitée par M. Guerreville ; il se flatte que celui-ci sortira, et alors il trouvera bien moyen d'entrer en conversation. Cet espoir est encore déçu. M. Guerreville ne sort plus, et Vadevant en est pour ses factions.

Enfin il se décide à tenter un grand moyen! Un matin, après son déjeûner, il s'habille avec beaucoup de soin et se met en route pour aller lui-même faire une visite à cet homme mystérieux, chez lequel il brûle d'être admis.

Chemin faisant, Vadevant se disait : « Après tout, » ce monsieur est trop bien élevé pour ne point me » recevoir ; je vais me présenter à lui... sous le pré- » texte... diable ! quel prétexte ?... Ah !... j'ai en- » tendu dire qu'il cherche à acheter une maison... » et j'en connais beaucoup à vendre... Je n'ai rien » entendu dire de tout cela ; mais une fois en pré- » sence de ce monsieur, la conversation s'engage... » je me flatte d'être bien aussi aimable que le doc-

» teur Jenneval... Cet inconnu est charmé de ma po-
» litesse, de mes manières, et il m'engage à revenir
» le voir... cela ira tout seul ; frappons. » Vadevant frappe, car il était arrivé devant la demeure de M. Guerreville ; une grosse fille, rouge et joufflue, vient lui ouvrir...

« Tiens ! je ne lui connaissais pas cette servante-là, » se dit Vadevant ; « mais je la préfère à son grand
» escogriffe de domestique. »

Et, souriant d'un air aimable à la grosse fille, Vadevant fait un pas en avant, en lui disant :

« Pourrais-je avoir l'honneur de parler à votre
» maître ?..... c'est pour une affaire qui l'inté-
» resse..... et si je ne suis pas indiscret en ce mo-
» ment...

» — Oh ! oui, monsieur, c'est ben facile, » répond la servante ; « monsieur est là-haut qui dé-
» jeûne..... mais vous pouvez monter tout de
» même...

» — Il déjeûne ? » dit Vadevant, « je crains alors
» d'avoir mal pris mon temps... et je n'ose me per-
» mettre...

» — Allez donc... allez donc... monsieur n'est pas
» gêné pour manger devant le monde ; montez au
» premier, vous le trouverez. »

Vadevant ne se fait pas répéter ces mots ; il monte l'escalier, charmé de la facilité avec laquelle M. Guerreville se laisse aborder, et regrettant de n'être pas venu plus tôt. Arrivé au premier, il se trouve sur un palier, et ne sait par quelle porte entrer ; il écoute un moment : un bruit de bouteilles le guide ; il se re-

dresse, arrange sa cravate, son col, ôte son chapeau, et ouvre une porte en s'inclinant presque jusqu'à terre et murmurant : « Un million d'excuses, monsieur,
» si je suis importun !

» — Eh ben!... à qui donc en a-t-il avec ses mil-
» lions d'excuses, celui-là ? » répond d'une voix enrouée un gros père à la figure noircie par le charbon, et qui, assis devant une table, vidait sa troisième bouteille.

Vadevant lève les yeux, il regarde la personne qui est devant lui, et devient rouge de colère en voyant qu'il a salué jusqu'à terre un homme auquel dans la rue il ne parlerait pas; un gros rustre connu dans la ville pour son ivrognerie, et qui a amassé en portant du charbon la fortune qu'il boit.

« C'est M. Guerreville que je demande ! » s'écrie le petit homme, en se redressant avec insolence ; et remettant son chapeau, « et certainement ce n'est
» pas à vous que j'ai affaire.

» — Eh ben... pourquoi venez-vous chez moi?...
» C'est égal, voulez-vous boire un coup?... — M. Guer-
» reville ne demeure donc plus ici ? — Qu'est-ce que
» c'est que ce monsieur-là ?... »

Vadevant impatienté quitte la chambre, descend et va dire à la servante : « Pourquoi me laissez-vous
» monter ?... c'est M. Guerreville que je demande...
» je n'ai pas besoin de charbon, moi ! — Vous ne m'a-
» vez pas dit cela... vous m'avez demandé mon bour-
» geois... — Son bourgeois !... Mais enfin, savez-vous
» où est allée demeurer la personne qui habitait cette
» maison avant vous ? — Ah ! le monsieur qui était

» ici... avec son domestique? — Oui... eh bien! —
» Ils sont partis pour Paris... d'après ce que j'ai en-
» tendu dire du moins.

» — Partis pour Paris! » s'écrie Vadevant en s'éloignant, « je me suis présenté trop tard!... C'est
» égal... j'irai encore à Paris... j'y ferai un voyage
» d'agrément pour tâcher d'y trouver ce M. Guer-
» reville. »

CHAPITRE IV.

DES ÉCRITEAUX.

Quelques jours après la conversation qu'il avait eue avec le docteur Jenneval, M. Guerreville avait dit à Georges de faire leurs malles, et le lendemain une chaise de poste le conduisait à Paris.

Chemin faisant, Georges, qui était dans la voiture avec son maître, avait bien laissé échapper quelques exclamations de joie, mais il les avait réprimées aussitôt, de crainte de déplaire à M. Guerreville. C'est que Georges n'avait jamais été à Paris. Né en Bretagne, enrôlé comme soldat, son régiment n'avait pas été une seule fois en garnison dans la capitale pendant tout le temps que Georges avait porté le fusil; ensuite il était entré au service de M. Guerreville au moment où celui-ci, après avoir long-temps voyagé, était allé demeurer à Château-Thierry, où l'on avait passé trois ans.

Chaque fois que l'on s'arrêtait pour changer de chevaux, Georges jetait des regards autour de lui, pour tâcher d'apercevoir déjà quelque chose qui lui annonçât l'approche de la grande ville. Mais Paris ne se fait pas entendre de loin comme la mer, et souvent à une demi-lieue de la capitale tout est encore silence, solitude et pauvreté.

Heureusement pour Georges, le trajet de Château-Thierry à Paris n'est pas long. L'ex-soldat se vit bientôt au milieu d'un monde nouveau : les boutiques, les voitures, les passans, tout l'étonnait, l'étourdissait; il se croyait ivre, lorsqu'il entra avec son maître dans un bel hôtel de la rue de Richelieu.

M. Guerreville prit un appartement qui avait vue sur la rue, et Georges se dit : « Monsieur ne se trou- » vera pas bien ici, lui qui aimait tant le calme, la « solitude, il n'y pourra pas reposer. » Et le lendemain matin, en entrant chez son maître, il se permet de lui dire :

« Monsieur n'a pas dû bien dormir ici ; on entend » trop de bruit dans la rue?

» — Je suis au fait du bruit de Paris, » répond M. Guerreville en souriant : « ah! mon pauvre » Georges... je suis né dans cette ville... son bruit, » son monde, ses plaisirs firent long-temps mes dé- » lices... Cela te surprend, Georges; parce que au- » jourd'hui je suis triste et sédentaire, tu as peine à » concevoir que j'aie pu être gai, étourdi, comme » les jeunes gens que tu vois passer là... sous nos » yeux, et dont la seule occupation semble être de » se faire voir, et de rire de ce qu'ils voient. Mais je

» fus jeune aussi... et je ne valus pas mieux qu'un » autre... peut-être même valais-je moins. Cependant je ne cherchais pas à me faire passer pour » meilleur que je n'étais... et c'est une qualité que » de ne point cacher ses défauts ; il y a tant de gens » qui, au contraire, veulent se donner des vertus » qu'ils n'ont pas ! »

M. Guerreville semblait plutôt se parler à lui-même et faire des réflexions tout haut que dire cela à son domestique. Néanmoins Georges écoutait respectueusement, et attendait que son maître eût fini de parler pour lui demander s'il voulait déjeûner.

M. Guerreville se hâte d'achever sa toilette, et, à la grande surprise de Georges, après avoir déjeûné, il prend son chapeau et sort.

« Il paraîtrait que nous ne mènerons pas ici la » même vie qu'à Château-Thierry, » se dit Georges en voyant son maître s'éloigner. « Nous ne vivrons » plus comme des loups... j'aime mieux ça... c'est » plus agréable de fumer en société.

L'intention de M. Guerreville n'était point en effet de vivre à Paris dans la retraite ; en se déterminant à venir habiter cette ville, il voulait encore tenter de retrouver une personne dont, depuis long-temps, il attendait en vain des nouvelles : cette personne il l'avait cherchée déjà à Paris, puis dans divers pays ; il avait voyagé pendant trois ans dans l'espérance de la rencontrer, et, désespéré de ne pouvoir y parvenir, il s'était retiré à Château-Thierry, où, pendant trois ans aussi, livré à ses peines, à ses ennuis, il se flattait pourtant encore quelquefois qu'une heureuse nou-

velle viendrait mettre un terme à ses chagrins; mais, après une longue et inutile attente, il n'avait pu résister au désir de retourner à Paris; car tout lui faisait présumer que c'était là que devait être la personne qu'il cherchait. Il y a un vieux proverbe qui dit : *Cherchez, et vous trouverez*. Le proverbe est essentiellement faux, car il y a mille choses que j'ai fort souvent cherchées sans jamais pouvoir les trouver; et cependant je vous prie de croire que ce n'est point la pierre philosophale, ni l'eau de Jouvence que je cherchais. M. Guerreville n'était pas plus heureux, et il se disait : « Comment trouver dans Paris quelqu'un qui s'y cache sous un nom que l'on ignore? » Comment s'orienter dans cette ville immense où » l'on peut, à chaque instant, passer sans le savoir » près de la demeure de la personne qu'on va chercher bien loin? »

Il faisait ces réflexions en marchant au hasard dans Paris; cependant ses yeux rencontrent à chaque instant des écriteaux affichés ou accrochés devant des maisons; il songe qu'il ne veut pas rester dans un hôtel garni, que par conséquent il lui faut se chercher un logement; puis il pense aussi que pour découvrir quelqu'un dans une grande ville, les écriteaux sont d'excellens auxiliaires, et il rend grace à la Providence qui vient de lui envoyer un moyen auquel il ne songeait pas. Et puis, d'ailleurs, visiter des appartemens à louer, c'est tout à la fois un passe-temps et une occasion de voir de singuliers tableaux : pour un observateur c'est un excellent moyen de s'instruire. Quand vous n'avez rien à faire, que

vous vous promenez sans but déterminé; que vous voudriez vous distraire, et ne vous sentez pas le courage de rien entreprendre pour cela, croyez-moi, lecteur, usez de ce moyen; il n'a rien que d'innocent, n'est point coûteux et ne fatiguera que vos jambes; à Paris, il y a toujours des logemens à voir: vous ne ferez point trente pas dans une rue ou sur les boulevarts, sans apercevoir des écriteaux, et il y en a dont la rédaction est fort drôle. Je ne parle pas ici de l'orthographe!... à Paris on ne s'arrête pas à cette bagatelle, les enseignes sont là pour le prouver. Peu importe aux badigeonneurs en lettres, l'opinion que les étrangers doivent avoir de notre ignorance; ces messieurs, qui s'intitulent artistes, savent mouler des lettres en ronde ou en bâtarde sur la porte d'une boutique, mais ne se sont jamais occupés de la grammaire: après cela, comme il y en a beaucoup qui se font payer à tant la lettre, ceux-là veulent gagner le plus possible, et ils écrivent *épicier* avec deux *p*, deux *s* et un *t* à la fin.

Revenons aux appartemens à louer. Vous me direz peut-être: Je n'ai pas envie de déménager... mais qu'importe? cela n'empêche pas d'aller voir des logemens. Vous verrez tant de choses, en n'ayant l'air de ne regarder que les localités! tableaux d'intérieurs, scènes de familles, dames en négligé, quelquefois mieux encore: puis, le monsieur qui a de l'humeur d'être dérangé lorsqu'il travaille; la jeune fille qui en a bien plus, parce qu'elle prenait sa leçon de musique et que son jeune professeur lui chantait autre chose que la gamme, et la cuisinière qui mur-

mure de quitter son rôti qui va brûler; et la rentière qui craint que les chercheurs de logemens ne soient des filous (ce qui arrive quelquefois), et les suit dans toutes les chambres sans les perdre une minute de vue; puis, quand ils sont partis, court s'assurer si sa montre, son argenterie et son secrétaire sont encore à leur place; et les pauvres honteux qui dînent avec un seul plat bien frugal, et se servent de couverts d'étain... Oh! ceux-là, on est bien fâché de les avoir trouvés à table, on a soin de ne pas regarder leurs couverts, qu'ils tâchent de cacher sous leurs assiettes; on passe, sans avoir l'air de remarquer leur plat de pommes de terre qu'ils se dépêchent de manger, en disant bien haut et avec affectation :

« Le poulet était bon! il était excellent, le poulet! »

Voyez que de choses vous promettent les écriteaux, et je ne vous en ai pas cité la centième partie. Sans entrer, vous pouvez encore vous amuser aux bagatelles de la porte. Regardez ici, vous lisez : *Bel appartement de garçon, avec cave, orné de glaces;* plus loin : *Grand appartement avec écurie et remise fraîchement décoré;* et sur un autre : *Beau cabinet garni sur le derrière, qui vient d'être remis à neuf.* Depuis plusieurs jours, M. Guerreville sortait aussitôt après son déjeûner, et jusqu'à l'heure de son dîner passait tout son temps à voir des logemens.

Arrêtons-nous avec lui devant une maison de la rue Montmartre. Au-dessus de la porte cochère, se balancent des écriteaux. M. Guerreville entre, et aperçoit à gauche la loge du portier; il frappe à un carreau, on ne répond pas, mais on lui fait signe de tourner

le bouton d'une vitre : il ouvre et passe sa tête ; il est tenté de la retirer aussitôt ; une forte odeur de choux, d'ail et de cuir, l'avait pris en même temps au nez et à la gorge. Il y avait, dans un espace de cinq pieds carrés environ, deux enfans qui se roulaient à terre, une femme qui en allaitait un troisième, tout en écumant sa marmite ; enfin, un homme sale, jaune et hideux de figure, qui posait un tálon à une botte, en fredonnant :

Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir !

M. Guerreville se décide pourtant à humer les va peurs qui sortent de la loge, et, tout en se demandant à lui-même comment il peut y avoir des enfans qui s'élèvent dans cette atmosphère, il fait au portier la question d'usage :

« Qu'avez-vous à louer dans cette maison ? »

Le portier se retourne dessus une planche qui lui sert d'établi et commence, suivant l'habitude de ses pareils, par toiser la personne qui lui adresse cette question : après cela, il se décide à répondre :

« Nous avons plusieurs *locals*, des grands et des » *moilliens* ; ça dépend de ce que monsieur veut y » mettre... Mon épouse, prends garde au petit... il » va rouler dans la marmite. »

En effet, la portière se penchait tellement pour soigner sa soupe aux choux, que son nourrisson, qui s'était détaché du sein, menaçait d'aller tenir

compagnie à un énorme morceau de lard qui s'obstinait à remonter sur l'eau.

« Est-ce qu'on ne peut pas voir les logemens? » dit M. Guerreville.

« — Pardon, monsieur, on peut les voir tout de
» même... je vas alors vous conduire, parce que le *pro-*
» *prilliétaire* exige que nous conduisions nous-mêmes
» les personnes... c'est une faiblesse de sa part... pour
» que nous *fissions* voir les agrémens du local... Mon
» épouse, prends garde au petit... il aimera le lard
» ce gueurdin-là! »

Le portier quitte sa botte, tâche de trouver un chemin à travers ses marmots et les savates qui encombrent la loge, et paraît enfin devant M. Guerreville, qui ne peut s'empêcher de sourire en le voyant debout; assis, cet homme paraissait être d'une taille ordinaire; mais debout, il n'était pas si grand qu'un balai : toute sa personne était dans son torse; ses jambes et ses cuisses s'apercevaient à peine; ce qui n'empêchait pas le portier-savetier de se dandiner en marchant comme un tambour-major.

« Est-ce un local de ménage, que monsieur veut...
» — Mais peut-être... — Ah! bon!... avec cuisine?
» — Sans doute. — Ah! bon, mon épouse... veille au
» petit... Monsieur a-t-il des enfans? » A cette question, M. Guerreville ne peut réprimer un brusque mouvement qui fait peur au portier; il lui répond sèchement :

« Que vous importe si j'ai des enfans? aurez-vous
» bientôt fini vos questions? — Excusez, monsieur,
» si je vous demande ça, c'est que le *proprilliétaire*

» n'aime pas les enfans, il a la faiblesse de dire que
» cela fait des dégats dans les maisons…

» — Comment se fait-il alors qu'il vous conserve
» pour portier? — Ah! c'est vrai, c'est juste… elle
» est bonne la remarque….. mais, voyez-vous, mes
» mioches ne sortent pas de ma loge; ils y sont con-
» signés… jamais hors de la loge… sinon en avant
» le tirepied… aussi ces enfans-là sentiront le choux
» comme les lapins de cabaret… Voulez-vous venir,
» Monsieur… Mon épouse, prends garde au petit! »

Monsieur Guerreville suit le portier, qui s'est enfin décidé à monter l'escalier. Ils arrivent au premier étage.

Le portier s'arrête en souriant d'un air malin et dit: « C'est pas ici… tenez, voyez la plaque sur
» la porte… c'est un avoué qui demeure là… Par ce
» côté c'est l'étude… des commis qui travaillent…
» oh! comme des chevaux… à ce que dit mon épouse,
» qui vient quelquefois à l'étude porter de la tisane
» aux jeunes gens….. ils consomment beaucoup de
» tisane les jeunes clercs… ils sont souvent enrhu-
» més; mais le maître travaille également….. oh!
» ferme! c'est pourtant un jeune homme aussi; mais
» il veut gagner de l'argent, il s'est butté à ça… il
» vient de se marier… et il aura payé l'étude avec la
» dot de sa femme; une petite qui est pas trop belle
» et pas trop bonne… Je l'entends souvent de ma
» loge crier après la cuisinière… Ah! bon, que je dis,
» le temps est à l'orage….. histoire de rire!….. Du
» reste, l'avoué, son mari, n'a pas l'air plus gai qu'il
» ne faut; il y en a qui prétendent qu'il s'ennuie de

» sa femme et de sa charge... Eh! eh!... il était si
» gai avant d'être avoué! c'était le premier clerc de
» l'étude, il chantait toute la journée et faisait même
» des brins de vaudeville pour le grand Opéra. A
» c't'heure il ne chante plus; mais il a un beau fau-
» teuil en cuir rouge et une robe de chambre en pure
» perse, à ce que dit mon épouse. »

M. Guerreville écoute tout cela avec la patience la plus exemplaire, et comme quelqu'un qui, dans l'espoir d'entendre une nouvelle qui l'intéresse, se résout à causer avec un bavard impitoyable.

Le portier s'est presque mis à cheval sur la rampe, et il va continuer son discours, lorsque la porte de l'étude s'ouvre : un jeune homme sort avec une liasse de papiers sous le bras; le concierge lui dit aussitôt :

« Monsieur Benjamin, je vous tiens par le talon,
» je n'ai plus que cinq ou six clous à vous enfoncer
» dedans. — Très-bien, monsieur Fourré, rappelez-
» vous que vous me les avez promises pour demain
» matin. — Oui, monsieur Benjamin, chose pro-
» mise, chose ressemelée, je ne connais que ça. »

M. Fourré, puisque nous savons maintenant que c'est le nom du portier, se penche vers M. Guerreville, en ajoutant :

« C'est un des chevaux de l'étude..... oh Dieu!
» trotte-t-il celui-là!... il en use de ces semelles!...
» aussi je suis toujours sur ses talons!... mais il a la
» faiblesse de vouloir que je lui mette des clous...
» fi donc!... mauvais genre!... ça dure trop... Vou-
» lez-vous me suivre, s'il vous plaît... Ah, Dieu!

» j'ai peur que mon épouse ne se néglige sur le » petit!... »

Et M. Fourré met la moitié de son corps en dehors de la rampe, en criant à tue-tête : « Athénaïs, prends » ben garde au petit! »

On arrive au second étage; là, le portier s'arrête devant une porte, et se dispose à sonner, lorsque, par réflexion, il se tourne vers M. Guerreville, en lui disant :

« A propos! avez-vous des chiens? — Non. — Ah » bon! c'est que c'est encore une faiblesse du *pro-* » *prilliétaire* de prétendre que les chiens occasionnent » des choses désagréables dans les escaliers... il a » infiniment de faiblesses, cet homme!..... ça s'est » enrichi en vendant du bois à brûler, et c'est plus » susceptible qu'un marquis de pure noblesse!..... » Mais vous me direz, nous sommes tous mortels! » Je vais sonner.

» — Un moment, » dit M. Guerreville, « quel est » le logement que vous allez me faire voir? — C'est » le beau, le grand, six pièces et une cuisine... qui » tourne... deux entrées... avec des fourneaux à la » prussienne. Douze cents francs, et le sou par livre, » plus l'éclairage de l'escalier, qui est à part. — Cet » appartement est habité?... — Oui, par des gens » comme il faut : un mari, son épouse, une cuisi- » nière et une petite bonne pour agrafer les robes » de madame... qui a toujours l'air d'étouffer. Le » mari *jousse* à la Bourse, d'après ce que j'ai entendu » rapporter; mais, comme il a bien vingt-cinq ans » de plus que sa moitié, qui est jeune et jolie, ça lui

» donne un peu de tintouin. Cet homme a de la ja-
» lousie dans la tête!... il revient quelquefois *énopé-*
» *nément* quand on le croit à *jousser* à la Bourse. Il
» a même du vague dans le regard en me demandant
» s'il est venu quelqu'un; et moi, vous entendez
» bien que je réponds toujours non, quand même
» c'est oui... la petite femme est si généreuse!... elle
» comble ma famille de cadeaux... de frugalités...
» et puis, vous comprenez... nous sommes tous mor-
» tels. Du reste, elle est fièrement fâchée de démé-
» nager, la dame!... mais c'est le mari qui l'a voulu,
» parce qu'il a remarqué en face un nouveau voisin,
» un jeune homme, beau brun, avec des moustaches
» qui lui font tout le tour du cou; et ce jeune
» homme est toujours à la fenêtre quand madame
» s'y met!... que voulez-vous!... histoire de rire. »

Le portier sonne; une jeune bonne ouvre; M. Fourré ôte sa casquette de loutre, et salue d'un air aimable :

« Bonjour, mamzelle Laïde; faites excuse, mam-
» zelle Laïde, c'est pour le logement..... peut-on
» voir?

» — Oui, monsieur Fourré, vous pouvez entrer.

» — Je vous tiens le pied, mamzelle Laïde... vous
» savez... ce petit point à votre joli soulier de pru-
» nelle aile d'hanneton... Ah Dieu! queu petit pied
» vous avez pour chausser ça!... c'est histoire de dire
» qu'on a un pied, voilà tout. »

Mademoiselle Laïde répond à ce compliment par un éclat de rire, et M. Guerreville entre dans l'appartement.

On traverse une antichambre, une salle à manger,

puis un salon élégamment décoré, sans avoir encore aperçu personne. Cela semble contrarier le portier, qui dit à la jeune femme de chambre :

« Est-ce que vos bourgeois sont absens? je ne les » ai pourtant pas vus sortir. — Monsieur et madame » sont dans la chambre à coucher. — Ah bon!..... » et ça ne les dérangera pas qu'on y entre?..... — » Non certainement! je vous dis monsieur et ma- » dame. — C'est juste!..... toujours espiègle, mam- » zelle Laïde. »

M. Guerreville s'empresse de déclarer qu'il ne tient pas à voir la chambre à coucher ; mais déjà le portier a ouvert une porte à gauche, et quand il a vu le monsieur et la dame qu'il savait trouver là, il se retire, et frappe sur la porte en criant : « Peut-on en- » trer?... faites excuse... c'est pour le logement. »

Un monsieur d'un certain âge est assis à quelques pas d'une jeune et jolie femme qui n'a que le défaut d'avoir un peu trop d'embonpoint, mais dont la tête fine et les traits réguliers rappellent ces jolies figures, que *Dubuffe* met, peut-être un peu souvent, dans ses tableaux, que l'on est toujours bien aise de rencontrer, quand elles sont animées.

La dame répond d'un air agréable au profond salut de M. Guerreville, qui s'excuse de la déranger. Le mari ne peut réprimer un mouvement d'impatience, et à son air d'humeur on voit qu'il donne au diable les chercheurs de logemens. M. Fourré les regarde tous les deux, puis sourit à mademoiselle Laïde.

« Il y a de grandes armoires, » dit le portier,

pour retenir M. Guerreville qui salue et s'éloigne déjà.

« — C'est bien, je n'ai pas besoin de les voir. — » Mais vous n'avez pas vu par là, monsieur... c'est » un cabinet de toilette. Peut-on y entrer, made- » moiselle Laïde?... — Je vous répète que c'est inu- » tile, » reprend M. Guerreville, en quittant la chambre : M. Fourré est obligé de le suivre ce qu'il ne fait qu'à regret et en murmurant : « Hom! pauvre » cher homme!... t'auras beau déménager, va!... »

« La cuisine est en face, » s'écrie le portier, quand il se retrouve sur le carré avec M. Guerreville. « — C'est bon, je sais ce que c'est qu'une cuisine, » et je ne tiens pas à voir celle-ci. — Diable! vous » n'êtes guère curieux..... moi, si je cherchais un » logement, je voudrais voir jusque sous les lits... » eh ben, le local vous plaît-il? — Je verrai, je ré- » fléchirai... — La dame est gentille, n'est-ce pas? » et généreuse; si son mari n'avait pas été là, je » suis sûr qu'elle m'aurait donné queuque chose. » Entre nous, c'est un despotisme que cet homme- » là... Monsieur veut-il à c't'heure voir le petit lo- » gement? — Volontiers. — Adieu, mamzelle Laïde... » ah! elle n'est pas là : c'est égal... elle est assez » *chouette* la femme de chambre! »

On arrive au troisième étage, M. Fourré montre une porte en disant : « Ce n'est pas là; à cet étage » les *locals* sont entrecoupés. Ici reste un employé à la » ville, avec son épouse, des gens entre deux âges; » le mari s'en va tous les matins à neuf heures, et » rentre à quatre heures et demie : c'est *recta;* depuis

» quatre ans qu'il loge dans la maison, j'ai remarqué
» qu'il n'a pas varié de cinq minutes dans ses rentrées
» et ses sorties : c'est là un homme réglé!... Le soir,
» il va au café, jusqu'à neuf heures : le dimanche
» seulement, il se permet de ne rentrer qu'à dix. La
» femme est tout le portrait de son mari... on dirait
» sa jumelle... elle va chaque jour faire son marché
» à onze heures, elle revient à midi; ensuite, vous
» ne la feriez pas sortir pour voir le *Bœufe-gras.*
» Oh! c'est ce qui peut s'appeler des gens bien esti-
» mables!

» — Et en face? » demande M. Guerreville, qui paraît ne point se lasser d'écouter.

« — En face, c'est le logement que je vas vous
» montrer : c'est une autre chanson!... on tire le
» cordon avec ceux-là..... mettez-vous dans la tête
» une grosse veuve qui a deux filles, et qui donne des
» soirées dans lesquelles elle fait jouer de la musique
» à ses demoiselles... un carillon d'enfer! ça tape sur
» leur piano que je pourrais danser de ma loge; ça
» reçoit toute sorte de monde, et toute la soirée il faut
» ouvrir la porte pour ces gens-là; encore si c'était
» généreux! je dirais : nous sommes tous mortels!...
» mais je ne connais pas la couleur de sa monnaie, et
» quelquefois à minuit il y a encore soirée chez eux;
» on danse, on chante, une vie de possédés enfin :
» c'est la mort des portiers que ces gens-là. On dit
» que la mère reçoit tant de monde dans l'espoir de
» marier ses filles; mais qui est-ce qui en voudra? Je
» suis sûr que c'est pauvre comme Job; ça n'a pas
» seulement une femme de ménage : c'est ses filles

» qui font tout, la cuisine, les chambres, les sou-
» liers... et puis ensuite ça se pavane... ça va taper
» sur le piano pour se donner un genre de *virtulose*,
» comme dit mon épouse. Oh! ça me fait suer,
» moi... je vas sonner... Ah! j'oubliais, avez-vous
» des chats?

» — Non. — Ah! bon : c'est que le *proprilliétaire*
» a encore la faiblesse de détester les chats, vu qu'il
» dit que cet animal n'est point inodore. »

M. Fourré se pend à la sonnette, et carillonne comme s'il voulait la casser; une jeune personne d'une vingtaine d'années, vient ouvrir; elle a les cheveux à moitié relevés avec un peigne qui n'a plus que trois dents; elle tient d'une main un fer à papillottes, et de l'autre une tartine de pain et de beurre; elle est en camisolle, quoiqu'il soit près de trois heures de l'après-midi.

« Nous venons voir le logement, » dit le portier, d'un air insolent, et sans mettre seulement la main à sa casquette.

« — Eh bien, voyez! » répond la demoiselle, et, faisant une demi-pirouette, elle laisse là ceux qui qui ont sonné, et s'éloigne en mangeant.

« Ça n'a pas le moindre usage de la politesse, » dit M. Fourré, « heureusement je connais les plus petits
» recoins de la maison. Venez, monsieur, et marchez
» à votre aise... Oh! vous pouvez faire du bruit, il
» n'y a pas besoin de se gêner ici. »

M. Guerreville suit le portier, tout en observant l'impertinence de cet homme avec les locataires qui ne lui donnent point la pièce; mais, en voyant la ma-

nière dont est tenu l'appartement de la veuve et de ses filles, il est porté à croire qu'il y a quelque chose de vrai dans les propos de M. Fourré.

La salle à manger n'est pas encore balayée ; au milieu de la chambre sont des souliers et des croûtes de pain ; sur une table une grosse natte en cheveux traîne à côté d'une bouteille de cirage anglais.

M. Fourré repousse avec son pied les savates qui se trouvent sur son chemin, et regarde M. Guerreville en murmurant : « Qu'est-ce que je vous avais dit...
» c'est gentil!... en v'là de la propreté!... si mon
» épouse voyait ça, elle frémirait d'indignation ; elle
» qui ne peut pas se sentir une puce sur le corps sans
» se mettre aussitôt nue comme un *verre*, afin de chas-
» ser l'insecte... Oh! mais c'est rien encore... nous
» allons *avoir* la suite. »

Le portier ouvre une porte, c'est celle de la chambre à coucher de ces dames : les lits ne sont pas faits, des corsets et des bas sont restés sur des chaises ; enfin, certains meubles indispensables, qui devraient être cachés, sont placés comme en évidence sur le marbre des tables de nuit.

M. Fourré tire de sa poche une tabatière en ferblanc et prend plusieurs prises avec affectation en murmurant :

« Ah! Dieu de Dieu!... on a bien raison de dire
» que le tabac est le consolateur de l'homme... en
» usez-vous, monsieur? »

M. Guerreville repousse la tabatière qu'on lui présente, et le portier la remet dans sa poche, en di-

sant : « Faut que vous soyez enrhumé du cerveau, » alors. »

Une énorme dame, d'une cinquantaine d'années, coiffée d'un immense turban rouge, comme pour aller au bal, mais habillée, du reste, comme pour aller au marché, est en train de se faire lacer ses brodequins; la jeune personne qui a ouvert est à genoux devant la grosse dame ; elle a déposé sur le plancher sa tartine de beurre et sue à grosses gouttes pour parvenir à faire une jambe fine à madame sa mère.

M. Guerreville prononce quelques mots d'excuse et veut se retirer ; la grosse maman s'y oppose, en s'écriant : « Restez donc, monsieur... l'appartement
» n'est pas encore fait, mais vous savez ce que c'est
» qu'un ménage... serre, ma bonne, serre toujours...
» Nous avons eu une soirée lyrique, hier ; mes filles
» ont chanté... on est resté très-tard... Laure, tu ne
» serres pas assez, ma chère amie... Regardez, mon-
» sieur, voyez, ne vous gênez pas. »

Et la grosse maman lève sa jambe un peu plus haut, de manière à laisser voir une masse qui n'a plus rien d'un mollet, puis s'adresse de nouveau à sa fille :

« Laure, ta sœur est-elle à son piano ? il faut
» qu'elle répète son air de *Beniousky*: car elle le chan-
» tera ce soir devant un professeur du Conserva-
» toire :

Quel nouveau jour pour moi ! Quel heureux changement !

» Ah ! que c'est beau! Dieu , que c'est beau !...
» ça ne vieillira jamais, cela... Serre donc, ma chère
» amie ! »

Pendant que la dame au turban parlait, on entendait le son d'un piano dans une pièce à côté. M. Guerreville ne veut pas s'arrêter dans la chambre à coucher, quoique la grosse maman lui dise encore : « Regardez à votre aise, monsieur, je vous en prie. » Il passe dans le salon.

Une jeune personne, coiffée à la ferronnière, était au piano et chantait en s'accompagnant ; l'arrivée d'un étranger ne la fait pas cesser ; au contraire, elle semble vouloir déployer tous ses moyens : c'est à faire éclater les vitres. M. Fourré sourit d'un air moqueur, en disant à demi-voix : « Quand je vous affirmais que
» je l'entends de ma loge!... »

M. Guerreville ne se soucie pas d'assister au concert, et il va s'éloigner, lorsque la grosse maman, qui semble décidée à le poursuivre, arrive chaussée d'un brodequin et d'une pantoufle, suivie de sa fille Laure qui a la bouche pleine, et un nouveau croûton à la main.

« Eh! bien, monsieur, comment trouvez-vous
» cela ? » demande cette dame en s'adressant à M. Guerreville. Celui-ci croit qu'elle veut parler du logement et lui répond :

« C'est un peu haut.

» — Comment haut..... monsieur ; mais c'est
» le ton de l'Opéra, ma fille est toujours d'accord
» avec lui !

» — Ah ! pardon, madame ; j'avais cru que vous

» parliez de cet appartement ; mademoiselle votre
» fille chante fort bien.

» — N'est-ce pas, monsieur ? elles sont toutes deux
» excellentes musiciennes. L'aînée joue aussi des cas-
» tagnettes..... Cet hiver elle s'est déguisée en Anda-
» louse pour aller à un bal moyen-âge..... bal d'un
» très-grand ton ; et toute la soirée, en dansant, elle
» n'a pas cessé de jouer des castagnettes, et de faire
» aller ses bras comme dans un boléro ; c'était ravis-
» sant ! — Je le crois, madame. — Je donne très-
» souvent des bals : quand on a des demoiselles, il
» faut bien les répandre dans le monde ; on s'amuse
» beaucoup chez moi !... »

On voit que la grosse maman, séduite par la tournure et l'air distingué de M. Guerreville, brûle d'envie de l'inviter à ses soirées ; mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps, et, s'inclinant profondément, il sort suivi du portier, pendant que la fille cadette fait un point d'orgue, et que l'aînée se bourre de pain et de beurre.

« N'est-ce pas que ça fait du drôle de monde ? » dit le portier, quand on est sur le carré. M. Guerreville se contente de sourire, en répondant :

« Est-ce là tout ce que vous avez à me faire voir ?
» — Dame... oui, car je suppose que vous ne voulez
» pas loger au quatrième... où ça fait mansarde... à
» côté de monsieur Fluttmann, un garçon tailleur...
» un bon enfant, un Allemand : c'est dommage qu'il
» ait la faiblesse de vouloir jouer de la flûte ; dès
» qu'il est rentré, il prend son instrument. Heu-
» reusement il rentre tard et s'en va de bonne

» heure, sans quoi on n'aurait dans l'oreille que

» Soyez sensibles à nos peines!...

» Il joue toujours *la même* air!... »

M. Guerreville ne juge pas nécessaire de monter plus haut, il commence à redescendre l'escalier, et le portier le suit en disant :

« A côté de Fluttmann, par exemple, nous avons » un *artisse;* mais dans le bon style, un peintre..... » Si monsieur avait queuque besoin d'un peintre, je » lui recommande celui-là ; je suis très-lié avec lui : » c'est ce qu'on peut dire un vrai *artisse*.

» — Dans quel genre?

» — Oh! dans tous les genres, ça lui est égal. Il » fait des portraits avec de l'huile, des enseignes, » des paravens, tout ce qu'on veut : c'est un homme » qui aime son art comme j'aime un soulier de satin! » c'est rempli de talent! Il m'a fait le portrait de » mon petit dernier, suspendu au sein de sa mère : » c'est parlant! ça donne envie de pleurer. »

On était presqu'au bas de l'escalier quand le portier se met à dire :

« Quand au petit logement à louer... oh! c'est ha- » bité par une jolie femme... je dis femme ou fille... » quoiqu'on se fasse appeler madame. Mais nous » autres qui connaissons ce que c'est que le monde... » on ne nous en fait pas accroire... Il vient un beau » jeune homme la voir souvent .. c'est queuque his- » toire romanesque..... une femme séduite qui se

» cache peut-être sous un faux nom... c'est si com-
» mun dans Paris!... »

Depuis quelques instans, M. Guerreville écoutait avec beaucoup plus d'attention. Enfin il s'arrête et se retourne vers le portier, en lui disant :

« Quel âge peut avoir cette femme?

» — Quel âge!..... ah! dame, voyez-vous, c'est
» jeune encore... mais la figure est déjà fatiguée...
» On a, je crois, des chagrins, parce que depuis
» quelque temps le beau jeune homme vient moins
» souvent..... Moi, je remarque tout ça sans avoir
» l'air.

» — C'est une femme distinguée?..... — Distin-
» guée?..... comment que vous entendez ça? — Je
» veux dire, ce n'est point une ouvrière, elle ne tra-
» vaille pas... n'a point d'état? — Je ne lui en con-
» nais *aucune!* — Conduisez-moi, je veux voir ce
» logement. »

M. Guerreville a déjà remonté un étage; le portier le suit en murmurant : « Ah çà, mais dites donc...
» c'est que ça commence à me fatiguer, de me pro-
» mener dans la maison..... Puis, vous dites qu'il
» vous faut un grand appartement, et à présent
» vous voulez voir deux petites chambres de rien du
» tout! »

M. Guerreville monte toujours sans faire attention aux réflexions du portier qui se décide cependant à le suivre, tout en criant : « Attendez-moi donc, au
» moins!..... Diable! il n'est point poussif ce mon-
» sieur! »

Arrivés au quatrième étage, M. Fourré veut re-

commencer ses observations, ses bavardages, mais M. Guerreville ne lui en laisse pas le temps.

« Où demeure cette jeune femme? » dit-il d'une voix altérée et en secouant fortement le bras du portier.

« C'te jeune dame..... voilà sa porte..... là, c'est » Fluttmann ; là, c'est...

» — Allons, monsieur, frappez, frappez donc!... »

Ces mots sont dits d'un ton qui ne permet pas au portier d'hésiter encore, il s'incline, ôte même sa casquette et va frapper à la porte qu'il a désignée sans oser souffler un mot.

Une espèce de femme de ménage ouvre la porte; M. Guerreville voit bien que ce n'est pas la maîtresse du logis, il balbutie quelques mots sur le motif qui l'amène, et, sans attendre qu'on lui réponde, sans savoir si ce n'est pas indiscret d'entrer, il traverse une chambre, un petit couloir et pénètre enfin dans une autre pièce, où une jeune dame est assise devant une cheminée.

A la brusque entrée de M. Guerreville, la jeune femme a tourné la tête vers lui : il a pu la contempler à son aise... mais déjà le feu qui animait ses regards a disparu pour faire place à une expression de tristesse et de découragement, il a laissé retomber sa tête sur sa poitrine, en balbutiant :

« Ce n'est pas elle!

» — Eh bien! monsieur... vous allez, vous allez!... » vous ne pouvez pas avoir le temps de rien voir » comme ça! »

C'était M. Fourré, qui arrivait après M. Guerre-

ville, ne concevant rien à la manière brusque avec laquelle celui-ci était entré jusqu'au fond de l'appartement; mais après avoir fait quelques excuses à la jeune dame, M. Guerreville repousse le portier, et se hâte de quitter le petit logement.

« Il me semble, monsieur, » dit Fourré, « que ce » n'était pas la peine de me faire remonter quatre » étages, et d'entrer chez cette dame, pour en ressor- » tir sans avoir rien regardé!..... Je défie bien que » vous sachiez s'il y a des armoires là-dedans... Vous » me direz : nous sommes tous mortels! mais j'ai » ma soupe à manger, moi.

» — Encore une espérance détruite! » dit tristement M. Guerreville en s'appuyant un moment contre la rampe du palier.

« Vous avez détruit queuque chose chez c'te jeune » dame?... vous avez cassé un carreau peut-être?... »

M. Guerreville se dirige vers l'escalier sans répondre au portier.

CHAPITRE V.

LA PETITE FILLE.

Une petite fille de six ans à peu près montait le quatrième étage, au moment où M. Guerreville mettait le pied sur la première marche pour le descendre.

L'enfant était vêtu bien pauvrement et peu chaudement pour la saison; un béguin de toile brune couvrait sa tête; une robe rapiécée en plusieurs endroits, un tablier noir bien usé, composaient toute sa toilette, et ses pieds tout mignons étaient déjà enfermés dans des sabots.

La petite tenait sous son bras un pain rond de quatre livres : ce poids devait être lourd pour elle; cependant elle semblait fière de le porter, et le regardait avec complaisance. Arrivée sur le carré, elle baisse la tête en voyant du monde, et se dirige vers un autre petit escalier obscur et ressemblant à une

échelle de moulin, qui était dans un coin du palier.

M. Fourré arrête l'enfant en lui disant : « Ah ! pe-
» tite, dis donc à ton père que le *proprilliétaire* veut
» son argent !... Que diable ! Jérôme se moque du
» monde... parce qu'il est malade, il croit qu'on ne
» pensera plus aux termes qu'il doit ; on vendra ses
» meubles, s'il ne paie pas... Dis-lui ça de ma part. »

L'enfant regarde le portier en faisant une petite mine moitié honteuse, moitié craintive ; puis elle disparaît vivement en grimpant à l'échelle de moulin.

M. Guerreville, qui d'abord n'avait pas fait attention à l'enfant, l'a regardée lorsque le portier lui a parlé ; il examine cette petite figure si blanche, si rosée, si mignonne, ces traits délicats et fins, autour desquels se jouent de jolies boucles d'un châtain clair ; et il est surpris de l'expression réfléchie qui est répandue sur cette physionomie si jeune. Cette petite fille n'avait point les traits réguliers, ni les joues vermeilles : ce n'était point un de ces gros anges bouffis, dont on est convenu de dire, « c'est un bel enfant ! » ni une de ces têtes parfaites que les peintres aiment à placer dans leurs tableaux : c'était une petite fille pâle, délicate, sérieuse, que beaucoup de gens n'auraient pas remarquée, et que d'autres peut-être auraient trouvée laide ; mais qui était charmante pour ceux qui savaient lire dans sa physionomie.

M. Guerreville est resté quelques momens pensif, puis il se dirige vers l'échelle de meunier ; le portier court à lui en s'écriant :

» Eh ben! monsieur... où allez-vous donc?... c'est
» pas par-là qu'on descend...

» — Je voudrais voir ce Jérôme... ce pauvre
» homme dont vous venez de parler... le père de
» cette petite fille...

» — Vous voulez aller dans ce galetas!... ah ben!
» c'est une autre espèce de plaisanterie alors... est-ce
» qu'à présent vous voulez louer une méchante
» chambre absolument sous les toits, avec fenêtre
» en tabatière... un grenier, enfin... comme j'en ai
» pour mettre mes provisions?

» — Ce grenier est donc à louer?

» — A louer! si on veut!... Vous pensez ben qu'on
» n'a guère l'espoir de louer ça à des gens comme il
» faut... et pour les pauvres gens, merci, ça ne paie
» pas, témoin Jérôme le porteur d'eau; aussi le *pro-*
» *prilliétaire* va le renvoyer; il aime mieux avoir cette
» chambre pour y mettre sécher du raisin ou des
» haricots verts, que de la voir occupée sans que ça
» lui rapporte rien; il a raison, cet homme; et puis,
» c'est agréable, en hiver, de manger des haricots
» verts... on les enfile, on les pend après une corde...
» par chapelets.

» — Conduisez-moi près de ce Jérôme, » dit M. Guerreville, en faisant signe au portier de passer devant lui; mais M. Fourré fait au contraire quelques pas vers le grand escalier en disant :

« — Je vous dis que vous ne louerez pas une mau-
» vaise chambre dans les gouttières... c'est donc pour
» vous amuser; mais ma loge et mon épouse me
» réclament... descendons...

» — Conduisez-moi près de ce Jérôme, » répète M. Guerreville, d'une voix animée déjà par la colère et en jetant sur M. Fourré un regard courroucé.

Le portier passe alors devant lui en portant la main à sa casquette et en murmurant : « Au fait... si vous » n'avez jamais vu de galetas... c'est curieux à voir » comme autre chose... donnez-vous la peine de me » suivre ; mais prenez garde de vous cogner, car on » ne voit pas clair du tout par ici. »

Le portier monte l'espèce d'échelle qui conduit aux greniers ; ce chemin est si étroit, qu'une personne seule peut y passer ; il n'y a ni rampe, ni corde pour se tenir ; mais, comme on frôle le mur à droite et à gauche, on ne peut tomber de côté. Aucun jour n'éclaire cet escalier, qui est fort raide. « Infamie de » chemin !... » dit M. Fourré, qui vient de se cogner la tête contre le mur... « c'est un véritable casse- » cou !...

» — Comment cette petite fille peut-elle passer par » ici sans tomber ? » dit M. Guerreville.

« — Oh ! les enfans... c'est comme les chats ; ça » grimpe partout... prenez garde, monsieur, nous » v'là en haut... attendez, je vas frapper ; ça fait que » vous verrez clair quand on ouvrira la porte. »

Le portier frappe, on ouvre une porte : c'est la petite fille qui paraît, et semble presque effrayée en revoyant le portier et le monsieur qu'elle a déjà rencontrés.

« Nous venons voir le local de ton père, » dit M. Fourré, d'un air goguenard ; « quand je dis local, » je suis ben honnête !... je pourrais dire le chenil...

» Par ici, monsieur... mais baissez-vous; car ça fait » mansarde presque partout. »

M. Guerreville suit le portier, et il pénètre dans une mauvaise chambre, dont l'aspect misérable lui serre le cœur. Là, point de papier pour cacher les murailles et les poutres qui forment le plafond; point de rideaux à l'espèce de fenêtre en tabatière, par laquelle vient le jour; un méchant grabat, une table, quelques chaises, un petit buffet en bois blanc, qu'on a un peu ciré : voilà tout l'ameublement de cette chambre. Mais, dans une encoignure, on a cloué quelques planches du bas en haut, pour ménager une séparation, qui forme comme un petit cabinet. Là, est un petit lit d'enfant; ce lit est en bois de noyer, bien propre, bien luisant; il est surmonté d'une baguette qui forme flèche, et sur laquelle sont jetés des rideaux en toile verte, qui peuvent envelopper la couchette et garantir du jour qui tombe perpendiculairement dans ce triste réduit.

Un homme d'une cinquantaine d'années est couché dans le lit qui est dans la chambre; sa taille et ses bras nerveux semblent accuser un homme vigoureux, mais son teint est jaune, et ses yeux sont rougis par la fièvre. Cependant sur ses traits fortement prononcés, on ne lit ni abattement ni tristesse; on voit que le malade lutte avec courage, avec patience, contre la maladie, et que l'espérance ne l'a pas abandonné.

Après avoir ouvert la porte, la petite fille est allée se rasseoir tout contre le lit du malade, dont elle prend la main qu'elle garde dans les siennes, en cherchant

à lire dans ses yeux l'impression que produit sur lui la visite inattendue qu'il reçoit.

Jérôme, le porteur d'eau, a levé un peu la tête, comme pour saluer, et porte la main à son bonnet de coton en disant, avec un accent auvergnat assez prononcé :

« Excusez, messieurs, si je ne me lève pas pour » vous recevoir... mais dame... c'est pas ma faute... » je voudrais bien le pouvoir...

» — Je serais très-fâché de vous causer le moin» dre dérangement, brave homme... et si j'avais » pensé que ma présence pût vous gêner en quelque » chose, je ne serais pas entré chez vous. »

Le ton poli et amical avec lequel M. Guerreville vient de dire ces mots, étonne Jérôme; il est tout stupéfait, qu'un homme, dont la mise et toute la personne annoncent un rang distingué, daigne lui parler avec tant de bonté : la petite fille sourit à l'étranger; son effroi est déjà dissipé.

M. Fourré, qui a l'air de ne pas comprendre qu'on puisse craindre de déranger un porteur d'eau, s'est jeté sur une chaise, et se dandine en arrière, en s'écriant : « Dieu! que c'est vilain ici!... eh bien, Jé» rôme, nous sommes donc toujours malade?

» — Eh! mon Dieu, oui, monsieur Fourré, ce » sont les forces qui ne veulent pas revenir.

» — C'est fâcheux, c'est d'autant plus fâcheux, » que pendant ce temps-là on ne travaille pas, on » ne gagne rien... et les loyers courent toujours...

» — Je voudrais bien pouvoir courir comme eux! » dit l'Auvergnat en essayant de sourire.

« — Vous avez encore fort mauvaise mine, Jé-
» rôme, vous êtes très-jaune!... Écoutez donc, nous
» sommes tous mortels!... et on meurt beaucoup
» cette année... »

M. Guerreville se sentait envie de tirer les oreilles au portier, il se contient pourtant, et s'approche du malade.

« Y a-t-il long-temps que vous êtes alité? — Plus
» de trois semaines, monsieur : c'est comme une
» fluxion de poitrine que j'ai eue, je crois... Mais,
» quoi qu'en dise M. Fourré, je sens très-bien que
» je suis mieux, et que bientôt je pourrai reprendre
» mes seaux. — C'est un rude état que celui de por-
» ter de l'eau! — Ah! quand on y est fait on n'y
» pense pas... faut ben qu'un homme travaille!...
» j'étais si content quand je gagnais de quoi nous
» nourrir, et que je pouvais de temps en temps rap-
» porter queuque joujou à c'te pauvre petiote!...

» — Ah! oui, voilà de l'argent bien employé! » dit le portier en aspirant, d'un air d'importance, une prise de tabac. « Acheter des poupées, des petits
» ménages à cette petite fille... comment peut-on
» avoir des faiblesses comme ça!... encore, c'est que
» ce n'était pas de ces jouets à deux sous que vous
» achetiez... c'était de superbes poupées à vingt-cinq
» sous!...

» — Ah! écoutez donc, monsieur Fourré; c'est
» que je trouve qu'il n'y a rien de trop beau pour
» ma Zinzinette... ma petite fille... mon petit
» ange!... ma petite garde aujourd'hui... Ah! j'au-
» rais voulu lui acheter de bien plus belles choses!...

» — Vous auriez bien mieux fait de mettre cet
» argent-là de côté pour payer votre terme!... on
» ne serait pas obligé de vous mettre à la porte, de
» vendre vos meubles... ce qui est toujours fort dés-
» agréable dans une maison bien tenue.

» — Me chasser... vendre mes meubles! » dit Jérome en essayant de se lever à demi, tandis qu'un léger coloris venait ranimer ses traits abattus. « Comment! on aurait la cruauté... mais je paierai,
» monsieur Fourré; je paierai tout, quand je pour-
» rai travailler.

» — Calmez-vous, brave homme, » dit M. Guerreville en se rapprochant du lit. « Rien de tout cela
» n'arrivera... ce portier ne sait ce qu'il dit!...

» — Je ne sais ce que je dis! » répond M. Fourré en hochant la tête. « Vous verrez que monsieur, qui
» n'a pas, comme moi, la confiance du *proprilliétaire*,
» va m'apprendre ses intentions! Elle est bonne
» celle-là!... »

Sans paraître seulement entendre ce que dit le portier, M. Guerreville passe sa main sur la joue de la petite fille, et, tout en la caressant, dit à l'Auvergnat :

« C'est votre seule enfant? — Oui, monsieur. —
» Et vous l'aimez bien, n'est-ce pas? — Si je l'aime...
» ah! c'est mon petit trésor... Pauvre enfant! depuis
» que je suis malade, c'est elle qui a soin de moi, qui
» me donne à boire... qui descend chercher le pain,
» et tout ce que je lui dis. C'est pourtant bien jeune...
» ça n'a que six ans et demi, mais il y a déjà dans

» cette petite tête-là plus d'esprit et de raisonnement
» que dans beaucoup de plus vieilles!... »

M. Guerreville ne répond rien, il est retombé dans ses réflexions; sa tête s'est baissée sur sa poitrine, et une profonde douleur se peint sur tous ses traits.

Le porteur d'eau et l'enfant le regardent avec intérêt, et n'osent pas souffler. Pendant ce temps, le portier est allé fureter dans tous les coins et regarder particulièrement dans l'espèce de cabinet où est le lit de l'enfant.

Enfin M. Guerreville pousse un profond soupir, en disant à Jérôme : « Votre fille est près de vous...
» vous pouvez l'embrasser, la serrer dans vos bras...
» ah! il y a des gens qui envieraient encore votre
» grabat... votre pauvreté!...

» — Est-il possible de se priver comme ça pour
» un enfant! » s'écrie M. Fourré en sortant sa tête de derrière les planches. « Il y a trois bons matelas,
» bien mollets dans le lit de la petite... et puis le
» père couche sur une mauvaise paillasse!...

» — Si ça me convient comme ça, monsieur le
» portier, » dit Jérôme avec impatience, « Il me
» semble que je suis bien le maître de me coucher
» comme je veux; pour moi qui ne suis ni délicat,
» ni difficile, je me trouve toujours bien! Mais cette
» petiote!... oh! il faut qu'elle soit douillettement,
» voyez-vous; car elle est si mignonne, si fragile,
» que la moindre des choses la blesserait!

» — Ne dirait-on pas que c'est l'enfant d'un
» prince!... J'aime mes enfans, mais certainement

» je suis incapable de me priver pour eux… Ah! çà, » monsieur, vous avez eu le temps de voir cette » chambre, il faut que je descende, moi… si elle » vous convient, pour cinquante francs vous l'aurez, » et nous pendrons les haricots verts ailleurs.

» — Est-ce que monsieur a envie de louer ici? » dit Jérôme en regardant M. Guerreville; mais celui-ci se contente de lui faire un signe de tête négatif.

« Je ne sais pas de quoi monsieur a envie, » dit le portier, « mais je sais que voilà assez long-temps » qu'il se fait montrer presque toute la maison, et il » ne m'a pas encore donné de denier adieu… Ah! » mon Dieu, je crois que j'entends la voix de mon » épouse dans la cour.

Le portier passe sa tête en dehors de la porte au-dessus du petit escalier.

Une voix aigre criait dans la cour :

« Fourré! est-ce qu'on t'assassine là-haut… des- » cendras-tu aujourd'hui… Fourré!…

» — Me voilà, chère amie, me voilà….. je vais » descendre!… » crie le portier en jetant son corps en avant; puis il se retourne et regarde M. Guerreville, en ajoutant : « Venez-vous, monsieur? »

Mais M. Guerreville ne bouge pas; il était alors occupé à considérer la couchette de la petite fille, puis il reportait ses regards dans la chambre.

« A votre aise! » dit M. Fourré en haussant les épaules. « Si vous tenez à la conversation du porteur » d'eau, ne vous gênez pas… moi, j'ai la faiblesse de » tenir à manger ma soupe. »

Et le portier descend rapidement l'escalier en fredonnant :

» Mon épouse fait ma gloire...
» Rose a de si jolis yeux... »

« — Vous êtes un bon père, monsieur Jérôme! » dit M. Guerreville en s'approchant du malade, auquel il serre affectueusement la main ; puis il fait plusieurs tours dans la chambre, s'arrête, semble embarrassé comme s'il voulait et n'osait dire quelque chose.

« C'est, je crois, bien naturel d'aimer ses enfans ; » dit Jérôme, « et puis, ma Zizine, c'est mon sauveur...
» mon ange tutélaire, comme disait ma pauvre
» femme, qui n'était pas sotte, et qui est morte à
» c'te heure!... — Votre ange tutélaire ! que voulez-
» vous dire par-là ?..... — Ah! dame, monsieur, je
» veux dire que cette petiote m'a déjà sauvé la vie...
» — Comment ! si jeune... — Ça n'empêche pas.....
» tenez, écoutez-moi. Un soir, je m'étais couché, et
» endormi en fumant avec ma pipe à la bouche...
» ce qui m'arrivait même fort souvent ; il paraît que
» de ma pipe il était tombé du feu, et cela avait
» brûlé ma couverture de laine; moi, je ne sentais
» rien, je dormais comme un sourd ; car je dors fort
» quand je me porte bien... et je crois que j'aurais été
» rôti sans me réveiller, sans cette petite, qui, éveillée
» par la fumée, était vite accourue... ses petits pieds
» nus, et m'avait crié : « — Mon père! mon père! vous
» brûlez !..... » et en même temps ses petites mains

» essayaient d'arracher la couverture. Vous pensez
» bien qu'en un instant je fus debout; je parvins à
» éteindre le feu, et j'en fus quitte pour n'avoir plus
» que la moitié d'une couverture; mais depuis ce
» temps!... oh! j'ai fait serment de ne plus fumer
» dans mon lit, et je vous promets que je l'ai tenu
» celui-là; car, cette chère enfant, j'aurais pu la
» griller avec moi!... et c'est là ce qui eût été le plus
» malheureux!... »

En achevant ces mots, l'Auvergnat attire la petite sur son lit et l'embrasse tendrement; puis il ajoute :
« Et on trouve mauvais, après cela, que je lui achète
» de belles poupées... Oh! mais moi je laisse dire
» le monde, et je fais ce qui me convient... N'est-ce
» pas, ma Zinzinette? »

L'enfant sourit en disant : « Oh! j'en ai bien soin
» de ma poupée; je la couche avec moi... et je lui
» ferai une robe, parce qu'il y a une dame de la
» maison qui m'a promis des chiffons bien beaux!...

» — Oui, oui; tu es une bonne ménagère!... et
» tout le monde t'aime dans la maison... excepté ce
» portier qui ne sait te dire que des duretés!... mais
» faudrait pas qu'il te bousculât jamais pourtant! car
» je lui casserais mes seaux sur le dos!...

» — Vous appelez votre petite Zinzinette? » demande M. Guerreville.

» — Oh! son nom est Caroline, mais voyez-vous,
» moi, je l'appelle plus souvent Zizine... Zinette... des
» petits noms d'amitié!... et cet imbécile de portier,
» qui me disait l'autre jour : « Qu'est-ce que ça veut
» dire *Zizine?*... ce n'est pas français!... » Hum!...

» méchant savetier ?... on a bien fait de le nommer
» Fourré, lui !... car il se fourre partout où il peut ! »

M. Guerreville passe encore la main sous le menton de la petite fille ; il jette un dernier regard autour de lui, puis il s'éloigne brusquement du lit et gagne la porte en disant :

« Adieu ! brave homme, adieu !

» — J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur, » répond l'Auvergnat, en portant la main à son bonnet, « excusez, si je ne peux pas vous reconduire !..

» — Mais on ne voit pas très-clair à votre porte, » dit M. Guerreville en s'arrêtant au haut du petit escalier ; « si votre enfant pouvait me montrer le che-
» min...

» — Oh ! ben volontiers, monsieur !... Va, ma Zi-
» zine, va conduire monsieur, et prends bien garde
» de tomber aussi, toi !... »

La petite fille s'élance vers la porte, elle est bientôt devant M. Guerreville, et elle descend lestement le petit escalier étroit et raide en disant :

« Suivez-moi, monsieur..... tenez-vous à la mu-
» raille... »

On est bientôt sur le palier au-dessous ; alors l'enfant dit adieu à l'étranger et se dispose à remonter l'échelle de meunier. Mais M. Guerreville l'arrête en lui disant :

« Attends, petite, j'ai quelque chose à te donner
» pour ton père... Tends ton tablier. »

L'enfant fait ce que l'on lui dit, et M. Guerreville, tirant sa bourse, la vide dans le tablier, et y joint tout ce que ces poches contenaient encore en argent et

en monnaie, le tout pouvait faire environ cent vingt francs.

La petite fille ouvrait de grands yeux en voyant tout cet argent; et comme, malgré son jeune âge, elle savait déjà que son père travaillait beaucoup pour en gagner bien peu, elle était toute émue, ses yeux se remplissaient de larmes pendant qu'elle balbutiait :

« Quoi! monsieur... tout cela... c'est pour papa?...
» — Oui, ma petite; il paiera son loyer, et, ayant
» plus de tranquillité, il guérira plus vite... Va lui
» porter cela. »

L'enfant ne se fait pas répéter ces mots; elle ne pense même pas à remercier le monsieur, et remonte déjà au grenier, tant elle est pressée d'aller donner l'argent à son père. M. Guerreville n'en juge que plus favorablement le cœur de la petite fille; car la joie qu'elle va causer à son père, et l'espoir que ce bonheur lui rendra la santé, devaient être en effet ses premières pensées.

M. Guerreville descend l'escalier en se disant : « Si
» je n'ai rien appris touchant ce qui m'intéresse, du
» moins, je n'ai pas entièrement perdu mon temps
» en voyant les appartemens de cette maison. »

M. Guerreville est arrivé dans la cour, il y trouve le portier qui semblait le guetter au passage, et mangeait sa soupe en se promenant devant sa loge.

M. Guerreville va passer sans s'arrêter; le portier, après avoir déposé son écuelle devant sa loge, se place entre lui et la porte cochère, en disant :

« Eh ben! monsieur, vous vous êtes sans doute
» décidé pour le local que vous louerez?... »

Et tout en disant cela, M. Fourré tendait sa main.

« — Je ne louerai rien dans cette maison, » répond M. Guerreville, en marchant toujours vers la porte cochère.

« — Vous ne louerez rien… c'est bel et bon… mais » il me semble que je n'ai pas dû me déranger et » quitter mon ouvrage… sans que… enfin, vous » êtes trop juste pour… »

Et la main du portier se présentait toujours devant M. Guerreville; mais celui-ci, après avoir tâté dans ses poches, où il ne trouve plus rien, repousse le bras qui lui barre presque le passage, et sort de la maison en disant :

« Ah ! j'en suis fâché… mais je n'ai rien sur moi ! »

M. Fourré est resté un moment stupéfait de colère; enfin, il donne un coup de poing dans sa casquette en s'écriant :

« Je suis volé comme dans un bois !… A-t-on idée » d'une telle vilenie !… un homme bien couvert… » oser me dire qu'il n'a pas d'argent, fi !… c'est in» décent !… mais cet homme-là, après tout, je crois » que c'est un mouchard. »

CHAPITRE VI.

LA JOURNÉE AUX RENCONTRES.

Huit jours après cette aventure, M. Guerreville ayant trouvé dans la rue du Helder un appartement qui lui convient, le fait sur-le-champ meubler convenablement, et s'y installe avec son fidèle Georges.

Le lendemain de son installation dans son nouveau domicile, et pour remplir la promesse qu'il a faite au docteur Jenneval, M. Guerreville lui écrit, lui donne son adresse et l'engage à venir le voir dès qu'il se rendra à Paris.

Cependant, quoiqu'il n'ait plus besoin de trouver un logement pour lui, M. Guerreville n'en continue pas moins d'entrer dans les maisons sur lesquelles il voit écrit : *Appartement à louer ;* et partout, comme avec M. Fourré, il fait causer les portiers, désirant plutôt avoir des renseignemens sur les locataires que sur les logemens, qui ne sont pour lui qu'un pré-

texte pour tâcher de retrouver la personne qui l'occupe sans cesse.

Plus d'une fois, M. Guerreville a eu le désir de revoir Jérôme et la petite Zizine; mais au moment de se rendre chez l'Auvergnat, il s'arrête en se disant: « Si j'y vais, ce pauvre homme ne croira-t-il pas que » je viens lui demander des remercîmens pour le peu » que j'ai fait pour lui. »

Et M. Guerreville portait ses pas d'un autre côté, pensant qu'il ferait mieux d'attendre la visite de M. Jenneval, parce qu'il prierait le docteur d'aller s'informer de la santé du pauvre porteur d'eau.

Un jour, M. Guerreville se promenait sur les boulevards, jetant, suivant sa coutume, les yeux sur les portes des maisons pour chercher des écriteaux, lorsqu'une dame, qui venait en face de lui, le regarde encore, puis court à lui en s'écriant :

« Je ne me trompe pas!... c'est vous, Édouard! » c'est bien vous!... »

M. Guerreville considère à son tour cette dame, qui approche de la quarantaine, mais qui est encore bien, et dont la mise et la tournure annoncent que la coquetterie a passé par là. Deux yeux bruns, fort tendres et fort piquants encore, se fixaient sur ceux de M. Guerreville avec une expression qui devait signifier beaucoup de choses; cependant celui que leur langage semblait interroger paraît plutôt importuné qu'ému de cette rencontre, et répond d'un ton très-froid :

« Oui, madame, c'est moi... vous ne vous trompez pas.

» — Ah! que je suis donc contente de vous re-
» voir!... il y a si long-temps!... ah! c'est-à-dire, je
» vous ai rencontré une fois... il y a trois ou quatre
» ans... et vous m'avez promis de venir me voir...
» mais vous n'êtes pas venu... C'est bien mal cela,
» de négliger ainsi ses anciennes connaissances... moi,
» qui suis si heureuse quand je vous revois!... Ah,
» Dieu! que je suis émue!... je dois être très-pâle...

» — Vous êtes trop bonne, madame! — Trop
» bonne... ah! oui, c'est vrai, je l'ai toujours été
» trop bonne... et vous en savez quelque chose...
» mais je ne me changerai pas... il est trop tard à
» présent!... Eh bien! vous ne me demandez pas
» seulement des nouvelles d'Agathe... de votre fil-
» leule!...

» — Ah! pardon! j'allais le faire. — Oh! si vous
» saviez combien elle est jolie, maintenant, ma fille;
» une figure si fine... si gracieuse... si distinguée...
» elle est charmante!... c'est tout le portrait de...
» de quelqu'un à qui j'ai toujours pensé, moi... »

Et les yeux bruns de cette dame se fixent de nouveau sur ceux de M. Guerreville, qui baisse les siens en disant :

« Quel âge a donc votre fille maintenant? — Quel
» âge? mais elle a dix-huit ans bientôt; il me semble
» que vous pourriez vous rappeler son âge aussi bien
» que moi; mais je vois que vous oubliez tout.....
» Pour vous, le passé ne laisse pas même de sou-
» venirs, à ce qu'il paraît..... Oh! ces monstres
» d'hommes..... ce sont des ingrats que nous fai-
» sons!..... »

Cette réflexion est accompagnée d'un gros soupir. M. Guerreville n'a pas l'air de le remarquer, et reprend :

« Et votre mari, comment se porte-t-il? »

Cette question semble donner un peu d'humeur à la dame, qui répond d'un air presque piqué :

« Mon mari se porte très-bien; grace au Ciel,
» M. Grillon n'est jamais malade... je ne lui ai ja-
» mais vu un accès de fièvre... c'est un homme si
» insouciant... d'un caractère si heureux!... pourvu
» que son dîner soit servi à cinq heures précises, tout
» le reste lui est égal... S'il n'avait pas eu une femme
» d'ordre et de tête, comme moi, pour le diriger lors-
» qu'il voulait faire des affaires, nous serions bien
» maintenant!... Mais j'étais là, heureusement, et
» je réparais les folies de mon mari. Aussi je crois
» que si j'ai quelques faiblesses à me reprocher, d'un
» autre côté je ne mérite que des éloges... Je ne dis
» pas cela pour m'excuser; mais ce qui m'a surtout
» fait du chagrin, c'est votre conduite à mon égard...
» Enfin, parce qu'on n'est plus amoureux des gens...
» ce n'est pas une raison pour les délaisser entière-
» ment..... est-ce qu'on ne peut pas rester ami?.....
» Dites donc, monsieur, vous m'aviez promis autre-
» fois que vous auriez toujours de l'amitié pour
» moi... »

Tout en disant cela, une main s'avançait et prenait doucement celle de M. Guerreville, qui se laissait faire comme par complaisance.

« Edouard, qu'est-ce que j'avais donc fait pour
» que vous cessiez entièrement de me donner de vos

» nouvelles... Vous ne pensiez donc jamais à Euphé-
» mie... à cette pauvre Euphémie que vous appeliez
» *Mimie*...

» — Eh! mon Dieu, madame! » s'écrie M. Guerreville en dégageant brusquement sa main, « quand
» on est jeune... on dit tant de choses qui ne signi-
» fient rien!... S'il fallait se rappeler toutes les folies
» que l'on a débitées... on en serait souvent fort
» étonné soi-même. »

Madame Grillon, ou Euphémie, se pince les lèvres et garde le silence; elle semble même disposée à s'éloigner; mais, déjà fâché du ton brusque avec lequel il vient de lui parler, M. Guerreville reprend :

« Pardonnez-moi, madame; en vérité je sens que
» je suis bien peu aimable... je réponds mal à votre
» amitié; mais, vous le savez... j'ai toujours été un
» peu vif... emporté... Et, depuis que vous ne m'a-
» vez vu..... des chagrins ont tellement aigri mon
» humeur, que souvent pour un mot..... pour la
» moindre des choses, je me laisse aller à des mou-
» vemens de colère, d'impatience, dont je rougis en-
» suite... Ah! ma société n'a plus rien d'agréable!...
» Je ne suis plus cet Edouard que vous avez connu
» jadis!... et le temps a changé encore plus mon ca-
» ractère que mes traits.

» — Ah! vous êtes toujours pour moi le seul
» homme qui ait fait battre mon cœur.... Je ne
» vous trouve pas changé! Si vous vouliez encore
» sourire, vous seriez toujours le même... Vous avez
» eu des chagrins, pauvre cher ami!... mais vous

» ne me les avez pas confiés!... La dernière fois que
» je vous rencontrai, il y a quatre ans, vous devez
» bien vous rappeler que je m'aperçus qu'une peine
» secrète vous agitait, et alors je vous suppliai de
» me conter vos chagrins; mais vous avez repoussé
» mes consolations.

» — C'est qu'il y a des peines qu'aucune consola-
» tion ne pourrait adoucir, et, celles-là, il me semble
» qu'on doit les garder au fond de son cœur.

» — Mais, mon Dieu, que vous est-il donc arrivé
» de si cruel? sont-ce des revers de fortune? oh! non,
» je vous connais assez pour être certaine que de tels
» événemens seraient supportés par vous avec philo-
» sophie. Vous êtes veuf... et la mort de votre femme
» a dû vous affliger profondément, car je sais que
» vous l'aimiez beaucoup... quoique vous lui ayez
» fait de nombreuses infidélités... Mais les hommes
» ont le privilége de joindre l'amour à l'incon-
» stance : c'est un droit qu'ils se sont arrogé, et dont
» ils usent largement. Enfin, vous aimiez tendrement
» votre femme; mais il y a, je crois, près de dix ans
» qu'elle est morte, et je vous ai vu depuis, triste,
» mais non pas désespéré. Vous aviez une fille... une
» fille que vous adoriez... dont vous me parliez sans
» cesse. Serait-il arrivé quelque chose à votre chère
» Pauline? »

Au nom de Pauline, les traits de M. Guerreville se sont altérés; un nuage sombre couvre son front, ses regards se baissent vers la terre, et il balbutie d'une voix émue :

« Non... non... il n'est rien arrivé à ma fille...

» mais depuis long temps elle n'est plus avec moi...
» elle est mariée...

» — Quoi ! votre fille est mariée, et vous avez pu
» consentir à vous séparer d'elle?

» —Il le fallait bien... C'était pour son bonheur.
» — Où donc habite-t-elle maintenant? — Fort
» loin... dans le Dauphiné... — Et vous? — Moi!
» mais je suis à Paris... et j'ai l'intention d'y passer
» quelque temps. — Vous allez demeurer à Paris!
» Est-ce que vous n'avez plus votre belle propriété
» près d'Orléans?... — Si... mais depuis que ma
» femme est morte, et que... ma fille est mariée...
» je m'y suis ennuyé... Voilà pourquoi j'ai voyagé
» pendant quelque temps... et maintenant je veux
» rester un peu à Paris. — Oh ! que je suis contente
» de cela... J'espère que vous viendrez nous voir...
» vous ne vivrez pas comme un ermite... vous ne
» fuirez pas le monde... et votre filleule... votre
» petite Agathe, est-ce que vous n'éprouvez pas le dé-
» sir de la voir, de l'embrasser?... Moi, je lui ai
» parlé souvent de son parrain, la pauvre petite; il
» y a près de douze ans qu'elle ne vous a vu. Oh!
» oui, il y a bien cela que vous n'êtes venu à la
» maison, elle ne vous reconnaîtra peut-être pas...
» mais je veux qu'elle aille dès demain présenter ses
» devoirs à son parrain... Ma bonne la conduira
» chez vous... car ma fille ne sort jamais seule. Le
» permettez-vous, monsieur?

» — Sans doute... Cependant... votre mari... —
» Oh! mon mari... vous savez bien que ce n'est pas
» lui qui commande à la maison!... excepté son

» dîner... D'ailleurs, monsieur Grillon vous aime
» beaucoup, il sera enchanté de vous revoir. Il m'a
» demandé plusieurs fois si j'avais eu de vos nou-
» velles, et je vais le rendre très-heureux en lui di-
» sant que vous êtes à Paris... Ah! donnez-moi donc
» votre adresse... car vous seriez capable encore de
» ne pas venir nous voir; mais, au moins, je vous
» enverrai mon Agathe... Je veux que vous voyez
» comme elle est jolie... comme elle ressemble à son...
» Mais, mon Dieu, cela vous est bien égal, je crois...
» Ah! ces hommes, ces hommes!... ils ne sont pas
» aimables long-temps. »

M. Guerreville a tiré de sa poche une carte, sur laquelle est son nom et son adresse, il la présente à madame Grillon qui la met dans son sac, et qui lui serre la main en lui disant :

« Agathe ira embrasser son parrain... ensuite,
» monsieur, par amitié pour cette chère enfant,
» vous daignerez peut-être venir nous voir quelque-
» fois... »

Ils se quittent alors, la dame en souriant, M. Guerreville en s'efforçant de lui rendre son sourire.

M. Guerreville poursuit son chemin en songeant à la rencontre qu'il vient de faire. La vue de madame Grillon lui a rappelé une époque de sa vie, où la galanterie tenait beaucoup de place; alors, les femmes, l'amour, occupaient tous ses instans; la vue d'une beauté nouvelle faisait toujours naître ses désirs, et amenait de nouveaux triomphes. Alors cet homme, dont l'abord est maintenant froid et sévère, savait sourire, attirer un cœur, et sa franchise, sa vivacité

avaient un charme dont peu de femmes savaient se défendre.

M. Guerreville ne peut retenir un léger soupir en se rappelant cet heureux temps de son existence, et cependant s'il pouvait retourner en arrière, ce n'est pas ce bonheur-là qu'il voudrait ressaisir.

Au moment où il se disposait à entrer chez lui, M. Guerreville se rappelle qu'il veut faire emplette de gants; il continue de marcher, cherchant des yeux une boutique où l'on tienne ce dont il a besoin. Il aperçoit bientôt un petit magasin de parfumerie et de mercerie. Il entre; une dame est seule assise au comptoir : M. Guerreville regarde à peine la marchande, il demande des gants, et, pendant qu'on lui en cherche, il s'assied devant le comptoir.

On ouvrait, on visitait des cartons; la marchande semblait toute troublée, elle mêlait les gants d'homme avec ceux de femme, et confondait les couleurs parce qu'elle ne cessait de regarder M. Guerreville qui ne faisait pas attention, et était déjà retombé dans ses réflexions.

« Ceux-ci vous iront peut-être, monsieur? » lui dit-on enfin d'une voix tremblante.

M. Guerreville avance la main, mais il se la sent presser doucement sans que l'on s'occupe de lui essayer les gants, il lève alors les yeux sur la marchande, leurs regards se rencontrent.

« Maria!... » s'écrie M. Guerreville.

« — Oui, monsieur, oui... Maria... vous êtes
» donc entré ici sans savoir que cette boutique était
» à moi?

» — Qui donc aurait pu me le dire?... et si je
» l'avais su... — Vous ne seriez pas entré peut-être.
» — Oh! je ne dis pas cela. — Mais moi... j'en suis
» persuadée... Enfin le hasard m'a été favorable, et
» je suis bien heureuse qu'en passant par ici, vous
» ayez eu besoin de gants. »

Ces mots sont prononcés avec plus de tristesse que de dépit, et M. Guerreville reste embarrassé sans savoir que répondre.

La marchande était une femme de trente-six ans, blanche, blonde et fort jolie. Une expression de mélancolie répandue sur ses traits ajoutait encore à leurs charmes. Sa taille était fine, élégante, sa tournure jeune; et tous ceux qui ne connaissaient pas son âge étaient persuadés que la jolie parfumeuse n'avait pas plus de trente ans. Aussi lorsqu'on voyait près d'elle un grand jeune homme déjà fort, et bien bâti, dont les traits avaient beaucoup de ressemblance avec ceux de la marchande, on disait :

« C'est monsieur votre frère, n'est-ce pas, ma-
» dame?... » mais la jolie parfumeuse embrassait tendrement le grand garçon, et répondait : « — Non,
» c'est mon fils!

» — Votre fils!... mais cela n'est pas possible.....
» Votre beau-fils, voulez-vous dire? — Non, c'est
» mon fils, je suis bien sa mère... — Mais, quel âge
» a-t-il donc? — Bientôt dix-neuf ans. — Ah, mon
» Dieu!... qui l'aurait jamais cru?... Vous, madame,
» déjà un fils de dix-neuf ans!..... il faut que vous
» vous soyez mariée bien jeune!... »

Et les exclamations de surprise recommençaient, et

cela se renouvelait toutes les fois que Jules était dans la boutique, et qu'il arrivait quelque nouvelle pratique. Souvent même, madame Gallet était ennuyée de tous les fades complimens qu'il lui fallait entendre; mais elle était marchande, et il fallait écouter tout cela d'un air très-satisfait.

Ce jour-là le fils de la parfumeuse n'était pas dans la boutique, mais alors sa mère aurait bien désiré qu'il fût présent, et souvent ses regards se portaient sur le boulevard, dans l'espoir d'y apercevoir son fils; en revanche, elle évitait de regarder dans l'arrière-boutique où était un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure longue, maigre et assez désagréable, et qui fronçait le sourcil tout en compulsant des registres et vérifiant des mémoires, sans s'occuper en rien de ce qui se passait dans la boutique, tant son travail paraissait l'absorber.

M. Guerreville essaie et choisit ses gants; la dame placée dans le comptoir l'examine parfois, puis baisse les yeux, ou porte ses regards vers la porte; mais elle semble ne plus oser lui adresser la parole.

« Il me paraît, madame, que vous avez fait de » bonnes affaires, » dit enfin M. Guerreville en jetant les yeux autour de lui; « cette boutique est élégante... » bien fournie... et placée dans un joli quartier...

» — Quand on passe sa vie à travailler, il faut bien » que l'on finisse par amasser quelque chose... Gagner » de l'argent, c'est la pensée unique de mon mari... » ce fut toujours là le mobile de toutes ses actions.

» — Et du reste... M. Gallet vous rend-il heureuse?

» — Heureuse! oui; autant que je puis l'être... il

» n'a pas de mauvais procédés avec moi ; mais aussi,
» depuis dix-huit ans que nous sommes mariés, jamais je ne lui ai demandé une journée de repos ou
» de distraction... J'ai toujours été là, assise dans un
» comptoir... d'abord dans une petite boutique, bien
» simple... puis dans une plus belle... puis ici...

» — Cette vie monotone doit vous ennuyer. —
» Non, j'y suis accoutumée ; je ne voudrais plus en
» changer..... d'ailleurs assise dans mon comptoir,
» seule bien souvent, je pouvais penser tout à mon
» aise, et c'était là mon bonheur !... Mes souvenirs...
» toujours mes souvenirs... »

La voix de Maria décèle son émotion, on voit qu'elle se fait violence pour retenir ses larmes. M. Guerreville chiffonne dans sa main des gants qu'il voulait essayer; il se sent lui-même attendri, quoiqu'il affecte de ne pas en avoir l'air : il tousse à plusieurs reprises, fait quelques tours dans la boutique, regarde au fond le monsieur qui est cloué sur ses livres, et revient enfin près du comptoir, où il dit à demi voix :

» Mais n'avez-vous pas encore une autre consola-
» tion ? »

Maria lève la tête en regardant M. Guerreville ; une expression de joie vient animer tous ses traits, et elle s'écrie :

« Ah ! vous ne l'avez donc pas oublié ! je voulais
» voir si vous m'en parleriez... si vous pensiez encore
» à lui... ce pauvre enfant, mon idole, mon trésor...
» mon fils... le... Oh ! mais, mon Dieu ! dites-moi
» donc au moins que vous l'aimez un peu... que vous
» voudriez le voir... l'embrasser ; dites-le moi donc,

» monsieur, afin que je connaisse le plus doux plaisir
» pour une mère... afin que mon cœur bondisse en-
» core de joie!... Oh!... oui!... oui... n'est-ce pas,
» que vous avez envie de le voir?...

» — Maria!... Maria!... chut... prenez garde, si
» on vous entendait...

» — Oh! il n'y a pas de danger! on vérifie des
» mémoires... on n'a nulle envie de m'écouter; d'ail-
» leurs, M. Gallet n'a jamais été jaloux... pouvait-il
» l'être?... en m'épousant, il savait bien que je por-
» tais dans mon sein le résultat de ma faiblesse.....
» de mon amour pour un autre!... Je ne lui cachai
» rien... il n'avait pas le droit de me faire aucun re-
» proche, puisque je ne cherchais point à le trom-
» per..: il me dit qu'il était philosophe... qu'il ai-
» merait mon enfant comme le sien, et lui donnerait
» son nom... Les quinze mille francs que vous m'a-
» viez donnés écartèrent tous les obstacles; moi, j'au-
» rais préféré ne jamais me marier... et rester seule
» avec mon fils; mais vous avez pensé que je devais
» épouser M. Gallet, et je vous ai obéi.

» — Il me semble que vous ne devez pas vous en
» repentir; aujourd'hui votre fils a un nom... vous-
» même, vous êtes établie... considérée... Maria!...
» les fautes de la jeunesse s'effacent, s'oublient avec
» une bonne conduite.

» — Oui, mais le bonheur s'efface aussi..... En-
» fin, puisqu'il le fallait!... Et vous, monsieur, êtes-
» vous heureux?... Ah! j'ai fait souvent des vœux
» pour vous... car je pensais toujours à vous, moi...
» Votre femme?...

» — Ma femme n'est plus!... je l'ai perdue il y a » dix ans.

» — Votre femme est morte!... quel malheur! » mourir quand on est si heureuse... quand on n'a » rien à désirer... car vous l'aimiez... et elle vous » voyait tous les jours... Pauvre femme! Ah! je vou- » drais avoir été à sa place et être morte aussi... Mais » vous avez des enfans?...

» — Je n'ai qu'une fille... qui est mariée... main- » tenant... et habite loin de moi. C'est pour cela » que je suis venu demeurer à Paris... où je vais tâ- » cher de me distraire un peu...

» — Vous restez à Paris? Oh! alors, si vous le per- » mettez, mon fils ira vous voir... quelquefois, cela » ne vous importunera pas, j'espère?... Oh! vous » ne vous doutez pas comme il est bien, mon cher » Jules: c'est un homme à présent... songez donc » qu'il a dix-huit ans et demi... mais il est rempli » de moyens... d'esprit... et avec cela un bon cœur, » un excellent caractère...

» — Que fait-il? — Il a étudié dans une pension; » mais il a terminé ses études. Moi, j'aurais voulu » qu'il embrassât quelque profession distinguée où il » y a de la gloire à acquérir, où l'on fait parler de » soi... comme le barreau, les lettres; mais mon mari, » qui ne pense qu'au commerce et ne rêve qu'à ga- » gner de l'argent, veut garder son fils pour commis, » parce que Jules lui est très-utile. Entre nous, je crois » que mon fils voudrait être artiste; il est fou du » théâtre, il m'en parle sans cesse; tous les momens » dont il peut disposer, il va les passer au spectacle...

» cela est même cause quelquefois que M. Gallet le
» gronde... il lui reproche de dépenser tout son ar-
» gent à la comédie... il n'a peut-être pas tort, car cet
» enthousiasme de Jules pour le théâtre me fait
» craindre quelquefois qu'il ne lui prenne envie de se
» faire acteur... Ce serait un grand malheur, n'est-
» ce pas?...

» — Pourquoi ? s'il avait vraiment du talent...
» une vocation décidée. — Oh ! monsieur, cela est si
» rare... Oh ! non, je ne voudrais pas que mon fils
» fût acteur... et je pensais... que cela vous déplai-
» rait aussi... Puisque mon Jules ira vous voir, je
» vous en prie, monsieur, détournez-le de son pen-
» chant pour le théâtre.

» — A quel titre me permettrai-je de lui donner
» des avis? Pourquoi pensez-vous qu'il les écou-
» tera?...

» — Mais... parce que... je ne sais... il me semble
» qu'il doit vous écouter... vous respecter; je lui di-
» rai que vous êtes un ancien ami de ma famille, que
» vous m'avez connue... protégée lorsque j'étais
» orpheline... Voulez-vous que je lui dise cela?

» — Je m'en rapporte à vous, Maria, pour ne rien
» dire à votre fils qui puisse jamais diminuer le res-
» pect qu'il doit avoir pour sa mère.

» — Oh! quand on aime bien les gens, on les res-
» pecte toujours... Ainsi, demain, mon fils ira vous
» porter les gants que vous venez de choisir... Vous
» le voulez bien, n'est-ce pas? — Oui, madame. —
» Quant à vous, monsieur... je n'ose espérer que ma
» vue vous soit agréable; mais, en passant devant cette

» boutique, je serais bien heureuse si vous pouviez
» encore avoir besoin de quelque chose.

» — Vous devez être certaine, madame, que c'est
» à ce magasin que je donnerai la préférence... Voici
» mon adresse... dites à... votre fils qu'on me trouve
» tous les jours jusqu'à midi. — Oh! je ne l'oublie-
» rai pas! — Adieu, madame. — Adieu, mon-
» sieur!... »

M. Guerreville échange un dernier regard avec la parfumeuse; puis il sort de la boutique et rentre chez lui en se disant: « Singulière journée!... voilà des
» rencontres auxquelles je ne m'attendais pas.....
» Pauvre femme!... tout cela était sorti de ma mé-
» moire! »

CHAPITRE VII.

JULES ET AGATHE.

Le lendemain de cette journée, il était dix heures et M. Guerreville, encore enveloppé dans sa robe-de-chambre, s'était placé à sa fenêtre où il respirait avec plaisir l'air d'une matinée de printemps, lorsque Georges vint lui annoncer qu'un jeune homme demandait à lui parler.

« Faites entrer, » dit M. Guerreville, en quittant la fenêtre, et ses yeux se fixent avec une certaine émotion vers la porte de sa chambre à coucher.

C'est un jeune homme, grand, mince, élancé, et dont la tournure a encore toute la désinvolture d'un écolier, quoique par moment il se pose droit et se tienne immobile pour avoir l'air réfléchi d'un homme. Ses traits sont réguliers et d'une parfaite harmonie entre eux; un nez droit, une bouche moyenne, de grands yeux bleus, surmontés de sourcils châtains

bien dessinés, un front très-haut sur lequel retombent sans ordre des cheveux blonds cendrés, forment un ensemble à la fois intéressant et doux; une pâleur habituelle ajoute encore au caractère un peu mélancolique de cette physionomie, mais lorsqu'il s'animait, lorsque ses beaux yeux bleus brillaient de toute l'ardeur d'une imagination de dix-huit ans, et qu'une teinte rosée colorait ses joues, alors les personnes même qui n'auraient point aimé les hommes blonds et pâles, auraient trouvé que c'était un joli garçon.

Le jeune homme s'avance avec une certaine timidité; il tient à sa main un petit paquet bien artistement plié, ficelé, et salue profondément M. Guerreville, en disant :

« Monsieur, je vous apporte des gants que vous
» avez choisis hier... chez ma mère... madame Gal-
» let..... Elle m'a dit, en même temps, de vous
» demander si vous n'aviez pas besoin d'autre chose...
» et m'a chargé de vous présenter ses salutations. »

M. Guerreville a été sur-le-champ frappé de la ressemblance qui existe entre ce jeune homme et sa mère; et, tout occupé de considérer cette figure où il retrouve mille souvenirs, il ne répond pas d'abord à ce que lui dit Jules; le fils de la parfumeuse baisse les yeux et se sent tout décontenancé, troublé par les regards de ce monsieur qui l'examine si attentivement sans lui répondre.

Mais M. Guerreville revient bientôt à lui, et, s'apercevant de l'embarras du jeune homme, lui dit d'un ton affectueux :

« Excusez-moi, monsieur, si je ne vous ai pas ré-
» pondu plus tôt... je suis un peu distrait... et puis...
» j'étais frappé de votre ressemblance avec madame
» votre mère...

» — En effet, monsieur, tout le monde trouve
» que j'ai beaucoup de ses traits... — Mais veuillez
» prendre un siége, j'aurais beaucoup de plaisir à
» causer un moment avec vous... »

Jules s'incline et s'assied; M. Guerreville en fait autant, tout en continuant de lui parler :

« Je ne suis pas pour vous une simple pratique...
» et madame votre mère vous aura dit, je pense, que
» j'étais une vieille connaissance... un ancien ami de
» sa famille?

» — Oui, monsieur, ma mère me l'a dit; plus
» d'une fois elle m'avait parlé de vous, comme d'une
» personne qui lui avait toujours porté beaucoup
» d'intérêt, et pour qui elle conservait autant d'ami-
» tié que de reconnaissance; elle s'affligeait même,
» en pensant que je n'aurais jamais le bonheur de
» vous connaître, parce que vous n'habitiez plus Pa-
» ris... mais hier, quand je suis rentré, ma mère
» était bien joyeuse... et elle m'a dit : « J'ai une
» bonne nouvelle à t'apprendre; M. Guerreville est
» à Paris, il veut bien permettre que tu ailles le voir.
» Tâche de mériter qu'il ait pour toi un peu de l'a-
» mitié qu'il eût jadis pour ma famille; écoute avec
» respect ses conseils, profite des avis qu'il voudrait
» bien donner à ta jeunesse. Enfin, témoigne-lui le
» plus entier dévoûment : ce sera la meilleure ma-
» nière de me prouver ton amour. » Voilà, monsieur,

» ce que ma mère m'a dit, et ce sera un plaisir pour
» moi de lui prouver mon obéissance. »

Ces mots ont été prononcés avec un ton de franchise qui ne permet pas de les confondre avec les politesses de convention que l'on échange dans le monde; M. Guerreville tend la main au jeune homme, en lui disant :

« Je vous remercie, monsieur Jules, de vos bonnes
» dispositions à mon égard; l'amitié d'un homme
» de mon âge ne peut avoir un grand attrait pour
» vous..... pour que de telles liaisons aient du
» charme, il faut qu'il y ait aussi parité de jeunesse,
» comme de goûts et d'humeur; malgré cela, si je
» puis vous être bon à quelque chose, si vous pen-
» siez que mes conseils vous fussent de quelque uti-
» lité, vous me trouverez toujours disposé à vous être
» agréable. »

Le jeune homme s'incline en serrant la main qu'on lui a présentée; M. Guerreville continue :

« Vous êtes fils unique... votre mère vous aime
» beaucoup, je crois..... — Oh! oui, monsieur.....
» elle est bien bonne pour moi... trop peut-être.....
» — On ne l'est jamais trop avec quelqu'un qui nous
» aime; et votre père?... — Mon père... est un peu
» plus sévère... cependant il n'est pas méchant, assu-
» rément!... mais il n'aime que le commerce..... il
» voudrait que je m'y adonnasse entièrement, et....
» — Et ce n'est pas votre vocation? — Non, mon-
» sieur; j'avoue que je n'ai pas de penchant pour
» cette profession... — Quelle carrière voudriez-vous
» donc suivre?... — Mon Dieu, monsieur, je ne sais

» trop... c'est-à-dire, je sais bien... mais je n'ose pas
» le dire; car je crains que cela ne fasse de la peine
» à ma mère... et pourtant, il me semble que dans
» tout ce qui touche aux arts, il y a tant de gloire,
» de succès à espérer... — Dans toutes les professions
» on peut espérer de la gloire quand on réussit.....
» Croyez-vous, monsieur Jules, qu'il n'y en ait point
» pour l'homme industrieux qui, après avoir débuté
» par être simple petit commis, quelquefois porte-
» balle, ou moins peut-être, parvient, à force de tra-
» vail, de talens, d'entreprises, à se mettre lui-même
» à la tête d'une vaste maison de commerce, dont la
» signature vaut un billet de la Banque; qui a de
» nombreux employés sous ses ordres et se voit enfin
» honoré, considéré partout. Oh! pour celui-là, il y a
» surtout de la gloire à être parti de bien bas pour
» arriver si haut, et ce serait fort maladroit à lui de
» vouloir le cacher, ou de désirer qu'on l'oubliât,
» car il n'y a aucun mérite à venir au monde riche
» ou puissant, mais il en faut toujours pour se faire
» soi-même un nom et une position honorable dans
» la société.

» — Monsieur, je suis loin de mépriser le com-
» merce... bien au contraire, mes parens l'exercent
» avec honneur..... et, s'il le faut..... Mais, mon-
» sieur, quand on n'a pas de goût pour une chose,
» on la fait mal...

» — C'est très-juste..... Enfin, dans les arts, il
» y a encore du choix; vous avez sans doute fait le
» vôtre?

» — Monsieur... j'avoue... mais je crains de... —

» Allons, monsieur Jules, parlez-moi avec con-
» fiance... je suis moins sévère que je ne vous le pa-
» rais peut-être; je me rappellerai que j'ai été jeune
» aussi..... et qu'alors j'avais grand besoin d'indul-
» gence..... Vous avez dix-huit ans! c'est le moment
» où les illusions commencent, où le cœur et l'esprit
» ne demandent qu'à se laisser charmer; je ne veux
» pas vous dire que tout cela n'est que mensonge.....
» oh! non, il ne faut pas désenchanter la jeunesse;
» le temps se charge assez vite de ce soin. Et d'ailleurs,
» il y a de la franchise dans ces joies du jeune âge; il
» y a de l'amour dans ces passions qui sans cesse s'al-
» lument et se renouvellent dans un jeune cœur;
» mais il y a aussi plus de folie que de raison dans
» une tête de dix-huit ans, et c'est pour cela que
» les conseils de l'expérience lui sont souvent néces-
» saires.

» — Ah! monsieur, vous me parlez avec tant de
» bonté... je me sens plus à mon aise devant vous
» qu'auprès de mon père. Je vais vous dire le fond de
» ma pensée... Monsieur, c'est pour le théâtre que j'ai
» de la vocation... C'est au théâtre que je rêve, que
» je pense sans cesse... Être acteur... avoir un grand
» talent... entendre toute une salle vous applaudir,
» faire tour-à-tour rire ou pleurer tout un public,
» captiver son attention, voir tous les regards atta-
» chés sur soi, obtenir ce murmure flatteur, qui suit
» un mot bien dit, une phrase bien sentie... Ah!
» monsieur, c'est là le bonheur... c'est là de la
» gloire, du plaisir..... et cela se renouvelle tous

» les soirs!... Ah! voilà la carrière que je voudrais
» embrasser!...

» — Ainsi, vous voudriez être au théâtre? — Oui,
» monsieur... c'est là ce que je n'ose pas dire à mon
» père... car cela le fâcherait beaucoup... Il me
» gronde déjà quand il sait que je suis allé au spec-
» tacle; il dit que j'y dépense tout mon argent... Je
» n'ai que celui que ma mère me donne en cachette,
» il me semble que je puis bien l'employer à aller
» au spectacle... puisque c'est le seul plaisir que je
» me permette.

» — Et votre mère connaît votre penchant pour le
» théâtre... Vous gronde-t-elle aussi? — Un peu,
» mais si doucement... si doucement... Oh! s'il n'y
» avait qu'elle, je serais bien sûr de faire ce qui me
» plairait!

» — Monsieur Jules, il n'y a pas de mal à être
» acteur quand on a vraiment du talent... mais quand
» on n'en a pas c'est la plus triste des positions!...

» — Oh! j'aurai du talent, monsieur, j'en suis
» certain... Ah! quand je vois jouer *Samson*... quand
» je vois jouer *Bouffé!*... si vous saviez comme ma
» tête s'exalte!... comme je les écoute... comme je
» crains de perdre une seule de leurs intentions...
» quels talens!... quels comédiens!... Ah! monsieur,
» est-ce qu'en les voyant jouer, cela ne vous a jamais
» donné l'envie d'être au théâtre?... »

M. Guerreville ne peut s'empêcher de sourire en répondant :

« — Non vraiment!... cela m'aurait plutôt donné

» l'idée contraire, car j'aurais pensé qu'il doit être
» bien difficile de parvenir à ce degré de talent.

» — Pourquoi donc?... ils y sont bien arrivés,
» eux?... Nous avons encore beaucoup d'autres ar-
» tistes d'un grand talent... et puis d'ailleurs, moi,
» j'aime tous les acteurs!... Quand j'en rencontre un
» sur mon chemin, je voudrais lui sauter au cou,
» l'embrasser... lui donner une poignée de main...
» me promener avec lui, bras-dessus, bras-dessous...

» — Tout cela m'annonce bien votre amour pour
» le théâtre. Mais je n'y vois pas encore la preuve que
» vous auriez du talent comme acteur... Tous les
» jours on admire une chose que l'on ne saurait pas
» faire.

» — Ah! monsieur... si j'osais encore vous avouer...
» — Osez, monsieur Jules, votre mère vous a dit
» que vous pouviez me regarder comme un vieil
» ami, et moi je vous répète que vous n'aurez pas
» mal placé votre confiance... — J'en suis bien per-
» suadé, monsieur... Mais ce que je vais vous dire...
» il ne faudrait pas que mon père... que ma mère
» même en eussent connaissance... — Je ne le leur
» dirai pas, puisque vous me demandez le secret. —
» Eh bien! monsieur, vous saurez donc que je prends
» en cachette des leçons de déclamation. — Vous
» prenez des leçons!... Voilà qui est bien différent...
» Seriez-vous au Conservatoire? — Oh! non, mal-
» heureusement je n'ai pas ce bonheur... mais je
» vais chez un professeur. — Ce professeur est sans
» doute un de nos bons comédiens, ou quelque vieil
» artiste en réputation?... — Monsieur, c'est en effet

» un vieil acteur, qui a eu beaucoup de talent, à ce
» qu'il dit... — Où jouait-il? — Mais il prétend qu'il
» a joué partout... D'abord mes moyens ne me per-
» mettraient pas d'avoir un professeur bien cher...
» Je n'ose pas souvent demander de l'argent à ma
» mère, car je sais que cela lui fait avoir des scènes
» désagréables avec mon père; mais mon professeur
» n'est pas cher, il donne des leçons à vingt sous le
» cachet... et quand on en paie dix d'avance, on en
» a cinq par-dessus le marché... — En effet, cela
» n'est pas ruineux. — Aussi il y a des momens où
» il a beaucoup d'élèves!... Il dit qu'il a formé de
» grands talens. — Lesquels? — Ah! ils sont tous en
» province; mais je vous assure qu'il démontre très-
» bien... et il me jure que j'ai les plus belles dispo-
» sitions. — Pour quel emploi? — Pour les jeunes
» premiers. — Monsieur Jules, un professeur qui
» donne quinze leçons pour dix francs, doit tenir ce
» langage avec tous ses élèves... car il est bien pro-
» bable qu'il a grand besoin de gagner de l'argent.
» Cependant je ne veux pas vous décourager... mais,
» je l'avoue, je suis fâché de vous voir vous jeter
» dans une carrière si épineuse... et je ne dois pas
» vous cacher aussi que cela afflige beaucoup votre
» mère... — Comment! monsieur, elle a donc de-
» viné ma vocation?... — Est-ce qu'une mère ne de-
» vine pas toujours les secrets de son fils! Oui, la
» vôtre s'est aperçue de votre enthousiasme pour
» l'art dramatique... Elle craint que vous n'ayez la
» pensée de vous faire acteur... et il me paraît que sa
» crainte est assez juste. Elle ne m'a pas caché toute

» la peine qu'elle en ressentirait. Réfléchissez, mon-
» sieur Jules, avant de vous laisser entraîner par
» un penchant qui n'est sans doute pas insurmon-
» table... Voyez si tous les succès, tous les plaisirs
» que vous espérez trouver au théâtre peuvent com-
» penser les chagrins que vous causerez à votre
» mère... »

Jules baisse les yeux, il est ému, et garde quelque temps le silence; enfin il murmure entre ses dents :

« Mon Dieu! monsieur... vous savez bien que les
» parens sont tous comme cela... ils grondent d'a-
» bord... mais, quand on réussit, ils sont bien aises
» qu'on ait suivi son penchant.... qu'on ne les ait
» pas écoutés!... Si je devenais un grand artiste... il
» me semble que cela vaut bien un parfumeur... Si
» vous vouliez, monsieur, venir me voir jouer chez
» mon professeur... Nous jouons des scènes... quel-
» quefois des actes tout entiers quand nous sommes
» en assez grand nombre... alors vous pourriez juger
» si j'ai du talent. »

Monsieur Guerreville allait répondre lorsque Georges entr'ouvre la porte de sa chambre et avance seulement le haut de la tête, en disant :

« Monsieur, voilà une jeune demoiselle, avec sa
» bonne, qui dit que vous êtes son parrain, et de-
» mande si elle peut avoir le plaisir de vous présenter
» ses respects. »

Une légère rougeur monte au front de M. Guerreville, qui se hâte de dire à Georges :

« C'est bien, je vais recevoir cette jeune personne...

» Faites-la entrer dans le salon, et priez-la d'attendre un moment. »

Georges se retire, et Jules se lève en disant : « Il » vous vient du monde, monsieur, je vous laisse, et » je vous demande pardon de vous avoir importuné » si long-temps... je voulais seulement vous donner » l'adresse de mon professeur de déclamation... je » dois l'avoir sur moi... d'ailleurs c'est M. Tristepatte, rue du Petit-Hurleur... Ah ! mais voici son » adresse... On prend leçon tous les jours, excepté » le dimanche, depuis midi jusqu'à quatre heures, » ou le soir, de sept à dix. Moi, j'y vais pendant » mes courses, quand je trouve le temps de gagner » une demi-heure, mais je n'y manque presque jamais les mardi et jeudi dans la journée..... vous » viendrez me voir jouer, n'est-ce pas, monsieur? je » serais si flatté d'avoir vos avis...

» — Oui, j'irai, je vous le promets... mais attendez... attendez donc, monsieur Jules!... »

Et, tout en disant ces mots, M. Guerreville tournait et marchait dans sa chambre comme préoccupé de quelque chose, et embarrassé de savoir comment il s'y prendrait; enfin il s'approche de son secrétaire, il y prend un rouleau de cinquante napoléons, et il écrit sur un papier : « *Pour Jules, afin que ses plaisirs ne causent pas de querelles entre ses parens.* »

M. Guerreville roule ce papier par-dessus les napoléons, puis il enveloppe tout cela d'un autre papier, et, revenant vers Jules, lui met le rouleau dans la main, en lui disant :

« Monsieur Jules, ayez la complaisance de remettre

» cela de ma part à madame votre mère... c'est une
» ancienne dette que j'acquitte, différentes fourni-
» tures qu'elles m'a faites il y a long-temps... »

Jules semble étonné en pesant la somme qu'on a glissée dans sa main, et il balbutie :

« Comment, monsieur... mais ma mère ne m'a
» pas dit que... — Elle n'avait pas besoin de vous le
» dire... c'est un ancien compte, elle l'avait peut-être
» oublié... Mais, pardon, monsieur... on m'attend;
» j'aurai le plaisir de vous revoir. »

Jules ne juge pas convenable d'en demander davantage; il met le rouleau dans sa poche, salue profondément M. Guerreville, et s'éloigne après lui avoir encore demandé la permission de revenir lui présenter ses hommages.

Le jeune homme est parti, M. Guerreville l'a suivi des yeux; il reste absorbé quelques momens dans ses pensées; enfin il appelle Georges et lui dit : « Faites
» entrer la demoiselle qui est dans le salon. »

L'ex-soldat fait un demi-tour sur lui-même, sort et revient bientôt avec une jeune fille qui entre dans la chambre en sautillant, en faisant des révérences, et s'écrie dès le seuil de la porte :

« Bonjour, mon parrain!... comment vous portez-
» vous, mon parrain?... je suis bien contente de vous
» voir... voulez-vous me permettre de vous embras-
» ser, mon parrain?... »

M. Guerreville reste immobile et considère celle qui arrive si brusquement pour l'embrasser : c'est une jeune fille de dix-sept ans environ, bien ronde, bien grasse, bien fraîche et fortement colorée. C'est

une brune assez piquante, quoique ses grands yeux bruns expriment plutôt la gaîté que la malice, et que sa figure semble sourire, autant par habitude que par sentiment; mais sa bouche est petite et bien garnie; son nez est mignon et bien fait; de jolies fossettes se dessinent à chaque instant dans ses joues rebondies; enfin, sa taille est bien prise, et son fichu accuse déjà des appas très-prononcés. Telle est mademoiselle Agathe, qui n'a pas la moindre ressemblance avec son parrain, mais n'en est pas moins une jolie fille, qui annonce une superbe santé.

La jeune personne est restée un peu interdite de l'air froid et presque sévère avec lequel M. Guerreville la reçoit; mais elle se décide à recommencer ses révérences et ses petits sautillemens, tout en reprenant :

« Bonjour, mon parrain... je vous souhaite bien le
» bonjour, mon parrain!... comment vous portez-
» vous... je viens vous présenter mes devoirs et vous
» embrasser, si vous voulez me le permettre. »

M. Guerreville se penche vers Agathe, l'embrasse sur le front, quoique la jeune fille lui tende ses joues, et la conduit devant un fauteuil, en lui disant :
« Asseyez-vous, ma chère enfant...

» — Avec plaisir, mon parrain, » répond mademoiselle Agathe, en se laissant aller dans le fauteuil.

M. Guerreville s'assied près de la jeune fille, qu'il examine toujours, mais sans paraître aucunement ému, et lui dit :

« Vous êtes la fille de madame Grillon? — Oui,
» mon parrain... je suis sa fille unique... Agathe,

» votre filleule. — Et madame votre mère a donc
» bien voulu permettre que vous vinssiez me voir?
» — Oh! certainement, mon parrain, c'est maman
» qui me l'a ordonné... sans ça, assurément, je n'au-
» rais pas pensé à venir vous voir... car je ne pen-
» sais pas à vous du tout, mon parrain; mais hier
» maman est rentrée, tout en criant du bas de l'es-
» calier : « Agathe! Agathe! ton parrain est à Paris!
» je viens de le rencontrer... tu iras demain matin
» lui présenter tes respects et l'embrasser; » et ma-
» man était si contente... si joyeuse... qu'elle ne re-
» marquait pas qu'elle marchait sur l'habit de mon
» papa, qu'il avait posé sur une chaise pour qu'on
» y recouse un bouton; et quand papa lui a dit :
« Prends donc garde, ma chère, tu jettes mon habit
» à terre et tu marches dessus! » maman a répondu :
« Ah! ça m'est bien égal!... je viens de rencontrer
» M. Édouard Guerreville, le parrain de ma fille; il
» habite Paris, il viendra nous voir... je marcherais
» sur toutes tes culottes aujourd'hui, que je n'en se-
» rais pas moins gaie!... »

» — Voilà qui est bien aimable de la part de ma-
» dame votre mère.

» — Oh! mon parrain! c'est que nous vous aimons
» tous beaucoup à la maison!... et puis, je suis bien
» contente de faire votre connaissance; car maman
» me parlait souvent de vous, et me disait : « C'est
» bien dommage, ma pauvre Agathe, que ton parrain
» ne soit pas à Paris, car un parrain, c'est comme
» un second père... on va lui souhaiter la fête, la
» bonne année... il te donnerait tes étrennes : le tien

» était bien aimable, bien généreux... » Enfin, mon
» parrain, je regrettais beaucoup de ne pas vous
» connaître... car j'avais, je crois, cinq ans, la der-
» nière fois que je vous ai vu... et je ne me souve-
» nais plus du tout de vous; je croyais que mon
» parrain était un gros homme... avec un gros ventre
» et de gros mollets... je ne sais pas où j'avais rêvé
» cela!... C'est comme lorsque j'étais à la pension,
» je me figurais que le spectacle c'était comme une
» boutique où l'on vendait toute sorte de choses...
» Ah! quand on est petite, on est bien bête!... mais à
» présent je ne suis plus comme ça : je connais tout,
» et maman dit que je peux raisonner, comme si
» j'avais quarante ans. »

Mademoiselle Agathe semble surtout disposée à parler toujours; mais M. Guerreville, qui l'écoute comme s'il pensait à toute autre chose qu'à ce qu'il entend, interrompt la jeune fille en lui disant.

« Vos parens ont sans doute soigné votre éduca-
» tion?... — Oh! oui, mon parrain! assurément, j'ai
» été bien soignée... mais on m'a retirée de la pre-
» mière pension où l'on m'avait placée d'abord, parce
» que tous les jours à dîner on nous donnait des ha-
» ricots. Je m'en suis plaint à maman, qui a dit à la
» sous-maîtresse que les haricots me faisaient mal.
» Celle-ci l'a dit à la maîtresse, qui a répondu qu'on
» ne changerait pas pour moi l'ordinaire de sa mai-
» son; maman a trouvé ça très-malhonnête, et on
» m'a mise ailleurs où j'étais bien mieux: on avait
» dans la semaine des lentilles et des pommes de terre,
» avec le bœuf; moi je n'aime pas beaucoup les

» pommes de terre, mais j'adore les lentilles, surtout » à l'huile... Mais si vous saviez, mon parrain, dans » les pensions comme on met peu d'huile dans les » salades ; je crois même qu'on n'en met pas du » tout... et c'est bien mauvais pour l'estomac... J'ai » une de mes amies qui...

» — Y a-t-il long-temps que l'on vous a retiré de » pension? — Il y a dix-huit mois, mon parrain ; ma- » man et papa ont trouvé que j'en savais bien assez... » que je n'avais plus besoin de rien apprendre. — Que » savez-vous donc?... — Oh! mon parrain, je sais » un peu chanter, je touche un peu de piano... je » sais un peu dessiner... — Il me paraît que vous sa- » vez de tout un peu. — Oui, mon parrain... et puis » je danse très-bien... Oh! j'aime beaucoup la danse! » Maman aussi aime bien la danse ; au bal nous dan- » sons en face l'une de l'autre, et maman dit qu'on » nous prend pour les deux sœurs. — Et monsieur » votre père? — Oh! mon père ne danse pas, lui... » c'est bien rare : à moins qu'il ne manque quelqu'un » pour faire un quatrième... mais il brouille tou- » jours les figures, papa, je n'ai jamais pu parvenir » à lui faire comprendre *la Pastourelle!*... Ah! à pro- » pos, mon parrain, j'allais oublier de vous dire que » maman m'a chargée de vous prier de nous faire » l'honneur de venir dîner demain à la maison ; on » se met à table à cinq heures précises.

» — Je vous remercie, ma chère enfant ; mais » vous direz à madame votre mère que je ne puis » avoir le plaisir de me rendre à son invitation... — » Ah! pourquoi donc cela, mon parrain? nous nous

» faisions un si grand plaisir de vous avoir !... Ma-
» man devait inviter madame Devaux et ses filles...
» ce sont des personnes très comme il faut, qui don-
» nent des soirées... et puis, M. Adalgis... un jeune
» homme bien aimable, qui a toujours des gants
» blancs ou paille parfumés... C'est joli un jeune
» homme qui porte des gants clairs... ça donne bien
» bonne tournure... et puis, ce monsieur-là joue du
» cornet à piston... c'est-à-dire il apprend ; mais il
» ne veut en jouer que quand il sera très-fort... et
» il m'accompagnera alors sur le piano... En atten-
» dant, il chante délicieusement les romances; il nous
» a chanté, l'autre soir, *Bonne espérance*, de Frédéric
» Bérat... Mon Dieu ! que c'est joli !... Mon parrain,
» connaissez-vous *Bonne espérance*, de Bérat ?

» — Ma chère filleule, je suis désolé de ne pas pou-
» voir entendre tout cela, mais je vous le répète, je
» ne puis me rendre demain à l'invitation de vos pa-
» rens... — Ah ! c'est bien vilain, mon parrain; papa
» se faisait aussi une fête de vous avoir à dîner, parce
» que maman lui avait dit qu'on ferait de la compote
» de marrons... — J'irai vous voir, Agathe. J'irai
» présenter mes hommages à madame Grillon... —
» Quand cela, mon parrain?—Le plus tôt qu'il me sera
» possible... En attendant, ma chère filleule, voulez-
» vous me permettre de vous faire un petit présent? »

Monsieur Guerreville s'était levé et était allé à son secrétaire. Il avait senti qu'avec Agathe il n'avait pas besoin de chercher un prétexte pour lui faire un cadeau; d'ailleurs le titre de parrain lui en donnait le droit.

Agathe s'est levée aussi, et elle fait une belle révérence en disant :

« Mon parrain, vous êtes bien bon; certainement j'ac-
» cepterai tout ce qu'il vous fera plaisir de m'offrir... »

Monsieur Guerreville a pris dans un tiroir de son secrétaire une jolie bourse de cachemire brodée en or et à coulans enrichis de pierres fines; il met une quinzaine de napoléons dans chaque côté de la bourse, et la présente à Agathe en lui disant :

« Tenez, ma chère amie, vous garderez la bourse
» comme un souvenir de moi ; et avec ce qu'elle ren-
» ferme vous pouvez satisfaire quelques-unes de vos
» fantaisies. Il eût été plus convenable, peut-être, que
» je vous achetasse moi-même tous ces riens qui plai-
» sent à une jeune fille... Mais, vous m'excuserez,
» parce que je m'entends peu à tout cela, et votre
» goût vous guidera mieux que le mien... »

Agathe prend la bourse en rougissant encore de plaisir ; puis elle fait deux ou trois petits bonds dans la chambre en s'écriant : « Ah ! que vous
» êtes bon, mon parrain ! Ah, la belle bourse !... et
» toutes ces pièces d'or !... Oh ! que j'aurai de belles
» choses avec cela !..... Mon papa ne me donne ja-
» mais qu'une pièce de dix sous le dimanche, pour
» mes menus plaisirs ; je ne pouvais pas amasser
» grand'chose... Ah ! je veux m'acheter une écharpe
» comme celle que j'ai vue l'autre soir à Célestine...
» une écharpe, bleu tendre, à franges blanches, c'est
» très-distingué... Mon parrain, voulez-vous me per-
» mettre de vous embrasser ?... Ah ! que je suis con-
» tente !... Maman avait bien raison de me dire : Tu

» verras comme c'est gentil de connaître son parrain,
» surtout quand il est riche!... »

Et Agathe court tendre encore ses belles joues fraîches et cerises à M. Guerreville qui les effleure à peine de ses lèvres, puis la conduit doucement vers la porte, en lui disant :

« Je suis fâché, ma chère filleule, de ne pouvoir
» vous retenir plus long-temps... mais quelques af-
» faires m'obligent... — Oh! mon parrain, ça suf-
» fit... Vous n'avez pas besoin de vous gêner du tout
» avec moi... D'abord je suis tout de suite sans cé-
» rémonie... surtout quand les personnes me plai-
» sent; et vous me plaisez beaucoup, mon parrain. »

M. Guerreville avait reconduit Agathe jusqu'à son antichambre, où une grande fille, en tablier blanc et bonnet de paysanne, était assise en face de Georges, lequel la regardait très-fréquemment, mais ne lui adressait pas la parole.

Agathe court à sa bonne en s'écriant : « Jeannette!
» voilà mon parrain... Mon parrain, voilà Jeannette,
» notre bonne... Elle sort toujours avec moi, parce
» que mes parens ne veulent pas que je sorte seule
» jamais; cependant, je connais bien mon chemin,
» et certainement que je ne me perdrais pas... Heu-
» reusement nous rions nous deux Jeannette, quand
» nous sortons ensemble..... Elle est aussi gaie que
» moi... nous nous moquons des passans... Oh! c'est
» bien amusant... Il passe des gens si ridicules, qui
» ont des tournures si drôles..... Adieu donc, mon
» parrain!... je dirai à maman que vous viendrez
» nous voir bientôt, mais elle sera bien fâchée que

» vous ne puissiez pas venir dîner demain... et papa,
» donc... il va pleurer sa compote de marrons!...
» n'est-ce pas, Jeannette..... Jeannette, saluez mon
» parrain... Au revoir, mon parrain... venez nous
» voir bientôt... Voulez-vous me permettre de vous
» embrasser?... »

Mademoiselle Agathe tend encore ses joues; mais M. Guerreville dépose sur son front un baiser bien froid, puis la congédie en ouvrant lui-même la porte de son carré. Enfin la jeune fille se décide à s'éloigner, mais ce n'est pas sans s'être retournée plus de vingt fois pour répéter :

« Au revoir, mon parrain! venez nous voir bien-
» tôt... n'y manquez pas!... »

M. Guerreville se retrouve seul dans sa chambre, et il se jette dans un fauteuil en se disant : « Les
» voilà donc, ces deux enfans!... C'est singulier!...
» j'aurais cru que leur vue m'aurait ému, attendri...
» mais non, je n'ai rien senti là au fond de mon
» cœur, nulle voix secrète ne s'est élevée dans mon
» ame pour me dire : Tu leur dois aussi ton amour!
» Je crois que leur tendresse me serait plutôt impor-
» tune qu'agréable. Oh! c'est mal, c'est fort mal!
» D'où vient cela? C'est que, près d'eux, je ne puis
» oublier ma fille! ma Pauline..... Oh! ma fille.....
» c'est pour toi que je suis père... c'est toi que j'ido-
» lâtrais..... toi, qui as toujours toutes mes affec-
» tions... et loin de qui je ne puis goûter un instant
» de bonheur... Mais plus de nouvelles! impossible
» de savoir ce qu'elle est devenue!... Mon Dieu! l'ai-
» je donc perdue pour jamais!... m'a-t-elle entière-

» ment oublié!... abandonné... Oh! non, on n'ou-
» blie pas entièrement son père, quand on sait qu'il
» nous chérissait, quand on a la certitude que cha-
» que jour il pleure sa fille..... quand on ne peut
» douter que sa tendresse sera toujours plus forte que
» sa colère, qu'il pardonnera toutes les fautes pourvu
» qu'il puisse encore embrasser son enfant... et pour-
» tant les années s'écoulent, et rien? rien... aucune
» lettre! aucune nouvelle!... »

M. Guerreville laisse retomber sa tête sur sa poitrine et semble anéanti par sa douleur.

CHAPITRE VIII.

UN AMI ET UN IMPORTUN.

Il y avait déjà fort long-temps qu'Agathe avait quitté M. Guerreville; et celui-ci, toujours plongé dans ses pensées, toujours sous le poids d'un chagrin auquel l'espérance même commençait à manquer, était resté sur sa chaise dans la même attitude, oubliant l'heure, le présent; oubliant tout pour ne songer qu'à sa fille.

Georges, habitué à l'humeur de son maître, ne se permettait jamais de le troubler dans ses réflexions; car il savait qu'il serait fort mal reçu. Plus d'une fois M. Guerreville avait ainsi laissé passer l'heure où l'on a coutume de dîner. Ces jours-là, Georges s'était bien gardé de l'en prévenir; il se disait : « Il est pro» bable que monsieur n'a pas faim, puisqu'il ne » pense pas à aller dîner. D'ailleurs, comme il mange

» chez le restaurateur, il est bien libre d'y aller à » l'heure qu'il lui plaît... »

Cependant Georges, contre son habitude, vient d'entr'ouvrir la porte de la chambre de son maître; le voyant immobile sur sa chaise, Georges tousse pour se faire entendre, et M. Guerreville, que ce bruit vient de rappeler à sa situation présente, et qui se revoit seul, lorsque ses illusions l'avaient réuni à sa fille, se tourne brusquement vers son domestique en s'écriant avec colère :

« Que me voulez-vous? pourquoi entrez-vous ici » lorsque je ne vous appelle pas? »

Le pauvre Georges est tout saisi; il est sur le point de se retirer sans rien dire; mais son maître reprend :

« Eh bien! parlerez-vous?... Pourquoi venez-vous » me déranger?...

» — Oh! monsieur, c'est vrai; j'aurais dû penser... » mais je vais dire à ce monsieur que ça vous dé» range, et que vous ne pouvez pas le recevoir au» jourd'hui...

» — Comment, encore du monde!... mais on ne » me laissera donc pas en repos!... Qui est là?

» — C'est ce monsieur de là-bas... de Château» Thierry... le docteur Jenneval... qui dit qu'un mé» decin a toujours le droit d'entrer chez ses amis... » même quand ils ne sont pas malades...

» — Le docteur... le docteur Jenneval. »

M. Guerreville se lève, passe sa main sur son front, et dit à Georges : « M. Jenneval peut entrer. »

Le docteur se présente et court presser cordiale-

ment la main de M. Guerreville, tandis que celui-ci fait signe à son domestique de s'éloigner.

« Me voici, » dit Jenneval en se jetant sur un siége d'un air satisfait. « J'ai un peu tardé... mais il fallait
» terminer mes affaires, liquider mes malades!...
» Ils avaient la bonté de tenir à moi, et en vérité je
» ne sais trop pourquoi; car je me moquais bien sou-
» vent d'eux et de leurs maladies... Mais c'est peut-
» être pour cela... Je crois que j'en ai guéri plus en
» les faisant rire qu'avec des ordonnances. Enfin j'ai
» dit adieu à la province, et je viens exercer à
» Paris.

» — Vous venez vous y fixer, docteur? — Oui; la
» vie d'une petite ville... ses caquets, ses plaisirs, ses
» usages, tout cela ne me va pas. Vive Paris! pour
» les arts et les sciences, pour la théorie et la pra-
» tique! J'avais cependant fait de belles choses à
» Château-Thierry..... et dernièrement encore, une
» cure superbe... madame Blanmignon, que j'ai en-
» tièrement guérie de ses spasmes, en lui faisant
» prendre des pilules qui ne se composaient que de
» farine; et le vieux M. Benoît, qui se croyait une
» gastrite et que j'ai mis pendant quinze jours au
» pain d'épice... En vérité, les sujets avaient une foi
» admirable!...

» — Il paraît, mon cher docteur, que vous n'avez
» pas perdu votre gaîté... — Je m'en garderais bien,
» puisque c'est avec cela que je traite mes malades.
» Enfin j'arrive chargé de lettres de recommanda-
» tion. J'ai d'ailleurs quelques connaissances ici... et
» puis vous savez que j'exerce presque autant par

» goût que par intérêt. J'ai 4,000 francs de rentes, » des désirs bornés, point d'ambition : avec cela, un » médecin qui est garçon peut très-bien attendre les » malades, sans souhaiter qu'il arrive ni fièvre épi- » démique ni choléra. Mais vous, votre santé?..... » J'aurais dû d'abord m'en informer.

» — Merci, docteur; ma santé est bonne... — Mais » vous êtes toujours triste... toujours affecté en se- » cret... Oh! je vois bien cela, chez vous, c'est le » moral qui souffre. Eh bien! je tâcherai de vous » distraire... de vous occuper un peu... Je ne vous » demanderai pas vos secrets... Oh! je ne sollicite » pas vos confidences... Il faut que la confiance » vienne naturellement... et puis il y a des chagrins » que l'on préfère tenir secrets; probablement les » vôtres sont du nombre... Plus tard, peut-être, » quand vous me connaîtrez mieux... Mais enfin » vous m'avez permis de cultiver votre connaissance, » et je crois que ce serait mal reconnaître votre con- » fiance que de vous ennuyer par mes questions. » Ainsi c'est convenu : je ne reviendrai jamais sur » ce sujet; mais je tâcherai de vous rendre le front » moins sombre, moins soucieux, parce que ceci » rentre dans mes fonctions...

» — Mon cher Jenneval... je suis vraiment satis- » fait de vous revoir. — Je vous dirai que j'ai fait la » route de Château-Thierry à Paris avec un homme » qui désirerait bien aussi faire votre connaissance... » Oh! mais celui-là, c'est l'être le plus curieux que » j'aie jamais rencontré. C'est M. Vadevant, un de » ceux qui mettaient leurs cartes chez vous, depuis

» qu'ils avaient appris que vous étiez ami du sous-
» préfet. M. Vadevant, sachant que je venais me
» fixer à Paris, a trouvé moyen de faire la route
» avec moi. Durant le chemin, il me parlait beau-
» coup de vous. Pour le faire endéver, je ne lui ai
» pas caché que je comptais vous voir souvent. Il m'a
» sur-le-champ prié de le présenter chez vous.

» — Vous voudrez bien n'en rien faire, docteur.
» — Oh! soyez tranquille, M. Vadevant est de ces
» personnes auxquelles on ne craint pas de refuser
» quelque chose, et que cela n'empêche pas de vous
» réitérer cent fois la même demande; il est du nom-
» bre de ceux qui pensent qu'à force d'importuni-
» tés on vient à bout de tout obtenir. Il est vrai que
» cela réussit quelquefois; on cède aux gens qui
» nous ennuient ce que l'on aurait refusé à un ami
» discret... le monde est fait ainsi... mais je n'en
» suis pas plus tenté de cultiver la connaissance de
» Vadevant, qui cependant m'a déjà offert d'être le
» médecin de plusieurs de ses amis ici, et entre au-
» tres d'une de ses cousines... dame très-riche, à ce
» qu'il dit, et qui a deux filles charmantes, qu'elle
» va bientôt marier : c'est même pour assister à un
» de ces mariages, et aider sa cousine dans ses em-
» plettes de noce, que Vadevant prétend être venu à
» Paris... Il m'a déjà proposé de me conduire chez
» sa cousine.

» — Mon cher docteur, laissons là votre M. Va-
» devant qui ne m'intéresse aucunement... plus tard
» j'aurai à vous faire connaître quelques personnes

» qui me touchent davantage... en attendant, vous
» pourriez déjà me faire un grand plaisir.

» — Parlez, je suis entièrement à votre disposi-
» tion. — Il y a trois mois à peu près... je cherchais
» des logemens; j'entrai dans une maison de la rue
» Montmartre... après avoir vu plusieurs apparte-
» mens, j'entendis parler d'un pauvre diable, ma-
» lade dans un grenier... c'était un porteur d'eau...
» il n'avait près de lui, pour le soigner, que sa fille,
» une enfant de six à sept ans; et on parlait de le
» chasser, de vendre ses meubles; j'eus la curiosité
» de monter dans ce grenier.

» — La curiosité!... je comprends... — Je vis cet
» homme... il se nomme Jérôme... il a une figure
» d'honnête homme; mais il était encore malade...
» sa pauvre petite fille est bien chétive... bien déli-
» cate... mais elle aime tendrement son père, elle
» ne quitte pas son chevet... et lui, oh! il chérit sa
» fille... il la nomme son ange tutélaire... »

M. Guerreville s'arrête ému par mille souvenirs qui oppressent son cœur; il ajoute à demi-voix et en baissant ses regards vers la terre : « On est si heureux
» d'avoir sa fille avec soi!... »

Il se fait un moment de silence que Jenneval n'ose pas rompre : car déjà il a deviné une partie des chagrins de M. Guerreville. Enfin celui-ci reprend :

« J'ai donné quelque argent à l'enfant... afin que
» son père ne fût pas inquiété pour son loyer; mais
» j'aurais bien voulu savoir depuis si ce pauvre Jé-
» rôme était entièrement rétabli...

» — Et qui vous empêchait de retourner le voir?...

» — Je ne sais... le temps s'est écoulé... — Dites
» plutôt que vous ne vouliez pas aller chercher de re-
» mercîmens pour vos bienfaits... oh ! je vous de-
» vine, je comprends votre ame. Eh bien ! moi, qui
» n'ai rien donné à Jérôme, j'irai le voir, et s'il
» n'est pas encore guéri, je serai son médecin. —
» Vous auriez cette bonté, docteur? — Cette bonté !
» et pourquoi pas? parce que j'aime à rire, à plai-
» santer quelquefois, me supposez-vous une ame
» sèche, insensible au plaisir d'obliger. — Oh ! non !
» si je vous avais jugé ainsi, je ne vous aurais pas
» engagé à revenir me voir. — L'adresse de ce Jé-
» rôme? — La voici... je l'avais écrite sur ce papier.
» — Très-bien !... j'irai demain matin, et je viendrai
» aussitôt vous en donner des nouvelles. — Merci,
» mon cher docteur... — Maintenant, ce n'est pas
» tout... avez-vous dîné? — Non... je n'y pensais pas.
» — Moi, j'y pense beaucoup, car il est tard, et j'ai
» faim. Allons dîner ensemble, vous ne serez pas
» obligé de manger, mais peut-être qu'en causant
» avec moi l'appétit vous viendra. — Je suis à votre
» disposition. — Voilà qui est parler. Prenez votre
» chapeau et partons. »

M. Guerreville sort avec le docteur, celui-ci passe son bras sous celui de son ami, et lui dit :

« Où dînez-vous habituellement? — Je n'ai pas
» de préférence ; d'habitude, je dîne dans le quartier
» où je me trouve... et comme, en venant à Paris,
» mon but est d'y découvrir quelqu'un, je ne suis
» pas fâché de voir de nouveaux endroits, parce qu'on
» y voit aussi de nouvelles figures. — Fort bien, moi

» je vous avoue que, venant me fixer à Paris, je dé-
» sire y suivre un cours de restaurateurs; et en cela
» la gourmandise me stimulera beaucoup moins que
» la curiosité; mais j'aime assez à observer, et je veux
» savoir comment on vit, à Paris, dans une foule de
» classes de la société. Voudrez-vous m'accompa-
» gner? Pendant que je ferai mes remarques, vous
» examinerez si vous êtes sur les traces de celui ou de
» celle que vous cherchez. — Très-volontiers, doc-
» teur. — Mais je vous préviens que je veux tout
» voir, depuis la plus mince gargotte jusqu'au restau-
» rateur le plus en renom. Quand on veut s'instruire,
» il faut se résigner à se trouver quelquefois en sin-
» gulière compagnie. — Je vous le répète, j'irai où
» vous voudrez... et peut-être, en effet, serai-je alors
» plus heureux dans mes recherches. — Voilà qui
» est convenu. Nous allons commencer dès aujour-
» d'hui; par exemple, nous ne serons pas forcés de
» rester où cela nous semblera trop mauvais. On pré-
» tend qu'à Paris il n'y a rien de si facile que de dî-
» ner : ce repas est mis à la portée de tout le monde...
» en effet, voici déjà une affiche, lisons : *Dîners à seize*
» *sous*... A seize sous!... qui le croirait?... dans cette
» moderne Babylone où l'on accourt de tous les
» coins du globe, on peut dîner pour seize sous!... il
» il n'est donc pas besoin d'avoir cinquante mille li-
» vres de rente pour vivre à Paris?

» — Docteur, les restaurans pullulent dans cette
» ville, ou plutôt les endroits où l'on donne à man-
» ger : car ce serait une dérision d'appeler restaurans
» des gargottes d'où l'on sort sans être restauré. Il y

» a des traiteurs, des marchands de vins traiteurs,
» des pensions bourgeoises, des restaurans à prix fixe,
» enfin des maisons où l'on mange à tous prix; ces
» derniers établissemens sont spécialement fréquentés
» par les maçons, les tailleurs de pierre et les ma-
» nœuvres en général, qui, moyennant quatre sous,
» s'y font tremper une soupe en fournissant leur pain.
» J'honore les idées philanthropiques, et je trouve
» très-bien qu'un tailleur de pierre puisse manger
» une soupe à bon marché; il faut que tout le monde
» vive, ceux qui bâtissent les maisons comme ceux
» qui les achètent; mais je ne pense pas que vous
» ayez l'envie d'aller dîner avec les maçons. — Non,
» nous passerons sans nous arrêter devant les res-
» taurans où l'on mange à tous prix; mais un dîner
» *à seize sous*, cela doit être curieux... — Vous ne
» ferez pas trente pas dans Paris sans apercevoir des
» affiches qui vous offrent, à très-bas prix, un repas
» complet... pour vingt-trois sous, vous aurez un po-
» tage, trois plats au choix, du dessert, un carafon
» de vin et du pain à discrétion... Pour seize sous,
» voyons ce qu'on nous offre : du potage, deux
» plats, et du dessert... pas de vin, mais toujours du
» pain à discrétion... cela vous tente-t-il, docteur?
» — Ce que j'admire, c'est ce dessert dans un repas
» où l'on ne boit que de l'eau: c'est vouloir porter
» avec coquetterie un habit râpé; c'est toujours luxe
» et indigence. Les étrangers doivent rire de nous
» voir prendre des pruneaux ou des mendians au lieu
» de vin... Mais je me suis promis de m'instruire.....
» j'entrerai chez un traiteur à seize sous... un jour

» que je n'aurai pas faim... Aujourd'hui dînons chez
» Véfour, au Palais-Royal. »

M. Guerreville et le docteur se sont dirigés vers le Palais-Royal, et bientôt ils sont assis à une table, dans un salon de chez Véfour; des hommes fort bien mis, et même quelques dames dînent autour d'eux. Pendant que M. Guerreville promène lentement ses regards sur les personnes qui sont dans le salon, et que Jenneval consulte la carte qu'un garçon vient de lui donner, un petit homme ouvre la porte du salon, entre en souriant, en se frottant les mains, fait un salut devant le comptoir; puis s'approche de la table où est le docteur, et fait une exclamation de surprise. Jenneval lève les yeux et voit devant lui son compagnon de route, M. Vadevant.

« Parbleu!... voilà qui est charmant! voilà qui
» est délicieux! » s'écrie le petit homme en allant frapper sur l'épaule du docteur. « Oh! la rencontre
» est précieuse!... Nous nous serions donné rendez-
» vous, que nous ne nous serions pas si bien trouvés!
» Je me promenais dans le jardin, devant la rotonde...
» je flânais... j'attendais que l'appétit se fît sentir, et
» quand il est venu, je me suis dit: Entrons dî-
» ner chez Véfour!... Enchanté de vous y retrou-
» ver!... »

Jenneval se penche vers M. Guerreville et lui dit à l'oreille: « Je gage qu'il s'était établi devant la Ro-
» tonde dans l'espoir de m'y rencontrer, car c'est là
» habituellement qu'on se donne rendez-vous pour
» aller dîner quand on arrive à Paris. J'avais refusé
» son offre de rester avec lui... et il se sera mis dans

» la tête de me retrouver... je suis fâché maintenant
» que nous n'ayons pas été essayer d'un repas à seize
» sous ; M. Vadevant en aurait été pour sa faction à
» la Rotonde. »

Pendant que le docteur parlait bas, Vadevant faisait de profonds saluts à M. Guerreville et appelait chaque garçon.

« Un couvert, garçon..... tout de suite, un cou-
» vert ici, à côté de ces messieurs..... si toutefois,
» messieurs, cela ne vous contrarie pas que je dîne
» près de vous. »

Ces demandes sont du nombre de celles auxquelles il est presque impossible de faire une réponse négative ; mais lorsqu'on se fait un plaisir de dîner seulement avec un ou deux amis, c'est toujours avec contrariété que l'on voit des importuns venir se mêler à votre compagnie. Des gens qui ont de l'usage ne viendront jamais se jeter ainsi au milieu d'une société qui ne les attend pas ; ils préféreront qu'on les y convie, et ils auront raison.

M. Guerreville s'est contenté de faire à M. Vadevant une inclination de tête, tandis que Jenneval lui répond : « Mettez-vous là, monsieur Vadevant, cer-
» tainement votre voisinage ne peut que nous être
» fort agréable ! »

» — Vous n'avez pas encore commencé à dîner?
» — Non..... mon Dieu ; nous arrivons aussi, il y a
» peu d'instans... il semble que vous nous ayez sui-
» vis. — Oh! ça se trouve fort bien... si vous voulez,
» nous dînerons en commun..... on prend plus de
» choses..... c'est plus agréable et moins cher ; du

» reste, chacun paie sa part, cela va sans dire..... si
» toutefois cela ne déplaît pas à monsieur ?... »

Cette question, accompagnée d'un salut, s'adressait encore à M. Guerreville, qui n'y répond que par une nouvelle inclination de tête; mais Jenneval sourit en disant :

« Soit, monsieur Vadevant, mêlons notre dîner...
» parbleu, notre repas n'en aura que plus de char-
» mes!..... nous ne nous attendions pas du tout au
» plaisir que vous nous procurez; mais nous y som-
» mes très-sensibles... par exemple je vous demande-
» rai la permission de manger ce qui me plaît. —
» — Très-volontiers; moi, d'abord, j'aime tout; je
» ne suis pas difficile... et puis je pense que vous êtes
» comme moi; je viens dîner... pour dîner, et non
» pas pour faire des extrà... d'ailleurs, quand on vient
» habituellement manger chez le traiteur, il faut y
» vivre comme chez soi. — C'est fort juste. Garçon,
» du Beaune première!

» — Vous prenez du Beaune première pour l'ordi-
» dinaire! » dit Vadevant d'un air saisi. « — Oui,
» j'aime le bon vin... et, par régime, je m'en trouve
» bien. »

Vadevant ne veut pas avoir l'air d'être d'un autre avis; il se frotte les mains en disant : « — Va pour
» le Beaune première... moi aussi je ne déteste pas le
» bon vin!... »

Le petit homme se penche alors vers le docteur, et lui dit à l'oreille :

« C'est M. Guerreville qui dîne avec nous? — Lui-
» même! — Oh! je l'ai reconnu sur-le-champ. Cela

» se trouve très-bien ; moi qui brûle d'envie de faire » sa connaissance..... à table on se connaît tout de » suite. Dites donc, est-ce qu'il ne parle que par si- » gnes de tête? — Il parle fort peu, mais je présume » que votre amabilité le mettra en train. — J'y ferai » tous mes efforts... et pour peu que cela lui soit » agréable de venir à la noce d'une de mes jeunes » cousines, il ne tiendra qu'à lui. — Vous pouvez le » lui proposer. »

Jenneval se remet à consulter la carte qu'il semble méditer. M. Guerreville semble retomber dans ses réflexions, et ne plus s'occuper de ce qui se passe autour de lui. Vadevant fait en vain tout ce qu'il peut pour se rendre agréable ; il pousse devant lui la salière, le moutardier ; il offre à boire et présente un petit pain moins brûlé ; toutes ces tentatives n'aboutissant à rien, il se met à faire des boulettes de mie de pain, et se rejette sur le docteur :

« Eh bien ! mon cher docteur, comme vous voilà » enfoncé dans la carte du restaurateur... on croi- » rait que vous méditez un repas de vingt cou- » verts !...

» — Monsieur Vadevant, je ne vois pas pourquoi » trois personnes ne dîneraient pas aussi bien que » vingt, à Paris où la gastronomie a des autels ; où » la science culinaire fait chaque jour de nouvelles » découvertes ; ce n'est point une connaissance fu- » tile que celle des cartes de restaurateurs ; il ne suf- » fit pas de faire honneur à un bon dîner, c'est un » avantage que le premier rustre possédera... mais » savoir commander à dîner ! C'est là que se dé-

» ploient le génie, le tact, le goût... c'est un talent
» beaucoup plus rare qu'on ne le pense! Garçon, des
» huîtres vertes, du soterne!... »

Vadevant fait un mouvement sur sa chaise, et balbutie : « Je ne tiens pas aux huîtres, moi... »

« — Mais moi j'y tiens beaucoup. Du reste, de-
» mandez ce qui vous fera plaisir ; ne vous gênez pas...
» vous n'êtes pas forcé de manger des huîtres. Gar-
» çon, n'en servez pas à monsieur !...

» — Parbleu ! » se dit Vadevant, « je n'irai pas
» me mettre à manger du beurre et des radis pen-
» dant qu'il mangera des huîtres, et qu'il faudra
» payer en commun !... »

Il crie au garçon : « Si, garçon ! si, je me ravise,
» je prendrai des huîtres comme ces messieurs. »

On sert les huîtres, que le docteur avale avec une dextérité qui suffoque Vadevant, lequel fait en vain tous ses efforts pour en manger autant que son voisin. La peine que se donne le petit monsieur amuse beaucoup Jenneval, qui dissimule son envie de rire, et reprend la parole, lorsqu'il n'y a plus d'huîtres sur la table.

« — Mon cher monsieur Vadevant, je suis sûr que
» vous êtes comme moi, que vous souriez de pitié,
» en voyant dîner ce bon bourgeois qui croit connaî-
» tre tous les raffinemens de la gourmandise, lorsque
» sa servante lui apporte une crême ou des œufs à la
» neige...

» — Mais j'aime assez les œufs à la neige..... —
» Garçon, des cailles en caisse, un salmis de per-
» dreaux aux truffes, du saumon, sauce..... an-
» glaise !... »

Vadevant fait la grimace, et veut retenir le garçon, en disant : « Mais... Diable..... voilà bien des cho-
» ses !... Le salmis au truffes... je ne suis pas fort pour
» les truffes... si nous prenions autre chose ?...

» — Prenez tout ce qui vous sera agréable, mon-
» sieur Vadevant ; moi, je prends ce que j'aime.....
» — Mais vous ne consultez pas monsieur... — Oh !
» monsieur Guerreville m'a donné carte blanche...
» Du reste, je vous le répète, demandez ce que vous
» voudrez.... vous préférez peut-être du bœuf aux
» choux ?

» — Non, non... Je mangerai comme vous !... »

Et Vadevant se remet avec humeur à pétrir des boulettes, en disant : « Je prendrais du bœuf aux
» choux, et eux des perdreaux aux truffes !... et puis
» nous paierons en commun... ce serait gentil, ce se-
» rait spirituel !... »

On apporte les plats demandés ; le docteur sert, et fait honneur au dîner ; Vadevant a moins d'appétit, parce qu'il a de l'humeur, en songeant qu'il va dépenser plus qu'il ne voulait ; M. Guerreville mange et ne dit rien ; Jenneval seul fait les frais de la conversation.

« Croyez-moi, monsieur Vadevant, on peut s'en
» rapporter à moi pour ordonner un dîner..... J'ai
» asssez de goût, et puis j'aime à m'instruire, à goû-
» ter de tout ce que je ne connais pas..... Garçon,
» vous nous servirez une chipolata ; mais auparavant
» un faisan rôti.

» — Un faisan ! » s'écrie Vadevant, en faisant un bond sur sa chaise, « mais plaisantez-vous ?... Nous

» ne pourrons jamais manger encore un faisan !...
» — Oh ! ce n'est pas très gros... moi, j'adore le
» faisan... mais si vous préférez une cuisse d'oie, de-
» mandez-la..... nous mangerons bien le faisan sans
» vous... Garçon, une cuisse d'oie à monsieur !.....

» — Eh !... non... non !... que diable ! je ne veux
» pas de cuisse d'oie... je ne peux pas souffrir l'oie ;
» je tâcherai de retrouver un peu d'appétit pour le
» faisan... Mais savez-vous, docteur, que vous faites
» un rude convive !... Peste ! quel appétit !

» — Vous ne voyez rien aujourd'hui... je ne suis
» pas fort en train ; mais la première fois que nous
» redînerons ensemble, je ferai faire un menu dont
» vous me direz des nouvelles.

» — Oui ! tu seras bien fin quand tu m'y repren-
dras, » se dit Vadevant en pétrissant sa mie de pain.

On apporte le faisan. Jenneval demande du Bordeaux-Laffitte, puis du Champagne ; quelquefois il échangeait un coup-d'œil avec M. Guerreville, qui se contentait de sourire, et tournait la tête, quand il pensait que Vadevant allait lui adresser la parole. Celui-ci n'ose plus se permettre de faire aucune observation au docteur ; il se décide à manger et à boire encore, au risque de se faire du mal.

A force de vouloir consommer pour son argent, Vadevant s'est donné cette petite pointe qui n'est jamais de l'ivresse chez les gens de bonne compagnie, mais qui échauffe beaucoup les conversations. Le petit monsieur n'est pas positivement en gaîté, parce qu'il est contrarié d'avoir dépensé plus qu'il ne voulait, mais il cherche à s'étourdir, et il voudrait surtout que

ce dîner amenât une sorte de liaison entre lui et M. Guerreville. On est arrivé au dessert, et Vadevant, qui a les joues pourpres et les yeux presque sortis de la tête, ne cesse pas de bavarder, s'adressant alternativement à M. Guerreville, qui ne lui répond pas, ou au docteur qui rit en le regardant.

« Je suis enchanté d'avoir fait la connaissance de » monsieur, » dit Vadevant en approchant pour la troisième fois, son verre de celui de M. Guerreville, « il y a fort long-temps que je le désirais... le doc- » teur est là pour l'affirmer... N'est-ce pas, docteur, » qu'à Château-Thierry je vous ai plusieurs fois té- » moigné la satisfaction que j'éprouverais à me lier » avec M. Guerreville..... dont j'avais entendu faire » un grand éloge par notre honorable sous-préfet?... » Il n'y avait qu'une voix dans la ville, pour rendre » à monsieur la justice qu'il mérite..... On disait » partout : Oh! monsieur Guerreville!..... c'est » un homme fort distingué..... fort capable..... » fort.....

» — Et comment pouvait-on dire tout cela de moi, » monsieur, » répond M. Guerreville en haussant les épaules, « savait-on qui j'étais?... qui pouvait vous » donner le désir de faire ma connaissance?..... Ne » pouvais-je pas être un intrigant, un fripon?

» — Oh! par exemple... un ami de monsieur le » sous-préfet; et d'ailleurs, on voit tout de suite à » la tournure..... aux manières... n'est-ce pas, doc- » teur, qu'avant de savoir même le nom de mon- » sieur, je disais : « C'est un personnage très comme » il faut qui a loué la maison de Tricot? »

» — Oui, parbleu! » répond Jenneval en riant. « Vous aviez de M. Guerreville la meilleure opi-» nion... à telles enseignes que vous voulûtes même » un soir lui donner une sérénade... Je me rappelle » que tout était déjà organisé avec plusieurs per-» sonnes de la société de madame Blanmignon..... » Quand je suis arrivé, vous aviez déjà tous vos in-» strumens..... Je ne sais plus de quoi vous jouiez, » vous, monsieur Vadevant... »

Le petit monsieur pousse les pieds et les genoux au docteur, il lui fait des signes pour qu'il se taise; mais Jenneval continue sans avoir l'air de s'en apercevoir.

« C'est un tambour de basque que vous aviez, je » crois... Du moins vous faisiez beaucoup de bruit » avec ce que vous teniez... — Ce cher docteur plai-» sante... il veut toujours rire..... C'est une charade » en action que nous nous disposions à jouer ce soir-» là... une espèce de proverbe... — Dont vous étiez » l'auteur, n'est-ce pas?..... — Je ne m'en souviens » plus; mais il fait bien chaud ici... Si nous allions » prendre l'air? — Volontiers; mais il faut payer au-» paravant... »

Jenneval demande la carte; elle s'élève à soixante-six francs.

« Juste vingt-deux francs par tête, » dit le docteur en montrant le total à Vadevant. Celui-ci fait une moue très-prononcée en tirant son argent de sa poche; mais il s'efforce de déguiser sa mauvaise humeur. On sort de chez le traiteur; et Vadevant, qui ne semble pas disposé à quitter ses deux convives, glisse

son bras sous celui du docteur, en lui disant :

« Qu'est-ce que nous faisons maintenant?...

» — Mais... nous avions projeté, M. Guerreville
» et moi, d'aller ce soir aux Français.

» — Aux Français! ça me va beaucoup; on donne
» une pièce qui est en vogue... qui fait courir tout
» Paris... Il faut voir cela.

» — Ce qui me contrarie, c'est qu'il faut aupara-
» vant que j'aille avec M. Guerreville, voir... un de
» ses amis qui est un peu malade. Ce n'est pas loin
» d'ici... mais je crains qu'ensuite nous ne trouvions
» plus de place, et à moins que vous n'ayez la com-
» plaisance d'aller sur-le-champ au théâtre nous en
» garder...

» — Très-volontiers..... je cours me placer.....
» Où voulez-vous vous mettre..... — Mais..... au
» balcon..... — Au balcon, très-bien..... Je vous
» promets de vous garder deux places..... je mettrai
» mes gants..... mon mouchoir..... je dirai même à
» l'ouvreuse d'y mettre des petits bancs..... — Alors
» nous aurons le plaisir de finir la soirée avec vous.
» — Je vole aux Français... au balcon, c'est con-
» venu... et je vous y attends... »

Vadevant se met à courir à travers le jardin, en bousculant tout le monde pour arriver plus vite au Théâtre-Français. Pendant ce temps, Jenneval et M. Guerreville se dirigeaient, en se promenant, du côté des boulevarts, et le docteur disait en riant encore : « Je ne crois pas qu'il lui reprenne envie de
» venir partager notre écot..... Je pense, mon cher
» monsieur Guerreville, que vous approuverez ma

» conduite, dans toute cette soirée. — Oh! parfaite-
» ment. Votre M. Vadevant est un être insuppor-
» table; je vous remercie de m'en avoir délivré. —
» Je ne garantis pas que nous en soyons quittes à
» tout jamais. Oh! le petit homme est tenace, opi-
» niâtre... Mais alors nous verrons, et nous trouve-
» rons d'autres moyens. »

Le docteur reconduit ensuite M. Guerreville jusqu'à sa demeure, et celui-ci, en le quittant, lui dit : « N'oubliez pas le pauvre porteur d'eau!... »

CHAPITRE IX.

DES NOUVELLES DE ZIZINE.

Le lendemain, dans l'après-midi, Jenneval arrive chez M. Guerreville, qui l'attendait avec impatience.

« J'ai fait votre commission, » dit le docteur, « mais
» je suis fâché de n'avoir rien de satisfaisant à vous
» apprendre... — Jérôme serait-il plus malade? —
» Non; il paraît, au contraire, qu'il est guéri, puis-
» qu'il a changé de logement. Le porteur d'eau est
» parti avec sa fille; et le portier de la maison, qui
» m'a fait l'effet d'une méchante bête, n'a pas pu
» me dire où ils étaient allés... « Ils sont partis, »
» m'a-t-il dit; « je ne sais pas où ils sont. Je n'étais
» pas l'ami du porteur d'eau; et comme ces gens-là
» ne recevaient jamais ni lettres ni visites, je n'avais
» pas besoin de leur demander où ils allaient... »
» Voilà tout ce que j'ai pu tirer de cet homme.

» — Allons! il est probable que je ne reverrai ja-

» mais ce pauvre Auvergnat... J'en suis fâché... je
» regrette surtout de n'avoir pas fait plus pour lui,
» pour son enfant... Enfin il se porte bien mainte-
» nant; il saura gagner sa vie : il sera heureux, je
» l'espère!... Il a une fille qui l'aime tant! Vous
» n'avez jamais eu d'enfant, docteur? Vous ne pou-
» vez pas vous douter du bonheur que goûte un
» père, quand il se voit tendrement aimé d'une fille
» qu'il chérit!...

» — Je conçois que cela doit être une jouissance
» bien pure, bien intime!... mais aussi combien de
» regrets si l'on perd ses enfans... ou s'ils nous quit-
» tent!... »

M. Guerreville tressaille, et marche avec agitation dans la chambre. Le docteur s'aperçoit qu'il a touché la blessure de son ami; il s'arrête et se hâte de changer la conversation.

« A propos, j'ai revu notre homme d'hier... Oh!
» je n'en suis vraiment pas quitte! D'abord il est
» accouru ce matin chez moi pour savoir ce que
» nous étions devenus hier : il prétend que pour nous
» avoir long-temps conservé deux places, il a manqué
» avoir deux duels, et qu'alors je devrais nécessaire-
» ment me battre pour lui. Mais enfin tout s'est ter-
» miné sans rendez-vous; et Vadevant, que j'espérais
» un peu fâché contre moi, ne m'a pas gardé la
» moindre rancune : loin de là, il m'a déjà trouvé
» des malades; il m'a prié de passer dans deux mai-
» sons où l'on a, dit-il, besoin de mon ministère.
» Un médecin ne peut jamais refuser un malade, et
» vous concevez que par ce moyen Vadevant est ca-

» pable de me présenter à toutes ses connaissances.
» Enfin je tâcherai au moins de supporter seul les
» ennuis de cette liaison, de faire comprendre à ce
» monsieur que vous ne vous souciez pas de ses vi-
» sites. Aujourd'hui j'espère que nous pourrons dîner
» seuls, qu'un importun ne viendra pas se jeter entre
» nous, que vous pourrez penser, et moi observer
» tout à mon aise. Si vous voulez, nous nous risque-
» rons aujourd'hui dans un restaurant à vingt-cinq
» sous... sauf à dîner ailleurs après, si nous n'avons
» pas été satisfaits.

» — Je vous ai dit, docteur, que j'étais entièrement
» à votre disposition. »

Les deux amis vont pour sortir, lorsque Georges vient annoncer qu'un monsieur demande à saluer M. Guerreville; et avant que celui-ci ait eu le temps de répondre, le visiteur, qui probablement avait suivi le domestique, entre dans le salon en s'écriant dès l'antichambre :

« Eh! bonjour, monsieur Guerreville... comment
» va cette santé, que je suis enchanté d'avoir le plai-
» sir de vous trouver... je craignais que vous ne
» fussiez sorti... Ma femme m'avait dit : surtout ne
» flâne pas en route, ne t'arrête pas devant tous les
» marchands de caricatures : c'est que j'aime beaucoup
» les caricatures... Mon épouse et ma fille Agathe,
» votre filleule, m'ont chargé de vous présenter l'as-
» surance de leur attachement. »

Pendant que ce monsieur s'annonçait si longuement, M. Guerreville lui présentait un siége, et le docteur le considérait.

Le nouveau venu était un homme de cinquante et quelques années, ayant les cheveux blonds sur le côté, et un peu plus châtains sur le milieu de la tête, ce qui ne laissait aucune illusion pour le faux toupet. C'était ensuite une de ces physionomies plaisantes qu'il est difficile de regarder sans éprouver l'envie de rire : un air extrêmement heureux ; un pincement de bouche qui semblait toujours prêt à lâcher un bon mot, et un nez qui semblait continuellement sur le point d'éternuer. Tel était M. Grillon, le mari de la dame que M. Guerreville avait rencontrée sur le boulevart, et avec laquelle il avait eu une si longue conversation.

M. Guerreville fait à M. Grillon toutes les politesses d'usage, et se dispose à lui demander ce qui lui procure le plaisir de le voir ; mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps. M. Grillon, avait l'habitude de ne jamais répondre à ce qu'on lui disait ; il parlait presque toujours sans écouter : c'est une façon d'agir très-commune dans le monde, où presque tous les beaux péroreurs ne voulant pas abandonner le dé dans la conversation, trouvent tout simple, pour le conserver, de ne point laisser parler les autres.

Vous avez ensuite les gens qui le font par conscience, persuadés que ce qu'ils diront vaudra toujours mieux que ce qu'ils écouteraient.

Puis ceux qui le font par distraction, n'ayant jamais entendu ce que vous leur dites, quand cela n'a pas rapport à ce qu'ils racontent.

Puis ceux qui le font par bêtise, par manque d'usage, par impertinence, par besoin de bavarder. En

général, vous remarquerez que les personnes qui ne savent pas, ou ne veulent point écouter, ont toujours une dose d'amour-propre qui rend leur société fort ennuyeuse.

M. Grillon avait la prétention d'être aimable ; et chez lui la préoccupation de ce qu'il voulait, ou allait dire, était une des causes qui l'empêchaient d'écouter.

Il a pris un siége tout en regardant où il posera sa canne et son chapeau, qu'il se décide à tenir entre ses jambes, et tend la main à M. Guerreville, en s'écriant :

« Que je suis donc charmé de vous voir!..... ce
» cher monsieur Guerreville!... il y a bien long-
» temps que vous êtes absent de Paris!...

» — Oui, monsieur..... j'y suis venu cependant
» quelquefois depuis que vous ne m'avez vu.

» — Oh! il y a bien douze ans que vous êtes ab-
» sent... Eh! eh! nous sommes de vieilles connais-
» sances!... je ne vous trouve pas changé...

» — Vous êtes trop bon..... mais j'ai beaucoup
» vieilli, au contraire...

» — Je ne suis pas changé non plus, moi, et j'ai tou-
» jours un appétit excellent... et ma femme, comment
» l'avez-vous trouvée?... hein! — Mais je... — Elle
» a été fort jolie ma femme... extrêmement jolie! Ma
» fille lui ressemble beaucoup... et à moi aussi.....
» Vous avez vu Agathe... votre filleule... charmante
» enfant..... un démon pour l'esprit... elle mord à
» tout... comme sa mère... Nous lui avons fait donner
» une brillante éducation, la musique, le dessin,
» la danse...

» — J'ai eu le plaisir de voir ma filleule. Elle est » fort bien; elle a l'air fort doux.

» — Et puis les langues à la mode, l'italien, l'an- » glais!... elle sait tout. Écoutez donc! on n'a qu'un » enfant; on en est fier, c'est naturel; et encore, si » j'ai eu cette fille-là c'est bien un coup de la Pro- » vidence; vous vous rappelez? J'étais en voyage... » j'avais laissé ma femme malade: pas du tout, c'est » qu'elle était enceinte... Elle ne s'en doutait pas » ni moi non plus; aussi quand je revins au bout » d'un an, comme je fus surpris et enchanté d'être » père!...

» — Et les affaires, monsieur Grillon? vous y avez » renoncé, je crois? — Malheureusement, je n'ai j'a- » mais pu avoir d'autres enfans depuis; je n'ai que » cette fille-là..... j'aurais désiré aussi un garçon. » Enfin... que voulez-vous?... L'homme propose!... » Et vous, monsieur Guerreville, vous avez des en- » fans?

» — Oui, monsieur, j'ai une fille, mais elle ha- » bite loin de Paris.

» — Vous ne savez pas pourquoi je suis venu, » je vais vous le dire. D'abord pour avoir le plaisir » de vous voir... Mais ensuite, comme nous désirons » vivement renouer la connaissance, nous voulons » vous avoir à dîner... vous avez refusé à ma fille » hier... c'est pourtant votre filleule...

» — Monsieur, c'est qu'il m'était impossible d'ac- » cepter.

» — Alors ma femme m'a dit : Grillon, va toi- » même engager M. Guerreville; c'est peut-être parce

» que tu n'as pas accompagné ta fille qu'il a refusé.

» — Oh ! je vous prie de croire que ce n'est pas » ce motif. — Aussitôt, je suis parti, et me voilà. Je » viens prendre votre jour... celui que vous vou- » drez... cela nous est parfaitement égal... nous dî- » nons tous les jours... Voyons, lequel vous va le » mieux?...

» — En vérité, monsieur Grillon, je suis bien » sensible à votre démarche... mais je ne suis pas » très-bien portant... vous voyez même mon mé- » decin...

» — Eh bien, après-demain ; ça vous va-t-il?...

» — J'ai l'honneur de vous dire que je suis peu » disposé à dîner en ville ; et...

» — Ou samedi, si vous aimez mieux, puisque » ça nous est égal. D'abord... moi, je ne m'en vais » pas, sans avoir votre promesse. »

M. Guerreville voit qu'il n'y a pas moyen d'échapper au dîner de M. Grillon. Peut-être aussi une voix secrète lui dit-elle qu'il doit au moins de la reconnaissance à l'amitié qu'on lui témoigne. Ces réflexions le décident, et il répond :

« Eh bien! monsieur, d'aujourd'hui en quinze, » j'aurai le plaisir d'aller dîner chez vous.

» — D'aujourd'hui en quinze, c'est un peu long... » Enfin, n'importe! c'est dit... et nous ne vous lais- » serons pas oublier votre promesse... j'aurai l'hon- » neur de vous revoir.

» — Oh ! vous pouvez compter sur moi !...

» — Et puis votre filleule viendra vous voir... cette » espiègle Agathe... elle aime beaucoup son parrain...

» elle ne fait plus que nous parler toute la journée
» de son parrain... Il est vrai que quand ce n'est pas
» elle, c'est ma femme qui parle de vous. Elle a été
» charmante, ma femme... Adieu, monsieur Guer-
» reville; je m'en vais, car l'heure du dîner appro-
» che, et je suis très-exact... ainsi, d'aujourd'hui
» en quinze. Avez-vous notre adresse?...
» — Oui, monsieur, madame me l'a dite. — Te-
» nez, la voici... et à cinq heures précises, s'il vous
» plaît... D'ailleurs, votre filleule aura l'avantage de
» venir vous présenter ses hommages... elle ne parle
» plus que de son parrain.
» — J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. —
» Oh! Agathe vous aime beaucoup... Bien le bon-
» jour, monsieur Guerreville, enchanté de renouer
» connaissance... à cinq heures précises!... »
M. Grillon est parti; le docteur sourit en regardant M. Guerreville, et lui dit:
« Vous avez bien fait d'accepter cette invitation,
» car il est probable que, sans cela, le papa, la ma-
» man, et votre filleule seraient venus tour-à-tour
» vous la renouveler.
» — Oui... j'ai dû céder; mais, vous le voyez,
» docteur, à Paris même, on n'est pas toujours maî-
» tre de faire ce qu'on veut; il faut aller dans le
» monde malgré soi... — Puisque vous cherchez
» quelques personnes dans cette ville, ce n'est pas
» en vivant dans la retraite que vous les découvri-
» rez... — Vous avez raison... mais il y a des mai-
» sons où je ne désirais pas retourner... — Il paraît
» cependant que la famille Grillon vous porte beau-

» coup d'attachement? — Docteur, est-ce que vous
» n'avez pas éprouvé quelquefois que les avances et
» les grandes démonstrations d'amitié de certaines
» gens nous éloignent plus qu'elles ne nous attirent?...
» — Oh! si fait. Parbleu!... je l'ai remarqué sou-
» vent... c'est qu'en général il ne faut jamais vou-
» loir prendre de force ni l'amour ni l'amitié : ce
» sont de ces sentimens qui doivent venir d'eux-
» mêmes, tout naturellement, et qui reculent quand
» on les pousse. Mais si nous allions voir ce traiteur
» à vingt-cinq sous? — Volontiers. »

Au moment où ces messieurs vont sortir du salon, Georges en ouvre la porte, et dit :

« Voilà monsieur Jules qui demande à monsieur
» Guerreville la permission de lui dire deux mots.

» — Encore! » s'écrie M. Guerreville, en faisant un mouvement d'impatience, « est-ce qu'on ne me
» laissera plus un instant de repos?

» — Que je ne vous gêne pas, » dit le docteur, « je
» vais passer dans une autre pièce. — Non, non, res-
» tez... Eh bien! où est-il ce M. Jules?... voyons,
» qu'il entre!... »

Georges retourne vers le jeune homme qui attend dans l'antichambre; et bientôt Jules s'avance timidement dans le salon où l'air d'humeur et le ton brusque avec lequel M. Guerreville l'accueille lui font monter la rougeur au visage.

« Que me voulez-vous, monsieur? — Monsieur, je
» vous demande bien pardon si j'ai pris la liberté de
» revenir si vite vous déranger... — Qu'est-ce qu'il
» y a... — C'est que je voulais vous dire, parce que

» vous aviez paru désirer savoir... c'est pour... — Ex-
» pliquez-vous mieux que cela, monsieur ; je ne vous
» comprends pas... »

Le pauvre Jules est entièrement décontenancé par ces mots ; il baisse les yeux, murmure quelques paroles inintelligibles, et ne sait s'il doit rester ou se retirer. Le docteur, touché de l'embarras du jeune homme, s'approche de M. Guerreville, et lui dit tout bas : « Ce pauvre garçon, il ne sait plus où il en
» est, il a l'air timide, et votre accueil ne lui fera pas
» trouver ce qu'il veut dire. »

M. Guerreville se retourne, regarde Jules, puis serre la main du docteur en lui répondant : « Vous avez
» raison, je suis injuste, j'ai tort... »

Et, s'approchant de Jules, qui a l'air d'avoir envie de pleurer, il lui frappe sur l'épaule, en lui disant d'un ton plus doux :

« Eh bien !... voyons, mon ami, qu'avez-vous à me
» dire ?... à me demander ?... »

Le front du jeune homme s'éclaircit et il répond tout d'un trait :

» — Monsieur, je vous ai parlé de M. Tristepatte,
» professeur de déclamation... et vous avez eu la bonté
» de me promettre de venir un jour m'entendre chez
» lui, afin de juger de mes dispositions pour le théâtre.
» Je voulais vous dire, monsieur, qu'après-demain il
» y aura grande leçon sur les midi : on jouera des
» fragmens de *Zaïre* et de *l'École des Vieillards* ; enfin
» on pourra beaucoup mieux juger les élèves. Je dois
» jouer un grand rôle ; et si vous pouviez venir m'en-
» tendre...

» — Eh bien! j'irai, monsieur Jules, puisque vous
» le désirez... — Ah! monsieur, cela me fera bien
» plaisir... Vous savez l'adresse de M. Tristepatte, rue
» du Petit-Hurleur. — Oui, vous me l'avez donnée;
» je pense que vous ne trouverez pas mauvais que
» monsieur m'accompagne, s'il en a le loisir. — Oh!
» bien au contraire, monsieur, amenez autant de per-
» sonnes que vous voudrez... cela fera même grand
» plaisir à mon professeur ; il nous recommande
» bien d'engager nos connaissances à venir nous en-
» tendre, parce que cela fait un public, et que
» cela nous habitue à jouer devant le monde; et
» quand nos amis ne viennent pas, alors il va
» chercher les voisines et les portiers du quartier,
» parce que cela fait toujours un petit public ;
» mais, par exemple, si vous passiez chez nous, vous
» ne parleriez pas de cela à ma mère, ni à mon père...
» — Soyez tranquille, vous m'avez donné votre con-
» fiance, je n'en abuserai pas. — Ainsi, après-demain,
» monsieur!... — Oui, monsieur Jules. — Je vous
» demande mille pardons de la liberté que j'ai prise...
» C'est que j'étais bien aise de vous prévenir. —
» C'est très-bien; au revoir. — Messieurs, j'ai bien
» l'honneur de vous saluer!... »

Jules s'éloigne presqu'à reculons afin de pouvoir encore saluer plusieurs fois; lorsqu'il est parti, Jenneval s'écrie : « Il est fort bien, ce jeune homme...
» ses manières ont encore la candeur, la timidité de
» l'adolescence; mais ce que je ne comprends pas,
» c'est qu'il vienne vous prier d'assister à ses essais

» dramatiques! et que vous ayez promis d'aller en-
» tendre le cours du professeur Tristepatte...

» — Que voulez-vous, docteur? j'avais sans doute
» quelques motifs pour ne point refuser à ce jeune
» homme... sa mère me l'a fortement recommandé,
» mais il a la passion du théâtre, et je crains que
» cela ne compromette son avenir. Si vous n'avez
» rien de mieux à faire après-demain dans la jour-
» née, et que vous vouliez venir avec moi chez ce
» maître de déclamation...

» — Oh! j'accepte de grand cœur; entendre réci-
» ter *Zaïre* et *l'École des Vieillards*, rue du Petit-Hur-
» leur, cela doit être fort curieux, et, pour tout au
» monde, je ne manquerais pas cette occasion. J'ai
» entendu quelquefois, au Conservatoire, les élèves
» de la classe de déclamation, mais je suppose que
» ce doit être beaucoup plus piquant chez M. Tris-
» tepatte. En attendant, si nous essayions d'aller dî-
» ner? — Partons vite de peur qu'il ne m'arrive en-
» core quelque visite... »

M. Guerreville et le docteur dirigent leurs pas vers le quartier latin, et ils ne tardent pas à trouver un restaurant à vingt-cinq sous.

Ils entrent dans un vaste salon garni de tables, entre lesquelles il ne reste que fort juste le passage d'une personne; presque toutes ces tables sont occupées, et souvent la même sert à plusieurs écots. Là se fait un mouvement perpétuel de plats, d'assiettes, de garçons; vous entendez comme un bourdonnement, causé par le bruit des fourchettes, des verres et des mâchoires; puis, de tous les points de la salle, ces cris qui se re-

nouvellent sans cesse : « Du pain! garçon! ici, du
» pain!... »

Ce n'est pas sans peine que le docteur parvient à trouver deux places sur une moitié de table à laquelle sont assis deux jeunes gens, dont l'un a une superbe barbe à la François Ier, et l'autre un nœud de cravate plus large que le fond de son chapeau. Le premier se dispute avec le garçon :

« Je vous ai demandé un pot de crême. — Mon-
» sieur, il n'y en a plus. — Je vous en ai demandé
» en arrivant. — Monsieur, il n'y en avait plus. —
» Voilà huit jours qu'il n'y en a plus, n'importe à
» quelle heure j'en demande... Alors il faut dire tout
» de suite qu'on n'en fait pas... ou bien si vous en
» faites deux douzaines pour deux cents personnes qui
» viennent dîner ici, c'est une mauvaise plaisanterie...
» je ne dînerai plus ici... et tous mes amis feront
» comme moi... nous irons ailleurs, et votre établis-
» sement sera perdu!... parce que c'est nous qui l'a-
» vons fait prospérer, et nous saurons bien le faire
» tomber quand nous voudrons... »

En disant ces mots, le jeune homme se lève, jette avec colère sa serviette sous la table, et sort d'un air menaçant en murmurant les mots de gargotte et de taudis. « Voyez cependant à quoi tiennent les fortu-
» nes... » dit le docteur « voilà un établissement sur
» le penchant de sa ruine..... pour un petit pot de
» crême!... les révolutions n'ont quelquefois pas de
» causes plus graves.

» — Bath! » dit le garçon en ôtant le couvert du jeune homme qui vient de partir, « il sera encore bien

» content de revenir demain... s'il fallait les écouter » tous, on ferait des chatteries de trente sous pour » leur dessert... et notez encore qu'ils mangent du » pain, que c'est effrayant... Qu'est-ce que ces mes- » sieurs prennent?..... il n'y a plus que du bifteck, » du veau à la bourgeoise, et des épinards... — Alors » vous nous donnerez des épinards, du bifteck et du » veau. — Comme ça, ces messieurs n'attendront » pas... »

Pendant qu'on les sert et qu'ils attaquent le dîner à vingt-cinq sous, le jeune homme au gros nœud de cravate, placé près d'eux, s'amusait à renverser le contenu d'une poivrière dans un moutardier, puis il glissait des poignées de sel dans une carafe, et tâchait de faire entrer des croûtes de pain dans un huilier.

« Élevez donc des établissemens philanthropiques, » dit Jenneval, « pour en être ainsi récompensé. Tous » ces jeunes gens seraient fort embarrassés s'il n'y » avait pas de traiteurs à bon marché. Ici, à vingt-cinq » sous, ils ont du potage, trois plats au choix ou à » peu près, un dessert, un carafon de vin, et du pain » à discrétion, et en vérité, tout cela est mangeable, » surtout lorsqu'on a l'appétit dont ces messieurs » paraissent pourvus. Eh bien! leur bonheur est de » mêler le poivre et le sel, de perdre l'huile ou la » moutarde, enfin de causer le plus de tort possible » à celui qui a entrepris de les sustenter à bas prix. » Faites donc du bien aux hommes, et croyez à leur » reconnaissance!... »

M. Guerreville secoue la tête en poussant un léger soupir. Tout en dînant, il parcourt des yeux le salon,

il examine tous les visages, puis il retombe dans ses réflexions, que le docteur n'essaie pas de dissiper quand M. Guerreville semble très-attristé; car Jenneval avait aussi pour principe qu'on ne peut pas forcer les gens à être gais, et que pour les faire sourire, il faut savoir choisir le moment.

Dans les restaurans à prix fixe, on vous sert très-vite; il semble même que l'on vous donne coup sur coup tout ce que vous demandez, afin de vous obliger à vous presser pour faire place à d'autres.

Le docteur et M. Guerreville n'ont pas fait un long séjour chez le traiteur; ils sont sortis, l'un plus pensif et plus triste qu'en y entrant, l'autre en disant : « Ça n'est pas trop mauvais; mais je n'y re-
» viendrai pas... »

Après avoir marché quelque temps en silence, Jenneval dit enfin à son compagnon :

« Vous me semblez ce soir plus soucieux encore
» que ce matin ; auriez-vous vu chez ce traiteur quel-
» qu'un... qui vous ait rappelé vos peines?...
» — Non, docteur... non... ah! plût au Ciel que
» j'eusse rencontré ceux qui les connaissent..... qui
» les causent..... mais rien... jamais rien... et voilà
» ce qui me désespère! En vain je vais partout, en
» vain je m'informe et parcours cette ville, aucun
» indice qui me mette sur la trace de celle que je
» cherche. Quelquefois, vous l'avez vu, j'essaie de
» sourire, d'avoir du courage..... de me distraire
» même; mais si vous saviez combien cela m'est im-
» possible?... Au fond de mon cœur, j'ai toujours la
» même douleur, le même souvenir; puis enfin,

» las de me contraindre, j'ai besoin de rêver, de
» gémir, de me trouver libre d'être malheureux!...
» Adieu, docteur..... adieu, nous nous reverrons
» demain. »

Jenneval n'essaie pas de retenir M. Guerreville; il sait que des consolations mal placées importunent et ne consolent pas; il laisse son ami regagner seul sa demeure et se dit : « Attendons qu'il m'ait donné sa
» confiance... alors seulement j'essaierai de prendre
» la moitié de ses peines! »

Le lendemain, dans la matinée, M. Guerreville, qui est sorti de bonne heure pour parcourir un quartier éloigné du sien, s'en revenait lentement sur les quais, lorsqu'une exclamation poussée près de lui, et accompagnée d'un bruit assez fort, lui fait lever les yeux.

Un porteur d'eau est arrêté devant M. Guerreville, et il a posé si brusquement sur le pavé les deux seaux qu'il portait, qu'une partie de l'eau qu'ils contenaient forme une mare à ses pieds. Cet homme regarde M. Guerreville avec une expression de joie, de bonheur difficile à décrire; il veut parler, mais son émotion est telle qu'il ne peut prononcer que des mots entrecoupés :

« C'est lui..... ah! mon Dieu!..... c'est.....
» queu plaisir!..... de joie..... de..... que je suis
» content!.....

» — C'est Jérôme! » s'écrie à son tour M. Guerreville, qui vient de reconnaître le porteur d'eau; et il tend sa main à l'Auvergnat qui semble d'abord

craindre de la toucher, la prend avec respect, puis la serre d'une force à la briser.

« — Oui, c'est moi, monsieur... monsieur mon
» bienfaiteur!

» — Que dites-vous là, Jérôme, pour un faible
» service! — Oh! que si fait, monsieur, que c'est
» un grand service... et que vous m'avez bien sauvé
» de la peine, de la misère, de tout le diable et son
» train qui était chez moi... Oh! vous êtes ben mon
» bienfaiteur... Votre secours, voyez-vous, ça ma
» rendu la tranquillité, et avec elle la santé est re-
» venue bien vite... Oh! dame, c'est que j'étions ben
» pauvre!... quoique je tâchions de rire encore pour
» ne pas attrister ma pauvre petite Zizine! Oh! quand
» elle m'a apporté tout ce que vous aviez mis dans
» son tablier... elle était si contente aussi, cette chère
» enfant... et puis elle aurait tant voulu vous remer-
» cier... surtout quand elle a vu que je pleurais de
» joie!...

» — Assez... assez, Jérôme, laissons cela! — Oh!
» non, monsieur; il faut que je me soulage!... il y
» a si long-temps que je désirais vous rencontrer
» pour vous témoigner ma reconnaissance... Voyez-
» vous, ça m'étouffait de garder tout ça sur mon
» cœur... Pardon, monsieur, si je me permets de
» vous parler comme ça dans la rue... mais je ne
» peux vous voir autre part.

» — Jérôme! je ne suis pas de ces personnes qui
» croiraient se compromettre en causant avec un por-
» teur d'eau, en serrant la main d'un ouvrier. J'ai
» vu beaucoup de gens prêchant l'égalité dans leurs

» écrits, et fort peu abordables pour leurs inférieurs ; » moi, qui ne prêche rien parce que je n'espère con- » vertir personne, je n'ai jamais pensé que l'on pût » rougir de causer avec un honnête homme, quelle » que fût sa profession. Je suis content aussi de vous » avoir rencontré, car plus d'une fois j'ai pensé à » vous... votre position, votre tendresse pour votre » enfant m'avaient vivement intéressé. Et mainte- » nant êtes-vous plus heureux ?

» — Heureux..... oh ! dame, monsieur..... c'est si » l'on veut... je suis ben heureux d'une façon, parce » que maintenant je me porte bien, et je peux gagner » ma vie... mais d'un autre côté... je ne suis pas si » joyeux quand je rentre chez moi... parce que je » n'y trouve pus ma petite que j'aimais tant à faire » sauter sur mes genoux, et entendre babiller...

» — Comment, vous n'avez plus votre fille ? — Je » m'en vas vous expliquer ça, si vous voulez bien le » permettre : Quand vous m'avez eu donné de quoi » payer mon propriétaire, c'est ce que je commençai » par faire ; mais il me fit dire, par son méchant » savetier de portier, qu'il n'en fallait pas moins dé- » ménager au terme, parce qu'il voulait son loge- » ment. Moi je dis, ça m'est égal, puisqu'il ne peut » plus me retenir mes meubles, je trouverai toujours » ben un grenier aussi beau, et dès que je fus sur » pied, ce qui ne fut pas long, je me mis en re- » cherche d'un autre gîte ; je trouvai mon affaire » dans une belle maison de la rue Saint-Honoré, et » où le portier était un bon homme qui ne rudoyait » pas le pauvre monde. Au bout de dix jours, nous

» étions installés dans notre nouveau local, au
» sixième; mais un escalier qui n'était pas un casse-
» cou, du moins. Si ben que ma petite Zizine des-
» cendait assez souvent soit pour aller chez la frui-
» tière, soit pour jouer un peu avec la petite du
» portier, qui était de son âge; or donc, il se trouva
» qu'il demeurait au premier dans la maison une
» demoiselle avec sa mère. Oh! mais c'était des gens
» riches... des gens hupés!... ça n'empêche pas que
» la demoiselle remarqua ma Zinzinette en la ren-
» contrant dans l'escalier. Dame, vous savez, mon-
» sieur, qu'elle est ben gentille, cette chère enfant...
» qu'elle vous a un air si raisonnable, si sensé, qu'on
» lui donnerait vingt ans... si elle n'était pas si pe-
» tite... Si ben que la demoiselle du premier com-
» mença par causer avec Zizine, puis, contente de
» ses réponses, la fit entrer chez elle, lui donna des
» sucreries, des gâteaux, des petits bonnets; enfin,
» ça devint au point que la demoiselle ne pouvait
» plus être un jour sans voir la petite, et que Zizine
» passait toutes les journées chez elle. Moi je savais
» cela, et vous entendez ben que je ne pouvais pas
» en être fâché, car je me disais : Cette chère enfant
» sera mieux au premier qu'au sixième! Et tous les
» jours la petite remontait avec de nouveaux présens
» que ces bonnes dames lui avaient faits. Mais voilà
» qu'un jour elles me font aussi prier d'entrer chez
» elles : ça me surprend d'abord un peu; mais c'est
» égal, je m'arrange proprement et je me rends chez
» madame Dolbert... c'est le nom de cette dame. On
» me fait entrer; je trouve la mère et la fille, et puis,

» comme de coutume, ma Zinzinette qui jouait avec
» deux ou trois poupées. La vieille dame (car, au
» fait, c'est pas la mère, c'est la grand'mère de
» mamzelle Stéphanie, qui n'a pus qu'elle de pa-
» rens...), la vieille dame vint donc à moi et me
» dit : « Jérôme, ma petite-fille aime tendrement
» votre petite... vous êtes veuf et ne pouvez guère
» vous occuper d'elle; si vous voulez consentir à la
» laisser avec nous, nous aurons pour elle les soins
» les plus assidus; nous lui ferons donner de l'édu-
» cation; elle a déjà tant d'esprit et de raison que
» ce serait un meurtre de ne pas cultiver les heu-
» reuses dispositions qu'elle a reçues de la nature. Ma
» petite fille se fera un plaisir de lui enseigner aussi
» la musique, le dessin; enfin, nous la traiterons
» comme notre enfant, et lorsqu'elle sera grande,
» outre qu'elle trouvera dans ses talens des res-
» sources contre l'infortune, ma Stéphanie s'engage
» encore à lui donner une petite dot quand elle vou-
» dra s'établir. Eh bien! Jérôme, consentez-vous à
» nous laisser cette enfant? » Ah, dame! monsieur,
» vous sentez ben qu'à cette proposition je deviens
» tout rouge..... tout pâle..... tout bouleversé!.....
» J'avais le cœur gros de plaisir et de peine!... Je
» crois même que des larmes coulèrent de mes yeux,
» car ma petite Zizine laissa tous ses joujoux et cou-
» rut dans mes bras, en me disant : « Est-ce que tu
» as du chagrin? » Je l'embrassai sans pouvoir ré-
» pondre d'abord, mais je la serrai bien fort contre
» mon cœur; il me semblait déjà que c'était pour
» la dernière fois... »

Ici, Jérôme s'arrête, car le souvenir de ce moment vient de faire encore venir des larmes dans ses yeux. M. Guerreville, qui n'est pas moins ému, lui serre la main en balbutiant : « Pauvre Jérôme! »

Le porteur d'eau pousse un gros soupir, puis reprend :

« Je ne fus pas ben long-temps à réfléchir; ça me » fendait le cœur de me séparer de ma Zizine; mais » c'était pour son bien, pour son bonheur; je con- » sentis...

» — Eh quoi! Jérôme, vous avez pu consentir à » vous priver de votre fille... de votre unique en- » fant..... de celle qui devait embellir vos vieux » jours?

» — C'était pour qu'elle fût plus heureuse, mon- » sieur; il me sembla que je ne devais pas, que je » ne pouvais pas m'y opposer...

» — Ah! vous avez accompli là un bien grand sa- » crifice!... — Ah! dame, oui! c'en était un sacri- » fice!... Cependant, ces dames qui virent mon cha- » grin, me dirent : « Vous pourrez voir votre fille » quand vous le voudrez, toutes les fois que vous le » désirerez. » Et cela me calma un peu. Quant à » Zinzinette, on lui dit seulement : « Ton papa veut » que tu couches ici, que tu demeures au premier, » au lieu de remonter au sixième; mais il viendra » te voir toutes les fois qu'il en aura le temps. » La » chère enfant ne voulait pas d'abord, elle jetait de » côté les jouets, et s'écriait : « J'aime mieux coucher » près de mon père! je ne veux pas le quitter!... » S'il mettait encore le feu à son lit, il n'aurait per-

» sonne près de lui pour l'éteindre!... » Pauvre mi-
» gnonnette! il me fallut avoir l'air de me fâcher
» pour la faire consentir à ne plus demeurer dans
» mon grenier! et encore se fit-elle promettre de
» pouvoir monter m'y voir souvent!... Voilà donc
» qui fut fait. Zizine resta chez madame Dolbert.
» Pendant les premiers jours, j'allai la voir souvent;
» ensuite un peu moins, car je craignais toujours de
» déranger, et je ne suis pas à mon aise devant ces
» belles dames; mais je pris courage, parce que je
» vis que la petite était ben soignée! Les choses en
» étaient là, quand, il y a six semaines, ces dames
» changèrent de logement; elles quittèrent la rue
» Saint-Honoré, pour aller demeurer sur le boule-
» vart de la Madeleine... Ah, dame! je pouvais pas
» déménager aussi, moi!... et puis, mes pratiques
» ne sont pas dans ce quartier-là!... Il me fallut
» donc voir s'éloigner ma petite!... et maintenant je
» n'ose pas aller la voir souvent; non qu'elle me té-
» moigne moins d'amitié... Ah ben! au contraire,
» la chère enfant me saute au cou dès qu'elle m'aper-
» çoit!... mais le travail me tient toute la journée,
» et le soir il faut manger et dormir, pour pouvoir
» recommencer le lendemain. Voilà, mon cher mon-
» sieur, ce qui m'est arrivé... C'est un grand bon-
» heur pour ma petite, qui va être élevée comme
» une belle dame; mais c'est une grande privation
» pour moi de ne plus pouvoir l'embrasser chaque
» soir et chaque matin! »

Jérôme a terminé son récit, et il passe encore son

mouchoir sur ses yeux; M. Guerreville semble tout aussi affecté en lui disant :

« Je désire, Jérôme, que vous n'ayez pas à vous » repentir de ce que vous avez fait... mais se séparer » de son enfant!... Enfin... vous pouvez toujours la » voir, au moins... pauvre petite!... Je conçois » qu'on ait pris pour elle cet attachement... elle est » vraiment intéressante... et sa protectrice se nomme, » dites-vous, madame Dolbert? — Oui, monsieur. — » Et demeure sur le boulevart de la Madeleine? — Au » coin de la rue Duphot. — Je tâcherai de m'infor- » mer... de savoir si, en effet, votre fille est bien. » Quant à vous, Jérôme, tenez, voilà mon adresse, » venez me voir... venez quelquefois me donner de » vos nouvelles, me parler de votre petite; je suis » père aussi, moi, et je n'aime pas ma fille moins » tendrement que vous n'aimez la vôtre... c'est pour » cela que j'aurai du plaisir à vous entendre. — Ah! » monsieur, c'est trop de bontés... je vous en remer- » cie ben; et certainement je profiterai de votre per- » mission... j'aurai cet honneur là... — Oui, venez » me voir, Jérôme, nous causerons de votre enfant; » adieu! »

M. Guerreville s'éloigne après avoir encore pressé la main de l'Auvergnat, et Jérôme se dit en reprenant ses seaux :

« Un si brave homme!... est-ce qu'il ne serait » pas heureux!... à quoi penserait la Providence » alors!... »

CHAPITRE X.

UN PROFESSEUR DE DÉCLAMATION.

Le docteur n'a pas oublié la proposition que lui a faite M. Guerreville de le mener chez un professeur de déclamation ; au jour indiqué par Jules, il va sur le midi prendre son ami, et tous deux se dirigent vers la rue du Petit-Hurleur.

« Je ne conseillerais pas au professeur d'établir un » théâtre dans ce quartier, » disait Jenneval en traversant la rue Bourg-l'Abbé, « je ne crois pas que » l'attrait du spectacle puisse faire braver la crotte » que l'on y trouve toute l'année ; il faut déjà beau- » coup de courage ou de vocation pour aller prendre » des leçons dramatiques rue du Petit-Hurleur.

» — Et que direz-vous de ceux qui viennent enten- » dre les élèves ? — Je dirai : Ce qu'on ne fait qu'une » fois par hasard a toujours quelque attrait, quand » ce ne serait que celui de la curiosité ! »

Arrivés rue du Petit-Hurleur, M. Guerreville s'arrête, avec son compagnon, au numéro que porte l'adresse : c'est une vieille et vilaine maison dont l'entrée est une allée fort sombre, dans laquelle on fait toutes sortes de choses qui engagent les personnes qui entrent à presser le pas. Au fond, sur la droite, en tâtonnant, on trouve un escalier ; et petit à petit, quand les yeux se sont faits à cette obscurité, on commence à apercevoir les marches, moitié en bois, moitié en plâtre, et une rampe sur laquelle on ne se sent pas le courage de mettre la main.

« Cette maison est horriblement sale, » dit M. Guerreville en regardant son compagnon.

« — C'est le vieux Paris, » répond le docteur en souriant ; « il y a des gens qui trouveraient cette mai-
» son admirable, parce qu'elle est moyen-âge... et ils
» appellent *Vandales* ceux qui jettent à bas ces cloa-
» ques infects, et qui bâtissent, à la place, des mai-
» sons claires, propres, aérées, et dans lesquelles on
» peut pénétrer sans crainte de se rompre le cou ;
» heureusement qu'en dépit de ces amateurs de l'an-
» tique, chaque jour Paris s'embellit, et, qu'après
» une visite forcée dans la rue de la Calandre ou des
» Hurleurs grand et petit, on peut aller respirer à
» son aise rue de la Paix ou de Rivoli. Mais il me
» semble que nous ferions aussi bien de ne pas nous
» arrêter dans cette allée.

» — C'est que je ne vois pas de portier ? — Un por-
» tier ! est-ce que l'on connaissait cela quand on a
» bâti cette maison ! Alors les bourgeois descendaient
» eux-mêmes ouvrir et fermer leur porte..... Mon-

» tons... nous finirons par trouver : mais ne nous ar-
» rêtons pas au premier, c'est inutile ; le professeur
» Tristepatte doit être logé plus haut. »

Ces messieurs arrivent au second, où il y a quatre portes sur une espèce de petit palier qui précède un corridor.

« Si nous frappions à une de ces portes? » dit M. Guerreville. « — Comme vous voudrez ; mais je
» suppose que le professeur demeure plus haut. »

M. Guerreville frappe à une porte, point de réponse ; à une seconde, point de réponse ; aux deux autres, même silence.

« Qu'est-ce que cela signifie, docteur? cette maison
» est-elle donc inhabitée?

» — Je la crois très-habitée, au contraire ; mais
» probablement par des ouvriers qui maintenant sont
» tous à leur ouvrage. Montons encore. »

Au troisième, une des portes est ouverte et laisse apercevoir une petite chambre dans laquelle, pour tout meuble, il y a un balai qui n'a presque plus vestige de crins. M. Guerreville entre dans cette chambre en frappant contre la porte ; on ne répond pas, mais bientôt des cris d'enfans partent d'une pièce qui est au fond. Le docteur, qui a suivi M. Guerreville, se décide à ouvrir une porte, et alors un tableau digne du pinceau de *Biard* vint s'offrir à leur vue.

Dans une chambre mal meublée, sans rideaux, et presque dépourvue de papier sur les murailles, il y a, d'un côté, une méchante couchette, de l'autre une espèce de berceau ; au milieu de la chambre, une table ronde, sur laquelle sont quelques tasses, du pain

et une assiette avec un gros morceau de fromage; sur la couchette est un enfant de trois à quatre ans, sale, mal peigné, mais fort et vigoureux. Dans le berceau est un autre enfant plus jeune, mais qui annonce aussi la force et la santé; enfin, dans une cheminée est allumé un fourneau sur lequel est placé un poêlon rempli de lait.

Au moment où le docteur ouvre la porte, les deux enfans poussaient des cris affreux : celui placé sur la couchette avait les yeux presque hors de la tête tant il mettait d'action dans sa douleur. Le plus petit, tout en braillant et faisant la grimace, élevait ses bras vers la cheminée, et se penchait tellement hors de son berceau qu'il semblait prêt à se laisser tomber dans la chambre.

« Ah, mon Dieu! qu'est-il arrivé à ces enfans? » dit M. Guerreville en entrant après le docteur, « ils » sont donc malades..... et leurs parens les laissent » ainsi seuls... Voyez donc, docteur, ce qu'il y a à » faire pour les soulager? »

Mais déjà le docteur riait aux éclats en montrant à M. Guerreville, d'un côté un chat qui s'enfuyait avec le morceau de fromage, et de l'autre le lait que le feu avait fait monter, et qui se répandait de tous côtés par dessus le poêlon. C'était là, en effet, ce qui faisait pousser de si grands cris aux deux enfans, chacun d'eux voyait s'enfuir son déjeûner et se désespérait de ne pouvoir le sauver.

Jenneval retire le poêlon de dessus le fourneau, reprend au chat le morceau de fromage, le replace sur l'assiette, et aussitôt les cris cessent, et les deux

marmots se contentent de crier dans divers tons : « J'ai faim, je veux manger... j'ai faim!... »

En ce moment une femme en fichu sur la tête entre dans la première pièce, d'où, apercevant chez elle deux étrangers, dont l'un tient un poêlon à la main, elle se met à crier presque aussi fort que ses enfans :

« Au voleur!... au secours!... il y a des voleurs » chez moi!... »

Et les enfans, entendant crier leur mère, recommencent à beugler aussi, sans savoir pourquoi, mais sans décesser.

Ce tintamarre inattendu étourdit tellement Jenneval que le poêlon lui échappe des mains, il tombe sur le chat qui reçoit sur sa tête le lait bouillant qui restait dans l'écuelle. Le chat échaudé jure, saute sur la table, casse les tasses, brise une bouteille; les enfans et leur mère crient encore plus fort, Jenneval rit aux éclats, et M. Guerreville seul reste calme et froid au milieu de ce désordre.

Deux vieilles femmes sortent de deux portes du carré, l'une en camisolle, en jupon de tricot collant sur ses hanches, un vieux foulard roulé autour de la tête, et tenant un roman à la main; l'autre, en robe noire, sur laquelle il semble que l'on doit avoir essuyé des plumes, a un chapeau d'étoffe qui n'a plus de couleur, et dont la passe peut servir en même temps de garde-vue, d'auvent et de parapluie.

Pendant que ces dames viennent s'informer de ce qui est arrivé, M. Guerreville s'est approché de la femme en fichu, et il est parvenu enfin à lui faire comprendre qu'il est entré chez elle pour demander

le logement de M. Tristepatte, et qu'au moment où elle a paru, son ami cherchait à sauver le déjeûner de ses enfans.

Jenneval, qui s'est calmé, relève le poêlon et le présente à la mère éplorée en lui disant :

« J'avais bien sauvé une tasse de lait... mais vos » cris sont cause que j'ai perdu le reste et que votre » chat a été cruellement puni de sa gourmandise!... » Cependant, comme je dois m'attribuer le dégât » commis par ce pauvre animal, je vous prie de » permettre que je le paie. »

Et le docteur mettait une pièce de cent sous sur la table, et comme tout ce que le chat avait brisé valait à peine trente sous, la mère des deux marmots se mit à faire force revérences et devint d'une excessive politesse, et les deux vieilles, qui étaient en observation sur le carré, se dirent : « Est-elle heu» reuse c'te madame Limousse!... V'là son chat qui » lui rapporte de l'argent!... Le mien ne m'a jamais » rapporté que des malpropretés et des désagré» mens!... — Il y a des gens qui ont du bonheur en » tout!... Moi, j'ai trouvé dix superbes chiens dans » ma vie! et pour ceux-là il n'y avait ni affiche, ni » récompense honnête, je les nourrissais pendant des » semaines, on ne les réclamait pas!.. J'attrapais des » puces, et pas autre chose!... que c'est à dégoûter » de la bienfaisance. »

Avant de s'éloigner, M. Guerreville s'adresse encore à la mère des deux enfans :

« Dites-moi, madame, vos enfans criaient bien » fort, et demandaient à manger quand nous sommes

» arrivés, est-ce qu'ils n'ont point encore déjeûné?
» — Non, monsieur. — Quoi... si tard! il est plus
» de midi et demi. — Ah! dame! monsieur, que
» voulez-vous, je fais des ménages, il faut que je sorte
» de bonne heure... J'en ai trois dans ce moment-ci,
» je ne peux pas rentrer qu'ils ne soient faits.....
» — Et si vous en aviez cinq... six?... — Dame! mes
» enfans déjeûneraient plus tard encore! mais ça ne
» leur fait rien, ils y sont accoutumés. — Ne pour-
» riez-vous mettre leur déjeûner près d'eux, sur leur
» lit. — Ah ben! oui!... ils mangeraient trop vite!...
» ils s'étoufferaient, ces chers amours!

» — Singulière manière d'aimer et d'élever ses
» enfans! » dit Jenneval en sortant de la chambre.
« Mais à propos, et M. Tristepatte?

» — C'est au-dessus, messieurs, c'est-à-dire encore
» un étage et demi... D'ailleurs vous verrez écrit sur
» la porte son nom et son état. »

Ces messieurs remontent, en passant devant les deux vieilles voisines qui leur font de profondes révérences. A l'étage supérieur, ils aperçoivent, dans un couloir, un autre fragment d'escalier qui n'a que huit marches et conduit à une porte, sur laquelle on a écrit avec du blanc d'Espagne :

« *École de déclamation. Cours tous ls e jours. Tirez*
» *le cordon.* »

Il y avait en effet, au milieu de la porte, un trou d'où sortait un cordon, et après lequel on avait noué un morceau de cerceau pour que l'on eût plus de facilité à le tirer.

« On n'accusera pas le professeur Tristepatte de sé-

» duire ses élèves par le luxe des décors et des cos-
» tumes! » dit Jenneval en saisissant le cordon et le morceau de bois. « Tout ici annonce une grande sim-
» plicité... je suis curieux de voir le reste. »

Il tire le cordon, la porte s'ouvre, ils entrent dans un couloir, au bout duquel est une autre porte; en approchant ils entendent parler à haute voix et avec chaleur, et ils jugent que le cours est commencé.

Le docteur tourne une clef qui est à cette porte, il ouvre, et invite M. Guerreville à être son introducteur dans ce sanctuaire dramatique.

C'était une grande pièce recevant du jour par en haut, et qui aurait pu passer pour un atelier de peintre si on y avait aperçu des tableaux; au fond, et dans toute la largeur, étaient dressés des tréteaux couverts de planches qui se trouvaient plus haut que le sol d'un pied et demi, c'était le théâtre; de chaque côté de ces tréteaux, un lambeau de tapisserie attaché au plafond par une ficelle et des clous, c'étaient les coulisses; enfin, sur un vieux canapé en velours d'Utrecht, placé dans un côté de la salle, et qui semblait avoir servi à faire de la salade, on voyait pêle-mêle un casque, un turban, une toge, une épée, un manteau en serge, une tunique, une ceinture, c'était le magasin de costumes.

Quand ces messieurs ont ouvert la porte, personne ne se trouvait sur le théâtre; une jeune fille était assise dans un coin de la pièce et paraissait étudier un rôle dans une brochure. Un jeune homme, habillé assez mesquinement, mais doué d'une forêt de cheveux qu'il avait relevés en l'air de manière à se faire

une crinière de lion, arpentait dans la salle en gesticulant et déclamant avec tant de feu que des gouttes de sueur coulaient le long de ses joues.

Enfin, dans un fauteuil à roulettes placé en face des tréteaux, était assis le professeur Tristepatte. C'était un homme approchant de la soixantaine, mais qui mettait tous ses soins à dissimuler les effets du temps, qu'il n'attribuait lui-même qu'aux fatigues de sa profession. Sa figure moutonne, mais assez agréable, ses yeux d'un bleu un peu trop clair, sa taille assez bien prise et sa jambe fort bien tournée, avaient dû lui valoir des succès dans l'emploi des amoureux ; mais, avec les années, il avait pris du ventre, ses yeux s'étaient bouffis, et son visage considérablement chiffonné. Pour se conserver toujours un physique de jeune premier, M. Tristepatte portait un corset qui lui comprimait le ventre; il avait une perruque blonde bien joliment bouclée ; enfin, il portait un col de crinoline extrêmement serré, et derrière lequel, avant de fixer la boucle, il tâchait de faire passer tous les plis de son visage, en sorte que sa peau semblait attachée derrière sa tête avec des épingles.

Tel était le professeur qui était alors enveloppé dans une grande redingote blanchâtre, sous laquelle il portait presque toujours une culotte, afin de laisser voir sa jambe. En apercevant deux étrangers dont la tournure annonce des personnes comme il faut, M. Tristepatte a vivement quitté son fauteuil à roulettes pour aller les recevoir.

« Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer, je vous » en prie. — Est-ce à monsieur Tristepatte, profes-

» seur de déclamation, que nous avons l'honneur de
» parler? — A lui-même… désolé de vous recevoir
» dans ce négligé… mais je faisais répéter un élève…
» si vous vouliez passer dans ma chambre à cou-
» cher?… »

Ces mots étaient accompagnés de force saluts, tels qu'on les fait quand on porte l'épée et l'habit à paillettes; mais M. Tristepatte avait si souvent rempli l'emploi de marquis, qu'il en avait, peut-être à dessein, conservé toutes les manières; et très-souvent, en parlant, il se jetait son mouchoir sous un bras, puis le faisait passer sous l'autre, comme si c'eût été un chapeau à ganse d'acier.

M. Guerreville arrête M. Tristepatte, au moment où le professeur allait ouvrir la porte d'une autre pièce.

« Monsieur, nous sommes très-bien ici….. et,
» loin de vouloir vous déranger dans vos leçons,
» nous serons, si vous le permettez, charmés d'y as-
» sister…..

» — Comment donc, messieurs, mais ce sera beau-
» coup d'honneur pour moi et pour mes élèves…..
» Vous avez peut-être le projet de jouer une comédie,
» un proverbe en société… et vous désirez prendre,
» comme on dit, l'habitude des planches?….. Vous
» faites bien, vous avez parfaitement raison….. cela
» est très-nécessaire, surtout pour les *entrées* et les
» *sorties*. En général, les gens du monde qui veulent
» jouer la comédie manquent presque toujours leurs
» *entrées* et leurs *sorties*, et c'est là le grand écueil,
» messieurs!… Oh! ne vous y trompez pas!… c'est
» fort difficile….. on entre bien encore, mais c'est

» pour sortir... sans montrer son derrière au pu-
» blic..... Oh! il faut étudier!...... il faut tra-
» vailler cette partie-là pendant long-temps!.....
» et je me flatte d'avoir donné là-dessus d'excellens
» principes..... »

Tout en parlant, le professeur a fait voltiger plusieurs fois son mouchoir d'un bras sous l'autre, avec l'adresse d'un joueur de gobelets, et M. Guerreville, impatienté de son bavardage, semblait déjà disposé à montrer à M. Tristepatte, qu'il savait faire une sortie; enfin, le professeur a repris haleine pour saluer et se moucher; le docteur profite de ce moment pour lui dire :

« Nous n'avons pas l'intention de jouer la comédie;
» mais nous venons pour entendre un de vos élèves,
» auquel nous nous intéressons beaucoup.

» — Un de mes élèves... lequel? — Un jeune
» homme nommé Jules. — M. Jules... ah! charmant
» garçon, charmant élève, plein de dispositions pour
» les *Gavaudan* et les *Fleury*..... un peu d'embarras
» dans l'organe, dans la manière de respirer, mais
» cela se fera... je le formerai... j'en ai formé bien
» d'autres : *Talma* m'écoutait, messieurs, *Talma*
» prenait de mes avis, il suivait mes conseils... don-
» nez-vous donc la peine de vous asseoir, messieurs,
» et il ne s'en trouvait pas plus mal... c'est moi qui lui
» donnai l'inflexion de son *qu'en dis-tu?* de *Manlius*;
» *Talma* le disait fort bien, car il lui eût été, je
» crois, difficile de mal dire; mais l'inflexion venait
» du nez, et l'effet était manqué; moi, je lui dis :
» Mon ami..... car *Talma* exigeait que je l'appelasse

» son ami; je lui dis : Mon ami, veux-tu faire un » effet monstrueux avec ce *qu'en dis-tu?* eh bien! » prends moi ton *qu'en* dans la gorge..... et jette le » *dis-tu* avec ton palais. Le lendemain il le fit, et la » salle croula sous les applaudissemens. Placez-vous » là... en face de mon théâtre... vous serez fort bien » pour juger les effets... Mes élèves ne vont pas tar- » der à se réunir... nous avons aujourd'hui grande » classe..... c'est-à-dire qu'on jouera des fragmens » chacun dans son emploi : c'est une fort bonne ma- » nière de former les talens. M. Jules ne peut tarder » à venir... En attendant, si vous voulez bien me » permettre de finir la grande scène d'*OEdipe* avec » monsieur...

» — Faites, monsieur, et de grâce ne vous occu- » pez pas de nous. — Trop heureux, messieurs, si » j'avais toujours un public aussi capable d'apprécier » les bonnes traditions!..... Bonjour, Brûlard, bon- » jour, mon garçon. »

Ces mots s'adressaient à un jeune homme qui venait d'entrer dans la classe; son costume semblait annoncer un garçon épicier; il avait la casquette et le petit tablier vert retroussé sur le côté. Celui qui déclamait à l'arrivée de M. Guerreville et du docteur avait toujours continué de parler tout seul, et de gesticuler en arpentant la salle, probablement pour entretenir sa chaleur; et il avait grand soin de passer sa main dans ses cheveux pour les tenir en l'air; le garçon épicier a été lui dire bonjour, l'autre lui a serré la main, sans lui répondre, et en continuant de déclamer.

« Voyons, monsieur Alfred, nous allons finir votre » scène d'*OEdipe,* » dit M. Tristepatte, en s'adressant à l'élève qui est toujours en mouvement. « Made- » moiselle Joséphine, étudiez bien votre rôle de » *Zaïre*, nous en jouerons tout un acte tout-à-l'heure » sur le théâtre. »

La jeune personne qui est assise, répond : « Oui, » monsieur, » sans quitter des yeux sa brochure. Le professeur se tourne vers le nouveau venu :

« Brûlard, voulez-vous faire Icare dans *OEdipe?* » — Tout ce que vous voudrez, monsieur Triste- » patte. — Nous allons prendre la scène troisième » du cinquième acte; je vais dire Phorbas, et comme » cela, ça aura une certaine couleur... Vous savez le » rôle d'Icare? — Oh! très-bien... mais je ne me le » rappelle pas du tout; si vous aviez la pièce..... — » Si j'ai la pièce!... il me demande si j'ai Voltaire!... » moi! Tristepatte... si j'ai Voltaire!..... Il est vrai » que je pourrais me passer de l'avoir, vu que je le » sais par cœur..... Tenez, Brûlard, voici le volume » où est *OEdipe*..... Bonjour, madame Grignoux..... » vous avez amené votre fille, c'est fort bien... nous » allons travailler tout-à-l'heure. »

Madame Grignoux était une femme de quarante et quelques années, tournure d'ouvreuse de loges; chapeau qui pouvait lutter avec celui de la voisine de madame Limousse; un grand sac vert, un énorme cabas duquel s'échappait une demi-douzaine de flûtes d'un sou; de la prétention dans le parler et dans le sourire, et conduisant une petite fille de treize à quatorze ans, dont les souliers étaient attachés avec des

lambeaux de rubans, et le reste du costume à l'avenant.

« Cela promet d'être fort amusant, » dit le docteur en se penchant à l'oreille de M. Guerreville, qui ne peut s'empêcher de sourire en voyant le professeur jeter sur son épaule un pan de sa grande redingote, comme s'il eût porté un manteau.

« Commençons-nous? » demande M. Alfred, en passant encore à travers ses cheveux des doigts qui lui servent de démêloir.

« Oui... m'y voici... OEdipe est avec Icare lorsque
» j'arrive... Je fais mon entrée... »

Pour que son entrée fasse plus d'effet, M. Tristepatte va ouvrir la porte qui donne sur le couloir, et se place au fond d'où il commence à marcher à pas mesurés, s'arrêtant à chaque jambe qu'il pose pour pousser un gémissement. Il arrive ainsi au bout de deux minutes, et s'arrête devant Alfred en regardant la terre, et mettant un poing sur sa hanche.

« Superbe entrée! » murmure madame Grignoux...
« Ça me rappelle M. Frédéric dans le *Joueur*, à la
» troisième acte. Dieu! que cette pièce-là m'a agi sur
» les nerfs!

» — Chut! silence! madame Grignoux. A vous,
» Alfred. » Le jeune Alfred passe sa main dans ses cheveux, et s'écrie :

« Ah! Phorbas, approchez! »

Le petit Brûlard récite tout d'une haleine :

« Ma surprise est extrême
« Plus je le vois et plus ah seigneur c'est lui-même
» C'est lui... »

« — Ce n'est pas cela, Brûlard, » dit le professeur en frappant du pied, « vous allez..... vous allez..... » vous nous dites cela comme si vous criiez : Qui » veut boire à la fraîche, qui veut boire! Que diable, » mon ami, on s'arrête, on prend ses temps : *Plus je* » *te vois, et plus*... Arrêtez-vous là, comme si vous » aviez vu un serpent; *Ah! seigneur, c'est lui-même!*... » Ouvrez les bras, ouvrez la bouche... beaucoup de » surprise dans la bouche; je vous réponds :

« Pardonnez-moi si vos traits inconnus...

BRULARD.

« Quoi! du mont *Citron* ne vous souvient-il plus?

» — Qu'est-ce que c'est que le mont *Citron!*... » dit le professeur en lâchant le pan de sa redingote; « il y a le mont *Cithéron*. Faites donc attention à ce » que vous lisez, mon ami.

» — Ah! je me disais aussi à part moi-même, » s'écrie madame Grignoux, « je ne crois pas qu'on » *eusse* jamais employé de citron dans *O-édipe!* Tiens, » Césarine, voilà encore une petite flûte au beurre... » ça te fortifiera l'estomac pour ta diction. »

Le petit Brûlard, qui semble avoir quelque peine à lire couramment, reprend :

« Quoi, cet enfant qu'en mes mains vous remîtes...
» Cet enfant qu'au *trépan*...

» — Au trépas! » s'écrie Tristepatte.

« Ah! qu'est-ce que vous dites?...

» — Dam, c'est que j'ai mal lu, » répond Brûlard.

» — Taisez-vous donc, mon ami, c'est Phorbas
» qui parle :

« Ah! qu'est-ce que vous dites,
» Et de quel souvenir venez-vous m'accabler?

BRULARD, *lisant.*

« Hum... où en suis-je?... hum...

» ... Seigneur, n'en doutez pas,
» Quoi... quoique ce Thébain dise, il vous mit dans mes *bas.* »

Tristepatte arrache le livre du garçon épicier en lui disant : « Mon ami, décidément vous n'êtes pas en » état de lire à la première vue; quand vous savez » un rôle par cœur, vous allez très-bien; mais il faut » d'abord que vous l'ayez lu plusieurs fois... Vous » nous dites : *dans mes bas* pour *dans mes bras*..... » Alfred, finissez votre grande scène tout seul..... » votre scène quatre : c'est un monologue. »

M. Alfred recommence à arpenter la salle, à s'é-

bouriffer les cheveux, et souffle de toute la force de ses poumons le dernier monologue d'OEdipe, que madame Grignoux interrompt fréquemment par des : « bravo!..... oh! bien!..... oh! très-bien! oh! ». oh! oh!..... » M. Tristepatte est souvent obligé de lui imposer silence. Le professeur est allé s'asseoir près du docteur pour entendre déclamer son élève, et de temps à autre un sourire de satisfaction ou un mouvement de tête témoigne qu'il est satisfait.

Le monologue fini, M. Tristepatte va frapper sur l'épaule d'OEdipe, qui est trempé comme s'il sortait de l'eau :

« Très-bien, Alfred... très-bien, mon ami... il y a
» de l'avenir là-dedans... il y a du *Damas* dans cette
» diction-là... cependant vous avez encore beaucoup
» à acquérir. Tenez, mon ami, je vais vous le dire,
» moi, le monologue... et vous en détailler toutes
» les intentions, retenez-les bien. »

M. Tristepatte va prendre un bout de faveur rouge qu'il noue autour de sa perruque blonde pour être coiffé en Grec; puis, drapant de nouveau sa vieille redingote autour de son corps, il se pose, et commence :

« Le voilà donc rempli, cet oracle exécrable
« Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable...

» Bien doux tout cela... je me ménage pour les
» effets...

» Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
» Inceste, parricide, et pourtant vertueux...

» Ici, je m'échauffe un peu...

» Misérable vertu !

» Un grand coup de talon en arrière.

» Nom stérile et funeste ;
» Toi, par qui j'ai réglé des jours que je déteste...

» Un sourire très-amer...

» A mon noir ascendant tu n'as pu résister ;

» J'ouvre les bras.

» Je tombais dans le piége en voulant l'éviter.

» J'ai l'air de voir un trou à mes pieds...

» Un Dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime,

» Je grince des dents...

» Sous mes pas fugitifs il creusait... »

Le professeur est interrompu par l'arrivée de deux jeunes filles, en petits bonnets, en tabliers de soie, qui entrent d'un air très-dégagé dans la classe, en s'écriant :

« Est-ce ici qu'on montre à jouer la comédie ?...
» nous voulons prendre des leçons ; nous jouons

» après-demain chez M. *Génart*, rue de Lancri, avec
» des artistes pour de vrai, et nous voudrions bien
» ne pas être mauvaises. D'abord, moi, j'ai beau-
» coup de mémoire, je retiens tout ce que je veux...
» — Moi, on trouve que je chante très-joliment le
» couplet... je sais tous les morceaux de mamzelle
» *Jenny Colon*. Combien que vous prenez par leçon,
» monsieur? faut pas nous demander trop cher; nous
» sommes des frangères... nous ne roulons pas sur
» l'or!... mais ça viendra peut-être...

» — Nous nous arrangerons très-bien, mesde-
» moiselles... je vous traiterai en artistes... asseyez-
» vous donc.

» — Est-ce que nous pouvons rester à voir jouer
» vos élèves? — Certainement, j'ai grande classe au-
» jourd'hui... cela ne pourra que vous faire du
» bien... Alfred, je vous finirai *Œdipe* une autre
» fois... j'ai tant d'occupation... tant d'élèves ce
» matin...

» — Monsieur, » reprend une des grisettes en
allant s'asseoir, « c'est que nous voulons jouer dans
» *l'Agnès de Belleville;* saurez-vous nous montrer
» cette pièce-là? — Eh! mesdemoiselles, est-ce que
» je ne montre pas tout ce qu'on veut!... Ah! voici
» monsieur Jules... arrivez donc, mon cher ami...
» on n'attendait plus que vous pour commencer. »

Jules arrive tout en nage, tenant sous son bras une boîte d'eau de Cologne, qu'il va déposer dans un coin; il aperçoit M. Guerreville, et s'empresse d'aller le saluer ainsi que le docteur. « Vous voyez,
» jeune homme, que je suis de parole, » dit

M. Guerreville, en tendant la main au fils de la parfumeuse.

« — Ah! monsieur, je vous en fais mille remer-
» cîmens... je suis bien désolé que vous ayez attendu...
» mais mon père m'avait donné plusieurs commis-
» sions à faire, et je n'ai pu m'en débarrasser plus
» vite. Ah! quand donc serai-je sorti des gants et de
» la pommade!... Enfin, vous allez me voir jouer,
» messieurs, et je vous prierai de me dire, sans com-
» plimens, ce que vous pensez de mes dispositions.
» — Nous n'avons aucune raison pour vous trom-
» per; ainsi, vous pouvez compter sur notre fran-
» chise. »

Jules va se disposer à jouer, ainsi que M. Alfred, le garçon épicier, mademoiselle Joséphine et la jeune Césarine Grignoux. Pendant que ses élèves se préparent à monter sur les tréteaux, le professeur s'est éclipsé; il est sorti avec sa coiffure grecque, mais il ne tarde pas à reparaître suivi des deux vieilles femmes du troisième, et d'un monsieur fort âgé, fort gros et pouvant à peine marcher, même en s'appuyant sur une canne; ce monsieur, qui est en pantoufles et a la tête couverte d'un bonnet de soie noire, tient aussi à samain gauche un de ces cornets en fer-blanc, dont se servent les personnes atteintes de surdité.

M. Tristepatte se donne beaucoup de peine pour placer son public; il fait asseoir le gros monsieur dans son grand fauteuil à roulettes, et en passant près de M. Guerreville, lui dit à l'oreille :

« Je vous demande pardon, si j'ai amené quel-
» ques voisins... qui montent sans toilette... mais

» les artistes tiennent peu à tout cela, et je tiens
» beaucoup à avoir mon vieux voisin; il est très-
» connaisseur pour la partie du chant; il a été violon
» pendant quarante ans dans différens orchestres de
» Paris : c'est un excellent musicien, malheureuse-
» ment il est devenu un peu sourd, et c'est pour
» cela qu'il a été obligé de prendre sa retraite.

» — Mais, » dit Jenneval, « s'il est sourd, com-
» ment peut-il juger des dispositions lyriques de vos
» élèves!

» — Oh! avec son cornet, il entend encore...
» mais vous comprenez que dans un orchestre il ne
» pouvait pas tenir son cornet, en jouant du violon...
» — C'est très-juste. — Mesdames, placez-vous
» donc. »

Cette invitation s'adressait aux deux vieilles voisines, dont l'une avait conservé, avec sa robe noire, son immense chapeau; tandis que l'autre avait jeté un vieux châle à damier par-dessus sa camisole et son jupon collant, et aussi une espèce de petite fanchon par-dessus son foulard. Ces deux dames se tenaient respectueusement debout derrière les chaises, et les deux grisettes avaient déjà plusieurs fois étouffé des éclats de rire en les regardant; enfin, sur l'invitation de M. Tristepatte, les deux vieilles femmes vont se placer sur le canapé à côté de madame Grignoux, qui est en train de manger une quatrième flûte qu'elle vient de tirer de son cabas.

« Nous allons vous dire deux actes de *Zaïre*, » dit le professeur, en arrangeant son mouchoir en ceinture autour de sa redingote, et plaçant sur sa tête un

casque qui ressemble parfaitement à un moule à biscuits de Savoie. Déjà Jules s'est mis un turban, et enveloppé le corps dans un grand morceau de serge verte. Le Jeune Alfred s'est coiffé d'un casque de chevalier. Quant aux deux jeunes filles, elles ont simplement ôté leurs peignes, et laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules ; le garçon épicier s'est passé, par-dessus sa veste, une tunique et un ceinturon auquel traîne un petit sabre d'enfant.

Le professeur va regarder chacun de ses élèves et s'écrie :

« Pas mal, mes enfans !..... Alfred, le casque est
» trop sur votre front, laissez voir vos sourcils.....
» plus en arrière, c'est cela... Jules, le turban bien
» enfoncé ; drapez le manteau sur le bras gauche,
» beaucoup de plis à gauche.... Brûlard, mon ami,
» tâchez de ne pas avoir toujours votre sabre dans
» les jambes, cela vous gênerait pour vos sorties. Vous,
» mesdemoiselles, vous faites *Zaïre* et *Fatime ;* made-
» moiselle Joséphine, songez que Zaïre est chrétienne
» dans le cœur, et musulmane dans le fond de l'ame ;
» pénétrez-vous bien de cela : c'est un des plus beaux
» rôles de l'emploi... Vous adorez Orosmane comme
» homme, et vous le haïssez comme soudan ; faites
» bien sentir toutes ces nuances... Vous, petite Cé-
» sarine, de la dignité dans Fatime.

» — Si vous avez encore besoin d'une confidente,
» vous savez que je suis là, monsieur Tristepatte. »
dit madame Grignoux.

« — Merci, madame Grignoux, pas pour cette
» pièce... Mais je m'aperçois que nous n'avons pas de

» souffleur, si vous étiez assez bonne pour vous char-
» ger de cet emploi...

» — Bien volontiers, monsieur Tristepatte, d'au-
» tant plus que je souffle avec une grande *fessilité*...
» ça ne me gêne pas du tout! vous allez voir com-
» ment je vais vous souffler ça. Où qu'est donc la
» brochure?... ah! bon, c'est un volume... Je vais
» m'asseoir contre le théâtre... je ne suis même pas
» fâchée d'être le souffleur, parce que Césarine ne
» porte pas de caleçons, et vous entendez bien que
» dans cet emploi-là on domine terriblement sous les
» jupons des actrices... soit dit sans méchanceté...

» — Allons, allons, au théâtre, mes enfans; moi
» je fais Lusignan... Nous allons commencer par le
» second acte. »

A l'aide d'un petit banc, le professeur et ses élèves montent sur les tréteaux, puis ils se cachent derrière les deux lambeaux de tapisserie qui forment la coulisse. De là, M. Tristepatte frappe trois coups qui occasionnent une telle nuée de poussière que madame Grignoux, assise de manière que sa tête est à la hauteur des planches, a une quinte de toux, et s'écrie :

« Merci! v'là de l'assaisonnement pour mes flûtes!
» on ne le balaie pas tous les jours, à ce qu'il paraît,
» votre théâtre. »

Mais l'entrée de Nérestan et de Châtillon force le souffleur à cesser ses réflexions. Le jeune clerc fait Nérestan, et Brûlard Châtillon. Cette première scène marche sans encombre; les deux élèves, sachant leur rôle par cœur, n'avaient aucun besoin du souffleur qui leur criait de temps en temps :

« Pas si vite, donc!... peste! comme vous y allez...
» je ne puis pas vous suivre, moi. »

Zaïre paraît avec ses cheveux flottans. La jeune personne, qui représentait ce personnage, avait une voix de tête qui perçait les oreilles, au point que le vieux monsieur sourd, qui jusqu'alors n'avait paru prendre aucun intérêt à la pièce, fait un signe de satisfaction en murmurant : « A la bonne heure, celle-
» ci a de l'organe. »

Zaïre était en train de dire sa scène, lorsque madame Grignoux se lève à demi, avance sa tête sur les tréteaux, et s'écrie :

« Et ben! pourquoi donc que tu n'entres pas aussi,
» toi, Césarine, et que tu restes comme ça derrière
» la toile ?... est-ce que tu n'es pas la confidente
» Fatime?

» — Elle n'est pas de cette scène-là, » crie le professeur ; « silence, donc! souffleur.

» — Ah ben, par exemple... c'te bonne farce!
» est-ce que je vas payer des cachets à quinze sous
» pour que ma fille reste dans les coulisses pendant
» que les autres jouent!... Puisqu'elle fait la confi-
» dente, est-ce qu'elle ne doit pas toujours suivre sa
» maîtresse? — On vous dit qu'elle n'est pas de cette
» scène-là. — Et moi je vous dis que l'auteur s'est
» trompé, apparemment... Viens donc, Fatime; c'te
» petite, ça l'habitue toujours au public. »

Pour satisfaire madame Grignoux, le professeur pousse Fatime sur le théâtre. La confidente arrive en grignotant une flûte. Bientôt M. Tristepatte paraît en Lusignan. A son entrée, les deux vieilles femmes du

troisième se mettent à applaudir de toutes leurs forces, tandis qu'une des grisettes dit à son amie :

« Oh ! ma chère, est-il vilain ! il ressemble à une » chaise percée !... »

M. Tristepatte dit sa scène avec tant d'intention qu'il la fait durer une demi-heure. Il s'arrête, il prend des temps, il se pose, se dessine, tout en s'interrompant pour dire de temps à autre à ses élèves :

« Face au public, Zaïre... prenez donc garde, vous » tournez le derrière au parterre... Attention, donc, » mesdemoiselles, toujours ce polisson de derrière » que nous faisons voir...

» De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
» Je vous revois enfin, chère et triste famille ;
» Mon fils... digne héritier...

» Alfred, mon ami, votre casque vous retombe sur » le nez, on ne vous voit plus la figure; comment vou- » lez-vous que le public juge de vos jeux de physio- » nomie ?

» — Ce n'est pas ma faute, il est trop grand. — » Alors, on met un mouchoir dedans !

» Vous, hélas ! vous, ma fille,
» Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette *erreur*.

» — *Cette horreur !* » crie madame Grignoux. — » Comment, souffleur ? — Je vous dis que c'est une » *horreur*. — Bah !... vraiment ? — Regardez plu- » tôt. »

M. Tristepatte consulte le livre et le rend en disant : « C'est bien extraordinaire, j'ai toujours dit » *erreur*, et on ne m'a jamais repris. Certainement, je » n'ai pas la prétention de corriger Voltaire ; mais » je crois qu'ici le mot *erreur* ne ferait pas mal... je » m'en rapporte à ces messieurs. »

Ces messieurs ne répondent rien ; alors les deux vieilles du troisième jugent convenable d'applaudir. M. Tristepatte salue et continue la scène. L'acte se termine sans autre accident que la chute de Châtillon qui emmêle son petit sabre dans ses jambes, et roule dans les pieds de Nérestan, au moment de leur sortie.

Le second acte commence ; mais Lusignan, qui a fini son rôle, vient se mêler au public pour voir jouer ses élèves.

Jules paraît. C'est lui qui fait Orosmane. Le jeune homme fait voltiger autour de lui la serge verte qui lui sert de manteau ; il déclame avec chaleur, mais d'une manière aussi fausse que monotone, ce qui n'empêche pas son professeur de s'écrier :

« Fort bien ! Jules, très-bien !... vous irez, mon » ami, vous irez très-loin.

» — Je ne sais pas où ce jeune homme ira, » dit tout bas le docteur à M. Guerreville, « mais je ne lui » conseillerais pas de suivre cette carrière, dans laquelle il se tuerait. »

En effet, quand le second acte de *Zaïre* s'achève, Jules a fait de tels efforts pour produire de l'effet qu'il ne peut plus parler, il s'est enroué et il est rendu. M. Tristepatte l'enveloppe dans une couverture de laine, et le

fait asseoir sur le canapé en le comblant d'éloges, et lui prédisant les plus glorieux succès. Puis, le professeur se tourne vers la société et lui dit :

« Messieurs et dames, nous ne vous jouerons point » *l'École des Vieillards*, mon élève Jules se trouvant » trop fatigué pour continuer, vu la chaleur admi- » rable qu'il a déployée dans Orosmane ; mais nous » allons vous donner quelques scènes d'une comédie » de ma composition... en vers... C'est du joli, du » mignon... la pièce se nomme *le Marquis séducteur ;* » elle a été jouée avec beaucoup de succès dans mille » théâtres de société... Joséphine, vous ferez la com- » tesse... relevez vos cheveux, ma chère amie... vous » faites une grande coquette... Alfred fera Lafleur, » grande livrée... ôtez votre casque... et Brûlard le » marquis, il le sait très-bien..... Césarine fera Li- » sette.

» — Ah ! je disais aussi, » murmure madame Grignoux, « faut que ma fille fasse quelque chose... » je l'amène pour qu'elle travaille, d'abord.

» — Dites donc, monsieur, » crie une des grisettes ; « est-ce qu'on n'enseigne pas le vaudeville chez » vous ? nous voulons chanter, mon amie et moi.

» — Tout-à-l'heure, mesdemoiselles, nous passe- » rons à l'opéra, je vous ferai chanter, je serai même » bien aise de connaître vos moyens.

» — Il veut connaître nos moyens, » dit une des grisettes à son amie... « de quoi se mêle-t-il ? est-ce » que ça le regarde ? pourvu que nous lui payions » nos cachets... — Tu ne comprends pas : ça veut » dire nos voix... — Dis donc, Phrasie, est-ce que

» ça t'amuse, leur tragédie?... ils ne jouent pas si
» bien que chez M. Fresnoy, à Lazary. — Chut!
» tais-toi donc, ils vont nous jouer du mignon!

» — Allons! commencez, mes enfans! » crie le pro-
» fesseur, « je sais ma pièce par cœur, et je vous la
» soufflerai, s'il en est besoin... C'est Lafleur et Li-
» sette qui ouvrent la scène..... Ma petite Césarine,
» tâchez donc de finir votre croûton, et de ne pas
» toujours manger en jouant. Je frappe. »

M. Tristepatte est monté sur ses tréteaux, d'où il s'obstine à envoyer trois nuages de poussière à son public; puis il saute assez lestement en bas, et va se placer dans un coin près du théâtre.

Le jeune Alfred, qui a un chapeau susceptible de prendre toutes les formes que l'on veut, en fait une espèce de claque, le met sous son bras comme son professeur, et entre en scène en sautillant. La pièce commence.

ALFRED.

« Ma foi, vive l'amour! et vive ma Lisette!...
» C'est une espiègle enfant, jolie et point coquette!...
» Mon maître à sa maîtresse en ces lieux fait la cour,
» A la servante, moi, je la fais à mon tour...

» — Détaillez bien, mon ami, » dit M. Tristepatte, « Tout cela est gracieux à faire sentir...

» Mon maître à sa maîtresse, en ces lieux...,

» Faites une pirouette sur les lieux..... pour dési-
» gner que vous y êtes.

» Fait sa cour.

» Une légère claque sur votre cuisse gauche... Te-
» nez... regardez-moi... »

Et M. Tristepatte, en voulant se donner une claque sur la cuisse, attrape l'immense chapeau d'une des vieilles voisines qui était derrière lui, et l'envoie à l'autre bout de sa classe; alors on voit une tête moitié grise et moitié blonde, sur laquelle est posé un vieux bas qui sert de bonnet de coton. Le professeur se confond en excuses, et court après le chapeau, qu'il s'empresse de rendre à sa propriétaire, laquelle fait des yeux furibonds aux deux grisettes, que cet accident vient encore de mettre en gaîté.

« Chut! silence! poursuivons, » dit le professeur, « A vous, Lisette. »

MADEMOISELLE CÉSARINE.

« Ah! voici M. La...fleur; il voudrait encore
» Me dire que je suis... charmante et qu'il m'adore!
» Mais je le crois un fri...pon qui fort souvent ment;
» Et moi je crains les li...bertins horriblement.

» — Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela!... » s'écrie le professeur, en frappant du pied avec impatience. « Eh, mon Dieu, mademoiselle, où avez-vous appris » à couper les mots de cette façon... *et moi, je crains*

» *les li...bertins horriblement!* voilà qui serait joli!...
» *je crains les li*... c'est détestable, cela!... ce ne sont
» pas les li que vous craignez!...

» —Dame! monsieur, des vers de douze, je croyais
» que le repos était toujours à la moitié.

» — Vous croyiez mal, mademoiselle, le repos, la
» césure!... c'était bon pour les vieux auteurs; mais
» les jeunes ne s'astreignent plus à tout cela..... demandez plutôt à ces messieurs..... On se repose
» maintenant où l'on veut... ou bien, où l'on peut...
» J'ai fait une pièce nouvelle, je dois jouir des mêmes
» libertés que mes collégues. Poursuivez, Lisette...»

Mademoiselle Grignoux récite son rôle tout d'une haleine et sans se reposer un moment. M. Tristepatte témoigne qu'il est plus satisfait; les deux dames du troisième se remettent à applaudir. Le petit Brûlard entre en scène; pour faire le marquis il s'est attaché un fleuret au côté en guise d'épée, et s'est fait des manchettes et un jabot en papier.

BRULARD.

« Ah! te voici, Lafleur, — ah! vous voilà, Lisette!
» —Ah! c'est vous, mes enfans... depuis long-temps je guette
» L'instant de déclarer à la belle comtesse
» Toute la flamme qui me tourmente sans cesse;
» Lisette, prends cet argent, et, de plus, ma chère,
» Cette bague d'un grand... prix, mais sers-moi j'espère...

» — Très-bien! très-bien! Brûlard, » dit M. Tris-

tepatte. Puis, se tournant vers le docteur, il ajoute :

« Comment trouvez-vous mon style? il est cou-
» lant, n'est-ce pas? — Fort coulant... mais pardon-
» nez-moi cette remarque, il me semble que voilà
» bien des rimes féminines qui se suivent... — Oh!...
» ça ne fait pas mal... au contraire, c'est plus doux...
» Si vous vouliez vous donner la peine d'écouter les
» vers du Grand-Opéra, ou de l'Opéra-Comique,
» vous verriez qu'on ne se gêne aucunement pour
» tout cela. — Passe pour ce qui se chante, mais
» dans une comédie. — On y viendra également...
» et j'aime autant prendre le devant;

« J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris!

» A vous, Lisette... »

MADEMOISELLE CÉSARINE, *tout en mangeant une flûte.*

« Votre or, vos bagues, vos... présens ne sauraient faire
» Que je vous serve en rien.

» — Il n'y a pas d'intention là-dedans, mademoi-
» selle, » crie le professeur; « vous ne comprenez
» donc pas ce que vous dites : c'est une suivante
» honnête qui ne veut pas se laisser séduire... vous
» dites tout cela comme si vous récitiez votre gram-
» maire... fi donc!... il faut de la chaleur, de l'in-
» dignation!... en vous-même, vous devez lui dire :

» votre or!... je m'en moque; vos bagues, je m'en » fiche!... vos présens, je m'en f...! Ah! pardon, » messieurs et dames, si je m'oublie un peu... mais » je ne puis pas démontrer froidement. Allons, Brû- » lard, réchauffez-moi cette scène.

BRULARD.

» Quoi qu'on dise, je cède à l'ardeur qui me presse,
» Je n'écoute plus rien, j'entre *dans* la comtesse... »

Ici, un sourd murmure se fait entendre dans le public, et les deux frangères rient à se tenir les côtes. Le garçon épicier semble tout surpris de l'effet qu'il produit; il va poursuivre, son professeur l'arrête.

« Vous vous êtes trompé, Brûlard. — Vous croyez? » où donc cela? — Vous avez dit : *J'entre dans la* » *comtesse*, et c'est *j'entre chez la comtesse*. — J'en- » tre *chez*, ou j'entre *dans*, est-ce que ce n'est pas à » peu près la même chose?... — Non, mon ami; le » vers y est bien, j'en conviens, mais le sens serait » douteux. Allons, Brûlard, continuez, et faites at- » tention. »

Le petit Brûlard achève son rôle, secondé par mademoiselle Joséphine, et au bruit des applaudissemens des deux dames du troisième. Déjà, plus d'une fois, M. Guerreville avait témoigné le désir de partir; mais le docteur voulait tout voir et il l'avait retenu. Enfin, la comédie du professeur étant terminée, on passe à l'audition du chant; et les deux demoiselles

qui veulent débuter dans le vaudeville commencent à faire des roulades pour se mettre en train.

« Joséphine, » dit M. Tristepatte, je vous sais des » dispositions pour le grand opéra. Chantez-nous » votre morceau des *Bayadères*... *sans détourner les* » *yeux!*... vous savez... — Oui, monsieur... — Oh! » c'est beau cela!... c'est de la belle musique... il » manque deux cordes à ma guitare, sans quoi je » vous aurais accompagnée; mais je battrai la me- » sure... Montez sur le théâtre et chantez avec les » gestes; moi, je fredonnerai les ritournelles. »

Mademoiselle Joséphine regrimpe sur les planches et se met à chanter son morceau des *Bayadères*, en y joignant tous les gestes de la situation. Le morceau est applaudi par le professeur et ses élèves; mademoiselle Joséphine redescend dans la classe d'un air rayonnant.

« Comment trouvez-vous cette voix-là! monsieur » Berruchon, » demande le professeur, en s'adressant au gros monsieur sourd; et celui-ci répond qu'il n'a rien entendu.

« Ah! c'est juste! je n'y pensais plus, » dit M. Tristepatte; « Joséphine, ma chère amie, vou- » lez-vous avoir la complaisance de recommencer » votre air, et de le chanter cette fois dans le cornet » de M. Berruchon, afin qu'il juge de votre ta- » lent. »

Joséphine, en élève obéissante, s'approche du fauteuil de M. Berruchon. Le ci-devant violon, adapte son cornet à son oreille, et la jeune fille recommence à chanter son morceau, en plaçant sa bouche contre

l'entonnoir du cornet; et lorsque le vieux musicien n'entend pas assez, il se penche en rapprochant son cornet du visage de la chanteuse, qui, quelquefois, se trouve avoir la figure presque entièrement dans le cornet, ce qui doit la gêner un peu pour ses roulades.

Cependant le morceau finit, et M. Berruchon se rejette sur le dos de son fauteuil, en disant : « Fort » belle voix... un contralto bien prononcé.

» — Ah! vous trouvez qu'elle a un contralto, » dit le professeur, en parlant dans le cornet; « il me » semblait qu'elle avait une voix très-haute..... une » voix de soprane... — Pas du tout, mon ami; c'est » un contralto, une voix de basse!... Qu'en pensent » ces messieurs?...

» — Moi, » dit le docteur, « je trouve aussi que » mademoiselle a la voix très-haute; mais en passant » par un cornet, je ne serais pas du tout surpris » qu'elle se changeât en contralto.

» — Allons, mesdemoiselles, à votre tour, » dit M. Tristepatte, en s'adressant aux deux frangères; « vous savez quelques morceaux par cœur, sans » doute?

» — Ah! je crois bien, que nous en savons!..... » Tout le répertoire de mamzelle *Jenny Colon*... les » airs de M. *Achard*..... Ah! que j'aime sa voix à » M. *Achard*... Dis donc, Phrasie, chante l'air du » *Commis et la Grisette*. — Tu me souffleras si je me » trompe. »

La jeune fille s'apprête à chanter, lorsque le professeur de déclamation la prend par la main et la

conduit près de M. Berruchon, qui tient son cornet adapté à son oreille, en lui disant :

« Ayez la complaisance de vous pencher un peu » vers le cornet de monsieur, afin qu'il puisse vous » entendre.

» — Ah ben! par exemple! » dit la grisette en se reculant, « est-ce que vous vous moquez de moi!... » le plus souvent que je vais me tenir penchée là-de- » dans... ça serait commode! est-ce que vous croyez » que je suis venue ici pour apprendre à chanter » dans des cornets?...

» — Mais, mademoiselle, mon élève vient bien » d'y chanter le morceau des *Bayadères*, *sans détour-* » *ner les yeux*.

» — Je ne sais pas ce qu'elle a détourné, mais je » sais que je ne chante pas dans un cornet, moi!....

» — Ah! mon Dieu! viens, Phrasie, allons-nous- » en..... elle me fait l'effet d'une terrible galette, la » classe de monsieur...

» — Galette, ma classe!... » s'écrie le professeur, en jetant son mouchoir par-dessous sa jambe; « mes- » demoiselles, ménagez vos expressions, je vous en » prie!...

» — Oui! viens...... oh! nous jouerons toujours » aussi bien que tout ce monde-là!... d'ailleurs, il » ne manque pas de professeurs!... Mais, venez donc » rue du Petit-Hurleur, au quatrième, pour ap- » prendre à chanter dans un cornet!... — Mesdemoi- » selles, respectez ma classe; mon talent est connu, » et je... — Oh! je crois bien, que vous devez être » connu, depuis le temps que vous êtes au monde!...

» Viens, Phrasie, allons-nous-en, nous ne voulons » pas jouer *Zaïre*, nous autres, on est trop laid en » turc; salut, messieurs, mesdames. »

Les deux demoiselles s'en vont en riant aux éclats; tandis que M. Tristepatte, rouge de colère, se laisse aller sur le bord de son théâtre, et que les élèves semblent pétrifiés de ce qu'on vient de dire à leur professeur.

« Il n'y a plus de mœurs!... il n'y a plus de res- » pect!... il n'y a plus de *decorum*... » murmurent les deux vieilles voisines; tandis que M. Berruchon qui ne comprend rien à tout ce qui se passe, tient toujours son cornet en criant : « Qui est-ce qui va » chanter?

» — Les petites insolentes! » dit madame Gri- gnoux, « elles auraient mérité une correction!..... » Moi, je leur aurais bien volontiers donné le fouet.

» — Et moi aussi, » dit le garçon épicier, « d'au- » tant plus qu'elles n'ont fait que rire pendant que » je jouais Châtillon.

» — Je gagerais, » dit M. Tristepatte, « que c'est » un de mes collègues qui, jaloux du succès de ma » classe, m'a envoyé exprès du monde pour caba- » ler!... »

Pendant cette conversation, M. Guerreville et le docteur se sont levés; Jules s'est débarrassé de sa couverture de laine, il a remis son habit et pris son chapeau, et il fait ses adieux à son professeur, qui lui serre la main, en lui disant encore : « Mon cher ami, » je suis enchanté de vous, vous irez loin, je vous

» le garantis; avec mes leçons, vous brillerez sur nos
» premiers théâtres. »

Puis M. Tristepatte s'avance vers M. Guerreville et lui dit : « Serai-je assez heureux pour croire que
» monsieur et son ami ont pris quelque plaisir à
» mon cours?

» — Beaucoup, monsieur, beaucoup de plaisir! » répond le docteur, « et je vous certifie que je me
» souviendrai de cette matinée. — Quand ces mes-
» sieurs voudront me faire l'honneur de revenir, je
» m'estimerai très-favorisé par la présence d'ama-
» teurs aussi distingués... »

Ces mots sont accompagnés de force saluts de marquis avec la passe du mouchoir, et jusque sur l'escalier M. Tristepatte se confond en courbettes.

Enfin, M. Guerreville et son ami sont parvenus à sortir de la maison du professeur de déclamation. Le jeune Jules est descendu avec eux dans la rue; il continue de marcher à quelques pas de l'ami de sa mère : on voit qu'il brûle d'envie de demander à M. Guerreville ce que celui-ci pense de ses dispositions pour le théâtre, mais il ne sait comment entamer l'entretien, quoique les complimens de son professeur lui aient donné beaucoup de confiance dans son talent.

M. Jenneval voit l'embarras du jeune homme, et, tout en marchant, il dit à demi-voix à M. Guerreville :

« Eh bien..... vous ne dites rien à l'élève de
» M. Tristepatte? — Eh! que voulez-vous que je lui
» dise? — Mais ce jeune homme voudrait bien sa-

» voir ce que vous pensez de son talent. — De son
» talent!..... Pauvre garçon!..... Ah! sa mère avait
» bien raison!... »

On est arrivé sur les boulevarts; alors M. Guerreville ralentit le pas. Jules marchait toujours à peu de distance de lui, mais sa figure s'était rembrunie, parce qu'on ne lui disait rien; enfin, M. Guerreville se tourne de son côté et lui adresse la parole :

« Monsieur Jules, avez-vous toujours envie d'être
» acteur? — Sans doute, monsieur. — Eh bien.....
» vous avez tort, grand tort... — Comment! mon-
» sieur, vous ne me trouvez donc pas de disposi-
» tions? — Aucune. — Cependant mon professeur...
» — Votre professeur est un sot, que je crois inca-
» pable de vous enseigner ce qu'il n'a jamais su. »

Le pauvre Jules est pétrifié, il s'attendait à des complimens, et on lui dit sans ménagemens qu'il n'a montré aucune disposition pour le théâtre. Le rouge lui monte au visage, mais il se tait, baisse les yeux et continue de marcher.

Le docteur s'approche de celui dont on vient de détruire toutes les illusions, et lui dit, en passant doucement son bras sous le sien :

« Tenez, monsieur Jules, vous êtes bien jeune en-
» core : voulez-vous que je vous donne un conseil?
» — Je vous écoute, monsieur. — Je ne veux pas me
» permettre de juger votre vocation dramatique, je
» pourrais n'être pas compétent pour prononcer dans
» cette partie; mais je suis médecin, et c'est comme
» tel que je vais vous parler : vous êtes né avec une
» poitrine délicate... croyez-moi, ne vous mettez pas

» au théâtre ; votre santé en souffrirait beaucoup, et
» peut-être ne pourrait-elle résister au travail qu'il
» vous faudrait faire pour devenir un grand artiste...
» réfléchissez bien. A votre âge la vie s'offre si longue,
» si belle... au lieu de l'abréger par des fatigues sans
» cesse renaissantes, ne vaut-il pas mieux l'égayer
» par les plaisirs ?

» — Ah ! monsieur, ma vie sera bien triste si je
» suis parfumeur. — Est-ce que vous ne pouvez être
» que parfumeur ou acteur ?... N'est-il pas, même
» dans les arts, mille autres carrières à suivre.....
» M. Guerreville s'intéresse à vous..... il vous gui-
» dera ; il faut suivre ses conseils... — M. Guerre-
» ville, vous croyez qu'il s'intéresse à moi ?... Ah ! je
» serais bien heureux si cela était..... Ma mère m'a
» tant recommandé de faire mes efforts pour mériter
» son amitié... Mais c'est que M. Guerreville a quel-
» quefois l'air si... sévère... que cela m'intimide. —
» Monsieur Jules, quand vous connaîtrez mieux le
» monde, vous verrez qu'il vaut mieux y rencontrer
» des visages sévères qui vous disent la vérité, que
» des visages rians qui vous mentent. — Oh ! sans
» doute, monsieur, mais... malgré cela, je n'ose
» croire... Tenez... vous voyez bien que maintenant
» M. Guerreville ne me dit plus rien. Je vais vous
» quitter, car je crains de l'importuner. — Ah ! il
» est souvent distrait..... rêveur..... Il a des chagrins
» qu'il faut respecter. — Des chagrins !... Ah ! vous
» croyez qu'il a des chagrins... — J'en suis trop cer-
» tain. — Oh ! alors je lui dois beaucoup de recon-
» naissance de ce qu'il a bien voulu passer cette

» journée chez mon maître de déclamation..... —
» Oui, c'est un grand effort qu'il a fait là... et cela
» prouve qu'il vous porte de l'intérêt; pour lui en
» tenir compte vous devriez bien renoncer au théâtre.
» — Renoncer au théâtre..... Ah! monsieur..... quel
» sacrifice! Enfin, je verrai... je réfléchirai... Adieu,
» monsieur. »

Jules salue le docteur, puis il dit plusieurs fois adieu à M. Guerreville; et n'en recevant pas de réponse, il le salue profondément, et s'éloigne.

« Pauvre garçon! » se dit Jenneval, « je lui ai
» assuré que M. Guerreville s'intéressait à lui; mais
» je crois que je me suis beaucoup avancé. »

Et, s'approchant de M. Guerreville, le docteur lui dit: « Eh bien! il nous a quittés... il est parti tout
» désolé de ce que vous lui avez dit.

» — Qui cela? » demande M. Guerreville d'un air surpris, et sortant de ses réflexions.

« — Eh, parbleu! monsieur Jules..... ce jeune
» homme que sa mère vous a recommandé!

» — Ah!... pardon... pardon, docteur... Ah! oui,
» Jules... je l'avais oublié!...

» — J'en étais sûr! » se dit Jenneval; « il y a
» dans le fond de son cœur un sentiment qui ne laisse
» pas de place à d'autres. »

CHAPITRE XI.

LES DAMES DOLBERT.

Dans un fort beau salon dont les fenêtres donnaient sur le boulevart de la Madeleine, une vieille dame mise avec beaucoup d'élégance était assise sur un divan, le dos et les bras entourés de coussins, et les pieds placés sur un joli tabouret recouvert en tapisserie. Un livre était à côté de la vieille dame qui interrompait souvent sa lecture pour regarder dans une petite pièce à côté, dont la porte était toute grande ouverte.

Cette petite pièce, tendue en cachemire blanc, était remplie de tous ces jolis bijoux et objets de fantaisie inventés pour charmer les loisirs d'une femme. Des tables en laque étaient couvertes de boîtes, de nécessaires, de tablettes, de souvenirs, de tout ce qu'il faut pour peindre, dessiner. A côté d'une écritoire en nacre de perle, on voyait un charmant magot en porcelaine; auprès d'une boîte à ouvrage, un *poussa*, ou un jeu

nouveau. Cette chambre, qui semblait être une succursale du Petit-Dunkerque, était le boudoir de Stéphanie, petite-fille de madame Dolbert.

Stéphanie venait d'avoir seize ans ; c'était une charmante fille, blonde, rosée, svelte et remplie de grâce ; avec son beau profil grec et ses grosses nattes à la Clotilde, Stéphanie rappelait ces jolies châtelaines que dans les tableaux du moyen-âge, nous voyons occupées à tresser une écharpe pour leur chevalier ; mais ce qui surtout plaisait dans la jeune fille, c'était une franchise, une gaîté tout enfantine qui annonçait que la coquetterie et la prétention n'avaient point encore passé par là.

Stéphanie, vêtue d'une jolie robe de mousseline blanche, était alors à genoux dans son boudoir, occupée à habiller une belle poupée, que tenait aussi une petite fille de six à sept ans ; cette petite fille, mise aussi élégamment que Stéphanie, était la même qui, naguère couverte d'une robe de grosse laine et n'ayant qu'un méchant tablier bien usé, habitait un grenier où l'on n'avait pas toujours le nécessaire ; c'était la petite Zizine que Stéphanie Dolbert avait prise en affection, et qui, maintenant, demeurait avec elle ; mais malgré la différence de son costume, de sa position, c'était toujours cette petite figure pâle, mignonne, expressive, qui annonçait une intelligence au-dessus de son âge.

Stéphanie qui, par son caractère, était peut-être plus enfant encore que sa petite amie, prenait beaucoup de plaisir à parer la poupée, et parfois, sans craindre de gâter sa jolie toilette, s'asseyait au milieu

de sa chambre, où se traînait sur ses genoux en poursuivant Zizine qui courait et se cachait sous quelque meuble ; puis, quand on s'attrapait, c'étaient des éclats de rire si francs, si heureux, que c'eût été dommage de voir la jolie Stéphanie devenir plus raisonnable.

Depuis que Zizine habitait chez madame Dolbert, ses journées s'écoulaient dans ces innocens plaisirs, que venait parfois interrompre une leçon de musique, d'écriture ou de dessin. Stéphanie, qui possédait plusieurs talens, avait voulu se charger de les enseigner à sa petite protégée, et l'élève, qui montrait les plus heureuses dispositions, était quelquefois plus raisonnable que sa maîtresse, qui bien souvent quittait son écolière pour aller faire tourner un magot, ou jouer avec un volant. L'enfant montrait un vif désir d'apprendre ; il semblait qu'elle voulait ainsi prouver qu'elle méritait ce que l'on faisait pour elle, et c'était Stéphanie qui était obligée de lui dire : « Ne » travaille pas tant, ma petite, tu te fatigueras. »

Mais Zizine répondait : « — Oh ! ça ne me fatigue pas » d'apprendre !... et je voudrais savoir tout plein de » choses comme vous !... Mon papa Jérôme sera si » content, si surpris, quand il m'entendra toucher du » piano !... »

Stéphanie n'allait point au spectacle, à la promenade, sans emmener sa petite amie ; elle s'ennuyait dans un bal, dans une soirée, parce que Zizine n'était pas là. Madame Dolbert qui chérissait sa petite-fille et l'avait toujours beaucoup gâtée, ne la contrariait jamais dans ce qu'elle désirait. Stéphanie avait voulu que sa protégée fût mise comme elle, que son lit fût

placé à côté du sien, que rien ne lui manquât; la bonne grand'mère avait consenti à tout, et Zizine était traitée comme si elle eût été de la famille.

Mais cette nouvelle fortune, ce changement de situation ne faisaient point oublier à l'enfant le grenier qu'elle avait habité, et Jérôme le porteur d'eau; elle en parlait souvent; elle s'inquiétait lorsqu'il était long-temps sans venir la voir, et il fallait quelquefois que Stéphanie employât toute son éloquence, et redoublât ses caresses pour empêcher Zizine de pleurer en pensant à son pauvre père.

En ce moment, pour distraire Zizine qui avait fait un gros soupir, en disant que son père n'était pas venu la voir depuis bien long-temps, Stéphanie venait de prendre la poupée que l'on habillait dans le boudoir. La tristesse de l'enfant s'était vite dissipée; elle était dans cet âge heureux où le rire est toujours près des larmes, et Stéphanie, enchantée de lui avoir rendu sa gaîté, se livrait à toutes les folies qui lui passaient par la tête.

« Comment! ma fille, te voilà encore à genoux sur le parquet! » dit madame Dolbert en tournant les yeux vers la petite pièce.

« — Oui, bonne maman, je suis à genoux..... ça
» m'est plus commode pour habiller notre poupée.
» — Mais, Stéphanie, tu n'es plus d'âge à jouer en-
» core avec une poupée... —Pourquoi donc cela, bonne
» maman? J'y jouerai tant que cela m'amusera... et
» ça m'amusera toujours.—Songe donc, Stéphanie,
» que dans trois mois tu auras dix-sept ans.—Ça m'est
» égal... Est-ce qu'en devenant grande, il faut renon-

» cer à faire ce qui plaît?..... oh! alors, bonne ma-
» man, j'aimerais mieux rester petite, toute ma vie,
» comme Zizine, ma petite Zizine, qui m'a promis
» de ne pas grandir pour jouer toujours avec moi. »

Et Stéphanie, passant ses bras autour du cou de l'enfant, l'attire contre elle et l'embrasse tendrement.

« Zizine est plus raisonnable que toi, » dit madame Dolbert, « et quand elle aura ton âge, je suis bien
» sûre qu'elle ne jouera plus avec une poupée.

» — Zizine est beaucoup trop raisonnable, je le sais
» bien : c'est pour cela que je la fais jouer, que je
» veux la faire rire..... car je crains qu'elle ne s'en-
» nuie avec nous, et qu'elle ne veuille nous quitter...
» et alors, moi, j'en mourrais de chagrin! entends-
» tu, Zizine?

» — Oh! non!..... je ne veux pas te quitter, je
» t'aime bien! » dit la petite, en se jetant à son tour dans les bras de sa jeune bienfaitrice; « mais je trouve
» qu'il y a bien long-temps que nous n'avons vu
» mon papa..... S'il était malade..... il faudrait me
» laisser aller le soigner.

» — Oui, sans doute; mais, sois tranquille, il n'est
» pas malade, je m'en suis informée il y a quelques
» jours. — Bien vrai? — Oh! je ne mens jamais...
» demande à bonne maman. — Pourquoi ne vient-il
» pas, alors? — C'est qu'il n'a pas le temps... C'est
» son vilain état de porteur d'eau qui l'en empêche...
» Tu ne sais pas, Zizine, la dernière fois que ton père
» est venu ici, je lui ai proposé de quitter sa profes-
» sion... Bonne maman lui aurait donné de l'argent,
» de quoi vivre, enfin... il aurait fait ce qu'il aurait

» voulu... et il aurait eu bien du temps pour venir » te voir; eh bien! Jérôme m'a refusée, en me di- » sant : Mademoiselle, vous êtes trop bonne; faites » du bien à ma Zinzinette, j'y consens; mais moi, » j'ai la force de travailler, et je serais un fainéant si » j'acceptais vos offres. C'est bien vilain de m'avoir » refusée, n'est-ce pas?... »

La petite baisse les yeux, semble embarrassée et se tait, car, dans le fond de son cœur, il lui semble que son père a répondu comme il le devait. Mais la bonne maman s'écrie :

« Jérôme est un brave homme, et son refus me » prouve qu'il mérite qu'on s'intéresse à lui.

» — Oui, un brave homme!... C'est très-bien, » dit Stéphanie en faisant la moue; « mais s'il avait » accepté, cependant, Zizine serait plus contente » maintenant.

» — Stéphanie, tu voudrais que tout le monde fît » tes volontés. Tu ne réfléchis pas, ma chère : Jérôme » a dans le fond de l'ame une noble fierté dont il ne » faut pas le blâmer. »

Stéphanie ne répond rien, mais elle se lève, prend Zizine par la main, et, l'entraînant avec elle dans le salon, lui fait danser le galop jusqu'à ce que toutes deux, épuisées de fatigue, tombent sur le divan, près de la grand'maman.

Les connaissances de madame Dolbert s'étonnaient quelquefois en voyant sa petite-fille jouer encore comme un enfant; mais lorsqu'on lui en faisait la remarque, la bonne maman souriait et répondait :

« Je ne vois aucun mal à ce qu'elle soit enfant le

» plus long-temps possible!... Il viendra bien assez
» vite le moment où ces innocens plaisirs n'auront
» plus de charmes pour elle. Ma petite-fille n'a plus
» que moi pour appui : irai-je, pour employer mon
» autorité, la gronder quand elle rit et semble heu-
» reuse, lui ordonner de se tenir bien droite devant
» le monde, de prendre un air réfléchi, une tenue sé-
» rieuse, pour que l'on ait une haute opinion de sa
» raison... Oh! non, vraiment, je ne veux pas la
» contraindre. Stéphanie est jolie, elle a de la for-
» tune... Il viendra trop tôt quelqu'un qui voudra
» lui prendre une partie de son bonheur. »

Ce que la bonne maman avait prévu ne tarda pas à se réaliser. Une ancienne amie de madame Dolbert donnait un grand bal, Stéphanie et son aïeule reçurent de pressantes invitations. Madame Dolbert, qui ne cherchait qu'à procurer de l'agrément à sa petite-fille, et qui jouissait en entendant les éloges que l'on faisait de sa beauté, avait promis de se rendre à ce bal.

Mais Stéphanie avait dit aussitôt : « Je ne veux pas
» aller à ce bal, à moins qu'on ne me laisse emmener
» Zizine avec moi.

» — Ma chère enfant, » dit madame Dolbert,
« ce que tu demandes ne se peut pas ; nous ne pou-
» vons mener cette petite avec nous dans le grand
» monde ; qu'elle soit ici toujours près de toi, je le
» veux bien ; mais chez des étrangers, nous ne de-
» vons pas nous permettre de présenter la fille de Jé-
» rôme, le porteur d'eau.

» — Et pourquoi donc cela? Bonne maman, tu

» sais bien que Zizine est sage et raisonnable par-
» tout.

» — N'importe, cela ne serait pas convenable; et
» si je te refuse, tu dois bien penser qu'il faut que
» cela soit impossible.

» — Eh bien! alors, moi, je refuse d'aller à ce
» bal où je ne puis pas conduire ma petite amie. »

Madame Dolbert n'avait pas insisté; mais ce refus la contrariait beaucoup, parce que ce bal était donné par une de ses anciennes connaissances, et qu'elle savait qu'on se faisait une fête d'avoir Stéphanie, qui, par sa grace et sa figure, excitait partout l'admiration.

Mais la petite Zizine avait entendu cette discussion, assise dans un coin du salon, d'où elle n'avait pas soufflé mot, ne se permettant jamais de se mêler à ce que l'on disait: ce ne fut que lorsqu'elle vit Stéphanie seule, que la petite fille s'approcha d'elle et lui dit:

« Je t'en prie, ma bonne amie, va au bal avec ta
» grand'maman, sans quoi elle pensera que je suis
» cause que tu refuses de t'amuser... et puis elle ne
» m'aimera plus alors... et j'en serais bien fâchée. »

Stéphanie embrassa tendrement la petite fille, en disant: « Comme tu es bonne!... j'ai donc bien rai-
» son de t'aimer. » Ensuite elle courut dire à madame Dolbert qu'elle voulait bien aller au bal.

On s'occupa sur-le-champ des apprêts de la toilette de Stéphanie, car madame Dolbert voulait que sa petite-fille brillât par sa mise autant que par sa beauté. Rien ne fut négligé pour embellir encore celle

que la nature s'était plu à parer de ses dons. Le jour du bal venu, Stéphanie, mise avec autant de goût que d'élégance, semblait une nymphe prête à s'élancer dans l'espace. Chacun l'admirait, et Zizine tournait sans cesse autour d'elle, en répétant : « Oh ! que tu » es jolie. »

Stéphanie seule semblait insensible à l'effet que produisait sa parure, elle poussait de légers soupirs en se regardant dans les glaces, et murmurait : « C'est bien la peine de faire tant de toilette, je vais » m'ennuyer, j'en suis sûre. »

Enfin, quand l'heure vint de partir pour le bal, Stéphanie fit encore la moue et embrassa Zizine, en lui disant :

« Adieu, demain nous nous amuserons bien... » nous habillerons notre poupée absolument comme » je suis à présent. »

Un murmure d'admiration accueillit l'entrée des dames Dolbert. La bonne maman fut aussi heureuse que si tous les complimens se fussent adressés à elle ; en vieillissant on jouit du triomphe de ses enfans, à moins qu'on ait la sotte prétention de vouloir paraître jeune encore, de dissimuler son âge et de se flatter de faire des conquêtes ; alors on se fait moquer de soi, et on va bouder dans les coins.

Parmi les nombreux admirateurs de Stéphanie, un monsieur d'une trentaine d'années, mais que l'on pouvait encore appeler un jeune homme, parce qu'il paraissait en avoir à peine vingt-cinq, sembla surtout vivement frappé des charmes de mademoiselle Dolbert.

Ce monsieur était aussi fort bien ; grand, svelte, élégant, sa figure noble et distinguée était souvent sérieuse, ce qui, joint à la pâleur habituelle de son visage, donnait à sa physionomie quelque chose de mélancolique qui intéressait déjà ; mais lorsqu'il souriait, ses yeux avaient une expression difficile à rendre, expression que les femmes devaient mieux comprendre que les hommes, et qui pourtant ne pouvait jamais les blesser.

Emile Delaberge, c'était le nom de ce monsieur, ne tarda pas à inviter Stéphanie pour danser. Alors il n'échangea, avec elle, que quelques mots insignifians, ayant l'air de se contenter d'admirer sa danseuse.

La seconde fois, le jeune homme essaya de faire causer Stéphanie ; celle-ci lui répondit avec cette candeur, cette aimable franchise qui se peignait sur ses traits ; Émile vit sur-le-champ qu'il n'avait point affaire à une coquette, et que tous ces riens qui se débitent au bal feraient fort peu d'effet sur sa charmante danseuse.

Stéphanie dansait pour la troisième fois avec M. Delaberge, lorsque madame Dolbert, qui était alors assise près de la maîtresse de la maison, lui demanda quel était ce monsieur qui faisait danser sa petite-fille.

« C'est M. Émile Delaberge, » répondit la dame, « c'est un jeune homme de fort bonne famille... Eh!
» mais, ma chère amie, vous devez avoir connu sa
» tante, madame de Marvelle... qui est morte il y
» a cinq ans. — Oui, j'ai connu madame de Mar-

» velle... Ah! ce jeune homme est son neveu? —
» Oui, il avait déjà vingt-cinq mille francs de rente
» que lui avait laissés son père; sa tante, qui n'était
» pas mariée, lui en a laissé deux fois autant; le voilà
» fort riche! et garçon encore, quoiqu'il ait près de
» trente ans; il ne les paraît pas... il est fort bien.
» C'est un charmant cavalier... et qui est désiré par-
» tout... Riche, de bonne famille et encore garçon...
» oh! quand il voudra se marier, il n'aura qu'à
» choisir... Il a long-temps voyagé, ce n'est que de-
» puis la mort de sa tante qu'il semble fixé à
» Paris. »

Pendant que cette conversation avait lieu, Émile Delaberge échangeait quelques mots avec un jeune homme qui venait de s'approcher de la danse pour voir de plus près Stéphanie.

« Vous êtes heureux, mon cher Émile, » dit le nouveau venu, « vous dansez avec la plus jolie per-
» sonne du bal... et il me semble que ce n'est pas
» la première fois de la soirée.

» — En effet... j'ai déjà eu ce plaisir... cette de-
» moiselle est fort bien... Qui est-elle... le savez-
» vous?

» — Sans doute. C'est la petite fille de madame
» Dolbert, cette vieille dame qui est assise là-bas...
» et qui vous regarde en ce moment; le père de la
» belle Stéphanie était dans la magistrature. C'était
» un homme fort recommandable et d'un grand
» mérite; mais il est mort jeune, ainsi que sa
» femme, laissant la petite Stéphanie aux soins de
» sa grand'mère qui, du reste, en est folle et fait,

» dit-on, toutes ses volontés... La jeune personne
» aura au moins vingt mille francs de rente : c'est
» un joli parti, mais ce n'est pas assez pour vous,
» Delaberge, qui êtes un Nabad!... un Crésus!... et
» qui pouvez épouser presque une province; ainsi
» laissez-nous courtiser mademoiselle Dolbert, et ne
» venez pas vous jeter au travers de nos espéran-
» ces!... vous êtes un rival trop redoutable!... Dès
» que vous paraissez, on ne nous regarde plus, nous
» autres, qui n'avons souvent de la fortune qu'en es-
» pérance. On ne voit plus que vous, et les mamans
» finiront par vous proposer la main de leurs filles,
» tant elles ont envie de votre alliance... Mariez-
» vous donc une bonne fois, Delaberge, afin que
» tous les vœux ne soient plus tournés vers vous. »

Emile sourit en répondant : « Rien ne presse... je
» me trouve très-bien de ma position!...

» — Oh! ma foi, mon cher, vous avez bien rai-
» son!... et, rivalité à part, j'avoue qu'à votre place
» je ne me marierais jamais!... à moins de devenir
» passionnément amoureux... Mais un homme au-
» quel les triomphes sont si faciles devient rarement
» amoureux. »

La conversation ne va pas plus loin, la contre-danse finit, et le cavalier de Stéphanie la quitte après l'avoir ramenée près de son aïeule. Cependant Émile ne perd pas de vue sa jolie danseuse, en ayant soin pourtant de cacher l'attention qu'il met à l'observer. Il avait trop d'esprit et de tact pour se donner en spectacle, et imiter ces jeunes gens qui croient que pour faire la conquête d'une femme il est nécessaire

d'afficher devant tout le monde qu'on en est amoureux, et que le moyen de lui plaire consiste à se planter devant elle, de manière à ce qu'elle ne puisse lever les yeux sans rencontrer des regards obstinément attachés sur les siens.

Vers le milieu de la soirée, Stéphanie avait dansé avec plusieurs jeunes gens qui tous avaient cru lui plaire en l'accablant de complimens; c'était à qui de ces messieurs renchérirait sur les galanteries de son devancier; chacun se flattait de paraître plus aimable et de se faire remarquer de sa danseuse en exaltant ses graces, ses attraits et sa tournure; mais bien loin de là, les jeunes gens n'avaient réussi qu'à ennuyer Stéphanie, qui, étourdie de leurs propos, venait de refuser une contredanse pour rester près de madame Dolbert.

« Serais-tu déjà fatiguée?..... veux-tu que nous » quittions le bal? » dit la bonne mère à sa petite-fille.

» — Non, bonne maman, ce n'est pas cela... mais, » tenez... tous ces messieurs, avec qui je danse, ne » font que me répéter la même chose..... et cela » m'ennuie.

» — Que te disent-ils donc? — Que je suis char- » mante!... que je suis la plus jolie du bal... que je » danse comme un ange..... que je suis pleine de » grace!...

» — Eh, mon Dieu! c'est cela qui te fait refuser » de danser? » dit madame Dolbert en souriant.

» — Oui, bonne maman..... car ils me répètent » tous la même chose. D'ailleurs, ce n'est pas vrai;

» certainement, je ne suis pas la plus jolie du bal;
» et voilà beaucoup de demoiselles qui dansent mieux
» que moi... n'est-ce pas, bonne maman?

» — C'est possible; mais il me semble qu'il n'y a
» pas de quoi se fâcher parce qu'on nous dit que
» nous sommes jolies..... En société, ma fille, les
» hommes croient devoir faire des complimens aux
» dames... c'est l'usage. — A la bonne heure; mais
» qu'ils ne les fassent pas tous de même, au moins.
» — Aimerais-tu mieux que l'on te dît que tu es
» laide?... — Mais, je crois, que cela me semblerait
» plus drôle... ça me ferait rire. — Et tous ces mes-
» sieurs ont donc trouvé que tu dansais bien?... —
» Mon Dieu, oui... Ah! il n'y en a qu'un seul, oui,
» un seul, qui ne m'a pas fait de complimens.....
» aussi, je l'ai remarqué, celui-là..... je le préfère à
» tous les autres. — Quel est-il donc? — Bonne ma-
» man, c'est un monsieur avec lequel j'ai dansé plu-
» sieurs fois... il a causé avec moi; mais ce n'était
» pas pour me dire comme les autres : *Mademoiselle,*
» *vous dansez supérieurement!* ou : *mademoiselle, vous*
» *êtes remplie de grace!* Il m'a parlé de la soirée, des
» plaisirs de l'hiver; m'a demandé si j'étais musi-
» cienne... enfin, différentes choses... ça changeait,
» au moins. — Montre-moi donc ce monsieur-là...
» — Attendez, bonne maman... il se promenait par
» ici tout-à-l'heure... Ah! tenez, je l'aperçois... c'est
» ce monsieur... c'est... »

Ici, Stéphanie s'arrête; puis, balbutie en baissant la voix : « C'est ce monsieur qui vient à nous. »

Dans ce moment, la maîtresse de la maison, te-

nant Émile Delaberge par la main, s'avançait vers madame Dolbert pour le lui présenter.

« Ma chère amie, voulez-vous me permettre de
» vous présenter monsieur Émile Delaberge, neveu
» de cette aimable madame Marvelle, que nous ai-
» mions tant, vous et moi. »

Madame Dolbert accueille fort bien le neveu de son ancienne amie. Les manières distinguées d'Émile prévenaient en sa faveur; et lorsqu'il voulait être aimable, il était difficile de ne point être séduit par le charme de sa conversation. Le jeune homme témoigne respectueusement à madame Dolbert combien il serait flatté de pouvoir cultiver la connaissance d'une ancienne amie de sa tante; et la grand'-maman de Stéphanie, qui trouve cette demande toute naturelle, répond à M. Émile Delaberge qu'elle le recevra toujours avec plaisir.

Émile remercie beaucoup madame Dolbert de la faveur qu'elle veut bien lui accorder, et, en ce moment, ses regards se sont fixés sur Stéphanie, qui rougit et baisse les yeux sans savoir pourquoi.

Émile a pris congé de ces dames. On danse encore; mais, au bout d'un moment, Stéphanie témoigne à madame Dolbert le désir de se retirer. Celle-ci, après tous les petits soins d'usage pour que sa petite-fille ne puisse prendre du froid, monte avec elle dans sa voiture, qui les ramène à leur demeure.

Le lendemain, la petite Zizine épiait le réveil de sa jeune protectrice; l'enfant, pendant que l'on était sorti, avait habillé sa poupée exactement comme Stéphanie était parée pour aller au bal; elle pensait

causer une agréable surprise à sa bonne amie, et assise tout près du lit, tenant la belle poupée sur ses genoux, elle attendait en silence que Stéphanie ouvrît les yeux.

Cet instant arrive enfin; la jeune fille a balbutié quelques mots; Zizine court à elle et l'embrasse; ensuite, elle lui montre la poupée, en lui disant: « Tiens, » voilà comme tu étais belle hier. »

Stéphanie sourit, mais elle n'éclate pas de rire, ainsi qu'elle le faisait ordinairement en jouant avec sa petite amie; on dirait même qu'elle regarde la poupée avec indifférence.

Stéphanié, en se levant, raconte à Zizine tout ce qu'elle a fait la veille au bal; et, pendant tout le courant de la journée, elle ne parle que de cela. Mais quand Zizine lui propose de jouer à la poupée, Stéphanie refuse et témoigne que cela ne l'amuserait pas; et la petite Zizine, tout étonnée, lui dit: « Mais » elle t'amusait tant hier!...

» — Oui.. hier... » balbutie Stéphanie d'un air rêveur.

Pour l'enfant, hier n'était que la distance d'un jour; pour la jeune fille, ce n'était déjà plus que le souvenir vague d'une autre vie.

CHAPITRE XII.

LE DINER CHEZ M. GRILLON.

Le jour fixé pour aller dîner chez M. Grillon était arrivé; M. Guerreville se disposa à se rendre chez les parens de sa filleule. Il n'avait accepté qu'à regret cette invitation qui le contrariait; mais il avait donné sa parole, et jamais il n'y manquait. Mademoiselle Agathe était venue dans cet intervalle, chez son parrain, pour lui rappeler sa promesse; mais M. Guerreville s'était trouvé absent lors de la visite de sa filleule.

« Vous vous amuserez peut-être plus que vous ne » le croyez, à ce dîner, » avait dit le docteur, en quittant son ami, « dans le monde le plaisir nous » manque souvent de parole, il ne vient pas là où » nous comptons le rencontrer; mais, en revanche, » il arrive quelquefois sans que nous lui ayons donné » rendez-vous.

» — M'amuser!... » dit M. Guerreville, en serrant la main de Jenneval, « vous devez bien voir que cela » m'est impossible, en tel lieu que ce soit; je puis » feindre quelquefois d'oublier mes peines, mais » alors même que je m'efforce de sourire, mon cœur » est bien étranger à ce qu'exprime mon visage!..... » chaque jour même augmente ma douleur..... car » chaque jour je vois diminuer l'espérance que j'avais » encore de retrouver ce que j'ai perdu.

» — Si l'on connaissait vos chagrins... on pourrait » vous aider dans vos recherches, et peut-être obtien- » driez-vous un résultat plus heureux. »

M. Guerreville ne répondit pas au docteur; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et s'éloigna de lui.

A cinq heures moins un quart, M. Guerreville sonnait chez M. Grillon.

C'est Agathe qui vient ouvrir la porte; et aussitôt ce sont des cris de joie, des transports comme si la manne céleste tombait sur la maison.

« Ah! quel bonheur! c'est mon parrain!... Ah! » bonjour, mon parrain! Maman, c'est mon par- » rain... vous êtes bien aimable de ne pas nous avoir » oubliés... Papa, c'est mon parrain... ah! il est à » la cave, papa... Entrez donc, mon parrain... ah! » que je vous embrasse d'abord!..... vous voulez » bien, n'est-ce pas, mon parrain?

Et, sans attendre une réponse, mademoiselle Agathe a déjà embrassé M. Guerreville, qui, tout étourdi du bruit que cause son arrivée, entre dans le salon sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Là, c'est madame Grillon qui vient recevoir son convive; la maman d'Agathe était coiffée d'un petit bonnet rose, posé peut-être avec trop de prétention pour une mère de famille; mais l'ancienne connaissance de M. Guerreville était encore bien, et le bonnet rose n'était pas absolument ridicule.

Un jeune homme, à cheveux lisses, à favoris tournant autour de son cou, était aussi dans le salon, où il paraissait fort occupé du soin de corriger un faux pli qu'il avait remarqué dans son gilet. C'était un joli garçon, très-petit-maître, et à l'air suffisant.

Puis, il y avait encore un monsieur si grand, si long, que sa tête touchait presque au plafond, et qu'il rapetissait tous ceux qui l'approchaient, et, avec cela, si maigre, si grêle, qu'il semblait qu'en marchant ses membres allaient se casser. C'était aussi un jeune homme, mais il n'avait rien d'un petit-maître, et semblait tout confus de sa grande taille.

Madame Grillon accueille M. Guerreville avec un tendre sourire, qui semble vouloir dire beaucoup de choses. Les deux jeunes gens se sont levés à son arrivée dans le salon; mais Agathe laisse à peine à sa mère le temps de parler; elle va, vient, sautille autour de son parrain, et ne semble vouloir laisser en repos ni sa langue, ni son corps.

« Nous sommes très-flattés de ce que vous avez bien » voulu accepter notre invitation, » dit madame Grillon, en cherchant à rencontrer le regard de M. Guerreville, qui répond assez froidement :

« Madame, vous êtes mille fois trop bonne; je n'ai

» pas voulu vous refuser, quoique j'aille peu dans le
» monde, et...

» — Oh! oui, mon parrain est bien aimable d'être
» venu!..... je suis bien contente de vous voir, mon
» parrain...

» — Agathe ne cesse pas de nous parler de vous!... »
» dit madame Grillon en étouffant un demi-soupir...

» — Ma filleule a bien de la bonté.

» — Moi, mon parrain, quand j'aime les person-
» nes, je les aime tout de suite beaucoup!..... c'est
» toujours comme ça... et puis, quelquefois, ça me
» passe tout aussi vite...

» — Allons, taisez-vous, folle!... » dit madame Grillon, en donnant un petit coup sur la joue de sa fille; puis, la maman s'approche de M. Guerreville, et lui dit à demi-voix : « Elle est bien en-
» fant, bien étourdie... mais aussi bien sensible...
» c'est tout mon portrait... telle j'étais à cet âge...
» vous le rappelez-vous?... »

M. Guerreville, qui craint les réminiscences et les souvenirs, a l'air de n'avoir pas entendu, et se tourne vers Agathe, qui lui dit :

« Mon parrain, voilà M. Adalgis... dont je vous ai
» parlé..... qui chante si bien les romances, et qui
» apprend le cornet à piston pour m'accompagner
» au piano..... Serez-vous bientôt en état de m'ac-
» compagner, monsieur Adalgis... »

Le jeune homme s'incline en disant : « — Mademoi-
» selle, je ne veux me faire entendre, dans un sa-
» lon, que lorsque je serai très-fort... Je trouve qu'à
» présent les beaux-arts ne souffrent point la mé-

» diocrité!... si vous n'avez pas un joli talent, vous
» vous faites moquer de vous! moi je veux planer...
» et non pas glaner!...

» — C'est juste! » dit le grand jeune homme, « on se fait moquer de vous..... je veux dire de » soi.

» — Oh! vous verrez, mon parrain, comme M. Adal» gis chante bien, » dit Agathe; puis elle ajoute en se penchant contre l'oreille de M. Guerreville : « Il » a une jolie tournure, ce jeune homme-là... n'est-ce » pas, mon parrain?..... il ne porterait pas un gilet » qui ne serait pas fait à la dernière mode... L'au» tre grand qui est là... c'est M. Lélan, on dit qu'il » a beaucoup de moyens, mais moi, je ne l'aime pas » du tout, ce jeune homme-là... d'abord il est trop » grand, et puis quand il veut dire ou conter quel» que chose, il se trompe toujours..... ce n'est pas » comme M. Adalgis, il parle très-bien... Ah! voilà » papa qui remonte de la cave, je l'entends... Papa, » venez donc, mon parrain est arrivé!...

» — Mon ami, M. Guerreville est arrivé! » crie à son tour la maman d'Agathe.

M. Grillon paraît alors à l'entrée du salon, tenant encore son panier à bouteilles d'une main, et un flambeau de l'autre. Il ne sait pas s'il doit aller déposer cela d'abord, ou entrer avec, pour recevoir plutôt le parrain de sa fille; dans son indécision il reste à la porte en s'écriant :

« Bonjour, monsieur Guerreville..... je suis bien » charmé... c'est que je viens de la cave... et cette » santé.... je vous demande mille pardons... j'ai les

» doigts pleins de suif... cette chandelle a coulé sur
» moi... et ça va bien ?

» — Faites donc vos affaires, monsieur Grillon, » dit M. Guerreville, « ne vous gênez en rien pour » moi, je vous en prie...

» — Je suis à vous dans l'instant... C'est bien désagréable quand une chandelle vous coule sur les » doigts... Jeannette ! Jeannette !... »

M. Grillon disparaît avec son panier et son flambeau, et madame s'écrie : « Il a la manie de vouloir » aller lui-même à la cave... Que voulez-vous ! il faut » bien le laisser faire ! c'est la seule chose de la mai» son dont il se mêle.

» — Je n'y vois aucun mal, » dit M. Guerreville.

» — Je ne suis jamais de ma vie descendu dans » une cave, » dit M. Adalgis en s'étendant dans un fauteuil.

« C'est comme moi, » dit M. Lélan, « je ne suis ja» mais descendu dans un puits..... ah ! c'est-à-dire » dans une cave.

» — Il faut espérer que ces dames Devaux ne se fe» ront pas attendre... » dit madame Grillon, « il ne » manque plus qu'elles.

» — Ah ! tu sais que Laure n'en finit jamais pour » s'habiller, » dit Agathe, « et sa sœur a toujours » oublié quelque chose ; mais c'est égal, elles sont » bien aimables ; j'ai dit à Laure d'apporter ses cas» tagnettes... elle est très-forte sur les castagnettes... » L'avez-vous entendue, monsieur Adalgis !

» — Oh ! mademoiselle, la castagnette n'est pas » un instrument !... c'est bon pour s'accompagner

» en dansant le bolero ou les folies d'Espagne... mais,
» du reste, je ne connais rien de plus insipide!...

» — Ah! c'est drôle! moi, qui croyais que c'était
» joli! »

M. Grillon rentre dans le salon en essuyant encore ses doigts; il court serrer la main à M. Guerreville.

« Comment ça va-t-il, monsieur Guerreville? je
» vous demande pardon de n'avoir pas été ici sur-le-
» champ pour vous recevoir... mais j'étais à la
» cave...

» — Monsieur, ces dames étaient là, et il ne fal-
» lait pas vous gêner...

» — Allez-vous aussi à votre cave, monsieur
» Guerreville? moi, c'est un de mes plaisirs... je passe
» en revue toutes mes bouteilles... je regarde s'il n'y
» a pas de bouchons moisis...

» — Mademoiselle votre fille fait déjà très-bien
» les honneurs de chez vous. — Ça donne mauvais
» goût au vin quand ça moisit, alors j'ai soin de
» les retirer du tas, et de les changer de bouchon.

» — Nous n'attendons plus que la famille De-
» vaux, » dit madame Grillon; « je suis étonnée qu'el-
» les ne soient pas encore arrivées... c'est fort con-
» trariant, car mon dîner est prêt!... Mais si elles ne
» sont pas venues dans cinq minutes, nous nous met-
» trons à table.

» — Ah! madame, » dit M. Guerreville, en s'é-
loignant du maître de la maison; « nous pouvons
» attendre... nous le devons, puisque ce sont des
» dames...

» — Toujours galant, monsieur Guerreville.

» — Quand le vin dépose, » dit M. Grillon en s'approchant du bel Adalgis, « alors c'est différent, » ça demande d'autres procédés, il faut le transvaser » avec soin dans d'autres bouteilles... il y a des per- » sonnes qui font encore autre chose...

» — Je n'entends rien à tout cela, » dit le petit-maître en se levant pour aller causer avec Agathe. Alors M. Grillon s'approche du grand Lélan, et continue :

« Ce ne sont pas les mauvais vins qui déposent... » à ce qu'on prétend; mais, moi, je n'aime pas à » avoir de la lie dans mon verre... Vous me direz : » on verse doucement; mais c'est toujours trouble... » alors, le plus court moyen... c'est de le boire bien » vite... Eh! eh! n'est-ce pas?

» — Certainement! c'est de ne pas le boire... — » Comment? — Je veux dire, c'est de le boire tout de » suite. »

On sonne avec violence, et Agathe fait un bond de joie en s'écriant : « Ah! voilà ces dames!... »

Alors M. Adalgis passe devant une glace où il donne un coup-d'œil pour voir si rien n'est dérangé dans l'harmonie de sa coiffure; M. Lélan se glisse derrière des siéges qu'il semble déjà disposé à présenter; et M. Grillon et sa fille sortent du salon pour aller au devant du monde qui arrive.

Madame Grillon saisit ce moment pour se rapprocher de M. Guerreville, et lui serrer doucement le bras en murmurant :

« Ah! Édouard! que je suis heureuse de vous re-

» voir ici !... que votre présence me cause d'émotion...
» de plaisir ! moi, je suis toujours pour vous Euphé-
» mie !... votre Euphémie d'autrefois... mais pour-
» quoi donc me regardez-vous à peine?... »

M. Guerreville était tenté de répondre : « Madame,
» si vous ne finissez pas, je vais prendre mon chapeau
» et m'en aller. »

Mais, dans le monde, il faut souvent savoir retenir ces réponses spontanées qui nous viennent du fond du cœur. M. Guerreville se tut, et l'arrivée de la famille Devaux empêcha la tendre Euphémie de pousser plus loin la conversation.

Le salon était presque entièrement rempli par les trois nouvelles venues. En apercevant madame Devaux, grosse maman, ayant passé la cinquantaine, et coiffée d'un énorme turban, M. Guerreville cherche à se rappeler où il a déjà rencontré cette dame; la vue de ses deux filles le confirme dans sa persuasion que ce n'est pas la première fois qu'il se trouve avec la famille Devaux; bientôt ses souvenirs lui reviennent : la grosse maman est cette dame qui était en train de faire lacer ses brodequins, pendant qu'il visitait son logement avec M. Fourré; mademoiselle Laure est la jeune personne qui a ouvert la porte tout en mangeant une tartine de pain et de beurre; enfin, la fille cadette, mademoiselle Ophélie, est celle qui touchait du piano.

« Mon Dieu! que vous êtes cruelles de venir si tard ! » s'écrie madame Grillon, en allant embrasser madame Devaux et ses filles.

» — Ce n'est pas ma faute, ma chère amie, » dit

la grosse maman, en faisant de gracieux saluts à la compagnie, « nous étions sorties, et déjà dans la » rue pour venir, quand j'ai dit à Laure : mais, ma » belle, tes bas ne tiennent pas..... ils ne sont pas » assez tirés... Qu'est-ce que ça signifie?... Aussitôt » Laure se regarde, se tâte et s'écrie, en riant comme » une folle qu'elle est : Ah ! j'ai oublié mes jarre- » tières... Alors, vous sentez qu'il a fallu remonter » pour qu'elle mette ses jarretières. Laure disait : je » m'en passerai bien. Mais moi, je ne veux pas qu'on » aille dîner en ville sans jarretières. Du reste, cha- » cun me paraît jouir d'une parfaite santé. »

M. Grillon attendait que sa femme et sa fille eussent terminé leurs embrassades pour aller à son tour poser son visage sur celui de ces dames. M. Adalgis salue les demoiselles Devaux, comme on fait à des personnes de connaissance. M. Lélan présente des siéges, et M. Guerreville ne peut s'empêcher de trouver que le costume des deux demoiselles, qui viennent d'arriver, a beaucoup d'analogie avec celui des équilibristes ou danseuses de corde.

Mademoiselle Ophélie tient sous son bras un rouleau de musique qu'elle va déposer sur le piano. Agathe court à elle, en s'écriant :

« Ah ! vous avez apporté des romances... Ah, que » vous êtes gentille ! vous nous chanterez quelque » chose ?...

» — Ma fille a apporté de grands morceaux, » dit madame Devaux, « car je ne veux plus qu'elle chante » de romances... tous ces petits airs lui perdent la » voix... je ne veux plus qu'elle sorte du *Rossini*... ou

» du *Meyerbeer*... n'est-ce pas Ophélie... tu ne sor-
» tiras pas de là... tu l'as promis à ta mère?...

» — Ah! madame, » dit M. Adalgis, en souriant d'un air un peu moqueur, « je pense que vous lui
» permettrez bien aussi du *Mozart?*...

» — Du Mozart! » dit madame Devaux, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler. « Comment,
» celui qui donne des concerts rue Saint-Honoré?...

» — Non, madame; je ne vous parle pas de *Musard*,
» mais bien de l'auteur de *Don Juan* et du *Mariage de*
» *Figaro*.

» — Ah, c'est différent!... *le Mariage de Figaro!*...
» divin!... j'ai vu cela aux Français... ça m'a bien
» fait rire! »

M. Adalgis se tourne en riant vers Agathe, puis va se jeter sur le divan; en ce moment, la bonne crie à l'entrée du salon:

« Le dîner est servi, madame.

» — A table! à table! » dit M. Grillon; « il ne
» faut pas qu'un dîner se refroidisse... Messieurs, la
» main aux dames. »

Et le maître de la maison présente la sienne à madame Devaux, M. Adalgis s'empare d'Agathe et d'Ophélie, M. Lélan se courbe vers mademoiselle Laure; il ne reste plus que madame Grillon qui attend que M. Guerreville accepte une main qu'elle lui tend d'elle-même, ce qu'il se décide à faire pourtant, et ce qui est cause que l'on serre fortement la sienne, en poussant de gros soupirs jusqu'à la salle à manger.

Lorsque tout le monde est placé, M. Guerreville se trouve entre madame Grillon et madame Devaux,

celle-ci a déjà plusieurs fois regardé M. Guerreville, lorsque la tendre Euphémie lui dit : « Monsieur est le » parrain de ma fille... un de nos anciens amis qui » était absent de Paris depuis long-temps, et que nous » sommes enchantés de revoir.

» — Charmée de faire sa connaissance, » répond madame Devaux; « mais la figure de monsieur ne » m'est pas inconnue, et je cherche...

» — Je puis aider votre mémoire, madame, » dit M. Guerreville; « je me suis présenté chez vous pour » voir un logement que vous habitiez alors dans la » rue Montmartre... et vous avez eu la bonté de me » permettre de le visiter... quoique votre toilette ne » fût pas encore terminée.

» — Ah! j'y suis... je me rappelle... oui, monsieur; » c'est cela même. Vous me tirez une grosse épine du » pied!... Vous étiez avec le portier?... — Justement, » madame.

» — Moi aussi, je me rappelle, » dit mademoiselle Laure, « j'étais même alors en train de lacer les bro» dequins de maman.

» — Qui m'étaient trop larges! » s'écrie madame Devaux. « Eh bien, monsieur! avez-vous trouvé un » appartement à votre convenance?... Vous n'avez » pas pris le nôtre, et vous avez bien fait : c'était hor» riblement sale; il y avait tout à refaire. Mais main» tenant nous en avons un charmant...

» — Ça n'empêche pas que nous allons encore dé» ménager, » dit Laure en souriant.

» — Comment! vous déménagez? » dit M. Grillon.

« Ah ! vous démé… monsieur Lélan, ayez soin de ces » dames. »

M. Lélan s'incline et présente une salière à M. Grillon qui la repousse en reprenant : « Je vous recommande d'avoir soin de ces dames. — Ah ! oui….. » oui… pardon… je n'entendais pas.

» — Il faut bien changer de logement, » reprend madame Devaux, « quand on marie une de » ses filles.

» — Ah ! vous mariez toujours Ophélie, » dit madame Grillon. « Allons, tant mieux… je suis bien » aise que cela se fasse…

» — Oui !… oui… Oh ! certainement ça se fera… » il faut que ça se fasse… » Ici, madame Devaux se penche derrière la chaise de M. Guerreville en ajoutant à demi-voix : « Mais je vous dirai qu'il n'est pas » encore certain que ce soit Ophélie que je marie. . . » Je crois que ce sera Laure qui passera avant sa » sœur… — Ah ! vous avez aussi un parti pour elle ? » — C'est le même. — Comment ! le même pour vos » deux filles ?… — Oui !… c'est-à-dire qu'il faisait » d'abord la cour à Ophélie, puis je crois qu'il est » tombé amoureux de Laure….. Il n'a pas osé le » dire… De là, embarras… refroidissement.. Vous » comprenez….. — C'est un bon parti ?….. — Oh ! » excellent… M. Émile Delaberge, rien que cela….. » Un jeune homme presque millionnaire !….. et » beau… Ah !… toutes les femmes en raffolent !….. » Il y a plus de quinze jours qu'il n'est revenu chez » nous… mais je vais le forcer à se déclarer… Du » reste, je ne suis pas embarrassée de mes filles,

» grace au Ciel ! Tout le monde les aime… elles font
» des passions partout !… C'est tellement vrai que
» l'autre soir, dans un bal, ayant eu l'étourderie de
» dire que j'allais marier Laure, il y a deux jeunes
» gens qui se sont trouvés mal, et deux autres qui
» sont allés pleurer dans un coin du salon !… Ça me
» fendait le cœur… Mais chut ! tout ceci est entre
» nous… ma chère !… »

M. Guerreville s'était trouvé nécessairement confident de ce qui se disait derrière son dos ; car, tout en parlant à demi-voix, la grosse maman se couchait presque sur ses oreilles, mais il n'a pas l'air d'avoir entendu, ne désirant pas qu'on le mette en tiers dans la conversation.

« Faites donc boire vos voisines, messieurs, ayez
» soin de vos dames, » dit M. Grillon en se servant les meilleurs morceaux de chaque plat.

Et M. Lélan s'empresse de prendre une carafe, et verse de l'eau à madame Devaux qui lui demandait du vin.

« Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, mon-
» sieur, » dit la grosse dame. « Est-ce que vous
» croyez que j'ai envie de me noyer l'estomac ?… —
» Ah ! pardon, madame, j'avais mal entendu… —
» Ophélie, ma chère amie, ne mange pas de corni-
» chons surtout !….. Ton maître de chant te les a
» défendus !… — Soyez tranquille, maman !

» — Moi, qui ne chante pas, » dit Laure, « je
» puis manger de tout… Les cornichons n'empêchent
» pas de jouer des castagnettes !…

» — Elle en a joué comme un ange avant-hier, »

dit madame Devaux. « Nous étions à une soirée où » l'on a dansé le quadrille espagnol..... Laure a ac- » compagné. — Oui! » dit mademoiselle Laure, « j'ai accompagné la *cachucha las manchegas.* — Et » puis la *zatapette...* » dit la maman. — « *El zata-* » *peado*, ma mère, et *la jota aragonesa.* — C'est » cela, oui, la joute aragnese..... C'était délicieux, » tout le monde était ravi..... Ma fille a été claquée » par toute la société!...

» — Mais M. Adalgis dit que la castagnette est un » instrument insipide, » s'écrie Agathe.

« — Insipide! » dit Laure en souriant dédaigneusement, tandis que sa mère lance sur le jeune homme des regards courroucés, ce qui n'a nullement l'air d'émouvoir M. Adalgis.

« Insipide! les castagnettes! » s'écrie madame Devaux. « Mais, d'où sort donc monsieur pour dire » cela?... Il n'a donc pas vu l'Espagne... l'Italie!... » Les castagnettes sont adorées partout..... Dans les » combats de taureaux on joue des castagnettes : » c'est un instrument national... et qui donne tant » de grace à une femme... Ah, Dieu!... je vous en » jouerai après le dîner... et vous verrez...

» — Madame, je n'ai pas prétendu que cela n'a- » vait pas de grace, je trouve seulement que cela ne » peut pas se classer parmi les instrumens...

» — Vous y classez bien à présent le tambour et » les sonnettes qui me déchirent les oreilles!...

» — Dans une marche, » dit M. Lélan en se redressant pour parler. « Les sonnettes... les tambours, » dis-je, font très-bien... de même que le piston bien

» employé produit un grand effet... J'ai entendu...
» je ne sais plus dans quelle ouverture, un solo de
» basson..... de piston..... de cornet à piston, avec
» le..... le chose..... qui soutenait..... ça faisait fort
» bien.

» — Qu'est-ce que c'est donc que ce grand jeune
» homme qui se perd dans les pistons? » dit madame Devaux en se penchant encore derrière le dos de M. Guerreville.

» — C'est un garçon rempli de moyens..... très-
» instruit..... il sort d'une école normale. — C'est
» dommage qu'il ne trouve jamais ce qu'il veut dire.
» Quant à votre M. Adalgis, il est fort joli garçon,
» mais il abuse de son physique. »

M. Guerreville se mêlait fort peu à la conversation, il tâchait aussi de se garer d'une autre que l'on cherchait à établir avec lui par dessous la table, où certains pieds s'obstinaient à poursuivre les siens. Mais Agathe s'écriait souvent : « Vous ne mangez pas,
» mon parrain... Papa, mon parrain ne mange pas...
» Maman, faites prendre quelque chose à mon par-
» rain. »

Madame Grillon soupirait et se pinçait les lèvres, en répondant : « M. Guerreville ne veut rien pren-
» dre... j'ai beau faire tous mes efforts... il ne touche
» à rien de ce que je lui offre.

« — Ophélie! ne touche pas aux anchois, ma fille...
» ton maître de chant te les a expressément défen-
» dus..... Il assure que l'anchois est l'antipode des
» roulades!...

» — C'est-à-dire l'antipathique, ma mère... — Oui,

» l'antipate... ma langue a tourné... Quand on a une
» belle voix, cela exige des ménagemens... Mon futur
» gendre, M. Émile Delaberge, est fou des belles
» voix...

» — Ah! oui... c'est vrai... A propos... Vous ma-
» riez une de vos demoiselles, » dit M. Grillon,
« l'aînée, sans doute...

» — Peut-être toutes les deux à la fois, » répond
madame Devaux en jetant sur ses filles un regard qui
signifie : *dites comme moi.*

» — Toutes les deux!..... Diable..... c'est encore
» mieux!...

» — Voilà quatre ans que je lui entends dire
» qu'elle va marier ses filles, » dit Adalgis à Agathe,
« et depuis ce temps elles sont encore demoiselles!...
» — Ah! que c'est méchant ce que vous dites là!... »

« — Ce M. Delaberge, » dit le grand Lélan, « n'est-
» ce pas un jeune homme qui... c'est-à-dire, pas un
» tout jeune homme, mais un homme..... dans le
» genre...

» — Précisément! » s'écrie la grosse maman, « c'est
» celui-là! immensément riche, joli garçon... cava-
» lier accompli, donnant les modes, le ton... Mais,
» monsieur Adalgis doit le connaître... lui qui va
» dans le grand monde?...

» — Emile Delaberge, » répond Adalgis, en se
caressant le menton, « oui, certainement, je le con-
» nais beaucoup; je me suis trouvé trois ou quatre
» fois avec lui... mais je l'ai toujours entendu se
» moquer du mariage, et de ceux qui faisaient la
» folie de s'engager...

» — Ça n'est pas possible!... vous aurez mal en-
» tendu!... » s'écrie Laure d'un air de dépit.

« — D'ailleurs, M. Delaberge peut bien ne plus
» penser de même, » dit mademoiselle Ophélie en
minaudant.

« — Oui, tu as raison, Ophélie, » dit madame
Devaux; « il a pu dire cela... et penser autrement :
» ça se voit tous les jours... Ne mange pas de mou-
» tarde, ma fille, ça donne des sons douteux, comme
» dit ton maître, et je ne veux pas que tu aies rien
» de douteux.

» — Messieurs, ayez donc soin de ces dames, » dit
M. Grillon, en se mettant de côté une aile de la vo-
laille qu'il est en train de découper.

« — A propos, » dit madame Devaux, qui se char-
geait de soutenir toujours la conversation, « notre
» cousin est arrivé; vous savez, madame Grillon,
» que je vous avais dit que j'attendais mon cousin
» pour assister au mariage de mes filles... Il est ici
» depuis assez long-temps déjà, et je me suis permis
» de l'engager à venir nous retrouver ce soir chez
» vous... je désire vous le présenter...

» — Vous avez très-bien fait, nous serons fort
» aises de faire la connaissance de monsieur votre
» cousin.

» — C'est un charmant garçon..... pétillant d'es-
» prit... il habite Château-Thierry, où il est adoré...
» où il voit ce qu'il y a de mieux... le sous-préfet...
» le maire, les autorités... c'est à qui l'aura en so-
» ciété... c'est un véritable boute-en-train ..

» — C'est un jeune homme? — Oui, un jeune

» homme de quarante ans... encore garçon... il est » si étourdi, si enfant!... un très-joli homme; n'est- » ce pas, mes filles, que votre cousin Vadevant est » fort bien?...

» — Il a un trop gros ventre! » dit Laure, en se bourrant de pain et de beurre.

« — Ça ne l'empêche pas de danser comme un » ballon! — Il n'est pas venu à Paris pour s'y fixer?

» — Non... je ne crois pas... cependant, il serait » possible... on ne sait pas... »

En disant cela, madame Devaux regardait ses filles d'un air qui voulait encore dire beaucoup de choses.

Au nom de Vadevant, M. Guerreville avait fait un mouvement qui n'avait point échappé à la tendre Euphémie; elle s'empressa de lui dire :

« Connaîtriez-vous le cousin de ces dames?... je » crois, en effet, que vous venez aussi de Château- » Thierry?

» — Oui, madame... je me suis trouvé avec ce » monsieur.

» — Ah! vous connaissez mon cousin Vadevant, » s'écrie madame Devaux, j'en suis enchantée... vous » le verrez ce soir... Oh! comme cela se trouve » bien, que je suis donc contente de lui avoir dit » de venir nous prendre ici... Ophélie, ne prends » pas de cresson, ma chère amie, c'est mortel pour » les cadences. »

M. Guerreville n'était nullement enchanté de se trouver avec ce curieux petit homme, qui semblait le poursuivre partout; mais il pensa que chez M. Gril-

lon, comme ailleurs, il saurait bien se soustraire à ses importunités.

« Mon cousin Vadevant m'a déjà rendu un bien » grand service, depuis qu'il est à Paris, » reprend madame Devaux, après avoir repoussé le bras de M. Lélan, qui s'obstine à lui présenter la carafe, « il faut vous dire d'abord, que depuis quelque » temps nous n'avions pas de médecin... le nôtre » était mort, et cela m'affligeait beaucoup; car, » telle que vous me voyez, je suis fort délicate, sans » que cela paraisse.

» — Il est certain que cela ne paraît pas du tout, » dit M. Adalgis, en souriant.

« Ce jeune homme abuse de son physique, » dit tout bas la grosse maman; puis elle reprend d'un air piqué : « Oui, monsieur, je suis très-délicate!... il » me faut un régime... c'est-à-dire, beaucoup de » prudence dans mes alimens...

» — C'est comme moi, » dit M. Lélan, « je » mange de tout... mais ça me fait mal, c'est-à- » dire, il y a des choses... ce ne sont pas les choses » que je mange... mais je ne devrais pas en man- » ger.

» — Certainement, » reprend madame Devaux, « il ne manque pas de médecins à Paris... et d'hom- » mes qui ont un grand mérite! mais je flottais... » j'étais incertaine!... lorsque mon cousin Vadevant » est venu nous voir et m'a dit : « Prenez le doc- » teur Jenneval qui arrive comme moi de Château- » Thierry; c'est un vrai médecin de dames... un » garçon plein de mérite...

» — Il ne vous a pas trompée, madame, » dit M. Guerreville, qui n'a pu garder le silence en entendant prononcer le nom de son ami.

« — Vous le connaissez aussi, monsieur? — Beau-
» coup, madame. — C'est votre médecin, peut-être?
» — Mieux encore, madame, c'est mon ami. — Alors,
» monsieur, je vous ferai plaisir en contant à la so-
» ciété un trait qui prouve tout ce dont est capable le
» docteur Jenneval, pour tirer ses malades d'une si-
» tuation périlleuse!... ceci montre qu'il a autant de
» génie que de science... Je viens au fait... Ophélie,
» tu ne mangeras pas de salade, ma belle; tu sais ce
» que ton maître t'a dit: la salade et les points d'or-
» gues sont incompatibles... — Maman, une feuille...
» — Non, chère amie, tu ferais un *couac!*... et je ne
» veux pas que ma fille fasse de couac.

» — J'en mangerai pour deux, » dit mademoiselle Laure en prenant le saladier, « je n'ai pas peur des
» couacs, moi!...

» — Oh! celle-ci est un démon! une santé de fer,
» elle mangerait des diamans!

» — Diable! je ne me chargerais pas de la nour-
» rir, » dit M. Adalgis à demi-voix; et la grosse maman reprend son récit:

« Messieurs, voici ce qui m'est arrivé: Le docteur
» Jenneval, après m'avoir fait plusieurs visites dans
» lesquelles il s'était assuré de la force de mon tem-
» pérament, me conseilla, pour mon déjeûner, de
» prendre du chocolat, en me disant que cela me re-
» mettrait entièrement l'estomac; mais, afin qu'il me
» passât bien, il me dit: « Vous prendrez votre cho-

» colat entre deux verres d'eau, un avant, et un après. »
» Je suivais ponctuellement l'ordonnance du docteur,
» et j'en éprouvais déjà les meilleurs effets, lorsqu'un
» matin, pressée de déjeûner ou distraite, je crois,
» par une visite, je pris mon chocolat sans avaler,
» comme de coutume, un verre d'eau auparavant!...
» Lorsque je m'aperçois de ma distraction, il n'était
» plus temps, le chocolat était pris... J'avalai bien
» mon verre d'eau par-dessus, mais il me manquait
» toujours celui que j'aurais dû boire auparavant;
» et mon chocolat ne se trouvait plus entre deux
» eaux... Vous jugez de mon inquiétude... je me dis:
» j'ai manqué à l'ordonnance du docteur... que va-
» t-il en résulter? peut-être les suites les plus graves...
» je ne puis pas vous dire combien cette crainte me
» rendait déjà malade!...

» — C'était bien fait pour cela, » dit madame Grillon, en cherchant toujours à fourrer son pied sous celui de M. Guerreville.

« — Ne sachant quel parti prendre, je me décidai
» à envoyer chercher le docteur, en lui faisant dire
» que le cas était pressant. M. Jenneval arrive, me
» demande ce que j'ai; je lui conte ma malheureuse
» distraction, en lui disant: « Cher docteur, que faire
» pour que ce chocolat se retrouve entre deux verres
» d'eau? » M. Jenneval, touché de ma perplexité,
» rêva quelques instans, puis s'écria: « Mettez dans
» une seringue le verre d'eau que vous deviez avaler
» en premier, prenez-le en lavement, et de cette fa-
» çon votre chocolat se trouvera entre les deux verres
» d'eau.

» — Parfaitement imaginé! » dit M. Grillon! « — Oh ! c'est charmant ! d'honneur, c'est déli-» cieux! » dit M. Adalgis, en cachant sa figure derrière sa serviette.

« — Je fis ce que le docteur m'ordonnait, » reprend la grosse maman, « et je n'éprouvai aucun ac-» cident : mais l'expédient qu'il avait trouvé me » sembla si ingénieux et si profond à la fois, que je » me plais à conter partout cette anecdote, qui ne » peut qu'ajouter à la réputation du docteur Jen-» neval. »

Le récit de madame Devaux fit une impression singulière sur la société; M. Adalgis et Agathe se mouraient d'envie de rire; Laure et sa sœur semblaient contrariées; le grand Lélan paraissait ne pas comprendre; M. Grillon seul partageait l'enthousiasme de la grosse dame; heureusement, on était alors au dessert, et madame Grillon voyant que son voisin s'obstinait à tenir ses pieds sous sa chaise, se lève d'un air de dépit, en s'écriant: « Le café nous attend au sa-» lon... » Alors tout le monde quitte la table, et mademoiselle Agathe, qui est très-caressante, profite de ce moment pour courir embrasser son parrain.

On se rend au salon, où M. Grillon, tout en prenant son café, va près de chacun de ses convives, en leur disant: « Comment le trouvez-vous... hein?... » je défie qu'on en prenne de meilleur... c'est ma » femme qui le fait..... elle a été très-bien, ma » femme!

» — Vous lui mettez de la chicorée? » dit M. Lélan. « — Comment? — Je dis... pour lui donner de

» la couleur... c'est ça qui le rend amer... — Vous » trouvez mon café amer? — Non, je veux dire, ça » lui donne bon goût... C'est comme chez ma tante, » on y prend du café détestable... parce qu'elle le » fait elle-même. — Et elle le fait détestable? — » Non!... Je vous dis qu'il est délicieux.

» — Un petit verre de parfait amour! madame » Devaux, » dit M. Grillon, « c'est de la liqueur des » îles... — Non, je ne prends pas de liqueur; mais » je vous avoue que je suis comme les hommes, je » fais du gloria... je n'aime que cela... et, si vous » permettez... — Tout ce qui vous sera agréable; » monsieur Lélan, venez donc verser de l'eau-de-vie » dans le café de madame Devaux. »

Le grand jeune homme s'avance armé d'un carafon, et verse dans la tasse de la grosse maman qui prend plusieurs morceaux de sucre, et s'occupe à les faire fondre dans son gloria.

Pendant ce temps, mademoiselle Ophélie s'était mise au piano, où elle fredonnait en jouant ce qui lui passait par la mémoire. M. Guerreville s'était assis, et aussitôt la tendre Euphémie avait été placer sa chaise près de la sienne. M. Adalgis se regardait dans une glace, et mademoiselle Laure, tout en l'examinant de loin, disait à Agathe :

« Je voudrais bien savoir comment fait M. Adalgis pour avoir des favoris aussi bien rangés; pas » un ne dépasse l'autre.

» — Ah! je le sais, moi! » dit Agathe; « je le » lui ai entendu dire à un de ses amis? — Eh bien? » — Eh bien! ma chère, la nuit il couche avec une

» mentonnière dans laquelle ses favoris sont serrés de » manière à ce qu'ils ne puissent prendre un faux » pli. — Ah ! ah ! ah !... une mentonnière ! Oh ! c'est » trop drôle ! — Qu'est-ce qu'il y a donc de drôle à » cela, mademoiselle ? nous mettons bien des papil» lottes, nous autres. — Oh ! c'est égal... Ah ! ah ! » une mentonnière pour coucher !... Ah ! si j'épou» sais un homme qui mît de ces choses-là, moi, je » lui attacherais une lavette derrière son habit. — » Eh ! pourquoi donc cela, mademoiselle ?..... — » Parce que ça me ferait rire... — Oh ! vous dites » cela depuis que M. Adalgis a dit que les castagnettes » étaient un instrument insipide ; car, auparavant, » vous le trouviez charmant. — Charmant !... J'ai » toujours trouvé qu'il ressemblait à ces têtes de cire » qu'on voit dans les boutiques de coiffeurs ?... »

La dispute de ces deux demoiselles allait s'échauffer, car mademoiselle Laure en voulait beaucoup au petit-maître, tandis que la jeune Agathe montrait pour lui une forte prédilection. Mais un événement inattendu fait cesser leur discussion. Madame Devaux qui, depuis quelque temps, remuait le sucre qu'elle avait mis dans son gloria, étant enfin parvenue à le faire fondre entièrement, porte sa tasse à sa bouche et boit une partie de ce qu'elle contient ; mais presqu'aussitôt, faisant une horrible grimace, elle pose sa tasse en s'écriant :

« Ah ! mon Dieu, que c'est mauvais !... ah ! c'est » détestable !... Je n'ai jamais pris de gloria qui ait » ce goût-là...

» — Cependant mon eau-de-vie est délicieuse ! »

dit M. Grillon ; « tout le monde m'en fait compli-
» ment... — Ah ! il y a de quoi en faire une mala-
» die... pouah !... ça me tourne!... ça me... Donnez-
» moi un verre d'eau, je vous en prie!... je crois
» que je vais me trouver mal. »

Tout le monde s'empresse autour de madame Devaux ; mais M. Grillon, qui tient à réhabiliter la réputation de son eau-de-vie, est allé prendre la tasse contenant le reste du gloria ; il la flaire, l'examine, et se décide à en goûter un peu avec le bout de son doigt ; et alors il s'écrie :

« Il n'y a jamais eu d'eau-de-vie là-dedans... C'est
» du parfait-amour que vous avez mis dans votre
» café !... Qui est-ce qui a versé à madame?.. »

Monsieur Lélan ne disait mot, et se tenait derrière les demoiselles Devaux qui desserraient leur mère. Mais quand on eut coupé plusieurs lacets, et que la grosse dame se sentit mieux, elle montra du doigt le grand jeune homme, en s'écriant :

» Voilà le coupable... c'est monsieur qui m'a fait
» cette médecine-là... Moi, je n'ai pas regardé; pen-
» dant qu'il versait, je choisissais des morceaux de
» sucre ?...

» — Mon Dieu ! madame, vous croyez ?... Je me
» serais trompé de carafon..... — On devrait vous
» obliger à boire mon gloria, pour vous apprendre
» à faire attention une autre fois... — Je vous de-
» mande mille pardons, madame ; le fait est que je
» suis très-distrait... Un jour, chez ma tante... non,
» chez mon oncle... on me pria d'accommoder la sa-
» lade... c'était de la salade de... chose, vous savez...

» on met des... machins dedans... enfin, je pris la taba-
» tière d'un monsieur, assis près de moi, pour la poi-
» vrière que je cherchais... Elle était malheureuse-
» ment ouverte... si bien que j'accommodai la salade
» avec du tabac; et toute la compagnie en fut ma-
» lade pendant huit jours !

» — Il est gentil, votre M. Lélan ! » dit madame Devaux, en se tournant vers M. Grillon. « Mais je
» vous déclare que je ne veux plus me retrouver à
» dîner avec lui... Quelque jour il empoisonnera
» toute une société !... »

Le calme étant rétabli, on se disposait à entendre chanter mademoiselle Ophélie, lorsque la porte du salon s'ouvre, et M. Vadevant se présente en posant ses pieds en dehors.

« C'est mon cousin ! » s'écrie madame Devaux; et, se levant aussitôt, elle court au-devant du nouveau venu, le prend par la main et le présente au maître de la maison.

M. Vadevant est très-bien accueilli par la famille Grillon avec laquelle il fait une grande dépense de saluts, de sourires et de complimens. La présentation terminée, madame Devaux dit à son cousin, en lui montrant M. Guerreville : « Vous allez vous trou-
» ver ici en pays de connaissance, mon cousin Vade-
» vant; voilà un monsieur qui m'a parlé de vous. »

Vadevant s'approche de M. Guerreville qui est resté assis dans son coin; le petit homme l'envisage, puis fait un bond en arrière, pousse un cri de joie, comme s'il retrouvait son père; et, saisissant une main qu'on

ne lui présentait pas, il la presse avec transport en disant :

« C'est monsieur Guerreville!... Oh! quel délicieux » hasard!... que je suis flatté!..... ce cher monsieur » Guerreville!... Je ne vous ai pas revu depuis le jour » où je vous ai gardé des places aux Français, et vous » ne vîntes pas... »

M. Guerreville parvient à dégager sa main que l'on s'obstinait à ne pas lâcher, et veut répondre quelques mots d'excuses; mais le petit homme ne lui en donne pas le temps, il reprend :

« Je sais qu'il n'y a là nullement de votre faute... » vous êtes tout excusé... Jenneval m'a dit que vous » aviez fait une rencontre..... ce cher Jenneval! ce » bon docteur!..... je lui procure beaucoup de ma» lades..... je lui ai fait avoir une clientèle..... il » soigne ma cousine..... il a déjà sauvé madame De» vaux d'un grand péril... relativement à du cho» colat...

» — J'ai raconté le trait en dînant, » dit la grosse maman. « — Oh! c'est un homme bien savant en pra» tique et en théorie, » reprend Vadevant, « je crois » qu'à Château-Thierry il vous a sauvé d'une dange» reuse maladie?...—Oui, monsieur.—Je l'en aime » et l'en estime davantage; et mes cousines sont en» chantées d'avoir fait sa connaissance... N'est-il pas » vrai, mes cousines? »

La famille Devaux répond, oui, en chœur; M. Adalgis, que le bavardage de Vadevant semble impatienter, conduit Agathe au piano, en lui disant :

« Mademoiselle, daignez nous chanter quelque » chose... ce sera pour nous un double plaisir de vous » entendre, et de ne plus être obligés... »

Il achève sa phrase dans l'oreille d'Agathe, qui sourit en murmurant : « Ah! vous êtes bien méchant. »

Vadevant va s'asseoir derrière la maman Devaux, qui s'est placée à côté de M. Guerreville, il lui dit : « Est-ce que mes jolies cousines ont chanté. — Pas » encore. — J'espère que je les entendrai... — Assu» rément... Mais à propos, mon cousin, avez-vous » pensé à ce que je vous ai demandé?... avez-vous » fait quelque démarche... appris quelque chose? — » Oh! certainement, ma cousine, j'ai de grandes » nouvelles à vous communiquer... — Oh! voyons... » je vous en prie. »

Vadevant rapproche sa chaise de celle de sa cousine à laquelle il veut parler en confidence, et M. Guerreville se trouve encore, sans le vouloir, obligé d'entendre tous les secrets que l'on se confie derrière son dos, tandis que, devant lui, sa filleule chante et s'accompagne de manière à ce qu'on n'entende pas un mot de ce qu'elle dit.

« Je me suis mis à la piste de votre futur gendre, » reprend Vadevant qui parle toujours à la grosse maman pendant que mademoiselle Grillon s'exerce au piano; « j'ai voulu savoir ce que faisait M. Émile » Delaberge depuis trois semaines et plus qu'il n'a pas » reparu chez vous... — Je gage qu'il est très-ma» lade? — Pas du tout, ma cousine; ce monsieur, qui » mène un train de grand seigneur... au reste, il est

» très-riche, m'a-t-on assuré... — Il est puissamment
» riche. — Ce monsieur, dis-je, passe habituellement
» sa vie dans les plaisirs. Mais depuis qu'il a cessé
» d'aller faire sa cour à mes jolies cousines, il a, dit-
» on, une nouvelle passion dans le cœur..... — Ah !
» mon Dieu !..... mes filles seraient évincées ?.....—
» C'est du moins ce qu'on m'a dit. M. Émile va pres-
» que tous les jours chez une nommée madame Dol-
» bert, personne riche aussi, qui demeure boulevart
» de la Madeleine... — Le monstre !... il veut séduire
» cette dame. — Je ne le crois pas, madame Dolbert
» a soixante-dix ans sonnés... mais elle a une petite-
» fille qui n'en a que dix-sept, et qui est, dit-on, un
» un ange de beauté !... — Ange de beauté tant que
» vous voudrez, je gage qu'elle ne chante pas comme
» Ophélie, et qu'elle ne joue pas des castagnettes
» comme Laure. — Je ne m'en suis pas informé.
» Mais il paraît que votre M. Émile Delaberge est fort
» assidu dans la maison... vous pensez bien que ce
» n'est pas sans motifs. — N'importe, M. Émile a fait
» la cour à mes filles, il faut qu'il s'explique... qu'il
» épouse l'une ou l'autre..... elles ne peuvent rester
» dans cette perplexité... à la rigueur... je pourrais
» aussi demander, pour moi-même.... quelques ex-
» plications... car il m'a plusieurs fois serré la main
» d'une force... — Il paraît que c'est un jeune homme
» capable de tout. — Mais je veux bien ne songer
» qu'à mes filles ! ces chères enfans ! moi, qui ai an-
» noncé partout leur mariage... Mon cousin, je compte
» sur vous pour mettre M. Delaberge au pied du mur.
» — Soyez tranquille, ma cousine, je suis tout à vous...

» je suis venu à Paris pour assister au mariage de vos » jolies filles, et certainement je ferai tout ce qui dé» pendra de moi pour ne pas être venu inutilement.
» — Vous êtes un homme précieux..... mais, chut! » Ophélie va chanter. »

Madame Devaux, qui avait fait la conversation pendant tout le temps qu'Agathe avait été au piano, ne voulait plus que l'on soufflât dès que sa fille chantait.

Mais mademoiselle Ophélie ne se trouve pas en voix; c'est à peine si elle peut finir l'air qu'elle a choisi, et sa mère s'écrie : « Tu as mangé de la sa» lade... tu ne veux pas me l'avouer, mais je suis sûre » que tu en as mangé. Laure, ma belle, danse-nous la » *zatapa*... la *zatapette*... avec accompagnement de » castagnettes, tu seras bien gentille..... Vous saurez » que ma fille a été au bal de l'Opéra, exprès pour » voir danser les Espagnols qui exécutaient des pas » de leur pays... Elle a trouvé cela si distingué, que » le lendemain dans sa chambre, elle se tortillait » d'une manière ravissante... absolument comme les » Espagnols des deux sexes.

» — Maman, j'aimerais mieux danser la *cachucha*... » c'est plus original...—Danse la *cache tout ça*, chère » amie... As-tu apporté des chaussons? — Oh! cer» tainement... est-ce que je pourrais danser sans cela » en souliers!... — Alors, prépare-toi... ne néglige » rien... je suis bien aise que M. Adalgis voie quel » parti on peut tirer des castagnettes.

» — Moi, » dit le grand Lélan, « je suis très-cu» rieux de voir danser de l'italien... — C'est de l'es-

» pagnol, monsieur. — Oui, de l'espagnol. Autrefois
» j'allais à Vaugirard exprès pour voir valser des...
» choses... des... qui valsent si bien... vous savez?...
» — Des Suisses? — Oui. J'ai voulu apprendre aussi,
» mais je manquais toujours la... la machine... vous
» savez?... ce qui fait qu'un jour je suis tombé sur
» mon... mon chose... ça m'a fait très-mal. »

Pendant que mademoiselle Laure se prépare à danser, profitant d'un moment où madame Grillon s'est éloignée de lui, M. Guerreville se lève, puis, en ayant l'air de se promener dans le salon, il gagne la salle à manger, prend son chapeau et s'esquive en se disant :

« J'ai écouté chanter ma filleule, il me semble que
» c'est suffisant, et que rien ne m'oblige à voir ma-
» demoiselle Laure danser la *cachucha*. »

Mais, tout en regagnant sa demeure, M. Guerreville a encore présent à la mémoire ce qui s'est dit entre madame Devaux et son cousin Vadevant ; car dans cette conversation un nom l'a frappé, c'est celui de madame Dolbert ; il cherche à se rappeler où il l'a déjà entendu prononcer. A force de rassembler ses souvenirs, il se rappelle le récit de Jérôme, le porteur d'eau, et se dit :

« Madame Dolbert... boulevart de la Madeleine...
» ce sont les dames qui ont pris avec elles l'enfant de
» ce brave Auvergnat ; oui, c'est là où est cette pe-
» tite Zizine... J'avais promis à Jérôme de prendre
» des informations... de m'assurer si sa fille était
» toujours bien traitée... et je l'ai oublié... car j'ou-

» blie tout ce qui n'a pas de rapport à moi... à mes
» propres chagrins!... Cependant il faudra que je
» tienne ma promesse... oui, je serai bien aise de re-
» voir cette pauvre petite! »

CHAPITRE XIII.

LES AMOURS DE STÉPHANIE.

Trois jours se sont écoulés depuis que Stéphanie a été à ce bal où elle s'est vue l'objet de tous les hommages. Trois jours! c'est bien court pour les gens heureux, pour ceux qui n'ont qu'à former un désir, et le voient aussitôt accompli; ordinairement le temps a des ailes quand on vit au sein des plaisirs.

Cependant Stéphanie a trouvé ces trois jours d'une longueur mortelle, il lui semble qu'il s'est écoulé des semaines, des mois, depuis sa soirée au bal. Les heures sont plus longues, les journées deviennent interminables, et pourtant rien de changé dans son intérieur, dans sa manière de vivre; sa bonne grand'mère cherche sans cesse à prévenir ses moindres souhaits. La petite Zizine est toujours-là, près d'elle, disposée à rire, à jouer lorsqu'elle en témoigne l'envie; mais Stéphanie est devenue rêveuse, presque triste; tout

ce qui l'amusait l'ennuie; elle est même quelquefois indifférente aux caresses de sa petite protégée.

D'où venait ce changement?... Qui l'avait fait naître?... Eh! mon Dieu! vous l'avez compris sans doute; il n'est pas difficile de deviner ce qui fait rêver et soupirer une jeune fille. L'amour est un sentiment qui amène bien du changement dans notre humeur, lorsque nous l'éprouvons pour la première fois; il nous égaie ou nous attriste, il nous rend silencieux et distrait, quelquefois bavard, souvent indulgent pour les autres et bien rarement méchant. Plus tard ses effets ont moins de puissance sur ceux qu'il attaque; c'est comme une maladie que nous aurions déjà éprouvée, et qui, par cela même, aurait perdu avec nous de sa malignité.

Vers le soir du troisième jour, Stéphanie écoutait, sans y répondre, les petits discours de Zizine, lorsqu'un domestique annonça M. Émile Delaberge. Alors la jeune fille sentit son cœur battre avec violence, et tout son sang y refluer; mais personne ne remarqua sa pâleur et l'émotion qu'elle s'efforçait de cacher.

M. Émile entre dans le salon, se présente avec cette aisance que donne la fortune, et plus encore, l'habitude de la bonne compagnie; il témoigne à madame Dolbert le plaisir qu'il éprouvera à cultiver sa société; enfin il sait habilement soutenir la conversation de manière à en bannir cette froideur, ce ton cérémonieux dans lequel on se tient souvent avec de nouvelles connaissances. Stéphanie, elle-même, parvient bientôt à surmonter son trouble et prend part à ce qu'on dit. M. Delaberge est spirituel, ai-

mable et fort amusant à écouter; passant adroitement d'un sujet à un autre, il conte sans fatiguer ses auditeurs; il a beaucoup voyagé, beaucoup observé, et sème ses récits d'anecdotes piquantes, de faits curieux, dits avec une simplicité qui augmente leur charme.

La soirée s'écoule très-vite. M. Émile a demandé à ces dames la permission de venir souvent leur tenir compagnie, et on la lui accorde avec plaisir. Car la grand'maman, comme la petite-fille, a trouvé sa société fort agréable.

Le lendemain, c'est nécessairement de M. Delaberge que l'on s'occupe; c'est de lui que Stéphanie parle toute la journée : elle rit encore de ce qu'il a dit de gai; elle répète ses curieuses histoires, elle n'a pas perdu un mot de tout ce qu'il a conté, et elle s'écrie : « N'est-ce pas, Zizine, qu'il est bien aimable ce » monsieur-là?... »

Et comme la petite fille répond, oui, assez froidement, pour la première fois sa protectrice lui fait la moue et semble disposée à la gronder.

Le fait est que, pour l'enfant, ce monsieur n'avait rien d'aimable. Empressé et galant près des dames Dolbert, M. Émile n'avait pas eu l'air de faire attention à Zizine et ne lui avait pas une fois adressé la parole; il était donc tout naturel que la petite ne partageât pas l'enthousiasme de ces dames.

Maintenant, plus que jamais, la poupée, les petits jeux, tous ces passe-temps qui charmaient Stéphanie, ont perdu leur attrait. Elle aime toujours Zizine, elle est toujours contente de l'avoir près d'elle; mais

son humeur est devenue capricieuse, et ce n'est pas avec le même sourire qu'elle reçoit ses caresses; car maintenant, tout en embrassant sa petite amie, quelquefois son cœur est occupé d'un autre objet.

Émile Delaberge ne tarde pas à revenir chez madame Dolbert; il est fort bon musicien, c'est un art qui rapproche ceux qui le cultivent; et lorsqu'on est déjà tout disposé à bien s'entendre, la musique procure alors mille occasions de bonheur, mille jouissances douces et vives, quoique bien innocentes encore.

Stéphanie cultive avec plus de goût son piano, depuis que M. Émile l'écoute et fait de la musique avec elle; elle chante avec plus de sentiment les romances qu'il lui apporte; n'est-ce encore qu'amour-propre et désir d'obtenir les suffrages de quelqu'un qui est connaisseur? Stéphanie le croit, car Stéphanie, dont le cœur est si pur, si vierge de toute mauvaise pensée, se laisse aller au sentiment qui l'entraîne vers Émile, et ne cherche nullement à résister, parce qu'elle ne pense pas qu'il y ait du mal à être heureux quand Émile est là, à désirer sa présence, à frémir de plaisir quand il paraît, à soupirer quand il s'éloigne. La jeune fille ne cherche pas à s'interroger; sans aucune crainte d'un danger qu'elle ne conçoit pas, elle cède à l'influence qu'Émile exerce déjà sur tout son être, et elle éprouvera pour lui une profonde passion, qu'elle ne se sera pas encore demandé quel est le sentiment qui remplit son cœur.

D'ailleurs, la grand'maman accueille avec amitié leur nouvelle connaissance; pourquoi Stéphanie ne

partagerait-elle pas le plaisir que la présence d'Émile fait éprouver à sa mère?

Et puis enfin, pourquoi une jeune fille de dix-sept ans craindrait-elle de se livrer à un penchant qui lui fait connaître un bonheur nouveau, lorsque personne ne lui dit qu'il peut y avoir du danger à se laisser séduire; tant d'autres succomberont, et qui pourtant ont été averties!... qui donc engagerait à résister celle que l'on n'avertit pas!...

L'expérience?... Mais l'innocence n'en a point.

Si bien qu'il n'y avait pas long-temps que M. Émile Delaberge était reçu chez madame Dolbert, et que déjà Stéphanie, sans se l'être avoué et sans qu'Émile lui eût parlé autrement qu'avec ses yeux, éprouvait pour lui le plus sincère amour.

Il est vrai, que les yeux d'Émile étaient fort éloquens et qu'il était difficile de ne point comprendre leur langage; habitués à parler d'amour, ils s'exprimaient si bien, qu'en peu de temps il fallait leur répondre ou cesser de les regarder; et Stéphanie avait trouvé plus doux de laisser aussi parler les siens.

Et tout cela avait eu lieu en fort peu de temps; quelques soirées passées ensemble, puis des heures de musique, sans autres témoins que la grand'maman Dolbert et Zizine.

Mais la grand'maman même n'était pas toujours là; s'il survenait quelques visites, si l'on proposait un wisk ou un boston, les jeunes musiciens restaient ensemble au piano, et alors la musique durait bien plus long-temps.

Zizine seule les écoutait et demeurait à quelques

pas, tout en se livrant à quelque occupation de son âge, il était bien rare que l'enfant s'éloignât de Stéphanie; quand cela lui arrivait, c'était pour bien peu de temps; elle se hâtait toujours de revenir, et courait se placer près de celle qui la caressait moins, mais qui aimait encore à recevoir ses caresses.

Quant à Émile, à sa seconde visite chez madame Dolbert, il avait dit en voyant Zizine : « C'est sans doute » une de vos parentes ? »

Mais en apprenant ce qu'était l'enfant, il lui avait témoigné peu d'intérêt; et souvent même il avait paru impatienté de la trouver toujours auprès de Stéphanie.

Zizine ne se plaignait pas de ce qu'on la caressait moins depuis que l'on recevait M. Delaberge, mais elle s'en apercevait fort bien, car les enfans observent quelquefois mieux que les hommes. Cependant elle accueillait toujours avec un gracieux sourire celui que sa protectrice avait tant de plaisir à voir! Mais la pauvre petite en était pour son sourire; M. Émile ne daignait pas jeter les yeux sur elle, ou, s'il la regardait, c'était en laissant échapper un mouvement d'humeur, qui n'annonçait pas que sa vue lui fût agréable.

Bientôt, quoique Stéphanie soit toujours bonne pour l'enfant qu'elle a recueillie, elle ne tient plus toutes ses promesses; les leçons sont négligées, on a tant de choses à penser, ou plutôt il en est une qui préoccupe tellement, qu'on ne trouve pas le moment de former la petite écolière; mais Zizine travaille seule, et avec encore plus d'ardeur; on dirait que

moins on s'occupe d'elle, et plus elle cherche à mériter l'amitié de ses protectrices.

Les visites d'Émile Delaberge devenaient plus fréquentes; il ne se passait plus un jour sans qu'il vînt passer quelques heures près de Stéphanie, et la bonne madame Dolbert l'accueillait toujours aussi bien. Cependant la grand'maman avait de l'expérience; elle avait connu l'amour, et devait se douter que les beaux yeux de Stéphanie étaient pour beaucoup dans le plaisir que l'on témoignait à venir chez elle.

D'où venait donc la grande sécurité de madame Dolbert? c'est qu'elle pensait que sa petite-fille étant à la fois remplie de charmes, de talens, et devant avoir vingt mille livres de rentes, on devait, en étant amoureux d'elle, s'estimer trop heureux de pouvoir devenir son époux. Or, comme M. Émile Delaberge était joli garçon, riche et de bonne famille, elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il devînt le mari de Stéphanie, et elle le laissait devenir amoureux de sa petite-fille, persuadée que, s'il parvenait à toucher son cœur, il s'empresserait de venir lui demander sa main.

Voilà comme raisonnait la bonne maman; et pendant ce temps, M. Émile faisait de rapides progrès dans le cœur de sa petite-fille. Pourtant, il ne lui avait pas encore dit : je vous aime; mais ses yeux cherchaient sans cesse ceux de Stéphanie; ses mains rencontraient souvent les siennes, qu'il pressait alors bien tendrement; c'était déjà parler, ou du moins c'était déclarer son amour en pantomime; et l'on sait

que les jeunes filles les plus sages comprennent très-vite la pantomime.

Émile ne voulait pas s'en tenir là ; mais la petite Zizine était sans cesse près de Stéphanie, et la présence de l'enfant le gênait beaucoup. Il n'en était pas de même de Stéphanie : elle trouvait si naturel d'aimer, qu'elle aurait volontiers avoué son amour devant tout le monde. Il lui semblait que M. Émile devait avoir quelque chose à lui dire, qu'il ne devait pas se borner à lui presser la main et à la regarder amoureusement ; et, ne comprenant pas pourquoi il gardait ainsi le silence, elle était quelquefois tentée de lui demander ce qui l'empêchait de parler ; et lorsqu'il semblait vouloir lui faire un aveu, pourquoi il s'arrêtait brusquement et se taisait dès que quelqu'un s'approchait d'eux.

Plus d'une fois, en voyant la petite Zizine accourir près de Stéphanie, Émile n'avait pas été maître d'un mouvement d'humeur, et il avait murmuré : « Quel ennui !... on ne peut jamais être un moment » seul près de vous ! »

Et Stéphanie avait regardé Émile avec étonnement, ne concevant pas en quoi la présence de sa petite protégée peut contrarier celui qu'elle aime.

Un soir, pourtant, lorsque M. Delaberge arrive chez madame Dolbert, il trouve la grand'maman très-occupée à une partie de whisk. Stéphanie était dans le joli boudoir attenant au salon, et la petite Zizine étudiait seule au piano où maintenant on lui donnait rarement des leçons.

Émile profite de ce moment, il entre dans le bou-

doir, court s'asseoir près de Stéphanie, et s'empare d'une de ses mains, en lui disant à voix basse :

« Enfin, je puis donc vous parler un instant sans » que vous soyez entourée, observée... chère Sté- » phanie... ah ! j'ai tant de choses à vous dire... »

La jeune fille regarde Émile avec une aimable ingénuité, en répondant : « Vous avez bien des choses » à me dire..... mais qui donc vous empêchait de » parler ?...

» — Il y a de ces aveux..... qui veulent du mys- » tère... qui redoutent les témoins indiscrets. »

Et le jeune homme baissait la voix, craignant d'être entendu du salon, tandis que Stéphanie répondait : « Je ne vous comprends pas...

» — Belle Stéphanie... depuis que je vous ai vue, » vous n'avez donc pas lu dans mon cœur..... vous » n'avez donc pas deviné le secret de mon ame..... » Eh bien ! je vais vous dire tout ce que je ressens pour » vous... Je vous aime... je vous adore... mais si » vous ne m'aimiez pas aussi, je serais le plus mal- » heureux des hommes... »

Stéphanie a écouté Émile sans être troublée de sa déclaration, elle se contente de sourire en lui répondant : « Eh bien ! monsieur, j'avais deviné tout ce » que vous venez de me dire... oui... je voyais bien » que vous m'aimiez, et j'étais seulement étonnée » que vous ne me l'eussiez pas encore dit.

» — Quoi !..... vous m'aviez deviné ?... » reprend Émile en baissant la voix, afin d'engager la jeune fille à en faire autant ; mais celle-ci continue en parlant comme à son ordinaire :

« — Oui, monsieur... certainement, je vous avais de-
» viné... car je vous aime aussi, moi... — Il se pour-
» rait! vous m'aimeriez..... oh! je suis trop heu-
» reux!... — Oui, monsieur, je vous aime... — Chère
» Stéphanie... oh! mais, plus bas... de grâce... que
» personne ne puisse entendre ce doux aveu qui fait
» mon bonheur. — Pourquoi donc cela... est-ce qu'il
» y a du mal à répondre à l'amour de quelqu'un?...
» oh! je suis bien sûre que ma bonne maman ne
» trouvera pas cela mauvais... Et maintenant que
» vous m'avez dit que vous m'aimiez, et que je suis
» bien certaine de ne pas être trompée, je veux lui
» dire que je vous aime aussi... que je vous l'ai
» avoué!... que... — Oh! non... non, chère Sté-
» phanie... pas encore, de grâce... l'amour se plaît
» dans le silence... qu'avons-nous besoin de faire con-
» fidence à d'autres de nos plus douces pensées...
» Gardons pour nous notre bonheur... — Je ne vous
» comprends pas... moi, je dis tout à ma bonne ma-
» man... Pourquoi voulez-vous que je lui cache notre
» amour, puisque je suis sûre qu'elle ne s'en fâ-
» chera pas... — Peut-être vous trompez-vous... elle
» pourrait s'en fâcher.... me défendre de vous voir
» si souvent... — Oh! je vous réponds que non...
» elle fait tout ce que je veux... ainsi elle ne trouve-
» rait pas mauvais que je vous aime... — N'importe...
» je vous en prie, chère Stéphanie, ne dites rien en-
» core!... des motifs que je ne puis vous expliquer...
» m'obligent à vous recommander le silence sur notre
» amour... — Allons... puisque vous le voulez... je
» me tairai... C'est dommage pourtant; j'aurais été

» si contente de conter tout cela à ma bonne ma-
» man ! — Mais le mystère ne nous empêchera pas de
» nous entendre... de trouver les moyens de nous
» rapprocher... Ah ! si vous saviez combien il ajoute
» au bonheur de deux amans... si vous... »

Émile ne peut en dire davantage ; la voix de madame Dolbert se fait entendre ; elle appelait sa petite-fille ; celle-ci se lève et court au salon où M. Delaberge est forcé de la suivre ; mais, pendant tout le restant de la soirée, il échange, avec Stéphanie, les plus tendres regards, et de ces demi-mots qui signifient tant de choses pour des amans. Émile ne peut plus douter de son triomphe, il possède le cœur de Stéphanie, il règne en maître dans cette ame naïve et pure qui jusqu'alors ignorait l'amour, et qui s'y livre avec d'autant plus de plaisir qu'elle ne voit aucun mal à s'abandonner à ce nouveau sentiment.

Plusieurs fois, dans la soirée, Émile a cherché à ramener la jeune fille dans le boudoir, mais il n'y a pas eu moyen ; Stéphanie ne semble pas comprendre les signes qu'il lui fait, elle reste au salon ; il faut se contenter de ces légères faveurs qui sont beaucoup pour un amant timide ; mais Émile ne l'était pas ; et ce qui le contrariait, c'est que Stéphanie ne se cachait pas pour lui abandonner sa main ou pour le regarder tendrement.

Le lendemain de cette soirée, Émile Delaberge, couché dans un lit aussi moelleux qu'élégant, ayant sur son somno une pyramide de brochures et de journaux, réfléchissait à sa soirée de la veille et se disait : « Cette jeune Stéphanie est adorable !... et elle m'a

» avoué qu'elle m'aimait, avec une candeur qui de-
» vient chaque jour plus rare... mais ferai-je la folie
» de l'épouser?... elle a, je crois, vingt mille livres
» de rentes... Est-ce assez pour moi qui en ai près de
» cent?... oh! non... cela n'aurait pas le sens com-
» mun... d'ailleurs je ne veux pas me marier.... je
» ne veux pas renoncer à cette vie de triomphes, de dé-
» lices... qui me rend le plus fortuné, le plus envié des
» mortels... Non... décidément, je ne serai pas assez
» sot pour perdre ma liberté. J'aime Stéphanie, mais
» cet amour fera comme les autres, il s'éteindra avec la
» possession de l'objet aimé! et Stéphanie sera à moi.
» Je n'ai pas beaucoup de résistance à craindre de sa
» part... elle m'adore... Ce n'est donc que l'occasion à
» trouver ou à faire naître... Cette petite fille qu'elle
» a recueillie et qui est toujours près d'elle me gêne
» beaucoup... mais je saurai bien écarter tous les
» obstacles... O ravissante Stéphanie! nul autre que
» moi, je le jure, n'aura tes premiers baisers, tes pre-
» miers soupirs d'amour... et tu seras une de mes
» plus belles conquêtes!... »

Voilà ce que M. Émile Delaberge se disait, en s'étendant nonchalamment dans son lit, et il était tout occupé de ses projets sur la petite-fille de madame Dolbert, lorsqu'une sonnette se fit entendre, et bientôt un valet entr'ouvrit la porte de la chambre à coucher, en disant :

» Monsieur... voilà quelqu'un qui demande in-
» stamment à vous parler... C'est le même monsieur
» qui est déjà venu trois fois sans vous trouver. —
» Eh, mon Dieu!... que me veut-il donc cet homme?

» est-ce qu'on se présente sitôt... Quelle heure est-il,
» Dupré ? — Onze heures et demie, monsieur. — Oui,
» mais j'ai passé une partie de la nuit, j'ai encore
» sommeil ; il fallait dire que j'étais encore couché.
» — Je l'ai dit, mais ce monsieur demande si vous
» voulez bien le recevoir également, ou il se dispose à
» attendre que vous soyez levé !.. — Que diable peut
» me vouloir cet homme... Si j'avais des créanciers,
» je devinerais tout de suite ce qui l'amène... mais je
» n'ai jamais aimé les dettes... c'est si commun. J'ai
» trouvé beaucoup plus original de n'en point faire...
» Le nom de cet homme ?... — Vadevant... — Va-
» devant!... drôle de nom... Je ne connais pas ça du
» tout... N'importe, fais entrer le Vadevant... ça doit
» être curieux à voir... Dupré, entr'ouvre une per-
» sienne, que je puisse mieux voir ce monsieur. »

Le domestique a exécuté les ordres de son maître, et bientôt M. Vadevant est introduit dans la chambre à coucher d'Émile Delaberge.

Le petit homme entre et salue avec un air d'aisance et d'assurance qui n'annonce point un solliciteur ; il s'approche du lit et dit en souriant :

« Enchanté d'avoir l'avantage de saluer monsieur
» Émile Delaberge : il y a long-temps, monsieur,
» que je désire avoir l'honneur de faire votre connais-
» sance. »

Émile regarde ce monsieur qui a l'air de vouloir lui prendre la main, et, s'entortillant dans sa couverture, lui répond d'un ton fort bref :

» Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, je ne vous
» connais pas... qu'est-ce que vous avez à me dire...

» dépêchons-nous, je vous prie, car j'ai encore envie
» de dormir. »

Vadevant fait un pas en arrière, se redresse sur la pointe de ses pieds, se pince les lèvres et fronce les sourcils en répondant :

« Monsieur, le sujet qui m'amène est fort impor-
» tant !... il saura, je l'espère, chasser votre envie de
» sommeiller.

» — Alors, monsieur, hâtez-vous, car jusqu'à pré-
» sent ça ne me fait pas cet effet-là. »

Voyant qu'on ne lui offre pas de siége, Vadevant approche une chaise, et va se mettre dessus lorsque, par réflexion, il la repousse et va prendre un fauteuil dans lequel il se jette, en disant : « Je m'assieds
» d'abord; vous êtes à votre aise, monsieur, per-
» mettez que je m'y mette aussi.

» — Voilà un curieux personnage ! » se dit Émile en regardant le petit homme faire tous ses préparatifs.

Après avoir posé avec précaution son chapeau sur un meuble près de lui, Vadevant reprend la parole :

« Monsieur, un motif bien grave, et en même
» temps bien sacré, me conduit devant vous... et
» quand je dis grave et sacré, je n'exagère rien ; car
» est-il au monde quelque chose de plus intéressant...
» et qui mérite le plus nos égards, que ce sexe faible
» dont la nature nous a...

» — Ah! monsieur !... » s'écrie Émile en se tournant sur ses oreillers, « est-ce une plaisanterie, une
» gageure... venez-vous me jouer une scène des *Plai-*
» *deurs*... Encore une fois, qui êtes-vous ?

» — Eh bien! monsieur, j'arrive au but : vous » voyez en moi le cousin-germain et l'ami intime des » dames Devaux... »

Après avoir dit ces mots, Vadevant se pose et regarde le jeune homme sur lequel il pense que ses paroles viennent de produire un grand effet. Mais Émile se contente de soulever un peu la tête en murmurant : « Les dames Devaux? qu'est-ce que c'est que cela?...

» — Qu'est-ce que c'est que mes cousines Devaux!... » Par exemple, monsieur, voilà une question qui » me semble fort singulière... Vous ne vous rappelez » pas mes jolies cousines, Laure et Ophélie... excel» lentes musiciennes, dont l'une chante, tandis que » l'autre danse avec des castagnettes...

» — Ah!... attendez donc... oui... oui.. je me rap» pelle... à présent... deux jeunes personnes assez ori» ginales... La maman est une grosse mère qui porte » toujours un turban.

» — Grosse mère, » murmure Vadevant d'un air piqué; « c'est ma cousine-germaine, monsieur; je vous » prie de ne point l'oublier.

» — Eh bien! monsieur, au fait... où voulez-vous » en venir?..... et que m'importe à moi que vous » soyez le cousin des dames Devaux...

» — Vous allez le savoir, monsieur, puisque vous » ne voulez pas le deviner... il me semble cependant » que, d'après les rapports qui ont existé entre vous » et mes cousines, votre cœur devrait vous dire ce » qui m'amène.

« — Les rapports de mon cœur..... que diable si» gnifie tout ceci!

» — Cela signifie, monsieur, que vous êtes venu
» chez ma cousine Devaux, et que là vous avez fait
» ostensiblement la cour à ses filles..... d'abord à
» Ophélie... ensuite à Laure... Que la mère a souffert
» vos assiduités, bien persuadée que vous ne pouviez
» avoir que des vues honnêtes... Que les jeunes filles...
» trop sensibles !... ont perdu près de vous leur indif-
» férence..... Et enfin que ma cousine Devaux, ne
» doutant pas que vous lui demanderiez en mariage
» au moins une de ses filles, m'a écrit et fait quitter
» Château-Thierry pour que je puisse assister à la noce
» de Laure ou d'Ophélie... n'importe laquelle; on
» consent à vous donner celle que vous choisirez;
» d'après cela, monsieur, on a donc lieu d'être étonné
» de ne plus vous voir chez mes cousines, et c'est pour
» en savoir la raison et vous demander quand vous
» comptez en finir, que je me suis présenté chez
» vous. »

Vadevant attend le résultat de ce qu'il vient de dire; Mais Émile n'est pas en état de lui répondre; depuis qu'il a compris le but de la visite du pétit monsieur, il se tortille et se roule dans son lit en riant aux éclats. Impatienté de cet excès de gaîté, qui ne finit pas, Vadevant s'écrie :

« Il me paraît, monsieur, que mes paroles vous cau-
» sent de la joie... j'en suis bien aise, mais si vous vou-
» liez me répondre... —Ah ! ah ! c'est trop drôle?... —
» C'est drôle... qu'est-ce qui est drôle, s'il vous plaît,
» monsieur? — Ah ! ah ! ah !... c'est charmant !... la
» famille Devaux est à mettre sous un cylindre ! —
» Comment ! monsieur, qu'est-ce à dire ?... — C'est-

» à-dire, qu'il faut être fou pour croire que j'aie ja-
» mais eu l'intention d'épouser mademoiselle Laure
» ou mademoiselle Ophélie... — Quoi! monsieur...
» vous ne voulez plus... — Eh! mon cher monsieur,
» est-ce que j'ai jamais pu vouloir... parce que je suis
» allé quelquefois à de prétendus concerts chez ces
» dames... et que j'ai ri... du reste il y avait bien de
» quoi! et dit à vos cousines tout ce qui me passait
» par la tête..... aller croire!... Ah! il faut être ma-
» dame Devaux pour cela... Dites-lui bien que je suis
» allé chez elle, comme on va quelquefois aux pa-
» rades des boulevarts... s'amuser, se divertir un
» moment, et voilà tout. »

Vadevant se lève d'un air furibond en s'écriant:

» Vous avez été voir mes cousines comme des
» parades!... Oh! pour le coup, monsieur, voilà
» qui est trop fort... mais cela ne se passera pas ainsi...
» nous sommes là, monsieur... vous avez cru, sans
» doute, n'avoir affaire qu'à des femmes... vous vous
» êtes grandement trompé... les dames Devaux ont
» dix-huit cousins... dont je suis le plus jeune... et
» nous ne souffrirons pas... »

Emile rit encore plus fort en voyant l'air tapageur que prend le petit homme. Celui-ci s'avance contre le lit, met une main sur sa hanche, et tâche de grossir sa voix en disant:

« Il faut épouser une de mes cousines, monsieur;
» il le faut, sinon votre vie court de grands périls...
» vous m'entendez...

» — Oui, mon cher monsieur, je vous entends
» fort bien; il faudra que je me batte avec les dix-

» huit cousins, avec tous les Devaux indigènes ou » exotiques, n'est-ce pas?... Eh bien, tenez, pour » abréger la besogne, nous pouvons tout de suite com» mencer nous deux. J'ai là des épées et des pistolets » excellens; vous choisirez... Je vous demanderai » seulement la permission de me battre en chemise, » ça me sera plus commode si je suis blessé. »

Pendant les dernières paroles d'Émile, un grand changement s'est opéré dans la contenance de Vadevant; l'air tapageur a disparu, il ôte sa main de dessus sa hanche, il baisse le nez et regarde de côté et d'autre dans la chambre; enfin, une émotion visible se manifeste dans toute sa personne, et au moment où le jeune homme qu'il est venu trouver se dispose à sauter hors de son lit, Vadevant s'empresse de l'y retenir en lui disant d'une voix presque mielleuse :

« Monsieur... pour qui me prenez-vous!... je ne » souffrirai pas que vous vous battiez en chemise... » D'abord on s'échauffe en se battant, et vous pourriez » ensuite vous enrhumer... attraper une fluxion de » poitrine...

» — Que cela ne vous inquiète pas, monsieur, je » ne crains point les rhumes... »

Émile veut encore sortir de son lit, mais Vadevant le borde avec sa couverture, en s'écriant :

« Non, monsieur... restez donc, je vous en prie... » Qui, moi! me battre contre quelqu'un qui est » presque nu... y pensez-vous?... tous les avantages » seraient de mon côté...

» — Puisque cela me convient ainsi... — Et moi, » monsieur, je veux que dans un duel les chances

» soient égales des deux côtés… — Alors déshabillez-
» vous….. mettez-vous comme moi, les chances
» seront égales… — Que je me mette en chemise!…
» fi donc! monsieur, notre combat serait indécent.
» — En ce cas, laissez-moi passer un pantalon, ce
» sera bientôt fait… »

Émile veut toujours se lever; Vadevant l'en empêche de nouveau, en s'écriant :

« C'est inutile!….. nous ne pouvons pas nous
» battre ce matin… nous n'avons pas de témoins,
» et il en faut au moins deux de chaque côté… je
» ne veux point passer pour un assassin!… »

Émile regarde fixement le petit homme, puis il hausse les épaules et se recouche en disant :

« Je crois, en effet, qu'il est inutile que je me
» lève. Avouez, monsieur, que vous n'avez pas envie
» de vous battre du tout ; que tous vos propos
» n'étaient que des fanfaronnades, et cela vaudra
» mieux. »

Vadevant ne répond rien, mais il tire son mouchoir de sa poche, le porte à ses yeux, se mouche trois fois de suite, puis pousse un gros soupir. Pendant ce temps, Émile, se tournant du côté de la ruelle, s'enfonce dans ses oreillers, et n'a plus l'air d'écouter la personne qui est dans sa chambre.

Après s'être donné un air bien attendri, après avoir plusieurs fois fait clignotter ses yeux pour tâcher de les humecter, Vadevant balbutie d'une voix pleurarde :

« Ah! monsieur!… ne serait-il pas cruel d'en
» venir à des extrémités toujours si fatales….. et

» n'est-il pas plus doux... plus convenable de s'en-
» tendre... Laissez-moi parler à votre cœur, il ne
» sera pas sourd à mes accens... surtout lorsque je
» défends la cause de l'innocence et de la beauté!...
» car vous ne nierez pas que mes cousines soient
» belles!..... ce sont deux roses qui n'attendent que
» votre souffle pour s'épanouir!... »

Vadevant s'arrête un moment; Émile ne lui répondant pas, il en conclut qu'il l'écoute avec attention; et après s'être encore mouché pour faire croire qu'il pleure, il reprend :

« Mes jeunes cousines vous aiment... je ne cherche
» point à vous le cacher!... Laure saute pour vous
» avec ses castagnettes... elle se perfectionne dans les
» danses espagnoles, parce que vous avez paru les
» aimer..... épousez-la, et tous les matins elle vous
» dansera la *cachucha* pendant que vous prendrez du
» chocolat... Ophélie vous adore!... Déjà excellente
» musicienne, elle se pousse avec ardeur dans le
» chant dont elle vous sait grand amateur; elle a
» fait un délicieux point d'orgue sur votre nom;
» une fois votre femme, elle ne vous parlera plus
» qu'en faisant des roulades. Je sais fort bien que vous
» ne pouvez en épouser qu'une, mais choisissez, et
» l'autre se consolera en vous donnant le titre si doux
» de frère!... »

Vadevant s'arrête, il est persuadé que son discours doit faire impression sur le jeune homme; mais celui-ci continue de garder le silence.

« Vous ne me répondez pas, » dit Vadevant,
« j'en devine la cause... vous sentez vos torts et ne

» voulez pas les avouer... Rassurez-vous!... au nom
» de mes cousines, j'ose vous assurer que tout est
» pardonné!... il ne sera plus question du passé.....
» vous n'entendrez aucun reproche!..... dites-moi
» seulement quelle est celle des deux sœurs que vous
» choisissez, et je retourne porter le bonheur dans la
» famille Devaux... »

Vadevant se rapproche du lit ; point de réponse; il se penche un peu vers Émile, en répétant :

« Son nom... celle que vous voudrez... Laure ou
» Ophélie... voyez... hein?... »

Le petit homme croyant entendre quelque chose, a encore avancé sa tête ; mais il distingue alors que ce qu'il a pris pour une réponse n'est qu'une respiration sourde et prolongée, qui indique que celui auquel il s'adresse est plongé dans un profond sommeil.

« Il dort! » se dit Vadevant, « il s'est endormi
» pendant que je lui parlais... c'est fort malhonnête!...
» c'est même inconcevable! car je lui disais des choses
» si touchantes, que cela aurait dû l'attendrir...
» Que faire? m'en irai-je ainsi... sans avoir de ré-
» ponse!... Je sais bien que d'abord il m'a dit qu'il
» ne voulait pas de mes cousines ; mais je m'y étais
» mal pris, je l'avais mis en colère; tandis qu'en at-
» taquant son cœur je dois réussir... et qui sait si ce
» sommeil n'est pas feint... s'il ne ferme pas les yeux
» seulement pour me cacher ses larmes... »

Dans cette persuasion, Vadevant se penche encore vers Émile; puis le pousse doucement par le bras, en murmurant :

« Est-ce Laure?... est-ce Ophélie?... déclarez-vous,
» cher cousin!... »

En se sentant poussé, Émile s'éveille bientôt; il bâille, ouvre les yeux, se retourne et aperçoit Vadevant, dont le visage est presque sur le sien. A l'aspect de cette figure, une expression de colère vient animer les yeux du jeune homme, qui s'écrie :

« Encore ce maudit homme!... il a donc juré de
» ne point me laisser dormir... Ah! c'est trop fort...
» Dupré!... Dupré!... Germain!... »

Emile s'est mis sur son séant, il tire avec violence une sonnette qui est à la tête de son lit. Le valet de chambre paraît. Pendant ce temps, Vadevant court dans l'appartement en cherchant son chapeau.

« Dupré!... mettez sur-le-champ cet homme à la
» porte! » crie Émile en montrant Vadevant, que la peur empêche de trouver son chapeau, « et s'il a le
» malheur de se présenter encore chez moi, je vous
» ordonne de le jeter du haut en bas des escaliers. »

Le domestique s'avance, disposé à faire ce que lui a dit son maître; mais Vadevant qui vient enfin de mettre la main sur son chapeau, l'enfonce sur sa tête et se hâte lui-même d'enfiler la porte, tout en criant :

« C'est affreux! c'est une horreur!... on ne traite
» pas ainsi un galant homme!... mais vous aurez de
» mes nouvelles, monsieur, je vengerai mes cousines...
» je vous apprendrai... je... »

Les dernières paroles ne parviennent pas jusqu'à Émile; car, tout en parlant, Vadevant jugeait prudent de jouer des jambes, craignant d'être poursuivi par les

domestiques : ce n'est que dans la rue qu'il retrouve toute sa voix et s'abandonne à une colère qui fait sourire les passans.

Cependant Emile, désolé d'avoir été éveillé, parce qu'il rêvait à Stéphanie, remet de nouveau sa tête sur son oreiller ; et, ne songeant déjà plus à la visite qu'il vient de recevoir, tâche de retrouver le songe qu'on lui a fait perdre. L'image de la charmante fille à laquelle il fait la cour est de nouveau caressée par ses pensées, et il ferme les yeux en se disant : « C'est » l'enfant qui me gêne... c'est l'enfant qu'il faut que » j'éloigne de Stéphanie. »

CHAPITRE XIV.

UN JOUR DE FÊTE.

Il s'était passé du temps depuis que M. Guerreville avait dîné chez M. Grillon, et depuis lors il avait seulement fait mettre sa carte chez les parens de sa filleule; ne se sentant pas le courage de se retrouver encore dans une société où il fallait avoir l'air de s'amuser.

M. Guerreville avait oublié le nom des dames Dolbert, prononcé par Vadevant, et qui lui avait un moment rappelé la petite Zizine; il n'avait plus pensé à Jérôme, le porteur d'eau, et s'était de nouveau livré à ces recherches, à ces perquisitions qui étaient toujours sans fruit, et que cependant il recommençait encore le lendemain.

L'hiver avait fui, le printemps et les beaux jours revenaient; mais est-il de beaux jours pour celui

dont le cœur est en proie à une douleur que rien ne peut distraire. M. Guerreville s'apercevait à peine du changement des saisons ; chaque soir, en rentrant chez lui, il se disait : « Rien!... jamais le moindre indice... jamais... aucune nouvelle!... »

Et il se jetait tristement sur un siége sans voir si le ciel était beau, sans penser à respirer l'air plus doux du printemps.

Un jour, M. Guerreville, sans en deviner la cause, s'était senti plus abattu, plus chagrin encore que de coutume ; n'ayant pas le courage de sortir, le cœur oppressé et presque gonflé de larmes, il était resté chez lui, assis près d'une table ; la tête appuyée sur une de ses mains, il s'interrogeait lui-même, il cherchait d'où pouvait lui venir ce redoublement d'ennui et de tristesse.

Et pourtant ce jour-là le ciel était pur, le soleil n'était caché par aucun nuage.

Dans cette situation M. Guerreville n'avait qu'un désir, c'était que personne ne vînt troubler sa solitude. Mais, vers le milieu de la journée, la sonnette agitée avec violence le tira de ses méditations.

M. Guerreville est tenté de faire refuser sa porte, mais il n'a pas vu Jenneval depuis quelques jours, et, croyant que c'est le docteur qui vient le voir, il ne dit pas à Georges d'annoncer qu'il n'est pas visible.

Le domestique paraît bientôt à la porte de la chambre de son maître.

« Qui a sonné ? » demande M. Guerreville.

« — C'est... cette jeune demoiselle... et puis ce jeune

» homme, qui sont déjà venus voir monsieur... sa
» filleule... et M. Jules... »

M. Guerreville laisse échapper un mouvement d'humeur ; Georges reprend :

« Ils m'ont demandé si monsieur était là... ma foi!
» j'ai dit que oui... je ne savais pas si...

» — Je ne serai donc jamais libre de me livrer à
» mes pensées... toujours dérangé!... Et comment se
» fait-il qu'ils soient venus ensemble...

» — Ah!... je pense qu'ils se sont trouvés seule-
» ment par hasard dans l'escalier; car ils n'ont pas
» l'air de se connaître... Mais si monsieur ne veut pas
» recevoir ce jeune homme et cette demoiselle, je
» m'en vais leur dire... de s'en aller.

» — Imbécile... après avoir dit que j'y étais... ce
» serait une impolitesse... Faites les entrer... — Tous
» les deux, monsieur? — Oui... je saurai plus vite ce
» qu'ils me veulent... Allez, Georges. »

Le domestique s'éloigne, et M. Guerreville tâche d'éclaircir un peu sa physionomie pour recevoir la visite des deux jeunes gens.

Bientôt la porte s'ouvre de nouveau, c'est Agathe qui entre la première; elle tient dans ses mains une jolie caisse dans laquelle est un myrte couvert de boutons; la jeune fille semble fière de porter cet arbuste dont le poids doit être cependant un peu lourd pour ses mains délicates; elle s'avance vers M. Guerreville, l'air moitié grave, moitié souriant, comme ces enfans qui, dans une cérémonie, tâchent de se donner une figure raisonnable, et sont obligés de se mordre les lèvres pour ne pas rire.

Derrière la jeune fille arrive Jules qui tient aussi une caisse dans ses bras, et c'est aussi un myrte qu'elle renferme. La même pensée, les mêmes souvenirs ont guidé celles qui les envoient, et elles ont naturellement fait choix de la même fleur. Mais le jeune homme s'avance d'un air plus grave, plus ému, et les yeux fixés sur le bouquet qu'il vient offrir.

M. Guerreville n'a d'abord témoigné qu'une légère surprise en voyant Agathe lui apporter un myrte, mais lorsque ses yeux rencontrent le bouquet que Jules tient également, une pâleur subite couvre son visage; ses souvenirs se réveillent... sa mémoire lui rappelle à quelle époque il se trouve, et, au lieu de se lever pour aller au devant des jeunes gens, il retombe sur sa chaise sans pouvoir prononcer une parole.

Cependant Agathe et Jules viennent à lui, la jeune fille se place à sa gauche, Jules prend l'autre côté; chacun d'eux lui présente son bouquet, et ils lui disent presque ensemble.

« Mon parrain..... voulez-vous permettre?..... —
» Monsieur... je prends la liberté...—Je viens vous
» souhaiter votre fête... et vous apporter ce myrte,
» ainsi que tous mes vœux et ceux de maman pour
» votre bonheur...—Monsieur... daignez aussi re-
» cevoir mon bouquet... ma mère m'a dit que c'é-
» tait aujourd'hui votre fête, et que vous me per-
» mettriez de vous la souhaiter...

» — Ma fête!..... c'est aujourd'hui ma fête..... » balbutie M. Guerreville d'une voix entrecoupée, puis, levant un peu la tête, ses yeux parcourent la

chambre, ils semblent y chercher quelqu'un; mais bientôt, n'exprimant plus qu'un morne désespoir, ils retombent vers la terre, tandis que sa bouche murmure : « Elle était là autrefois... et à présent... ja- » mais... O mon Dieu! jamais!...

» — Oui, mon parrain, c'est aujourd'hui votre » fête, la Saint-Isidore, » reprend Agathe après avoir déposé sa caisse à quelques pas, « et je n'aurais » garde de jamais manquer à venir vous la souhai- » ter..... c'est un si grand plaisir de présenter un » bouquet à son parrain... voulez-vous me permettre » de vous embrasser? »

La jeune fille se baisse et tend sa joue rosée à M. Guerreville, celui-ci ne bouge pas; elle se décide alors à déposer un baiser sur son front, mais aussitôt elle se recule, en s'écriant :

« Ah! c'est singulier..... comme mon parrain a » froid... »

Jules, qui depuis quelques minutes attendait que M. Guerreville daignât lever les yeux sur lui, espérant entendre de sa bouche un mot d'amitié, se précipite alors vers lui, et pousse un cri d'effroi en voyant que M. Guerreville a perdu connaissance :

« Ah! mon Dieu, mademoiselle!..... mais il se » trouve mal..... il est tout-à-fait évanoui! — Se » pourrait-il .... mon parrain.... mon pauvre par- » rain... Ah! qu'est-ce que cela veut dire?... — Mais » que faire... que lui donner?... — Ah! attendez, je » vais appeler Jeannette... elle est venue avec moi... » O mon Dieu! mon pauvre parrain!... »

Et la jeune fille vole chercher sa bonne, puis re-

vient près de M. Guerreville, elle lui frotte le front, lui tape dans la main. Pendant ce temps, Jules ouvre les fenêtres, cherche des flacons, des sels; Georges et Jeannette courent dans tous les appartemens, apportent mille choses, se heurtent, se bousculent, et se désolent parce que M. Guerreville est toujours dans le même état.

L'arrivée du docteur Jenneval fait renaître l'espérance dans tous les cœurs; on court à lui, on lui montre celui que l'on s'efforce en vain de ranimer. Jenneval commence par s'informer de ce qui a pu amener cet évanouissement, et c'est Agathe qui s'empresse de parler.

« Monsieur, nous sommes arrivés ensemble, monsieur et moi... pour souhaiter la fête à mon parrain... Je ne sais pas s'il était malade aujourd'hui?

» — Non, dit Georges, seulement aujourd'hui monsieur paraissait encore plus abattu..... plus triste qu'à l'ordinaire...

» — Nous venions lui apporter chacun un bouquet... et il se trouve que c'est chacun un myrte que nous lui offrions... mais ce n'est pas cela qui a pu lui faire du mal, car les myrtes, cela n'a pas d'odeur, n'est-ce pas, monsieur?

» — Mais il ne s'attendait sans doute pas à votre visite? » dit Jenneval, « qu'a-t-il dit en vous voyant?

» — Il a pâli, » répond Jules, « puis il a eu l'air de regarder de tous côtés dans la chambre; ensuite il a laissé retomber sa tête sur sa poitrine en

» balbutiant quelques mots que je n'ai pu bien en-
» tendre.

» — C'est assez, » dit le docteur, « je devine... je
» crois comprendre... éloignez-vous un moment...
» passez dans une autre pièce... Vous, Georges, en-
» levez ces caisses, que votre maître ne puisse les voir
» en rouvrant les yeux.

» — Mais, monsieur, puisque cela ne sent rien !... »
s'écrie Agathe. « — Veuillez me laisser agir, made-
» moiselle. Georges, faites ce que je vous dis. »

On exécute les ordres du docteur, et les deux jeunes gens, tout interdits de ce qui vient d'arriver, s'éloignent tristement de celui qu'ils étaient venus fêter.

Resté seul avec son ami, Jenneval s'empresse de lui donner tous les secours de son art. Au bout de quelques instans il voit M. Guerreville se ranimer ; bientôt ses yeux s'entr'ouvrent et se portent autour de lui, mais sa poitrine est oppressée, il respire avec peine. Le docteur lui prend la main et la réchauffe dans la sienne, en lui disant :

« Mon pauvre ami... ces jeunes gens vous ont fait
» bien du mal sans s'en douter... Oh ! j'ai tout devi-
» né !... en venant vous souhaiter votre fête... à la-
» quelle vous ne pensiez pas, sans doute, ils vous ont
» rappelé une époque où vous étiez heureux... où vous
» aviez près de vous... celle que vous cherchez... que
» vous regrettez sans cesse... Alors, peut-être... c'était
» elle qui, la première, vous présentait un bouquet...

» — Ma fille !... ma Pauline !... » s'écrie M. Guerreville, « oh ! oui... oui... elle venait toujours la pre-

» mière... elle m'apportait un bouquet... et elle se
» jetait dans mes bras... en me disant : Mon père !
» que j'aime à te fêter !... »

En achevant ces mots, M. Guerreville appuie sa tête contre la poitrine de Jenneval, il n'a plus la force de parler, mais deux ruisseaux de larmes se font jour et inondent son visage. Le docteur le presse dans ses bras en lui disant :

« Pleurez... pleurez dans le sein de votre ami...
» j'ai moi-même provoqué ces larmes qui vous étouf-
» faient... donnez un libre cours à votre douleur!...
» en est-il de plus respectable que celle d'un père
» abandonné par son enfant !...

» — O mon cher Jenneval !... je suis bien mal-
» heureux !... mais il me semble, en effet, que ces
» pleurs me soulagent... Oui... c'est ma fille... ma
» fille que je chérissais... qui cause aujourd'hui
» toutes mes peines... Vous saurez tout, mon ami, je
» ne veux plus avoir de secrets pour vous... vous êtes
» digne de ma confiance... pardonnez-moi d'avoir
» tant tardé à vous faire cette confidence... Ah ! ce
» n'était pas que je doutasse de votre amitié, mais
» je voulais toujours cacher... la faute de ma fille.

» — Allons, mon ami... remettez-vous... vous
» voilà mieux maintenant... Ah ! combien je me fé-
» licite d'être arrivé en ce moment !

» — Bon docteur !... oui... je respire mieux !... au-
» jourd'hui, sans en savoir la cause, un redoublement
» de tristesse s'était emparé de moi... était-ce donc
» comme un vague souvenir d'une époque jadis si
» désirée ?... je ne sais... Mais ces pauvres jeunes

» gens qui étaient venus me fêter et que j'ai si triste-
» ment accueillis... je ne les vois plus.

» — Ils sont là... dans la pièce à côté... où ils at-
» tendent sans doute impatiemment que je leur per-
» mette de revenir près de vous...

» — Pauvres enfans!... c'est bien singulier!... leur
» présence, leur vue m'a rendu plus malheureux...
» et cependant... Ah! docteur, si vous saviez...

» — Vous me direz tout cela... et je crois que vous
» m'apprendrez peu de choses; car habitué par état
» à étudier les sensations de mes malades, je sais
» presque toujours d'avance ce que l'on veut me con-
» fier. Vous sentez-vous assez remis pour recevoir ces
» jeunes gens, ou voulez-vous qu'on les congédie?
» — Qu'ils viennent, docteur, je veux moi-même
» les remercier pour leur souvenir... et leur bou-
» quet. »

Jenneval va ouvrir la porte du salon, où Agathe et Jules, assis chacun dans un coin, attendaient avec anxiété qu'on leur apportât des nouvelles de M. Guerreville; sur un signe du docteur, ils se lèvent et accourent.

« Ah! mon parrain!... que cela m'a donc fait de
» peine de vous voir sans connaissance! » s'écrie Agathe, en allant prendre la main de M. Guerreville, tandis que Jules lui dit d'une voix émue :

« — Etes-vous mieux, monsieur, comment vous
» sentez-vous?... Ah! j'étais bien inquiet..... bien dé-
» solé!...

» — Merci... Jules... merci, ma bonne Agathe, » répond M. Guerreville en s'efforçant de sourire. « Ce

» n'était rien... une indisposition... dont j'ignore la » cause... mais cela est entièrement passé.

» — N'est-ce pas, mon parrain, que ce ne sont pas » nos myrtes qui sont cause que vous vous êtes trouvé » mal... quoique monsieur votre médecin ait voulu » faire ôter nos caisses d'ici?...

» — Non... non, ce ne sont pas vos fleurs... — » Moi, le mien est bien joli, c'est celui qui est tout » en boutons..... Si vous voulez, mon parrain, que » j'aille le chercher... — Non, ma chère filleule..... » laissez-le où on l'a placé... Je suis sensible à votre » attention..... à votre souvenir...

» — Oh! mon parrain, moi, je ne savais pas que » c'était aujourd'hui votre fête: c'est maman qui me » l'a appris hier, en me disant: « Quoique ton par- » rain ne vienne guère te voir et n'ait pas l'air de » beaucoup se soucier de toi, c'est demain sa fête, et » il ne faut pas manquer d'aller la lui souhaiter; » » et c'est aussi maman qui a acheté le myrte, et » elle a planté plusieurs petites pensées autour..... » vous verrez... elle a dit que c'était allégorique!... »

Jenneval détourne la tête en souriant, et M. Guerreville se hâte de mettre fin au bavardage de sa filleule, en lui disant:

» Ma chère Agathe, vous remercierez beaucoup » madame votre mère... vous m'excuserez si je n'ai » pu aller vous voir... Monsieur Jules, veuillez aussi » vous charger de mes complimens pour madame » Galet... Mes occupations... ma santé ne me permet- » tent pas toujours de disposer de mon temps... En » attendant que j'aille vous voir, j'espère que vous

» voudrez bien à votre tour recevoir mon bouquet...
» car je suis fort distrait, je pourrais oublier le jour
» de votre fête, et c'est pourquoi je veux vous le
» donner aujourd'hui. »

Jules se taisait et baissait les yeux; quelque chose lui disait que c'était encore un rouleau de napoléons qu'on allait glisser dans sa main, et depuis qu'il avait donné à sa mère celui que M. Guerreville avait prétendu lui devoir, celle-ci n'avait jamais entendu son fils former un désir sans qu'il fût aussitôt satisfait; enfin, le jeune homme pouvait contenter son goût pour le spectacle sans être obligé de demander de l'argent à son père, et de cette façon la paix régnait dans la boutique de la parfumeuse.

Mais mademoiselle Agathe, qui n'a pas l'habitude de garder long-temps le silence, à moins d'y être forcée, s'empresse de répondre à M. Guerreville qui est allé vers son secrétaire :

« Oh! mon parrain, j'accepterai tout ce que vous
» voudrez bien me donner, et j'aime autant que ce
» soit tout de suite que le jour de ma fête, car c'est
» vrai que vous pourriez bien l'oublier... vous avez
» tant de choses dans la tête!... D'ailleurs, maman
» m'a dit que je ne devais jamais rien refuser de vous...
» et je ne voudrais pas lui désobéir!

» — Tenez donc, ma chère filleule, » dit M. Guerreville, en donnant un petit portefeuille à Agathe, « voilà mon bouquet... allez et soyez heureuse... c'est
» mon sincère désir... »

La jeune fille prend le petit portefeuille dans lequel

elle voudrait déjà pouvoir regarder, et elle fait une grande révérence, en murmurant :

« Merci, mon parrain. »

M. Guerreville s'est ensuite approché de Jules, il lui présente un élégant souvenir fermé avec des agrafes d'or, en lui disant :

« Voici mon bouquet... j'espère que vous vous rap-
» pellerez que je suis un vieil ami de... votre famille,
» et que vous ne me ferez pas le chagrin de refuser. »

Jules prend le souvenir en rougissant, car quelque chose lui disait que les tablettes renfermaient un autre présent, et il balbutie quelques remercîmens, pendant que M. Guerreville lui serre la main; Jules voudrait bien embrasser celui qui, malgré son air de froideur, se montre si généreux pour lui; mais, quoiqu'il en ait grande envie, il ne se sent pas le courage de lui demander cette faveur; et, après avoir poussé un gros soupir, il salue M. Guerreville, et prend congé de lui.

Mademoiselle Agathe s'empresse d'en faire autant, car elle voudrait déjà être sortie afin de pouvoir visiter son portefeuille, elle court embrasser son parrain, fait plusieurs révérences au docteur et s'en va avec Jeannette en sautillant et en criant :

« Au plaisir, mon parrain; portez-vous mieux, et
» venez-nous voir si vous en avez le temps. »

A peine au milieu de l'escalier, Agathe s'arrête et feint d'avoir à renouer le cordon de son soulier pour laisser passer devant elle Jules, qui la salue et s'éloigne. Restée seule avec sa bonne, la jeune fille tire son petit portefeuille de son sac, en disant :

« Certainement, mon parrain ne m'aurait pas
» donné que ce méchant petit portefeuille qui n'a
» rien de bien extraordinaire... Je gage qu'il y a
» quelque chose dedans; n'est-ce pas, Jeannette?
» — Oh! oui, mademoiselle; c'est ben probable...
» est-il lourd?... — Non, il n'est pas lourd... ça ne
» sonne pas... Voyons... »

Le portefeuille est ouvert, Agathe l'examine, le parcourt avec tant de précipitation qu'elle n'a pas encore aperçu la poche qui est à l'entrée, elle feuillette, secoue et murmure déjà : « C'est singulier! il n'y
» a rien... il n'est pas magnifique le bouquet de mon
» parrain, j'aurais mieux aimé le souvenir, alors. »

Mais Jeannette qui regarde aussi, aperçoit la petite poche, et dit à la jeune fille : « Mademoiselle, voyez
» donc, il me semble que vous n'avez pas regardé
» dans ce petit gousset-là. »

Agathe s'empresse de visiter cette partie du portefeuille, et elle pousse un cri de joie :

« Ah! Jeannette! un billet de banque... un billet
» de banque de mille francs!...
» — C'est-i possible, mamzelle... — Oui, Jean-
» nette... oh! je connais bien les billets de banque...
» papa m'en a fait voir quelquefois en me disant :
» Voilà des chiffons avec lesquels on achèterait Paris.
» — Ah! mamzelle, faites-moi donc voir encore
» comment c'est fait!... — Mille francs!... oh! le
» beau cadeau!... est-ce aimable un parrain!... oh!
» que je suis contente! j'ai envie de remonter l'em-
» brasser... — Oh! non, mamzelle, il verrait que
» nous sommes restées dans l'escalier. — Tu as rai-

» son, dépêchons-nous plutôt de rentrer, que je » fasse voir chez nous mon beau billet de mille » francs!... »

Et Agathe s'éloigne bien vite avec sa bonne, et tout le long du chemin elle tient sa main sur son portefeuille, et quand elle a fait cent pas elle l'ouvre pour s'assurer si son billet de banque est toujours dedans; enfin elle arrive chez sa mère, et sa première parole est pour lui dire :

« Maman, mon parrain m'a fait cadeau d'un » billet de banque de mille francs! »

Et madame Grillon répond en souriant : « Je le » crois bien! on n'a pas tous les jours une filleule » comme toi! »

Jules est moins impatient que mademoiselle Agathe; cependant le souvenir l'occupe; plusieurs fois, en retournant chez lui, il le sort de sa poche, le retourne et l'admire; mais il ne l'ouvre pas; il veut d'abord le montrer à sa mère, à qui il a promis de revenir sur-le-champ lui compter comment son myrte aura été reçu.

Maria était seule, elle attendait le retour de son fils avec impatience. Dès qu'elle le voit, elle le presse de questions; Jules y met un terme en lui disant tout ce qui s'est passé.

En apprenant que M. Guerreville a perdu connaissance, la mère de Jules est vivement émue, des larmes mouillent ses paupières, elle reste un moment absorbée dans ses réflexions, puis elle s'écrie : « Une » jeune personne, dis-tu, venait aussi souhaiter la » fête à M. Guerreville?

» — Oui, ma mère, c'est sa filleule, car elle le » nommait sans cesse : mon parrain...

» — Sa filleule?... ah ! oui... je me rappelle, la » fille de madame Grillon!... »

En prononçant ce nom, un sourire amer vient errer sur les lèvres de la parfumeuse qui ajoute en soupirant :

« Et sans doute c'est aussi un myrte que cette » jeune personne a offert à M. Guerreville? — Oui, » ma mère... nous avions tous deux le même arbuste... » M. Guerreville a donné à sa filleule un petit porte- » feuille, et à moi ces tablettes qui sont bien élé- » gantes... Tenez... les voici, ma mère!... je ne les » ai pas encore ouvertes. »

Maria prend les tablettes, ôte le crayon qui les ferme, et bientôt un billet de banque s'en échappe et voltige sur le comptoir. « Mille francs! » s'écrie Jules en examinant le billet, et un sentiment de plaisir fait rayonner ses traits; puis, presque aussitôt, il regarde sa mère et ajoute : « Mais dois-je accepter » un cadeau aussi considérable?

» — Oui, mon fils, » répond Maria en baissant les yeux, « oui..... car en refusant vous pourriez » fâcher M. Guerreville... et vous devez vous mé- » nager son amitié. »

Jules prend alors le billet de banque et le serre dans ses tablettes qu'il semble ne pouvoir se lasser d'admirer. Au bout d'un instant sa mère lui dit d'une voix émue :

« Et M. Guerreville vous a-t-il embrassé? — Non, » ma mère... et moi... je n'ai pas osé l'embrasser...

» quoique j'en eusse bien envie. — Pas une ca-
» resse!... » se dit Maria en se détournant pour cacher ses larmes. « Ah! cela eût mieux valu que
» de l'argent!... »

CHAPITRE XV.

UN RÉCIT.

A peine Agathe et Jules s'étaient-ils éloignés de chez M. Guerreville, que celui-ci, appelant son domestique, lui ordonna de ne plus laisser entrer personne, ne voulant pas être interrompu dans l'entretien qu'il allait avoir avec le docteur.

Resté seul avec Jenneval, M. Guerreville s'assied près de lui, et sans préambule commence son récit :

« Je passerai rapidement sur ce qui n'a point de
» rapport à mes peines. Je suis fils d'un magistrat
» distingué, j'ai une vingtaine de mille francs de
» rente. Orphelin de bonne heure, grâce à mon nom
» j'obtins facilement un emploi important dans une
» administration ; mais, chérissant ma liberté ; et
» n'ayant point d'ambition, je donnai ma démission
» au bout de quelques années; d'ailleurs, mon hu-
» meur un peu brusque, et la franchise de mon ca-

» ractère faisaient de moi un mauvais courtisan, et
» m'auraient toujours empêché de parvenir dans le
» chemin des grandeurs.

» Voilà pour ce qui regarde ma position dans le
» monde, venons à ce qui touche mes sentimens.

» Jeune, l'amour avait pour moi mille attraits;
» né avec un cœur brûlant, avec une ame ardente,
» je m'abandonnais peut-être trop vite aux charmes
» d'une première impression, que bientôt une autre
» me faisait, sinon oublier, du moins beaucoup né-
» gliger. Enfin j'eus de ces liaisons qui, pour la plu-
» part des jeunes gens, ne sont que des caprices;
» mais chez moi c'était toujours de l'amour. Je le
» croyais.

» Je n'avais encore que vingt-cinq ans, lorsque je
» rencontrai dans le monde mademoiselle Demont-
» fort, j'en devins éperdûment amoureux, et je l'é-
» pousai, bien persuadé que mon amour serait
» éternel.

» Ma femme était douce, bonne, aimable... et,
» malgré cela, au bout de quelque temps, je lui fus
» infidèle... Docteur, je m'avoue coupable... mais
» j'ai l'habitude d'être franc... et je ne me suis ja-
» mais fait des vertus que je n'avais pas.

» Je possédais une fort jolie propriété près d'Or-
» léans; ma femme aimait le séjour de cette campagne,
» elle voulut s'y fixer; mais moi je venais souvent à
» Paris, et alors j'y jouissais de toute la liberté d'un
» garçon : c'est vers ce temps que je fis connaissance
» d'une jeune et jolie fille... nommée Maria... J'en de-
» vins amoureux... et j'eus le malheur de lui plaire...

» Cependant je n'employai aucun artifice, je ne lui
» cachai pas que je n'étais plus libre... Malgré cela
» Maria m'avoua qu'elle m'aimait... Ah! docteur, la
» raison est bien faible dans cet âge où l'amour a
» tant de force... Nous fûmes coupables... Bientôt
» Maria s'aperçut qu'elle portait dans son sein un
» gage de nos amours... Heureusement j'étais riche,
» je pouvais assurer le sort de cette jeune fille et la
» mettre à l'abri du besoin; mais Maria était fort
» jolie!... au moment où j'allais lui acheter un éta-
» blissement, un homme lui proposa sa main. Maria
» était incapable de vouloir le tromper, elle ne lui
» cacha pas sa position; malgré cela, cet homme
» persista dans la résolution de l'épouser. Maria vint
» me consulter... elle aurait préféré ne vivre que
» pour moi, mais je l'engageai à assurer le sort de
» son enfant, et elle m'obéît...

» — Je parierais, » dit le docteur, « que ce jeune
» Jules est l'enfant de cette tendre Maria. »

M. Guerreville ne répond à Jenneval qu'en lui pressant fortement la main; puis il reprend son récit.

« Vers cette époque aussi je rencontrai dans le
» monde une femme jeune et jolie, mariée... contre
» son gré!... à un homme qu'elle n'avait jamais
» aimé... c'est du moins ce qu'elle me dit... Je me
» suis aperçu depuis que c'est ce que disent toutes les
» femmes lorsqu'elles ont quelque faiblesse à se
» reprocher. Je consolais cette dame de ses ennuis;
» son époux était alors absent; son voyage se pro-

» longea et la situation de cette dame devenait em-
» barrassante... Vous comprenez, docteur?

» — Parfaitement... Enfin, le mari revint, tout
» s'arrangea, car les maris sont les meilleures gens
» du monde, et vous fûtes le parrain de la petite
» Agathe; n'est-ce pas ainsi que finit votre his-
» toire?

» — Oui, docteur, c'est cela... Voilà bien des
» fautes; mais j'ai voulu tout vous dire et vous faire
» une entière confession. Cependant, après la pre-
» mière année de notre mariage, ma femme m'avait
» rendu père d'une fille... elle vint au monde si ché-
» tive, si délicate, que l'on conseilla à ma femme
» de la faire nourrir dans la Franche-Comté, où nous
» avions une tante qui devait veiller sur notre en-
» fant; nous suivîmes cet avis, et chaque année nous
» allions voir notre fille. Je ne puis vous dire avec
» quel plaisir je l'embrassais!... Chaque fois je vou-
» lais la ramener avec nous; mais je cédai aux con-
» seils du docteur. Ce ne fut que lorsqu'elle eut
» atteint sa sixième année, que nous reprîmes notre
» Pauline avec nous. Alors... oh! alors, je commen-
» çai à m'absenter moins souvent; mes excursions à
» Paris devinrent plus rares, je me trouvais si bien
» près de ma fille!... En la pressant contre mon
» cœur, je goûtais un bonheur si pur, si nouveau
» pour moi!... Ah! mon cher Jenneval, je compris
» alors qu'il est un sentiment inaltérable qui peut
» un jour nous dédommager de la perte de tous les
» autres!... c'est celui que l'on éprouve pour ses
» enfans... J'avais pour ma femme la plus sincère

» amitié, mais ma fille me la rendait encore plus
» chère. Pauline en grandissant devenait si aimable...
» si prévenante... mes idées changèrent, je devins
» sage, raisonnable..... Assurer le bonheur, l'ave-
» nir de ma fille, voilà quelles étaient mes pensées.
» Si j'allais encore quelquefois à Paris, à peine y
» étais-je, qu'il me tardait de m'en éloigner pour
» retourner près de ma fille... A Paris, cependant, il
» y avait Jules et Agathe... Eh bien, docteur, croi-
» riez-vous que la vue de ces deux enfans m'était
» plus pénible qu'agréable?... Quelquefois, en pré-
» sence de leur mère, je ne pouvais me dispenser de
» les embrasser... mais alors il me semblait que je
» leur donnais des caresses qui appartenaient à ma
» fille... et, loin que mon cœur y prît quelque part,
» c'était toujours un ennui pour moi. Cependant,
» suivant les lois de la nature, Jules et Agathe de-
» vaient avoir à mon amour autant de droits que
» Pauline... D'où vient donc qu'il n'en était pas
» ainsi?... Docteur, expliquez-moi cette singularité
» qui, j'en suis certain, ne m'est point particulière,
» et que bien d'autres ont remarquée comme moi.
» Comment se fait-il que les fruits de l'amour, de
» l'intrigue, du mystère, ne soient vus par nous
» qu'avec indifférence, tandis que nous chérissons
» les enfans que l'hymen nous donne, quoique sou-
» vent l'amour ait eu bien peu de part à leur nais-
» sance; est-ce parce que les premiers nous rappellent
» une faute, une faiblesse que nous voudrions ou-
» blier?...

» — Non, mon cher Guerreville; mais c'est, je

» crois, parce que notre cœur ne s'ouvre qu'à ceux
» qui nous donnent le doux nom de père... Oui,
» mon ami, ce nom qui nous demande en même
» temps amour et protection, éveille dans notre
» ame les plus tendres sentimens de la nature, et, je
» vous le certifie, notre mémoire aura beau nous
» rappeler un ancien attachement, une femme ai-
» mable et belle aura beau nous regarder d'une
» façon toute significative en nous présentant un joli
» petit garçon, jamais nous ne sentirons s'émouvoir
» nos entrailles paternelles pour l'enfant qui ne pourra
» nous appeler son père. »

M. Guerreville réfléchit quelque temps aux paroles de Jenneval, puis il reprend son récit :

« Ma fille avait près de onze ans, lorsque nous
» perdîmes sa mère. Je fus doublement affligé de
» cette perte, qui m'enlevait à moi une bonne, une
» sincère amie, qui avait toujours été indulgente
» pour mes fautes; et privait ma Pauline d'un guide,
» d'un appui de tous les instans; dès lors je jurai
» de me consacrer entièrement à ma fille, et je tins
» parole. Cessant de venir dans la capitale où rien
» ne m'attirait, je me fixai près de l'enfant chéri
» qui possédait toutes mes affections; je consacrai
» mes loisirs à surveiller son éducation; je lui donnai
» tous les maîtres qu'elle parut désirer; je tâchai
» aussi de réunir près d'elle tous les plaisirs de son
» âge; enfin, je m'étudiai à remplacer sa mère; et,
» si parfois mon parler un peu brusque semblait
» intimider ma fille, je me hâtais par une caresse

» de ramener la joie sur son front et le sourire sur
» ses lèvres.

» Ma Pauline avait atteint sa seizième année. Déjà
» dans ma pensée je me disais : il faudra lui choisir
» un époux qui comprenne bien cette ame douce,
» sensible, et craintive....: qui se consacre comme
» moi à faire son bonheur!... Car je ne pardonne-
» rais pas à celui qui ferait verser une larme à ma
» fille!...

» Mais cette pensée ne s'offrait encore que vague-
» ment à mon esprit. Pauline était si jeune! Heu-
» reux près d'elle, je jouissais de mon bonheur, du
» sien... car ma fille m'aimait tendrement... Oh!
» oui, elle chérissait son père, quoique mon air,
» quelquefois sévère..... la rendît souvent craintive
» et timide avec moi!... Fatale timidité!..... c'est
» elle qui empêcha ma fille de me donner toute sa
» confiance. »

M. Guerreville repose quelques momens sa tête dans ses mains; on voit qu'il est arrivé à l'endroit le plus pénible de son récit, enfin il rassemble son courage et continue :

« Nous recevions souvent du monde, des habitans
» d'Orléans, des propriétaires des environs : je ne
» voulais pas que ma fille vécût dans la solitude.
» Pauline était charmante, tout le monde me le di-
» sait : moi, je pensais que ma fille l'aurait toujours
» été à mes yeux.

» Un jour, chez un riche propriétaire de nos voi-
» sins, nous fîmes connaissance avec un jeune homme
» nommé Daubray, il venait de Paris, il comptait

» voyager pour son instruction. Fort jeune encore, » car ce Daubray avait à peine vingt-trois ans, tout » chez lui prévenait en sa faveur : figure, manières, » conversation; il était difficile de ne pas se sentir » entraîné vers lui. Il avait bon ton, possédait tous » les talens; il était, disait-on, d'une famille riche; » enfin chacun recherchait sa société. Il vint chez » moi. Je le recevais avec plaisir; il dessinait agréa- » blement, il faisait de la musique avec ma fille; » je ne prévoyais aucun danger dans cette liaison... » D'ailleurs, quand par hasard j'étais absent, une » femme... que je croyais sûre, avait reçu de moi » l'ordre de ne point quitter ma fille. Quelques mois » s'écoulèrent. Pauline devenait pensive, mélan- » colique; et, plus d'une fois, inquiet du change- » ment que je remarquais dans son humeur, je lui » avais demandé si elle avait quelque chagrin; mais » toujours un sourire et un baiser étaient sa réponse; » et moi je lui serrais la main, persuadé qu'elle n'a- » vait pas de secret pour son père.

» Un soir elle me quitta plus triste, plus pâle que » de coutume; en m'embrassant il me sembla qu'elle » tremblait. Je pris une de ses mains que je gardai » long-temps dans la mienne, et je lui dis : « Chère » enfant, si tu as quelque peine, ce serait bien mal » de ne point me les confier, car il n'est point de sa- » crifice que je ne fasse pour assurer ton bonheur. »

« Elle baissa les yeux, et s'enfuit comme si elle eût » craint de parler. Resté seul, je cherchais d'où pou- » vait venir le trouble de ma fille, et pour la première » fois, je soupçonnai qu'elle pouvait aimer ce jeune

» homme qui venait nous voir presque chaque jour.
» Mais alors, pourquoi ne pas m'avouer son amour;
» et si ce Daubray aime ma fille, pourquoi ne pas
» me demander sa main? Voilà ce que je pensais, et
» j'attendais le lendemain avec impatience pour for-
» cer Pauline à m'ouvrir son cœur... mais ce lende-
» main, arriva et je ne revis plus ma fille... Elle était
» partie... Elle avait abandonné son père... Partie...
» pour toujours... O mon Dieu! attendez, mon ami,
» attendez, que je respire... le souvenir de ce jour
» fatal est toujours cruel pour moi!...

» En m'éveillant chaque jour, j'avais l'habitude
» d'aller embrasser ma fille. Je me rends à sa
» chambre; Pauline n'y est point; je descends, j'ap-
» pelle madame Armand : c'était la femme qui était
» continuellement près de ma fille, et que, par son
» âge raisonnable, j'avais crue digne de ma confiance;
» je ne la rencontre pas. Je vais au jardin, mes
» recherches sont inutiles. J'interroge le jardinier,
» tandis que mon fidèle Georges parcourt déjà les
» environs pour tâcher de rencontrer ces dames. Le
» jardinier n'a vu personne; mais il m'apprend que
» le matin, en se rendant à sa besogne, il a trouvé
» poussée seulement une porte du jardin qui donne
» sur la campagne, et qui habituellement était fer-
» mée en dedans à double tour.

» Cette circonstance me surprend; on ne sortait
» presque jamais par cette porte qui donnait sur un
» chemin avoisinant la route; par quel hasard ma
» fille et sa gouvernante ont-elles de préférence pris
» ce chemin? Inquiet, tourmenté, je retourne dans

» la chambre de ma fille. En la parcourant des » yeux j'aperçois sur une table une lettre ; elle m'était » adressée, et je reconnais l'écriture de ma fille!..... » Oh! alors je prévois un horrible malheur!..... » Tenez... la voilà cette lettre fatale... lisez-la, mon » ami. »

Jenneval prend une lettre que M. Guerreville tire d'un portefeuille qu'il porte toujours sur lui ; les caractères en paraissaient tracés d'une main tremblante, et l'on voyait encore la marque des larmes que l'on avait répandues en l'écrivant. Le docteur lit d'une voix émue :

« Mon père, pardonnez-moi... Oh! pardonnez-» moi, si j'ai commis une faute en ne vous avouant » pas mon amour pour Daubray... mais il m'a dit » que vous lui aviez refusé ma main... et que pour » vous faire consentir à notre union... il me fallait » absolument le suivre et vous quitter pendant quel-» que temps... Vous quitter... il me semble que c'est » bien mal ; mais madame Armand, qui est dans le » secret de nos amours, pense aussi que ce parti est » le seul qui puisse nous faire obtenir votre consen-» tement. Daubray me presse, me supplie... O mon » Dieu!... Je vais vous causer bien du chagrin ; mais » je reviendrai... Oh! oui, mon père, soyez sûr que » je reviendrai, et je suis bien certaine que vous ne » repousserez pas votre Pauline. »

M. Guerreville, qui n'a pu entendre cette lecture sans répandre encore des pleurs, reprend la lettre, la replace avec soin dans son portefeuille, et s'écrie :

« En lisant cela... je compris toute l'étendue de

» mon malheur..... J'avais été indignement abusé,
» trahi par ce Daubray et par cette femme chargée
» de veiller sur ma fille ; mais ce jeune homme avait
» aussi trompé ma Pauline, en lui disant que je lui
» avais refusé sa main : jamais il ne m'avait dit un
» mot touchant ce sujet. Pourquoi donc ce mensonge?..... pour engager ma fille à se laisser enlever?... mais s'il l'aimait réellement, pourquoi ne
» pas m'avoir en effet demandé sa main?... Eût-il
» été sans fortune, sans avenir, je n'aurais jamais
» pu résister aux prières de ma fille. Mes conjectures
» étaient cruelles... car je prévoyais que ma Pauline
» avait été trompée comme moi. Dans les premiers
» momens de mon désespoir, je voulus avertir les autorités, faire courir sur les traces des fugitifs...
» mais bientôt je sentis tout le tort que cet éclat ferait
» à ma fille... Moi, publier sa faute... peut-être son
» déshonneur!..... Oh! non, je résolus au contraire
» d'employer tous mes soins à le cacher, et je me dis :
» quand ma fille reviendra près de moi, je ne veux
» pas que, devant le monde, elle soit exposée à rougir... Cependant je commençai par me rendre chez
» la personne où j'avais vu M. Daubray pour la première fois ; et là, tâchant de maîtriser mon émotion, je dis qu'ayant appris le départ de ce jeune
» homme, je désirais connaître son adresse à Paris,
» ou du moins celle de quelqu'un de sa famille, afin
» d'avoir de ses nouvelles lorsque je m'y rendrais.
» On m'avoua alors qu'on n'en savait pas plus que moi.
» Daubray avait été amené, présenté par un jeune
» homme que l'on connaissait assez intimement ;

» mais celui-ci était parti pour la Russie où il était
» mort en arrivant ; ainsi, pas moyen d'avoir aucun
» renseignement positif sur ce Daubray et sa famille,
» sur laquelle peut-être il nous avait trompés ; et c'est
» ainsi que dans la société on accueille trop souvent
» des inconnus, que l'on se lie avec des personnes que
» l'on rougirait de fréquenter si l'on connaissait bien
» leurs antécédens. Je revins chez moi, et je réfléchis
» au parti qu'il me fallait prendre pour cacher à tout
» le monde la faute de ma fille. Je n'en vis qu'un
» seul, c'était de partir sur-le-champ avec mon fi-
» dèle Georges, de quitter cette demeure où pendant
» si long-temps j'avais vécu heureux près de ma Pau-
» line, et de faire dire que j'étais en voyage avec ma
» fille. Mon jardinier reçut mes instructions..... Ce
» brave homme m'était dévoué ; il me jura que ja-
» mais personne ne saurait que ma fille m'avait aban-
» donné... et moi je devais lui écrire partout où je
» m'arrêterais, et lui donner mon adresse, afin qu'il
» pût sur-le-champ m'envoyer les lettres qu'il rece-
» vrait pour moi.

» Je partis donc... Je quittai ma propriété. Je
» vins d'abord à Paris ; car c'était là que j'espérais
» retrouver ma fille. Je m'informai partout si l'on
» connaissait quelqu'un du nom de Daubray; je n'ap-
» pris rien... Cette famille était inconnue. Au bout
» de quelques jours, mon jardinier m'envoya une
» lettre; elle était de ma fille; mais on avait eu la
» précaution de la remettre à quelque voyageur, et
» elle portait seulement le timbre d'Orléans. Ma
» Pauline me demandait de nouveau pardon de sa

» faute; elle pleurait de chagrin, me disait-elle, de ne
» plus embrasser son père; mais elle se flattait de pou-
» voir bientôt venir avec son époux me demander sa
» grace. Ces lettres me rendaient un peu d'espé-
» rance, et, quelle que fût la faute de ma fille, il me
» tardait de la presser dans mes bras!... Je sentais
» bien que je ne pourrais estimer ce Daubray, qui,
» pour me forcer à lui accorder la main de ma Pau-
» line, avait cru indispensable de l'enlever, de l'ar-
» racher du toit paternel; car, au milieu de toutes
» les erreurs de ma jeunesse, je n'eus jamais de telles
» fautes à me reprocher... et si j'ai séduit quelques
» femmes, quelques jeunes filles, du moins il n'y avait
» pas auprès d'elles un père, une mère, que je privais
» de l'appui, de la consolation de leurs vieux jours.
» Mais je me disais : pour ma fille, je pardonnerai à son
» amant, et peut-être qu'en ma présence cet homme
» n'osera pas la rendre malheureuse.

» Je continuai mes perquisitions; je me rendis inco-
» gnito à Orléans; je ne fus pas plus heureux; je revins
» à Paris; six semaines s'écoulèrent. Je reçus encore
» des nouvelles de ma fille; elle me promettait tou-
» jours de revenir près de moi; mais il me sembla
» déjà voir dans sa lettre une teinte de tristesse plus
» vive; elle ne m'écrivait pas tout ce qu'elle éprou-
» vait... Je le devinais aux moindres mots qu'elle
» avait tracés... Je connaissais si bien le cœur,
» l'ame de ma fille... cette ame craintive et ai-
» mante, que l'on avait dû indignement abuser pour
» lui faire croire qu'elle devait s'éloigner de son
» père.

» J'étais vivement inquiet ; mais l'espérance ne
» m'avait pas abandonné. Chaque matin je me flat-
» tais que le jour ne s'écoulerait pas sans ramener
» ma fille dans mes bras. Mon jardinier avait reçu
» mes ordres ; il devait m'envoyer sur-le-champ ma
» Pauline, en lui assurant d'avance que j'étais prêt à
» pardonner. Plus de deux mois se passèrent ; enfin
» je reçus une lettre de Pauline ; elle s'accusait plus
» vivement ; elle se reprochait plus amèrement sa
» faute ; je vis que ses larmes avaient mouillé cet
» écrit, et je me dis : Ma fille est malheureuse. Mais
» elle terminait en me promettant de revenir se jeter
» à mes pieds, et de ne plus jamais s'éloigner de
» moi. Hélas !... cette lettre fut la dernière !... Oui,
» mon ami, depuis ce temps je n'ai eu aucune nou-
» velle de ma fille... et voilà bientôt huit ans...
» huit ans d'écoulés depuis que j'ai reçu sa dernière
» promesse de revenir dans mes bras. Ah ! jugez de
» ma douleur... de mon désespoir !... J'ai recom-
» mencé mes recherches !... pendant plusieurs années,
» j'ai voyagé... j'ai parcouru l'Italie, la Suisse, l'An-
» gleterre, toujours m'informant, demandant, fai-
» sant les perquisitions les plus minutieuses, courant
» sur les traces des personnes que quelques points
» de ressemblance me faisaient prendre pour ceux que
» je cherche... et toujours déçu dans mes espéran-
» ces ! Fatigué de mes voyages, je vins me retirer à
» Château-Thierry. Je fuyais le monde, vous en
» comprenez maintenant la raison ; non-seulement
» ma douleur m'empêche d'y trouver aucun charme ;
» mais si j'y rencontre quelqu'un qui me connaisse,

» il me faut sans cesse mentir... car je veux tou-
» jours cacher la faute de ma fille... Lorsqu'on me
» demande de ses nouvelles, je dis qu'elle est mariée...
» qu'elle habite loin de moi!... Vous, docteur, vous
» êtes le seul qui connaissiez sa faute; vous ne la di-
» vulguerez jamais... oh! jamais... entendez-vous!..
» Mais depuis huit ans... plus rien... plus un mot
» sur son sort... Serait-elle morte?.. morte... oh!
» non; non, elle n'est pas morte loin de son père,
» sans que je l'aie revue... embrassée, sans m'avoir
» entendu lui assurer que je lui pardonnais tout le
» chagrin qu'elle m'a causé!... morte!.. ô mon
» Dieu!... ce serait trop affreux!... ô ma pauvre
» fille! si cela était, supplie donc le Ciel pour qu'il
» me rappelle près de toi. »

En achevant ces mots, prononcés avec l'accent du désespoir, M. Guerreville a laissé retomber sa tête sur sa poitrine. Jenneval s'approche de lui, l'entoure de ses bras et lui dit, avec cet accent qui part du cœur :

« Du courage, mon ami; ne perdez pas toute es-
» pérance!... maintenant nous serons deux pour
» chercher votre fille... pour découvrir les traces de
» son lâche ravisseur; et le plus beau jour de ma
» vie sera celui où je serai parvenu à sécher vos
» larmes. »

CHAPITRE XVI.

L'ANGE GARDIEN.

Emile ne passait plus un jour sans aller chez madame Dolbert; la grand'maman l'accueillait comme un homme auquel on espère bientôt donner le nom de fils, et Stéphanie avec ce sourire enchanteur qui laisse voir à tous les yeux les plus secrètes pensées du cœur.

Mais ce n'était pas ainsi que l'amant de Stéphanie voulait être aimé; devant le monde, continuant à se conduire avec une extrême réserve, ce n'était qu'à la dérobée, bien bas, et loin des regards de son aïeule, qu'Émile faisait entendre à la jeune fille des paroles d'amour : mais alors ses paroles étaient brûlantes, ses yeux avaient une expression qui forçait Stéphanie à baisser les siens; enfin ses mains caressantes cherchaient sans cesse à s'approcher, à toucher la robe, le bras ou le genou de la jeune fille, qui quelquefois

se sentait tout-à-coup enlacée et fortement pressée contre un cœur dont les battemens précipités annonçaient les ardens désirs.

Stéphanie répondait avec candeur, avec amour, aux transports de celui qui semblait si heureux près d'elle. Pourtant lorsque Émile, profitant d'un moment où ils étaient seuls, la pressait tendrement dans ses bras, elle éprouvait un trouble, une agitation qui ressemblait à de la crainte, et elle se dégageait des bras qui voulaient la retenir, en disant : « Mais, mon » ami, puisque vous m'aimez tant, pourquoi donc » ne me le dites-vous jamais devant ma mère ? Quand » il y a du monde, vous me regardez à peine... vous » avez l'air de craindre que l'on ne devine notre » amour ; pourquoi donc cela ?... nous ne faisons pas » mal de nous aimer... vous me l'avez dit vous- » même ; alors à quoi sert de le cacher ? »

A ces questions, Emile répondait : « — Je ne puis » encore avouer mon amour... des raisons de famille » m'en empêchent ; mais, chère Stéphanie, cela ne » doit pas nous empêcher de nous aimer. Cependant, » comme le monde est méchant, comme il juge » toujours mal les actions des autres, il ne faut pas » le mettre dans la confidence de nos secrets senti- » mens. Croyez-moi, le mystère donne encore plus » de charmes aux amours. N'est-on pas cent fois plus » satisfaits d'un bonheur que tous les autres ignorent ? » chère Stéphanie, laissez-moi vous voir en secret... » permettez-moi d'avoir avec vous de ces doux en- » tretiens pendant lesquels nous pouvons au moins

» échanger ces tendres caresses que le monde blâme-
» rait et qui me rendent si heureux. »

Stéphanie soupirait et balbutiait : « En secret.....
» comment? je ne vous comprends pas... »

Mais lorsque Delaberge allait essayer de se faire comprendre, Zizine ou la bonne maman venaient, par leur présence, l'empêcher d'en dire plus.

Plusieurs mois de séjour chez les dames Dolbert avaient déjà produit un grand changement dans les manières, dans le langage de Zizine ; c'était toujours une petite fille délicate, pâle et sérieuse ; pourtant ce n'était plus un enfant de porteur d'eau. Habile à comprendre ce qu'il fallait faire pour plaire à ses protectrices, Zizine avait bien vite perdu ce qui décélait l'enfant d'un homme du peuple ; mais son cœur était toujours resté le même, il n'oubliait pas Jérôme, et lorsqu'un mois s'écoulait sans qu'elle le vît, la petite fille devenait triste et se cachait quelquefois pour pleurer.

Sans en deviner la cause, Zizine s'apercevait bien que Stéphanie n'était plus la même pour elle. Sa jeune protectrice l'embrassait encore, mais elle ne lui parlait plus si souvent. Les jeux, les poupées avaient été entièrement mis de côté ; Stéphanie, presque toujours distraite ou rêveuse, n'entendait quelquefois pas les paroles de la petite fille, qui lui répétait souvent :

« A quoi donc penses-tu ? »

Enfin un jour que Stéphanie s'obstinait à ne pas lui répondre, l'enfant se mit à pleurer. A la vue de ses larmes, Stéphanie courut à elle, la prit dans ses bras, et lui dit :

« Pourquoi pleures-tu, Zizine?... qu'est-ce qu'on
» t'a fait? — On ne m'a rien fait..... c'est que tu ne
» m'aimes plus... — Je ne t'aime plus, ma Zizine!
» et pourquoi donc dis-tu cela? — Parce que je le
» vois bien... tu ne me dis plus rien... tu ne joues
» plus avec moi... tu es toujours triste... Je vois que
» je t'ennuie... alors je veux retourner avec mon père
» le porteur d'eau. — Toi, me quitter! oh non, non,
» je ne le veux pas... car je t'aime toujours... oh! oui,
» toujours!... Mais, vois-tu, c'est que... quand on
» est grande... on pense à beaucoup de choses... on
» a des idées... des... enfin je ne peux pas te dire tout
» cela à présent, parce que tu es trop petite... mais
» cela ne m'empêche pas de bien t'aimer; pardonne-
» moi, si quelquefois je suis maussade... mais ne
» me quitte pas... oh! ne me quitte jamais, car,
» dans le fond du cœur, je suis toujours la même
» pour toi. »

Zizine avait été facilement consolée par ces douces paroles; et depuis qu'elle avait l'assurance que sa vue n'ennuyait pas Stéphanie, elle ne craignait plus de rester à ses côtés, même lorsque celle-ci ne lui parlait pas.

Émile avait plus d'une fois témoigné de l'humeur de trouver constamment l'enfant près de Stéphanie; un soir il lui dit à demi-voix :

« Quel supplice de voir toujours cette petite fille
» près de vous!... on dirait qu'elle est chargée de vous
» suivre... d'épier vos moindres actions.

» — Oh! ce n'est pas cela, » répond Stéphanie;
« c'est qu'elle m'aime tant que son plus grand bon-

» heur est d'être près de moi. — Elle vous aime.....
» c'est possible... mais moi aussi je vous aime, et il
» me semble que je devrais obtenir la préférence.
» — Mon cher Émile, il ne tient qu'à vous d'être
» près de moi quand vous venez ici... Ce n'est pas
» Zizine qui vous en empêche. — Pardonnez-moi...
» cette petite fille me gêne... me contrarie... Quand
» votre maman est occupée, je pourrais être alors seul
» avec vous dans ce petit cabinet, si cette... Zizine
» n'était pas sans cesse à vos côtés. — Mais elle ne
» nous empêche pas de nous parler... de nous regar-
» der... d'être ensemble. — Ce n'est pas la même
» chose..... En vérité, Stéphanie, je ne comprends
» pas que vous... bien élevée..... née dans le grand
» monde, vous ayez pris en affection la fille d'un
» porteur d'eau... qui n'a rien pour plaire ! car elle
» n'est même pas jolie. — Vous vous trompez, mon
» ami, si vous connaissiez Zizine comme moi, vous
» verriez qu'elle mérite d'être aimée..... elle est si
» bonne... et puis elle a tant d'esprit!... Oh! ce n'est
» pas un enfant comme les autres... Pauvre petite !
» elle manquait presque de tout quand je l'ai re-
» cueillie... — Faites-lui du bien... je serai loin de
» vous en blâmer... mais mettez-la dans quelque pen-
» sion... — L'éloigner de moi... oh ! jamais... et si...
» quelque jour... je me marie... cela ne m'empêchera
» pas de garder toujours Zizine avec moi. »

Stéphanie avait prononcé ces derniers mots en rougissant ; mais quelque innocente que soit une jeune fille, elle n'ignore pas que le titre d'épouse doit un

jour lui appartenir, et lorsqu'elle aime, elle doit encore plus souvent rêver au mariage.

Émile n'a plus rien dit. Le mot de mariage que Stéphanie a prononcé a paru l'embarrasser ; il voit aussi que c'est en vain qu'il se flatterait de la détacher de Zizine, il faut donc qu'il trouve un autre moyen pour arriver à son but. Depuis quelque temps la grand'maman de Stéphanie était souffrante, bientôt une fièvre ardente se déclare, le médecin craint pour les jours de madame Dolbert; alors Stéphanie s'établit près du lit de son aïeule, elle ne la quitte pas une minute ; aidée par Zizine, qui fait tout pour se rendre utile, la jeune fille veille la malade avec tant de soins, de zèle, qu'au bout de quelques jours le danger disparaît.

Mais pendant tout ce temps on n'avait pas trouvé une minute pour parler d'amour à Émile : d'ailleurs Stéphanie se serait crue coupable en s'occupant d'autre chose que de la santé de sa mère. Lorsque M. Delaberge se présentait à la porte de la chambre de la malade, Stéphanie se contentait de le regarder en silence, ou de lui sourire lorsque sa grand'mère se trouvait mieux.

Émile n'osait pas se plaindre, il attendait, il épiait le moment où il pourrait agir.

Madame Dolbert était hors de danger, mais sa convalescence devait être longue; et le médecin lui avait recommandé beaucoup de ménagemens. Elle devait surtout se lever tard, se coucher de très-bonne heure, le repos devant compléter sa guérison. Stéphanie voulait toujours tenir compagnie à sa grand'mère; mais,

touchée des soins que sa petite-fille lui avait prodigués, madame Dolbert voulait, au contraire, que Stéphanie se donnât quelques distractions, et souvent elle la renvoyait du chevet de son lit, en lui disant :

« Je ne suis plus malade ; on veut seulement que » je me repose ; mais toi, chère enfant, il ne t'est pas » ordonné de rester continuellement assise près de » mon lit. A ton âge, il faut une vie active... Re- » tourne à ton piano, à tes dessins, va rire avec ta pe- » tite protégée ; reçois nos amis, enfin, prends quel- » ques plaisirs, je le veux, et tu dois m'obéir, comme » moi au médecin. »

Stéphanie cède aux instances de sa grand'mère, elle retourne au salon et y reçoit alors plus que jamais la visite d'Émile; parfois quelques autres connaissances de madame Dolbert venaient aussi passer un moment près de Stéphanie ; mais, en prolongeant ses visites, Émile trouvait toujours moyen d'être seul avec elle.

Seul, non, Zizine était encore là, sans cesse là ; si elle sortait une minute du salon, elle y revenait presque aussitôt; à peine si l'amant de Stéphanie avait pu prendre et porter à ses lèvres une jolie main qu'on lui abandonnait volontiers, lorsque l'enfant revenait et accourait s'asseoir près de sa protectrice.

« Quel supplice ! » murmurait Émile, en abandonnant la main de Stéphanie, et en lançant à l'enfant un regard courroucé; mais Stéphanie, qui ne paraissait pas s'apercevoir du dépit de son amant, attirait la tête de Zizine sur ses genoux, et se plai-

saità passer ses doigts dans sa douce chevelure.

Cependant Émile a observé que, depuis quelques jours, l'enfant est triste, il ne tarde pas à en savoir la cause : Zizine n'a pas vu Jérôme depuis plus d'un mois, car lorsqu'elle va le voir ce n'est jamais sans Stéphanie, et la maladie de madame Dolbert ayant empêché sa petite-fille de sortir, la pauvre Zizine n'a pu se rendre près de son père.

« Nous irons bientôt chez Jérôme, » dit Stéphanie à l'enfant; « mais je ne veux pas sortir que ma bonne » mère ne soit tout-à-fait rétablie. — Et... si mon » père était malade..... » dit Zizine en soupirant. « — Pourquoi supposer cela?... — Il y a si long- » temps que je ne l'ai vu... il ne vient plus ici... — » Tu sais bien qu'il nous dit toujours qu'il n'a pas » le temps. — Oui..... mais il va croire que je ne » pense plus à lui... et cela lui fera du chagrin... »

Émile a écouté, sans l'interrompre, cette conversation. Tout-à-coup, il dit à Zizine :

« Où demeure votre père, petite?... — Rue Saint- » Honoré, monsieur... tenez, voilà son adresse... je » me suis amusée à l'écrire... à présent que je com- » mence à savoir écrire. — Donnez, demain je pas- » serai à cette adresse... et je m'informerai de votre » père... en venant ici, je pourrai vous donner de ses » nouvelles. — Ah! monsieur, que vous êtes bon... » que je vous remercie!... »

Et Zizine, dans sa joie, sauterait au cou du beau monsieur, si celui-ci ne détournait vivement la tête pour regarder Stéphanie, qui lui tend la main en lui disant :

« Ah ! c'est bien aimable, ce que vous faites-là...
» et cela me fait plaisir de vous voir si obligeant ! »

Émile ne tarde pas à prendre congé de Stéphanie, car il est distrait, préoccupé ; déjà il voudrait être au lendemain ; il a formé son plan, il a trouvé enfin le moyen d'écarter cette petite fille dont la présence seule retarde sa victoire ; en s'éloignant il se dit : « Encore quelques heures, et Stéphanie m'appar-
» tiendra. »

Le lendemain est arrivé, et chez madame Dolbert on attend M. Delaberge avec encore plus d'impatience que de coutume. Zizine va savoir des nouvelles de son père, et Stéphanie ne doute pas que cela ne dissipe la tristesse de sa petite protégée. Mais la journée s'écoule, et Émile ne paraît pas.

« Il ne vient pas ! » dit Zizine en soupirant.

« — Il viendra ce soir, » dit Stéphanie, « tu sais
» qu'il manque bien rarement de venir nous tenir
» compagnie, lorsque ma bonne mère est couchée. »

C'était en effet le moment qu'Émile préférait, parce que le soir, il était plus rare que l'on reçut d'autres visites que la sienne, et ce soir-là M. Delaberge arrive plus tard que de coutume, parce qu'il veut être certain que rien ne mettra obstacle à ses projets.

Stéphanie et Zizine étaient dans le salon, elles font une légère exclamation de joie en voyant entrer Émile ; et la petite fille s'écrie : « Monsieur, avez-
» vous des nouvelles de mon père ?

» — Pardonnez-moi d'être venu si tard, » répond Émile en s'essuyant le front, comme quelqu'un qui

est fatigué; « mais j'ai eu des affaires... des courses
» indispensables..... des importuns qui m'ont re-
» tenu..... sans cela il y a long-temps que je serais
» ici...

» — Et mon père, monsieur, » murmure Zizine,
« est-ce que vous n'avez pas pu y aller?...

» — Pardonnez-moi, mon enfant, d'ailleurs je
» vous l'avais promis, et je ne manque jamais à ma
» parole... Je suis allé à sa demeure... j'ai trouvé
» facilement... — Ah! monsieur, que vous êtes
» bon!... vous l'avez vu?... — Non... je ne l'ai pas
» vu... mais une voisine a pu sur-le-champ répondre
» à mes questions. Je suis fâché de vous dire, ma
» chère amie, que vos inquiétudes étaient fondées...
» votre père est malade... — Il est malade!... ô
» mon Dieu!... mon Dieu!... vois-tu, ma bonne
» amie... je l'avais bien pensé... Mais qu'a-t-il donc?...
» — Je ne sais pas trop... cette femme n'a pu fort
» bien m'expliquer cela... mais il paraît qu'il a sur-
» tout beaucoup d'ennui... de ne pas voir son en-
» fant...

» — Il veut me voir... mon pauvre père!... oh!
» oui... et moi aussi je veux le voir... oh! tout de
» suite!... tout de suite!... N'est-ce pas, ma bonne
» amie, que tu vas me laisser aller près de mon
» père!... »

Zizine joignait ses mains en regardant Stéphanie, et déjà de grosses larmes coulaient le long de ses joues; de son côté, sa jeune protectrice l'embrassait et s'efforçait de la consoler :

« — Tu iras le voir... certainement... mais ce soir...

» comment veux-tu faire... il est déjà plus de neuf
» heures...

» — C'est égal... mon père est malade... il faut
» que j'aille le soigner, tu as bien soigné ta grand'-
» maman, toi... et elle n'était pas seule pourtant...
» elle avait des domestiques pour la servir... mais
» mon père est tout seul, lui, tu vois bien qu'il a
» besoin de moi ! »

Il y avait alors dans les traits de l'enfant une expression qui annonçait une énergie peu commune à cet âge. Il semblait que l'amour filial eût tout-à-coup donné une ame forte, une volonté ferme à cette chétive créature.

« Mais, comment faire ? » dit Stéphanie ; « ma
« bonne mère dort déjà... je crois... je ne puis l'é-
« veiller pour lui demander la permission de sortir...

» — Il est très-facile d'arranger tout cela, » dit Émile. « Mon cabriolet est en bas avec mon domes-
» tique, il va conduire Zizine chez son père... il
» n'est peut-être pas très-malade... enfin elle le
» verra... elle pourra passer quelque temps près de
» lui, et puis mon cabriolet, qui l'attendra tant qu'elle
» le voudra, la ramènera ici. »

» En effet, » dit Stéphanie, « de cette façon il
» n'est pas nécessaire que je l'accompagne... Tu
» n'auras pas peur, Zizine ?... — Oh ! non, ma
» bonne amie... Oh ! monsieur, je vous remercie
» bien...

» — Votre domestique est bien sûr ? » dit Stéphanie qui éprouve quelque crainte de laisser partir l'enfant.

« — J'en réponds comme de moi-même... Que

» voulez-vous donc qui arrive à cette petite?... —
» Zizine... tu reviendras?..... — Oui..... à moins
» que mon père ne soit trop malade..... — Il est
» probable que votre vue seule le guérira.....
» cette voisine s'est si mal expliquée..... — Adieu,
» ma bonne amie..... — Mais attends donc.....
» que je te mette au moins un châle..... quelque
» chose..... tu auras froid..... — Non..... oh!
» je suis bien..... Monsieur, votre domestique me
» laissera-t-il monter dans votre cabriolet?..... —
» Venez, ma petite, je vais descendre avec vous,
» et vous recommander à lui..... Venez..... mais
» ne faisons pas de bruit..... il ne faut pas réveiller
» madame Dolbert... tout ceci pourrait l'inquiéter.
» — Oh! oui, vous avez raison! prenez garde de
» réveiller ma mère... »

Stéphanie embrasse Zizine, la recommande encore à Émile, et celui-ci se hâte de descendre avec l'enfant. Zizine suivait l'élégant jeune homme de toute la vitesse de ses petites jambes; arrivés en bas, Émile prend la petite dans ses bras, la porte dans son cabriolet, dit quelques mots à son domestique, puis se hâte de remonter près de Stéphanie.

L'aimable fille était tout attristée d'avoir vu s'éloigner sa petite amie; cependant elle tâche de sourire en revoyant Émile; celui-ci a eu soin de repousser derrière lui la porte du salon, et il vient s'asseoir à côté de Stéphanie.

« Elle est donc partie? » dit la jeune fille en soupirant.

« — Oui, je l'ai placée moi-même dans mon ca-

» briolet, je l'ai recommandée à mon domestique,
» vous pouvez être parfaitement tranquille. — Je
» vous crois... et cependant... c'est singulier... je
» suis toute chagrine... tout inquiète... je suis à pré-
» sent si habituée à avoir cette enfant près de moi...
» — Que vous ne pouvez plus être un moment sans
» la voir... Ah! vous aimez mieux cette petite fille
» que moi... je m'en aperçois... — Oh! non... d'ail-
» leurs, elle... c'est de l'amitié... et vous... — Eh
» bien... moi?... — Vous savez bien que c'est... de
» l'amour... — Chère Stéphanie... ah! répétez-moi
» que vous m'aimez... redites-le-moi sans cesse... —
» Est-ce que vous en doutez?... ah! je ne sais pas
» mentir, moi... et puis je ne saurais pas cacher ce
» que j'éprouve... — Que je suis heureux!... et quel
» plaisir de pouvoir sans nul témoin échanger ces
» aveux charmans... Ah! Stéphanie, il y a long-
» temps que je désirais ce moment... Je puis donc
» enfin baiser à mon aise ces mains si douces... ce
» cou si blanc... tous ces charmes que mes yeux dé-
» sirent depuis si long-temps!... »

En disant ces mots, Émile, qui avait approché sa chaise tout contre celle de Stéphanie, passait son bras autour de sa taille, la serrait tendrement en l'attirant vers lui, et, de ses lèvres brûlantes, effleurait son cou, ses bras, ses mains et même sa robe... Stéphanie, tout émue en recevant pour la première fois d'aussi vives caresses, se sent rougir et trembler en même temps; elle repousse doucement Émile, en lui disant:

« Mais pourquoi donc me serrez-vous autant!...

» — Chère Stéphanie, on est si bien ainsi..... tout » près de vous... — Mais c'est peut-être mal de » m'embrasser comme vous le faites..... — Et quel » mal puisque nous nous aimons?..... et que nous » nous aimerons toujours...— Toujours... oh! oui... » c'est bien vrai..... et vous ne changerez jamais, » Émile? — Jamais... je le jure par ce baiser... »

C'est sur les lèvres vierges de la jeune fille, que l'audacieux Émile vient de poser les siennes; Stéphanie se sent brûler; en proie à une émotion nouvelle, elle a cependant la force de se lever vivement en se dégageant des bras de son amant.

Émile, tout surpris de voir Stéphanie lui échapper, est resté sur sa chaise, d'où il regarde la jeune fille qui s'est réfugiée à l'autre bout du salon.

« Stéphanie... vous me fuyez!..... » dit le jeune homme d'un ton bien doux.

« — Non..... je ne vous fuis pas, » répond Stéphanie, en baissant les yeux; « mais c'est que..... » je ne sais ce que j'éprouvais..... c'était comme de » la peur...

» — Peur de moi!... ah! Stéphanie, je suis bien » malheureux si je vous inspire un tel sentiment... » moi, qui vous aime tant..... moi, qui ne respire » que pour vous!... »

Ces mots étaient dits avec une voix si touchante, que Stéphanie se reproche d'avoir fait de la peine à Émile; elle lève ses beaux yeux sur lui, ils n'expriment point la colère; le jeune homme quitte sa chaise, accourt près d'elle, prend une de ses mains qu'il presse dans les siennes, et de ses regards cherche

à faire passer dans l'ame de la jeune fille tous les désirs qu'il éprouve; mais Stéphanie toute honteuse a de nouveau baissé les yeux.

« Pouvez-vous me faire un crime de vous ai-» mer!..... » reprend Émile, en entraînant doucement la charmante fille sur un divan qui se trouve près d'eux.

« — Non... sans doute! » répond Stéphanie, en s'asseyant tout émue auprès de son amant; « mais » c'est qu'il me semble... qu'il n'est pas besoin de... » que ce n'est pas une raison... pour... »

La pudeur empêchait la jeune fille de parler; elle n'osait pas dire : Vous ne devriez pas m'embrasser comme vous le faites; mais elle le pensait; car il y a toujours quelque chose au fond de notre cœur qui nous fait distinguer ce qui est mal de ce qui est bien.

Émile, qui devine ce que Stéphanie n'ose lui dire, s'écrie en l'entourant de ses bras :

« Mais quand on s'aime, n'est-il pas naturel de se » le prouver?... les caresses que se font deux amans » sont le plus grand bonheur quil nous soit permis » de connaître... Stéphanie... moi, je tremble de » plaisir en touchant votre main... votre bras... en » vous serrant sur mon cœur..... si vous m'aimiez » comme je vous aime, vous en éprouveriez autant » que moi...

» — Oh! je vous aime bien... mais... comme vous » me pressez!...

» — Stéphanie, ne suis-je pas celui à qui tu as » donné ton cœur... Oh! laisse-moi te tenir ainsi...

» laisse-moi prendre un baiser sur cette bouche qui » m'a juré qu'elle n'aimerait que moi!... »

Stéphanie ne savait que répondre, mais Emile n'avait pas attendu sa permission pour l'embrasser de nouveau; la jeune fille se sent brûler; son amant devient plus entreprenant, elle veut le repousser, elle n'en a pas la force.

« Grace! grace! » murmure Stéphanie, qui comprend alors tout le danger qu'elle court; mais Émile ne l'écoute plus; encore un moment et il va triompher de la faible résistance qu'on lui oppose, lorsque des pas se font entendre dans la pièce voisine; quelqu'un approche..... en une seconde, Émile s'est éloigné de Stéphanie, et presque aussitôt la porte du salon s'ouvre : c'est Zizine qui revient et qui court se jeter dans les bras de Stéphanie.

« La petite!... à présent!... » murmure Émile, en serrant ses poings avec fureur. « Oh!... mais c'est » donc mon mauvais génie... et ce misérable Dupré » l'a laissée revenir!...

» — Me voilà, ma bonne amie, » dit l'enfant en passant ses bras autour du cou de Stéphanie. « Je n'ai » pas été long-temps, n'est-ce pas?... et tu ne m'at- » tendais pas si tôt?...

» — Chère Zizine!..... ah! c'est le Ciel qui t'en- » voie..... Maintenant tu ne me quitteras plus..... » jamais... non, jamais... Oh!... que tu as donc bien » fait de revenir!... »

Et Stéphanie embrassait la petite fille et l'étreignait dans ses bras, cachant sur les joues de Zizine la rougeur de son front et les pleurs qui mouillaient ses

yeux, tandis qu'Émile, assis à l'autre bout de la chambre, frappait du pied avec impatience et ne cherchait pas à cacher son dépit et sa contrariété.

« Cela te surprend de me revoir déjà, » dit Zizine, « je vais te dire comment tout cela est arrivé... Oh ! » mais d'abord, je suis bien contente, va ; car mon » père n'est pas malade... ne l'a même pas été... » c'est bien vilain à cette voisine qui a inventé cela » pour le dire à monsieur, et me faire du chagrin... » Écoute, j'étais dans le cabriolet... nous passions » alors dans une rue... je ne sais pas laquelle ; je ne » connais pas bien les chemins ; mais le domestique » de monsieur me disait : Je sais où je dois vous me- » ner. Tout-à-coup, en passant près d'une boutique » bien éclairée, j'aperçois mon père : oh !..... je le » reconnais bien vite, et je m'écrie : « Papa, papa ! » c'est moi ! » et puis je dis au domestique : « Mon- » sieur, arrêtez, s'il vous plaît, car je viens de voir » mon papa » ; mais j'avais beau lui dire cela, il ne » s'arrêtait pas, il allait toujours, et j'avais déjà » envie de pleurer... Heureusement mon papa avait » reconnu ma voix, il avait couru après le cabriolet, » et, au risque de se faire écraser, il a sauté à la » bride du cheval, et il a bien fallu qu'il s'arrêtât. » Alors j'ai conté à mon père où j'allais... mais d'a- » bord j'ai voulu descendre du cabriolet... le domes- » tique de monsieur ne le voulait pas permettre, en » disant qu'il répondait de moi. Mon papa a com- » mencé par me prendre dans ses bras, puis il a dit » au domestique : « Apprenez que, quand je suis là,

» personne d'autre que moi ne doit veiller sur elle. »
» Mon pauvre père! il ne comprenait pas ce que cela
» voulait dire de me voir seule le soir dans un ca-
» briolet. Quand il a su que je le croyais malade, il
» m'a bien embrassée, bien remerciée..... Ensuite il
» m'a demandé si je voulais retourner avec lui.....
» mais je lui ai dit que tu m'aimais toujours et que
» je t'avais promis de revenir, s'il n'était pas malade.
» Alors le domestique de monsieur, qui était toujours
» là, a proposé de me ramener; mais mon père lui a
» dit : « Je ramènerai moi-même ma fille chez ses
» protectrices : » et en effet, il m'a reconduite jus-
» qu'ici; il ne m'a quittée que sur le carré, et en
» s'éloignant il m'a bien recommandé de ne plus
» aller seule dans un cabriolet.

» — Chère petite! » dit Stéphanie en embrassant encore Zizine; « oui, ton père a raison... je n'aurais
» pas dû te laisser aller seule... Mais, à l'avenir,
» cela n'arrivera plus!... je te le promets...

» — Mais qu'as-tu donc, toi, ma bonne amie?
» est-ce que tu as pleuré?... est-ce que tu as du cha-
» grin?... Tiens, ton fichu est tout défait...

» — Ah!... c'est que... tout-à-l'heure... j'avais
» trop chaud... j'étais mal à mon aise... mais c'est
» passé... Te voilà... Je suis bien maintenant... As-
» sieds-toi là... tout contre moi... »

Stéphanie a placé l'enfant à côté d'elle. Depuis que Zizine est revenue, elle n'a pas levé les yeux sur Émile. C'est dans les bras de la petite fille qu'elle cherche à calmer son émotion, à se remettre de son trouble; et Zizine, qui remarque dans la physiono-

mie de Stéphanie quelque chose d'extraordinaire, la regarde aussi d'un air inquiet.

Pendant assez long-temps on garde le silence. Enfin Émile se décide à quitter le coin où il s'était réfugié; il se rapproche du divan sur lequel Stéphanie est restée assise; celle-ci ne peut maîtriser un mouvement d'effroi; et, entourant Zizine de ses bras, elle la tient tout contre son cœur, comme si l'enfant devait lui servir de bouclier.

Émile s'arrête en murmurant :

« Qu'avez-vous donc, mademoiselle?... vous sem-
» blez effrayée... tremblante... Qui peut causer votre
» effroi?...

Stéphanie ne répond pas; elle continue de tenir Zizine dans ses bras, et ne lève pas les yeux sur Émile.

Celui-ci se décide à s'asseoir aussi sur le divan; mais du côté opposé à l'enfant; et, se penchant vers l'oreille de Stéphanie, il lui dit bien bas :

« Qu'ai-je donc fait, pour que vous me traitiez
» ainsi?... Eh! quoi... vous ne voulez même pas
» lever les yeux sur moi... Stéphanie, est-ce que vous
» ne m'aimez plus?... Vous voyez bien que nous ne
» pouvons plus nous expliquer... nous entendre,
» lorsque cette petite est là... Oh! permettez-moi de
» vous parler encore un moment seul... de justifier
» ma conduite... de vous demander pardon; il est
» tard... vous pourriez... envoyer coucher cette en-
» fant... »

Stéphanie qui, jusque-là, avait gardé le silence, relève la tête, et, se tournant du côté d'Émile, jette

sur lui un regard qui fait mourir les paroles sur ses lèvres ; car ce n'est plus la jeune fille timide, aimante, qui vient de le fixer, c'est une femme outragée, c'est une fille fière de sa vertu, qui a vu l'abîme dans lequel on voulait l'entraîner ; mais qui semble défier maintenant les piéges que l'on pourrait lui tendre. Son regard a dit tout cela ; car Émile n'a pu le soutenir ; et cet homme si présomptueux, si habitué à tromper les femmes, a baissé la tête, est demeuré tout interdit devant une jeune fille qu'il n'a pu déshonorer.

Stéphanie a bientôt reporté ses regards sur Zizine ; car elle semble avoir pitié de la confusion de son amant. Celui-ci fait encore plusieurs tours dans la chambre ; il commence quelques phrases qu'il ne finit pas, s'arrête devant Stéphanie, veut s'emparer d'une main que l'on retire aussitôt, et se décide enfin à prendre congé.

C'est d'un air désolé, d'une voix tremblante, qu'Émile dit adieu à mademoiselle Dolbert ; puis il balbutie de manière à ce qu'elle seule puisse l'entendre :

« Si vous ne daignez pas même m'accorder un re-
« gard, je penserai que ma présence vous est odieuse,
« et je n'oserai plus me présenter devant vous. »

Stéphanie hésite, balance... mais son cœur est si bon ; elle croit aux regrets, au désespoir d'Émile ; et, levant doucement les yeux, lui adresse un doux regard, dans lequel il y avait autant d'amour que de chagrin. C'eût été beaucoup pour un amant ordinaire ; mais c'était bien peu pour celui qui s'était

flatté que cette soirée serait témoin de son triomphe.

Sorti de chez Stéphanie, et n'étant plus obligé de se contraindre, Delaberge donne un libre cours à sa colère; car jamais il n'a été si cruellement déçu dans ses espérances; et le dépit de voir déjoué un plan qu'il avait si bien conçu, si bien préparé, l'exaspère et le met en fureur.

Il est monté dans son cabriolet, et son domestique, tremblant près de lui, essaie en vain de se justifier :

« Vous êtes un sot, un imbécille, » dit Émile, « je » vous avais bien donné mes instructions, vous de- » viez retenir la petite, et n'importe par quel moyen, » par quel mensonge!... Vous deviez ne la ramener » qu'au bout de deux heures au moins chez les dames » Dolbert... et vingt minutes se sont à peine écoulées » que l'enfant reparaît.

» — Monsieur, est-ce ma faute si nous avons ren- » contré le père de... — Vous ne deviez pas vous » arrêter... — Il fallait donc écraser cet homme qui » se pendait après mon cheval? — Il fallait m'obéir » avant tout... — Mais, monsieur... — C'est assez, » je vous chasse, vous n'êtes plus à mon service. »

Arrivé chez lui, Émile se retire au fond de ses appartemens, et là il s'abandonne encore à ses passions; il casse, il brise tout ce qui se rencontre sous ses mains; des meubles de prix, des vases charmans, une foule de jolis riens, que l'on invente pour orner les appartemens des riches, sont broyés, foulés aux pieds par cet homme qui n'avait jamais éprouvé de résistance à ses désirs, et qui, pour la première fois,

n'a pu les satisfaire. Semblable à un enfant gâté qui se dépite et brise ses jouets lorsqu'on refuse de satisfaire ses volontés, Émile s'en prend à tout ce qui l'entoure; car les hommes sont de grands enfans, surtout quand ils ont été gâtés par la fortune.

« Sans le retour de cette petite, Stéphanie était à » moi!... » se dit Emile en se jetant tout épuisé sur un sofa, « elle était à moi... cette fille si jolie... si » naïve... si aimante!... Qu'elle était belle en me » suppliant... et c'est un enfant qui a détruit toutes » mes espérances... qui a mis obstacle à mon bon» heur... un enfant... la fille d'un porteur d'eau!... » est venue se placer devant mon chemin... moi... » Emile Delaberge... moi, qui ai de l'or pour satis» faire mes passions... moi!... qui depuis que je suis » en âge d'en éprouver, n'ai point trouvé de résis» tance, en semant avec profusion cet or aux uns, en » prodiguant les sermens aux autres. C'est un enfant » qui m'arrête..... qui m'empêche d'être heureux; » car maintenant comment faire?..... Stéphanie a » compris le danger... elle se tiendra désormais sur » ses gardes. Maudite Zizine... Je la détestais déjà!... » Ah! je la hais plus encore, s'il est possible!... que » ne puis-je la briser comme ce verre. »

Et la main d'Émile frappe avec force un verre placé sur une table près de lui; le verre se brise; mais la main a reçu une large coupure, le sang coule; alors Émile s'arrête tout honteux de lui-même, il entortille sa blessure avec un mouchoir, et, regardant autour de lui, se dit :

« Que je suis fou!... quel désordre... ne saurai-je

» donc jamais être maître de moi!... J'ai trente ans
» passés... et depuis douze ans déjà, que de folies!...
» que de fautes!... ne sérait-il pas temps de s'ar-
» rêter. »

Émile reste long-temps plongé dans ses réflexions; elles ne semblent pas gaies, car son front s'est rembruni, ses yeux sont devenus mornes et fixes, sa respiration courte et gênée; alors on ne reconnaîtrait pas cet homme si brillant, si magnifique, qui fait l'admiration des salons, qui est l'idole des femmes, et que tous les hommes envient.

Enfin M. Delaberge passe sa main sur son front, puis il se lève, fait quelques tours dans sa chambre, reprend sa physionomie habituelle et se dit : « Il y a
» mille autres femmes aussi jolies que Stéphanie...
» j'oublierai celle-là... je m'occuperai d'une autre...
» c'est bien facile. »

Pendant quatre jours Émile ne retourne pas chez madame Dolbert, il essaie d'oublier Stéphanie, il retourne à ses anciennes connaissances, il en fait de nouvelles; mais, dans la société des plus jolies femmes, des coquettes les plus agaçantes, l'image de Stéphanie le poursuit sans cesse; il s'aperçoit qu'oublier n'est pas facile lorsque l'amour n'est point satisfait.

Le cinquième jour il n'y tient plus, il monte dans son cabriolet et se rend chez madame Dolbert.

Depuis son tête-à-tête avec Émile, Stéphanie était triste, silencieuse, et les douces paroles de Zizine ne pouvaient même ramener le sourire sur ses lèvres; elle sentait que la conduite de son amant avait été condamnable, mais elle l'aimait toujours et regrettait

qu'il lui eût appris à le craindre; elle gémissait et pleurait en secret de ne point le voir revenir; dans le fond de son ame, elle pensait qu'Émile ne l'aimait pas, puisqu'il avait cherché à la rendre coupable au lieu de demander sa main à sa mère.

Mais parce qu'un amant a des torts ce n'est pas une raison pour qu'on l'aime moins, souvent même cela produit l'effet contraire; il faut à l'amour, de la jalousie, de l'inquiétude et des larmes, sans quoi, au lieu d'être une flamme, ce ne serait plus qu'une fumée!

Aussi Stéphanie se sentit-elle prête à défaillir de plaisir lorsque M. Delaberge reparut chez sa mère; elle était alors assise près de la bonne-maman dont la santé devenait chaque jour plus forte, et qui passait moins de temps dans son lit.

Émile fut vivement frappé de la pâleur de Stéphanie; elle lui sembla plus belle encore; ils n'échangèrent qu'un court regard, mais combien il disait de choses pour ceux qui savaient se comprendre; d'un côté il y avait amour, espérance et repentir, de l'autre constance, chagrin et pardon.

La bonne-maman fit à M. Delaberge d'aimables reproches de ce qu'il les négligeait un peu; Stéphanie ne disait rien, elle eût craint qu'au son de sa voix on ne devinât son émotion.

Émile profite d'un court instant où la jeune fille passe dans une autre pièce pour lui dire tout bas : « M'aimez-vous encore? »

Stéphanie ne répond pas, mais deux grosses larmes

s'échappent de ses yeux, et elle essaie inutilement de les cacher à son amant.

Cependant, c'est en vain qu'Émile cherche à trouver des occasions pour être seul avec Stéphanie; on voit que celle-ci met autant de soin à les fuir, que lui met d'empressement à les faire naître.

Plusieurs semaines s'écoulent ainsi; quelquefois Émile est trois ou quatre jours sans aller voir Stéphanie, mais les jours suivans il ne peut plus la quitter. Voulant l'oublier ou s'abandonnant à sa passion, espérant encore obtenir un tête-à-tête, puis désespérant de jamais réussir, Émile ne sait à quel parti s'arrêter.

Enfin un soir, saisissant un moment où Zizine est occupée au piano, Émile prend la main de Stéphanie, et, la serrant avec force dans les siennes, lui dit avec l'accent de la passion :

« Je ne puis vivre ainsi... Stéphanie, on ne refuse
» rien à l'homme que l'on aime... Vous m'assurez
» que je vous suis toujours cher, et je ne puis plus
» obtenir de vous la moindre faveur... Accordez-moi
» un rendez-vous... un moment d'entretien... Si
» vous me refusez, c'est que vous ne m'aimez pas,
» et vous ne me verrez plus.

» — Je ne vous verrai donc plus, monsieur, » répond Stéphanie, en retirant sa main d'entre celles d'Émile; « car j'aime mieux pleurer sur votre amour
» que sur mon déshonneur. »

Émile est atterré de cette réponse, et le ton avec lequel on la lui a faite prouve qu'il ne doit plus conserver le moindre espoir dans ses coupables projets.

Il s'éloigne furieux et désespéré, en jurant de ne plus revoir celle qui a la force de lui résister.

Quelques jours s'écoulent, M. Delaberge ne reparaît pas chez madame Dolbert; des semaines se passent, on n'entend plus parler d'Émile.

La grand'maman ne comprend rien à la conduite de M. Delaberge; elle ne mettait pas en doute son amour pour sa petite-fille; chaque jour elle s'attendait à ce qu'il le lui déclarât; mais elle pensait qu'avant de s'adresser à elle, il avait seulement voulu s'assurer qu'il ne déplairait point à Stéphanie; et lorsqu'il doit en avoir acquis la certitude, il cesse de revenir : cette conduite devient inexplicable pour madame Dolbert.

Stéphanie souffrait en silence, mais jamais le nom d'Émile ne sortait de sa bouche, et lorsque sa grand'-maman parlait de lui, la jeune fille tâchait toujours de changer la conversation.

« C'est cependant bien singulier! » disait madame Dolbert à sa petite fille, « tu as donc eu quelque dis-
» cussion avec M. Delaberge? vous vous êtes donc
» fâchés tous les deux?... car il faut bien qu'il y
» ait un motif qui soit cause qu'il ne vient plus.

» — Nous ne nous sommes querellés sur rien, » répondait Stéphanie, « et j'ignore, bonne-maman,
» pourquoi M. Émile ne vient plus. »

La bonne-maman secouait la tête, car elle présumait que sa petite-fille ne lui disait pas tout.

Puis, Stéphanie s'en allait pleurer en cachette; et, comme plusieurs fois Zizine avait surpris des pleurs dans les yeux de sa jeune protectrice, celle-ci lui

avait dit : « Si tu veux que je t'aime toujours autant,
» il ne faut pas dire à ma bonne-maman que tu me
» vois pleurer.

Six semaines s'étaient écoulées, et ce temps avait paru bien long à la jeune fille, qui comptait les heures et les jours, pleurant souvent, mais espérant encore.

Au milieu d'une journée qui commençait triste comme les autres, une visite est annoncée : c'est M. Delaberge qui se présente chez madame Dolbert, et reparaît devant Stéphanie, assise alors à côté de son aïeule, et qui n'ose en croire ses yeux en revoyant l'homme qui lui avait dit un éternel adieu.

L'abord d'Emile a quelque chose de grave, de solennel ; après quelques complimens d'usage, il s'avance vers madame Dolbert, et lui dit :

« Vous ne m'avez pas vu depuis long-temps, ma-
» dame ; j'ai voulu terminer quelques affaires de
» famille avant de vous faire la demande que je
» viens vous adresser aujourd'hui. Madame... j'aime
» mademoiselle Stéphanie. Vous connaissez ma fa-
» mille... ma fortune est de près de cent mille francs
» de rentes... je vous demande la main de votre
» petite-fille... si toutefois elle veut bien m'accepter
» pour époux. »

Il serait difficile de décrire l'effet de ces paroles sur Stéphanie ; éperdue, tremblante, transportée de joie, d'amour, elle pleure et sourit en même temps, puis elle tend sa main à Émile, en s'écriant : « Oh !
» oui... oui... je veux bien que vous soyez mon
» époux ! »

La grand'maman sourit, car pour elle cette scène n'a rien d'extraordinaire; il y a long-temps qu'elle s'attendait à cette demande; elle prend la main de sa petite-fille et celle d'Émile, puis, les mettant l'une dans l'autre, leur dit :

« Soyez heureux... soyez unis, mes chers enfans;
» sans vous en avoir rien dit, j'avais deviné cet
» amour-là... Monsieur Delaberge, je vous accorde
» la main de ma Stéphanie. »

Émile baise respectueusement cette main que l'on a mise dans la sienne, et Stéphanie, qui ne craint plus de laisser voir tout son amour, lui dit à demi-voix :

« Méchant!... six semaines sans revenir!... Oh!
» j'ai été bien malheureuse!... mais je ne veux plus
» penser à cela... Cher Emile... ah! quel bonheur
» m'attend, je serai donc votre femme!...

» — Oui, » répond Emile, « oui... vous serez ma
» femme... » Et il ajoute dans sa pensée : « Il le faut
» bien! puisque c'est le seul moyen de la posséder. »

CHAPITRE XVII.

ÉVÉNEMENS.

La confidence que M. Guerreville avait faite au docteur Jenneval avait encore resserré l'amitié qui les unissait; maintenant il n'y avait plus entre ces deux hommes une seule pensée secrète; maintenant ils s'entendaient, se comprenaient si bien, que souvent l'un devinait les intentions de l'autre. M. Guerreville éprouvait les doux effets de la confiance; il pouvait tous les jours parler de sa fille, et il était moins malheureux depuis qu'il n'était plus obligé de renfermer au fond de son cœur ses souvenirs et ses chagrins.

Celui qui reçoit la confidence d'une grande peine montre souvent une plus forte preuve d'amitié que celui qui la fait; car l'un soulage son ame qui a besoin de s'épancher, tandis que l'autre s'engage à prendre aussi sa part des chagrins qu'on lui confie.

Presque tous les jours M. Guerreville et le docteur sortaient ensemble, et, tout en se promenant, ils ne négligeaient rien de ce qui pouvait les amener à retrouver les traces de ceux qu'ils cherchaient. Lorsque par hasard un jour s'était passé sans que les deux amis pussent être ensemble, le lendemain, en se revoyant, ils s'interrogeaient des yeux, et leur première parole était toujours : Rien de nouveau?

Georges dit un jour à son maître :

« Monsieur, pendant votre absence, il est venu » une dame vous demander ; elle se nomme madame » Grillon, et c'est la mère de mademoiselle votre » filleule. Elle se plaint de ce que monsieur ne va » pas la voir ; elle désirerait beaucoup causer avec » monsieur... elle a, dit-elle, des choses importan- » tes sur lesquelles elle veut le consulter, et qui re- » gardent la filleule de monsieur. »

M. Guerreville a écouté Georges avec indifférence ; il fait un léger mouvement de tête, en répondant : « C'est bien, » et, au bout d'un instant, il a oublié ce que lui a dit son domestique.

Peu de jours après, Georges dit encore à son maître :

« Une autre dame est venue demander monsieur ; » elle est, m'a-t-elle dit, la mère de M. Jules. Elle » prie monsieur d'avoir la bonté de passer un mo- » ment chez elle.

» — Maria... Maria est venue chez moi ! » se dit M. Guerreville, « de sa part, cette démarche m'é- » tonne ; mais c'est sans doute encore pour me parler » de son fils... J'irai la voir.

» — Peut-être comme vous avez été voir madame » Grillon! » dit en souriant Jenneval, qui est présent.

« — Ah! vous avez raison, docteur, je l'ai entièrement » oublié!... — Mon ami, permettez-moi de vous dire » que ce n'est pas bien... il y a d'anciennes connais- » sances avec lesquelles il n'est pas permis de montrer » une complète indifférence... vous êtes dans ce cas » avec mesdames Grillon et Gallet... — Vous croyez, » docteur? cela me produit cependant l'effet con- » traire... mais il est possible que j'aie tort. J'irai » chez ces dames, savoir ce qu'elles désirent de » moi. »

Huit jours s'étaient écoulés sans que M. Guerreville eût pensé à tenir sa promesse, lorsqu'un après-midi, pendant qu'il regardait à sa fenêtre s'il verrait arriver le docteur, Georges ouvre brusquement la porte, et annonce :

« La mère de M. Jules... »

M. Guerreville laisse échapper un mouvement d'impatience; mais, presqu'au même instant, madame Gallet entre dans sa chambre, et, à l'aspect de sa pâleur, de la profonde altération de ses traits, il se sent ému, et va au-devant d'elle, en lui disant :

« C'est vous, Maria; mon Dieu, comme vous sem- » blez agitée; vous êtes déjà venue pour me voir, » m'a-t-on dit; excusez-moi, si je ne suis pas encore » allé chez vous... mais des affaires...

» — Ah! monsieur... je n'ai pas le droit de me plain- » dre... je sais bien que je vous intéresse trop peu » maintenant... mais j'espérais que pour mon fils...

» enfin, si vous étiez venu... si vous lui aviez parlé...
» peut-être ce qui m'amène aujourd'hui ne serait-il
» pas arrivé...

» — Remettez-vous... d'abord... asseyez-vous...
» et contez-moi ce qui vous afflige... si je puis faire
» cesser vos chagrins et vous rendre heureuse, ne
» doutez pas que je ne le fasse.

» — Heureuse!... ah! je n'avais plus qu'un bon-
» heur sur la terre, et c'était mon fils; lui seul faisait
» ma joie et donnait quelques charmes à mon exis-
» tence... eh bien! que voulez-vous que je devienne,
» si mon fils m'abandonne?

» — Que dites-vous? Jules...

» — Il veut être acteur; il s'est engagé pour la
» province... Il va partir... abandonner sa mère.....
» déjà il a quitté notre demeure..... Ah! monsieur,
» j'avais tant compté sur vous... sur les bons conseils
» que vous lui auriez donnés..... sur l'amitié que
» vous auriez pour lui..... j'avais espéré que vous
» veillerez sur mon fils... Ah! je me suis bien trom-
» pée!..... »

Maria ne peut en dire plus; ses pleurs étouffent sa voix; elle couvre sa figure de son mouchoir, et s'efforce, mais en vain, de retenir ses sanglots. M. Guerreville ne trouve rien à lui répondre; il détourne les yeux et les fixe tristement vers la terre; quelque chose dans le fond de son ame lui dit que les reproches de Maria sont justes, et qu'il aurait dû porter à Jules un plus tendre intérêt.

Maria pleurait encore, et M. Guerreville ne trouvant point de consolation à lui donner, gardait près

d'elle un triste silence, lorsque tout-à-coup une voix de femme se fait entendre dans la pièce d'entrée.

C'est madame Grillon que le fidèle Georges voulait annoncer, et qui s'y oppose en s'écriant :

« Je sais que votre maître est chez lui... je le sais... » et il faut que je le voie... que je lui parle... Je suis » assez intimement liée avec lui pour n'avoir pas be- » soin que l'on m'annonce!... »

Et, sans attendre la réponse du domestique, la tendre Euphémie s'est précipitée vers la porte, et elle est arrivée près de M. Guerreville en criant :

« Faites-moi rendre ma fille!..... Édouard, on » m'enlève ma fille, mon Agathe, votre filleule..... » votre... Ah Dieu!... je ne sais plus ce que je dis; je » suis si désolée... mais je veux ma fille... Ah! vous » la retrouverez, n'est-ce pas?... et vous punirez son » infâme ravisseur!... »

Après avoir dit ces mots avec une extrême volubilité de voix, madame Grillon se laisse aller dans un fauteuil, et alors seulement elle aperçoit Maria qui tenait encore son mouchoir sur ses yeux. Madame Grillon cligne de l'œil, se pince les lèvres, et sourit ironiquement en murmurant : « Ah! je comprends » pourquoi ce domestique ne voulait pas me laisser » entrer. »

L'arrivée de la mère d'Agathe a désagréablement surpris M. Guerreville. Il se lève cependant, et s'approche d'elle, en lui disant :

« Qu'avez-vous, madame?... Pourquoi ces plaintes, » ces cris?..... — Ce que j'ai, monsieur, vous ne » m'avez donc pas entendue?... il me semble que j'ai

» bien le droit de me plaindre... Je vous dis qu'on
» a enlevé Agathe, ma fille... votre filleule. . . il me
» semble que cela doit vous toucher, vous intéresser
» aussi.....

» — Quoi, madame, on aurait osé..... — Oui,
» monsieur, on a osé..... oh! d'ailleurs, les hommes
» osent tout à présent?... nous sommes dans un siècle
» si poli!..... les hommes sont si bien élevés!.....
» Quand on se permet de fumer et de danser comme
» on le fait maintenant devant les femmes, c'est affi-
» cher hautement qu'on les respecte bien peu. —
» Mais enfin, madame... — Enfin, c'est ce mauvais
» sujet d'Adalgis qui a enlevé ma fille... — Mauvais
» sujet..... mais il me semble que vous m'aviez fait
» un grand éloge de ce jeune homme. — Ah! oui...
» j'avais cru... Que voulez-vous! les apparences... il
» se mettait si bien... D'abord, lorsque Agathe m'a
» avoué qu'elle l'adorait, je voulais vous consulter
» sur ce mariage... mais vous n'êtes pas venu... —
» Madame, je..... — C'est très-mal, vous deviez
» venir..... Agathe n'est point une étrangère pour
» vous... Enfin, j'ai eu la faiblesse de recevoir encore
» cet Adalgis... et, cette nuit... car c'est cette nuit...
» le scélérat... après nous avoir menées hier entendre
» le concert-monstre du Jardin-Turc... Je suis sûre
» que c'est pendant le quadrille des *Huguenots* qu'ils
» auront comploté leur projet... moi, j'étais étourdie
» par le bruit des cloches, des pétards, du tam-
» bour... Comment voulez-vous qu'on surveille sa
» fille quand on a le tympan brisé... Depuis qu'A-
» gathe possédait ce billet de mille francs dont vous

» lui avez fait cadeau, ce M. Adalgis ne la quittait
» pas... Enfin, cette nuit elle a fui... et elle a em-
» porté ses mille francs... ils sont à elle, je n'ai rien
» à dire; mais je suis sûre que ce monstre d'Adalgis
» va les lui manger, et ensuite il la laissera là!... car
» j'ai couru chez lui prendre des informations!...
» c'est un polisson, un drôle, qui n'a pas le sou... il
» doit huit cents francs à son tailleur, et cinquante-
» cinq sous à sa blanchisseuse de fin... J'ai appris
» tout cela ce matin... Ah! Édouard!... Édouard!...
» je vous en supplie au nom de... vos anciens souve-
» venirs... rendez-moi mon Agathe... — Madame...
» je ferai tout ce qui dépendra de moi pour cela.....
» Mais, sans doute, votre mari a déjà couru sur les
» traces du ravisseur. — Mon mari!... ah! vraiment,
» si je compte sur lui, cela ira bien!... il me ramè-
» nera ma fille comme la mère Gigogne... Édouard,
» c'est vous seul que cela regarde. »

En disant ces mots, madame Grillon s'est levée, et s'approchant de M. Guerreville, elle s'empare de ses mains, qu'elle serre avec force comme si elle eût voulu l'électriser.

Depuis l'arrivée d'une personne étrangère, la pauvre Maria n'avait pas prononcé un mot; elle n'avait pas bougé; elle écoutait en silence et attendait peut-être pour parler que madame Grillon eût fini; mais madame Grillon ne finissait pas. Cependant, en voyant cette dernière s'emparer des mains de M. Guerreville et le presser vivement d'agir pour lui rendre son Agathe, Maria semble avoir retrouvé son courage, et, se levant à son tour, elle s'écrie :

« Et moi, monsieur, ne ferez-vous rien en ma
» faveur?..... n'aurez-vous pas pitié de ma dou-
» leur?..... ne daignerez-vous pas songer à mon fils,
» qui veût abandonner sa mère pour embrasser une
» carrière dans laquelle il ne trouvera ni succès ni
» fortune? »

M. Guerreville ne sait que répondre; pressé par ces deux femmes qui l'entourent, qui le prient, il s'est réfugié contre sa fenêtre; et, pour éviter les regards que l'on attache sur les siens, il tourne la tête et fixe ses yeux sur la rue.

Cependant madame Grillon avait paru surprise et presque choquée de ce qu'une autre femme se permît d'adresser une prière à M. Guerreville; jetant sur Maria ún regard qui n'avait rien de doux, elle semblait vouloir lui demander de quel droit elle venait mêler ses supplications aux siennes; mais, malgré sa timidité habituelle, la mère de Jules ne paraissait que médiocrement émue par ce regard, et il y avait dans les siens quelque chose d'ironique toutes les fois qu'ils se portaient sur madame Grillon.

Cette situation durait depuis assez long-temps; ces dames se toisaient en silence, et ni l'une ni l'autre n'eût fait un pas, un mouvement en arrière qui pût annoncer qu'elle cédait, pour un instant, la place à l'autre; mais tout-à-coup M. Guerreville pousse une exclamation de surprise, de joie, en apercevant une personne qui passe dans la rue. Aussitôt, écartant brusquement les deux dames qui sont devant lui, il s'élance vers la porte, et, sans se donner même le

temps de prendre son chapeau, sort vivement de chez lui.

« Édouard!... Édouard!... eh bien! où donc allez-
» vous? » s'écrie la maman d'Agathe, en essayant en vain de retenir M. Guerreville.

Maria s'est contentée de le regarder s'éloigner; quand il est parti elle se laisse retomber sur une chaise, en murmurant :

« S'en aller ainsi!... et il ne m'a pas promis de me
» rendre mon fils!...

» — Oh! il ne se serait pas sauvé si j'avais été seule
» avec lui! » dit madame Grillon, en marchant d'un air furibond dans la chambre : « mais aussi il
» y a des personnes si indiscrètes!...

» — Indiscrètes!... » répond Maria en jetant sur madame Grillon un regard où il y a à la fois du dépit et du dédain. « Il me semble que la personne
» qui mérite cette épithète est celle qui, bravant
» toutes les bienséances, se permet d'entrer malgré
» un domestique chez quelqu'un qui n'est pas seul.

» — Oh! il est certain que j'ai troublé un en-
» tretien bien agréable pour monsieur..... pour
» Édouard!... ce pauvre ami, il bâillait comme une
» carpe, quand je suis arrivée.

» — Je ne sais pas, madame, si j'ennuyais M. Guer-
» reville; mais en tout cas je ne l'avais pas fait
» fuir...

» — Fait fuir!... fait fuir!... madame, ménagez
» vos expressions, je vous en prie. »

Ces dames allaient s'animer, elles ne semblaient

pas disposées à se rien passer, lorsque la présence d'un étranger met un terme à cette scène.

C'est Jenneval qui vient d'arriver chez son ami, et que Georges a, en peu de mots, mis au fait de tout; en entrant dans le salon, il sait qu'il va y trouver la mère d'Agathe et la maman de Jules. Il salue profondément ces dames, et s'approchant d'elles leur dit avec ce ton qui inspire la confiance :

« Vous voyez en moi, mesdames, le docteur Jenne-
» val... l'ami intime de M. Guerreville; Georges,
» son domestique, vient de me dire qu'il vous avait
» quittées un peu brusquement, daignez excuser
» mon ami : sans doute quelque motif, que nous ne
» connaissons pas, l'a forcé de s'éloigner ainsi. Mais
» si je puis, mesdames, vous être bon en quelque
» chose près de lui, je suis tout à votre service. »

Il y a des personnes qui inspirent la confiance, qui captivent sur-le-champ l'intérêt, Jenneval était de ce nombre; et puis ces dames ne demandaient pas mieux que de parler. Chacune s'empresse de répéter au docteur ce qu'elle a dit à M. Guerreville, en appuyant sur l'intérêt que celui-ci doit porter à Jules et à Agathe.

Le docteur, qui les comprend parfaitement, leur promet de faire agir M. Guerreville, et, dans le cas où son ami ne le pourrait pas, il s'engage à faire lui-même toutes les démarches nécessaires pour ramener Agathe dans les bras de sa mère, et arracher Jules au théâtre, pour lequel il sait fort bien que le jeune homme n'a aucune disposition.

Les paroles de Jenneval calment les deux mères,

elles ne trouvent plus que des remercîmens à lui adresser, et elles s'éloignent plus tranquilles, mais en se lançant encore l'une à l'autre des regards qui n'ont rien de bienveillant.

« Pauvres femmes!... » se dit Jenneval lorsque les deux dames sont éloignées. « Si elles comptent sur le
» souvenir des sentimens qu'elles ont jadis inspirés
» à Guerreville, elles se trompent bien!... il n'a plus
» qu'un seul souvenir!... qu'une seule pensée. Mais
» j'agirai comme si c'était lui, je courrai après
» M. Jules et mademoiselle Agathe..... j'aurai les
» charges sans avoir eu les bénéfices : ce sont là les
» priviléges de l'amitié. Maintenant, c'est après lui
» qu'il faut que je coure. Où est-il allé?... pourquoi
» est-il sorti comme un fou?... Il faut que je le re-
» trouve pour qu'il m'explique sa conduite. »

Jenneval allait sortir, lorsqu'on ouvre brusquement la porte du salon. C'est M. Guerreville soutenant une femme qui semble moins vieillie par l'âge que par la misère et les souffrances. Cette femme, qui peut avoir une cinquantaine d'années, est couverte de haillons, sa figure est d'une maigreur et d'une pâleur effrayante, et en ce moment on lit dans ses yeux une expression d'effroi et d'inquiétude qui donne à toute sa personne quelque chose de plus malheureux.

M. Guerreville, dont tous les traits annoncent une vive anxiété, mêlée cependant de quelque espérance, fait entrer et asseoir cette femme qui semble avoir de la peine à se soutenir. En apercevant Jenneval, il ne lui dit que ces mots :

« Madame Armand... celle qui était auprès de ma » fille... qui a fui avec elle!... »

Jenneval a compris, et, s'approchant de cette femme, il attend, avec autant d'anxiété que son ami, qu'elle soit enfin en état de parler.

Quand celle que l'on vient d'amener se voit seule entre le docteur et M. Guerreville, elle joint les mains et se laisse tomber à genoux en s'écriant : « Grace, » grace, je vous en prie!...

» — Eh! madame, ne craignez rien! » répond vivement M. Guerreville, « vous m'avez fait bien du » mal, mais croyez-vous que je veuille m'en venger » en vous maltraitant?... Allons, revenez à vous, » rappelez vos esprits, que ma vue semble avoir trou- » blés; mais, avant tout, un mot... un seul, ma fille... » qu'a-t-on fait de ma fille?...

» — Hélas! monsieur, je l'ignore entièrement! — » Vous l'ignorez. O mon Dieu, par vous j'espérais au » moins savoir ce qu'elle était devenue. Eh bien! » voyons, parlez à présent... dites-moi tout ce que » vous avez fait... n'oubliez rien... aucune circons- » tance... je vous écoute.

» — Je suis bien coupable! monsieur, » répond la pauvre femme d'une voix tremblante, « Oh! oui... » je sais que j'ai indignement trahi votre confiance... » mais le ciel m'en a puni, on ne prospère pas quand » on a fait une mauvaise action!... et vous en voyez » la preuve par la triste position où vous me re- » trouvez!

» — Au fait, madame, au fait... c'est de ma fille,

» c'est de ce misérable Daubray que vous avez à me
» parler...

» — Vous avez raison, monsieur, excusez-moi... je
» rappelle mes souvenirs... Mademoiselle Pauline était
» un ange de bonté, de sensibilité... et elle était si
» jolie! elle avait tant de graces!... Ce M. Daubray
» en devint éperdûment amoureux, et, malgré ma
» surveillance, il trouva moyen de se faire aimer de
» mademoiselle votre fille... Ah! monsieur... il ne
» faut souvent qu'un mot, qu'un regard pour faire
» naître l'amour; mais mademoiselle Pauline ne
» croyait pas faire mal en aimant ce jeune homme...
» Moi-même je crus d'abord que ce mariage pourrait
» se faire, et votre fille vous eût plusieurs fois con-
» fié ses secrets sentimens, si M. Daubray ne s'y fût
» opposé. Un jour il vint me trouver et me dit:
« M. Guerreville me refuse sa fille, je n'ai qu'un moyen
» pour être son mari, c'est de l'enlever, et il faudra
» bien ensuite que le père de Pauline nous pardonne. »
» Je rejetai d'abord cette proposition... mais il m'of-
» frit cinq mille francs, si je consentais à le servir...
» Ah! monsieur... je sais bien que chez vous je ne
» manquais de rien, mais cinq mille francs, je n'a-
» vais jamais possédé une pareille somme... et elle me
» parut considérable... Et puis ce M. Daubray ne
» cessait de me répéter: « Une fois l'époux de Pauline,
» je reviens avec elle me jeter aux pieds de son père,
» qui nous pardonnera. » Que vous dirai-je?... je con-
» sentis!... il ne s'agissait plus que de décider made-
» moiselle votre fille... Pauvre petite! elle ne le vou-
» lait pas d'abord!... elle ne cessait de répéter: « Al-

» lons nous jeter aux genoux de mon père! il m'aime
» tant!... il consentira à nous unir!... » Mais M. Dau-
» bray lui répondait toujours: « Fiez-vous à ma ten-
» dresse, à mon amour... ce moyen est le seul pour
» que nous soyons unis!... » Enfin elle consentit!...
» Alors, sans lui laisser le temps de la réflexion, notre
» fuite fut résolue pour la nuit suivante. M. Daubray
» avait tout arrangé, tout prévu : une chaise de poste
» nous attendait avec des chevaux derrière les murs
» du jardin. Ah! monsieur, si dans ce moment vous
» aviez été témoin de la douleur de votre fille... elle
» vous appelait... elle ne voulait plus partir... il fal-
» lut l'emporter!... »

M. Guerreville fait signe à madame Armand de s'arrêter un moment, et, appuyant sa tête sur la poitrine de son ami, il donne un libre cours aux sanglots qui le suffoquent. Quelques minutes s'écoulent enfin, et il fait signe à cette femme de continuer.

« Nous partîmes, monsieur. Après avoir fait plu-
» sieurs lieues, nous nous arrêtâmes au petit jour
» dans une auberge; là, M. Daubray me remit la
» somme qu'il m'avait promise et me dit : « Il est
» inutile que vous continuiez de rester avec nous;
» votre présence n'est plus nécessaire près de Pau-
» line dont je vais être l'époux, et je ne pense pas que
» vous ayez envie de retourner avec nous près de
» son père qui vous recevrait fort mal. » En ache-
» vant ces mots, il me quitta sans vouloir me per-
» mettre d'embrasser encore une fois mademoiselle
» votre fille... Et depuis ce jour, monsieur, je n'ai
» pas revu cette chère enfant. Mais je pris en secret des

» informations sur vous, monsieur, et je compris
» que ma faute avait été bien plus grande que je ne
» le croyais, puisque votre fille n'était pas retournée
» près de vous... Quant à ce qui m'est arrivé en-
» suite, je sens que cela vous intéresse peu ; pourtant
» je dois vous avouer que je sentis bientôt des re-
» mords de ma faute. Je vins à Paris ; avec la somme
» que je possédais je voulus m'établir, entreprendre
» un petit commerce... mais cet argent ne me porta
» pas bonheur !... rien ne me réussit. Au bout de
» trois ans il ne me restait plus un sou de ces mal-
» heureux cinq mille francs... Alors je cherchai à
» me placer ; mais je tombai malade... il me fallut
» vendre mes effets... Je fis ensuite quelques petits
» ménages... mais je n'avais presque plus de forces...
» on me renvoyait au bout de peu de temps. Enfin,
» tombée dans la plus affreuse misère... depuis quel-
» ques mois je n'existe que par les aumônes que je
» demande en secret... et tout-à-l'heure... lorsque
» je m'arrêtai dans votre rue... je m'appuyais près
» d'une borne parce que je me sentais défaillir. Vous
» le voyez, monsieur, le ciel vous a bien vengé de
» moi...

» — Ah !... ce n'est point sa vengeance, c'est ma
» fille que je lui demande !... En vous apercevant
» j'ai cru un moment que vous m'aideriez à retrou-
» ver ma Pauline... et cet espoir est encore déçu...
» vous ne savez rien de plus ?...

» — Hélas ! monsieur... que ne puis-je, au prix de
» ma vie, vous rendre aujourd'hui votre enfant...

» Ah! il me semble qu'alors le malheur cesserait de
» peser sur moi! ... »

Au moment où la mendiante terminait son récit, Jenneval est sorti du salon; il y revient bientôt avec une bouteille et un verre; il présente du vin à cette femme, en lui disant :

« Buvez... ce vin vous rendra des forces... cela vous
» fera du bien. » La pauvre femme ne sait si elle doit accepter, elle regarde d'un air tremblant M. Guerreville; enfin, le besoin l'emporte sur la crainte, elle accepte le verre de vin. Après avoir bu, elle salue humblement, et se dirige vers la porte en murmurant :
« Je pense que monsieur n'a plus à me parler, et
» que ma présence ne peut que lui être désagréable.

» — Un moment! » s'écrie M. Guerreville.

La mendiante s'arrête et demeure immobile. Jenneval regarde son ami. M. Guerreville s'approche de madame Armand :

« Vous m'avez bien fait du mal, madame... mais
» je ne veux pas que celle qui a été la gouvernante,
» la compagne de ma fille, soit obligée de mendier
» pour vivre. Tenez, prenez cette bourse; quand
» elle sera vide, faites-le-moi savoir, je ne vous lais-
» serai jamais manquer de rien... Allez, à présent.

» — Ah, monsieur!... tant de bontés..: lorsque
» je fus si coupable!... » Et la pauvre femme veut se jeter aux pieds de M. Guerreville; mais il l'en empêche et lui fait signe de s'éloigner; elle va passer la porte du salon, lorsque tout-à-coup, revenant sur ses pas, elle s'écrie :

« Ah! monsieur... je me rappelle... peut-être cette
» circonstance pourra-t-elle vous intéresser?...

» — Qu'est-ce donc? parlez, parlez, madame. »

M. Guerreville et le docteur se rapprochent de madame Armand, qui reprend :

« Il y a six mois... oui, il y a environ six mois, je
» passais sur les boulevards, j'allais traverser la chaus-
» sée... Un tilbury élégant passe devant moi... je
» m'arrête, je regarde... Un homme était dans cette
» voiture... Oh! je l'ai bien reconnu, c'était M. Dau-
» bray...

» — Daubray! le ravisseur de ma fille!... — Oui,
» monsieur, quoiqu'il se fût passé plus de huit ans
» depuis que je ne l'avais vu, je suis sûre de ne pas
» m'être trompée.... — Et ma fille... était-elle avec
» lui? — Non, monsieur, il était seul... — Le lâ-
» che! mais il l'a donc abondonnée!...

» — Mon cher Guerreville, » dit le docteur, « ce
» que nous venons d'apprendre est bien important;
» la rencontre de cet homme à Paris, dans un tilbury,
» semble prouver que c'est dans cette ville qu'il ré-
» side habituellement... — Oui, mon ami, oui.....
» Oh! vous avez raison, il est ici, le traître!... Plus
» de repos maintenant que je ne l'aie découvert.....
» rencontré... car, je le reconnaîtrai aussi, moi!...
» Allez, madame, allez... ce que vous venez de nous
» dire nous servira, je l'espère... Si vous appreniez...
» si vous découvriez encore quelque chose sur cet
» homme, ne manquez pas de venir aussitôt me
» l'apprendre. Aidez-moi à savoir ce que ce misérable

» a fait de ma fille ; ce sera la meilleure manière de « réparer vos torts. »

La pauvre femme proteste de son dévoûment, de son repentir ; puis elle salue humblement, et s'éloigne en répétant qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour réparer sa faute.

« Il est à Paris ! » s'écrie M. Guerreville en se promenant avec agitation dans l'appartement, « et » toujours riche... toujours heureux, sans doute..... » Et ma fille ! ma pauvre fille !..... personne ne l'a » vue..... personne ne peut m'en donner des nou- » velles... Mais qu'en a-t-il donc fait cet infâme ?... » Ne l'a-t-il arrachée des bras de son père que pour » l'abandonner ensuite ? l'a-t-il donc tuée, ce mons- » tre ?... Oh ! oui... il faut qu'elle soit morte !... sans » cela elle serait depuis long-temps revenue pleurer » sa faute dans le sein de son père... Morte !.... ma » fille !... Et cet homme existe !... et il jouit en paix » des plaisirs que procure la fortune !... Ah !... ah !... » tout son sang ne suffira pas à mon désespoir !...

» — Mon ami, calmez-vous !... » dit Jenneval en s'attachant à M. Guerreville, « ce Daubray est à Paris ; » nous le trouverons, j'en suis persuadé maintenant. » Mais rien ne prouve encore que votre fille ait cessé » de vivre... espérons, au contraire, qu'il nous ap- » prendra ce qu'elle est devenue...

» — Ah ! Jenneval..... j'ai besoin de vous croire » pour ne pas m'abandonner au désespoir... Eh bien ! » que cet homme me rende ma fille, et je lui lais- » serai la vie ; et je le fuirai pour toujours... Mais

» qu'il me rende ma Pauline... Ah! il y a si long-
» temps que je la pleure! »

M. Guerreville s'est laissé tomber sur un siége, il est accablé par toutes les sensations qu'il vient d'éprouver. Le docteur le laisse se calmer; lorsqu'il voit son ami plus tranquille, il se rapproche de lui et lui dit à demi-voix :

« Vous aviez laissé chez vous deux dames... que j'y
» ai trouvées... Madame Grillon et la mère de Jules...
» elles sont venues implorer votre secours..... votre
» aide... Vous savez que votre filleule Agathe a suivi
» M. Adalgis... je ne sais où... et que M. Jules a signé
» un engagement de jeune premier dans quelque
» troupe nomade... Les deux mères se désolent.....
» elles pensent que vous devez porter quelque in-
» térêt à leur enfant... »

M. Guerreville, qui semblait écouter fort attentivement son ami, se lève tout-à-coup, et va prendre son chapeau en s'écriant : « Il a un tilbury... il doit
» parcourir les promenades... les boulevarts... le bois
» de Boulogne... Oh! je l'y rencontrerai... Venez...
» venez, Jenneval, sortons...

» — Décidément, » se dit le docteur en suivant son ami, « je vois bien qu'il faudra que ce soit moi
» qui coure après mademoiselle Agathe et M. Jules.

CHAPITRE XVIII.

LE CAFÉ DES COMÉDIENS.

M. Guerreville passait ses journées à parcourir les promenades les plus élégantes de la capitale ; quelquefois il louait un cheval et poussait ses excursions dans les environs. Un tilbury, un cabriolet, le moindre équipage était souvent suivi par lui, lorsqu'il avait cru y apercevoir l'homme qu'il brûlait de retrouver ; il rentrait le soir excédé de fatigue, et en se couchant se promettait de recommencer le lendemain.

Ainsi que le docteur l'avait prévu, M. Guerreville, uniquement occupé du ravisseur de sa fille, ne pensait plus ni à sa filleule, ni au fils de Maria. Mais, pendant qu'il court ou galope après tous les équipages, Jenneval fait son possible pour retrouver Jules et Agathe.

Il y a dans Paris un certain café, ou plutôt un estaminet, que l'on nomme le *Café des Comédiens*. Tan-

dis que la plupart des établissemens de ce genre rivalisent de luxe, de glaces, de dorures, de peintures et d'élégance, le *Café des Comédiens*, qui est situé rue des Deux-Écus, est resté fidèle à ses vieux quinquets, à son huile, à sa tenture enfumée; il n'a rien de moderne, rien de gracieux; il est vrai qu'on ne va pas là pour faire admirer sa toilette et prendre des glaces... On y fait la poule et l'on fume; souvent même la plupart de ceux qui s'y rendent n'y prennent rien, et n'y vont que pour parler de leurs affaires.

Ce café sombre, et que rien ne fait remarquer au dehors, est cependant un des plus fréquentés de Paris. Vers la dernière quinzaine de Pâques surtout, qui est l'époque où se font les engagemens des acteurs et des actrices, le *Café des Comédiens* reçoit tellement de monde qu'il n'est pas toujours facile d'y pénétrer. Alors des groupes nombreux se forment dans la rue, devant la porte; souvent la foule, qui stationne et cause, ne permet que difficilement aux voitures de passer. Vous croiriez que l'on fait là, comme devant Tortoni, des affaires de Bourse, des opérations commerciales. On y traite, en effet, des affaires, mais elles sont uniquement dramatiques. C'est le théâtre qui fait vivre, ou du moins qui doit faire vivre tous ces personnages que vous voyez aller, venir, s'accoster et causer entre eux. Là, on fait des engagemens pour la province, quelquefois même pour l'étranger. Là, viennent ceux qui n'ont plus d'emplois, ceux qui en cherchent, ceux qui veulent rompre les leurs; et tous ces gens que vous voyez là sont des

talens du premier ordre ; ils en sont persuadés du moins.

Jenneval se décide à aller au *Café des Comédiens* pour tâcher d'y avoir des nouvelles de Jules qui n'a pas reparu chez ses parens. Une après-dînée, le docteur se rend rue des Deux-Écus ; il aperçoit quelques groupes de causeurs arrêtés presque dans le ruisseau: cela lui indique l'endroit qu'il cherche.

Il se faufile à travers un grand nombre d'individus qui s'allument mutuellement des pipes ou des cigares. Le docteur entre enfin dans le café , et le tableau qui s'offre à ses yeux est loin de réaliser ce qu'il avait pensé voir en allant au *Café des Comédiens*.

Lorsque l'on n'est pas initié aux mystères du théâtre, aux affaires de coulisses, ce nom de *Café des Comédiens* semble vous promettre une réunion gaie, aimable, séduisante, dans laquelle vous pensez que vous retrouverez une partie de tout ce qui vous a plu au théâtre ; vous vous figurez que vous allez revoir cette jeune première à peu près telle qu'elle était dans ses rôles favoris ; vous comptez retrouver la soubrette piquante , l'ingénue avec ses graces naïves ; l'élégant amoureux , le marquis de bonne compagnie !... Mais combien vous êtes surpris en entrant dans le *Café des Comédiens !* Vous ne voyez rien de ce qui vous avait charmé ; dans ces messieurs qui fument ou font la poule , vous ne retrouvez pas ces graces , ces formes élégantes qui vous ont séduit au théâtre, et vous êtes tenté de leur dire : « Eh, mon Dieu ! messieurs, pour» quoi donc n'avez-vous pas l'air d'artistes ? » Vous

cherchez les actrices, elles sont en petite quantité, et se tenaient autrefois dans le fond du café ; mais maintenant elles restent, comme les hommes, près du billard. Cette jeune femme que vous voyez assise à une table, où elle prend une salade de cerises, est une *Gavaudan* qui arrive de Nantes et va partir pour Montpellier ; celle qui mange des pommes auprès d'elle, et a l'air de se disputer avec son voisin, est une ingénue qui a changé trois fois de compagnon de route depuis qu'elle a quitté Paris. Partie avec un jeune premier, elle l'a quitté pour un colin, qui l'a cédée à une basse-taille ; enfin elle revient avec un second comique. Il s'ensuit de là que ces dames ayant l'habitude de prendre le nom de l'amant avec qui elles vivent, vous les avez connues à Paris étant madame A ; vous les voyez à Rouen madame B ; puis vous les retrouvez ailleurs madame C. Le plus sage, quand vous revoyez une de ces dames, est de dire : « Comment se » nomme-t-elle maintenant ? »

Du reste ces mutations se font presque toujours volontairement; des deux côtés on se prend, on se quitte, on se retrouve, et on n'en est pas moins bons amis. Il arrive même assez souvent que l'amant qui est en pied, rencontrant au bout de quelque temps l'ancien amoureux de sa dame, lui dise : « Mon ami, veux-tu » me faire le plaisir de donner le bras à ma femme » pour un moment ? »

Le bras est sur-le-champ offert, et madame, qui est maintenant la femme d'un autre, va se promener avec celui dont elle a porté le nom autrefois, et qui n'est plus pour elle qu'un camarade.

D'après cela on voit que, parmi les gens attachés au théâtre, il y a beaucoup d'usages qui ressemblent à ceux des saint-simoniens.

Mais je n'ai pas besoin de vous dire que de tels faits sont rares parmi les artistes sédentaires, et que parmi nos grands talens, nos actrices en renom, il en est beaucoup qui ne connaissent même pas le *Café des Comédiens*, ce café n'ayant été établi que pour la démocratie dramatique.

Jenneval s'est placé dans un coin du café, il regarde autour de lui, il observe.

Un monsieur d'un certain âge, dont la perruque a considérablement raccourci au-dessus des oreilles et qui cache son menton et la moitié de sa bouche dans une énorme cravate, s'approche du poêle en poussant de gros sons qui imitent ceux d'un serpent d'église; il s'interrompt fréquemment pour tousser, ce qu'il fait avec une force qui n'est point dépourvue de prétention. On voit qu'en toussant ce monsieur serait bien aise de faire autant de bruit qu'un canon.

« Selon toute apparence, ce monsieur joue les » basses-tailles, » se dit Jenneval. Et s'approchant de l'homme à la grosse voix, il lui offre une prise de tabac qui est acceptée avec beaucoup d'empressement; le docteur a même cru remarquer qu'au lieu d'en prendre avec ses doigts, ce monsieur avait rempli de tabac la moitié de sa main, qu'il avait ensuite habilement vidée dans une poche de son gilet pour n'en porter qu'une petite pincée à son nez. Mais, sans paraître remarquer cette prévoyance à se ména-

ger des prises de tabac, le docteur entame la conversation :

« Monsieur, est artiste, je n'en doute pas?...

» — Première basse-taille... hum! hum!... Baryton au besoin... hum!... Musicien jusque dans le bout des doigts... hum! hum!... J'ai un graillon dans la gorge... Possédant un instrument superbe... hum!... qui ne m'a jamais laissé en route... J'ai fait les délices de toutes les villes du midi..... pouach!... pouach!..... Ah! ah!... c'est un f..... rhume que j'ai attrapé entre deux coulisses...

» Ton amour, ô fille chérie!...
» M'a consolé de tous...

» Hum! hum!...

» — Monsieur, vient de province?

» — Je viens de Bordeaux... J'étais engagé pour un an..... hum! hum!..... je n'y suis resté que quinze jours... J'ai rompu mon engagement... je m'y déplaisais!... A Bordeaux, ils n'aiment que la danse!... Je leur faisais des points d'orgue superbes!... ils étaient enchantés!... mais ils sifflaient pour faire niche au directeur qui ne donnait pas assez de ballets. Moi, j'ai dit au directeur : Votre public m'adore, je le sais bien, mais ça m'ennuie que vous ayez des ennemis qui sifflent toujours pendant que je chante. Je veux m'en aller, vous me donneriez dix mille francs par représentation que je ne resterais pas. Le directeur avait les larmes

» aux yeux... Il voulait à toute force me retenir...
» hum!... hum!... Mais je n'ai point voulu... et je
» vais aller finir l'année théâtrale à Beaugency.....
» hum! Ils vont être un peu contens de m'avoir
» dans ce pays!..... Ah! f..... ils n'ont pas encore
» entendu de voix de mon calibre!... Je débute
» dans le *Déserteur*.

» — Ah!... vous jouez le rôle du déserteur?... —
» Fi donc!... un pleurard qui n'a rien à chanter...
» Je fais Courchemin!... je chante ce bel air : *Le roi*
» *passait*..... hum! hum!..... *et le tambour battait*...
» hum! hum!... *battait aux champs*..... Fichu grail-
» lon... c'est comme une pituite!... Ah! sacrédié, le
» superbe air!... c'est là-dedans qu'on peut déployer
» ses moyens. Je vous demanderai une prise..... —
» Volontiers. — Il est excellent votre tabac. »

La basse-taille refourre sa main dans la tabatière du docteur, et exécute la même manœuvre que précédemment.

Un monsieur, d'une quarantaine d'années, qui a une perruque blonde à l'enfant, du coton dans les oreilles, deux chaînes de chrysocal passées autour du cou, une chaîne en cheveux par-dessus son gilet, de grosses breloques à sa montre, des bagues en faux brillans à tous les doigts, un habit bleu râpé, un pantalon noisette, avec des ficelles pour sous-pieds, des souliers, des bas bleus, et un jabot, s'avance en sautillant et vient frapper sur l'épaule de la basse-taille :

« Bonjour, vieux!... — Bonjour, bonjour...
» hum!... hum!... — Dis donc, c'est fini, j'ai signé

» ce matin... — Quoi? — Eh! parbleu, mon engagement pour Perpignan... Les premiers amoureux, » et les premiers rôles, et les marquis, et les premiers » comiques... sans partage. — Ha çà, tu joueras » donc tout... ça ressemble bigrement à des utilités » que tu vas faire là?... — Utilité!... mais tu ne » comprends donc pas... un engagement superbe, » je choisis les rôles que je veux, et quatre mille » francs d'appointemens, sans compter un bénéfice... — Hum!... hum!... oui, ils sont jolis » les bénéfices à Perpignan! J'y ai joué quelque » temps... c'est une ville où il n'y a rien à faire pour » les artistes. — Bath! tu plaisantes... le théâtre y est » très-suivi, au contraire. — On m'y donnerait vingt » mille francs que je n'en voudrais pas... — Tu es » bien difficile... Ah! j'ai appris avec peine que tu » avais eu du désagrément à Bordeaux... — Du désagrément... moi!... qui est-ce qui t'a dit cette » bêtise-là... — Dame... c'est hier... au bureau, chez » Daudel; il y avait quelqu'un qui disait que tu » avais été sifflé..... — Sifflé, moi!..... ah!..... » je te souhaite de n'avoir jamais que des sifflets » comme ceux-là..... écrasé d'applaudissemens, » mon cher, écrasé!..... au point que dans mes » grands airs ils ne me laissaient pas finir..... » hum!... hum!... ah! sacrebleu!... c'était un bruit » étourdissant quand j'entrais en scène... — Pourquoi donc as-tu quitté, alors? — Ah! pourquoi » le directeur avait-il des ennemis?... Ceci, c'est » autre chose!... affaires particulières... et puis je » m'enrhumais trop souvent à Bordeaux!... J'ai dit:

» une minute! je ne veux pas, pour le plaisir de ces
» gaillards-là, laisser ici mon instrument!... Monsieur, je vous demanderai encore une prise. — Avec
» grand plaisir. »

Jenneval présente sa tabatière; après la troisième prise il ne reste plus rien dedans.

« Monsieur va donc partir pour Perpignan? » dit le docteur en s'adressant au second personnage.

« — Oui, Monsieur, dans dix jours il faut que
» je sois rendu... J'ai touché cinq cents francs d'avance...

» — Hum! hum!... pouach... »

Cette fois la basse-taille semble tousser d'un air moqueur, et en faisant un léger mouvement d'épaules qui annoncerait qu'elle n'ajoute pas foi à ce que vient de dire son camarade. Jenneval lui-même trouve assez singulier qu'ayant reçu cinq cents francs d'avance, le colin ne se soit pas acheté une paire de sous-pieds en cuir pour remplacer ses ficelles. Mais cela ne l'empêche pas de continuer la conversation.

« Vous devez connaître beaucoup de directeurs de
» province? — Presque tous... j'ai tant roulé de ville
» en ville; j'aime changer, moi, je ne suis pas sédentaire: et puis, ça fait voir du pays, c'est amusant et instructif pour la manière de se mettre...
» J'ai du goût, et une garde-robe des plus complètes... je ne la donnerais pas pour six mille francs...
» Ah! je crois que je vois ma femme!... »

Le colin s'éloigne en sautillant, et le vieux tousseur dit alors au docteur: « Voilà un gaillard que je vous
» donne pour un blagueur de première force!...

» Elle est jolie sa garde-robe!... d'ailleurs, vous en
» avez vu un échantillon sur lui... il a tout faux, de-
» puis sa voix jusqu'à ses mollets... hum!... Figurez-
» vous que pour faire de l'embarras dans les villes
» où il arrive, il traîne avec lui trois ou quatre
» malles vides; mais, que fait mon colin pour donner
» de la confiance à son hôte, et obtenir du crédit?
» A peine logé dans une auberge, il cloue ses malles
» en dedans, et les fixe au plancher, puis les referme
» avec soin. Or, la première chose que fait un auber-
» giste, quand il loge un acteur, c'est d'aller peser
» ses malles pour juger par leur poids s'il y a de quoi
» répondre pour la dépense qu'on fait chez lui. On
» ne manque pas d'en faire autant aux malles du co-
» lin; mais quand on veut essayer de les soulever,
» impossible! pas moyen de les faire bouger. Alors
» mon imbécille d'aubergiste est bien tranquille; il
» se dit : Oh! il y a là-dedans de quoi me garantir
» mes dépenses, et il continue de faire crédit : voilà
» une des mille espiègleries de ce gaillard-là... hum!
» hum!... Assez bon enfant du reste, et passable
» dans les *Trial*, mais il ne faut pas qu'il aborde les
» amoureux... Oh! je le lui défends!... il y serait abî-
» mé... Je vous demanderai une prise... — Je suis
» désolé, mais je n'en ai plus... — Ah! c'est juste,
» c'est par habitude... »

Un petit homme maigre, jaune, laid, et fortement marqué de petite vérole, s'approche en déclamant, les deux mains dans les poches de sa redingote, et roulant les yeux autour de lui comme un conspirateur. La basse-taille lui fait un salut de tête, le mon-

sieur y répond en murmurant d'une voix caverneuse :

« Ah! que l'incertitude est un cruel tourment!
« Et qu'une heure d'attente expire lentement!

» — Superbe!... » dit la basse-taille. — « Tu re-
» viens de Lyon?... — Oui. — Comment t'ont-ils
» traité?... — Couronné!... — Tu as reçu une cou-
» ronne? — Toutes les fois que j'ai joué..... cou-
» ronné... — C'est comme moi à Bordeaux... hum...
» hum! et as-tu donné des représentations à Châlons?
» — Trois de suite... c'est-à-dire, trois pièces dans
» la même soirée. — Avec succès? — Couronné! —
» Peste, il paraît que la tragédie est goûtée en pro-
» vince cette année... On m'avait dit pourtant qu'ils
» ne voulaient plus que de l'opéra-comique et du
» vaudeville. — Ah! oui!... ils ne font pas un sou
» avec leur opéra..... — Parce qu'ils n'ont pas de
» basse-taille... — C'est possible!... Je cherche le
» directeur de Douai... c'est-à-dire, son régisseur,
» qui est à Paris et qui veut à toute force m'avoir...
» — S'il veut à toute force t'avoir, il me semble que
» c'est à lui de te chercher. — Aussi, te dis-je qu'il
» m'a prié de l'attendre ici...

« Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur ma tête...

» — Est-ce que tu as déjà joué à Douai?... — Oui,
» vraiment! c'est pour cela qu'ils brûlent de m'y

» revoir... J'y ai joué *Hamlet*, *Néron*, *Agamemnon*...
» le *Misanthrope*... *Antoni*... *Trente ans*. — Ah! ils
» aiment le drame là... — C'est-à-dire qu'ils le dé-
» vorent... Ils venaient me chercher dans ma loge...
» ils m'emportaient en triomphe!... j'étais couronné
» tous les soirs... — Hum!... hum!... j'ai la gorge
» sèche comme une amande!...

» — Si vous vouliez accepter un verre de bière? » dit Jenneval, en s'approchant d'une table.

Le père-noble-opéra semble aussi touché que ravi de cette proposition; il s'incline en répondant : « — Avec le plus grand plaisir. »

Le tragédien suit ces messieurs, en s'écriant : « Ma
» foi! oui, un verre de bière ne me sera pas désa-
» gréable... »

On se met à une table : il y en a beaucoup d'occupées, mais on n'y prend en général que des jeux de dominos; aussi tous les regards se tournent-ils vers l'endroit où l'on débouche une bouteille.

Jenneval a demandé trois verres, et il est en train de verser aux deux artistes, lorsque le colin accourt, s'empare d'un tabouret et s'assied à la table en s'écriant : « Tiens!..... vous buvez de la bière..... ah!
» ben, j'en suis!... Un verre, garçon!...

» — Monsieur nous a fait l'honneur de nous invi-
» ter, » dit le tragédien, en lançant un regard sévère au nouveau venu.

« — Et qu'importe! » dit le docteur, « monsieur
» ne sera pas de trop!... Garçon, un verre et de la
» bière. »

Le colin ne se fait pas prier, il tend sur-le-champ son verre en chantant :

« Plus on est de fous, plus on rit !
« Plus on est de fous...

» Ne faites pas mousser, s'il vous plaît.

» — Excellente bière ! » dit la basse-taille. « — J'en boirai de meilleure à Douai ! » dit le tragédien.

» — Ah ! tu vas à Douai, toi, » dit le colin..... « Ah ! ah ! il m'est arrivé là de drôles d'aventures...
» J'étais un peu à sec... j'avais mangé mes avances
» en arrivant... je me rappelle que je jouais un mar-
» quis ; j'ai été obligé de prendre les petits rideaux
» de ma fenêtre pour me faire une cravate et un
» mouchoir... Ah ! ah !... avons-nous ri ! avons-nous
» ri ! — Messieurs, » dit le docteur, « vous êtes tous
» les trois artistes, et très-répandus par vos talens, je
» le vois... »

Ces messieurs s'inclinent ; la basse-taille tousse plus fort.

» Eh bien ! » reprend Jenneval, « vous pourriez
» peut-être me rendre un grand service...

» — Tout ce que vous voudrez, » répond le colin ; et il ajoute en frappant sur son gousset : « Pourvu
» qu'il ne s'agisse pas d'argent... — Oh ! ce n'est pas
» de cela non plus qu'il s'agit, » dit Jenneval en souriant. « — Aussi, je plaisantais. — D'ailleurs, tu
» ne dois pas être à court, toi, puisque tu as reçu

» cinq cents francs d'avance... » dit la baisse-taille au colin. — « Je les ai donnés à ma femme pour ac-
» coucher. — A ta femme!... et elle a fait un enfant
» il y a trois mois. — Eh bien, si elle veut encore
» en faire un autre, est-ce que ça te regarde?... —
» Silence donc, messieurs, vous empêchez monsieur
» de parler. — Nous vous écoutons, monsieur. »

Le docteur reprend :

« Un jeune homme, fils d'une personne qui m'in-
» téresse, s'est pris de belle passion pour le théâtre;
» ses parens sont commerçans, ils désiraient voir
» leur fils continuer leur profession. Cependant
» si ce jeune homme avait des dispositions pour le
» théâtre, je leur aurais conseillé de le laisser suivre
» une carrière qui offre tant d'attraits. Mais, bien
» loin de là, je crois que celui dont je vous parle ne
» fera jamais qu'un très-mauvais acteur; et alors ne
» pensez-vous pas, comme moi, qu'il ferait mieux de
» renoncer au théâtre?

» — Oh! oui, sans doute, monsieur! — Pauvre
» garçon, s'il savait ce que c'est que le théâtre en
» province!... — Quelle galère!... — Les trois quarts
» du temps on ne nous paie pas! — Des fatigues, des
» injustices, des dégoûts, et pas de quoi souper...
» Voilà ce qui lui pend au nez!... — Ah! monsieur,
» si vous avez quelque empire sur lui, empêchez-le
» de se mettre au théâtre. »

Jenneval voyait avec surprise ces trois hommes qui, quelques instans auparavant, ne parlaient que de leurs succès, de leurs triomphes, être si bien d'accord pour l'engager à détourner quelqu'un de suivre

leur carrière ; il pense alors que les acteurs conservent presque toujours dans le monde l'habitude de jouer la comédie, mais qu'il y a aussi des momens où ils parlent d'après leur cœur et cessent d'être comédiens.

« Et qu'a fait votre jeune homme? » demande le tragédien. « — Ce qu'il a fait : eh mon Dieu! il a » quitté ses parens, il y a huit jours, en leur disant » qu'il s'engageait pour la province... — Oh!... oh!... » un coup de tête... c'est dans mon genre, » dit le colin, « mais moi, j'étouffais de vocation. — Et quel » emploi prend-il? — Oh! je pense qu'il jouera tout » ce qu'on voudra... mais il est joli garçon, n'a pas » encore vingt ans; on en fera sans doute un amou- » reux... — Ou une *queue rouge*, » dit la basse-taille, « ce qui signifie un jeannot, un jocrisse... Encore s'il » avait de la voix; hum! hum!... — Il n'en a pas du » tout... — Se mettre au théâtre sans voix!... Ces » jeunes gens sont étonnans, ils ne doutent de rien... » et il est capable de s'être engagé pour l'opéra!... » — C'est très-possible. — Et pour quelle ville a-t-il » pris un emploi? — Voilà justement ce que je ne » sais pas... — Comment se nomme-t-il? — Jules... » Gallet. — Oh! il aura sans doute pris un nom de » théâtre... — Son signalement? — Pas encore vingt » ans, blond, grand, teint rose, joli garçon, mais » un peu délicat. — Attendez, nous allons prendre » des informations; voilà justement le second *Laïs* qui » sait toutes les nouvelles... il court toujours chez » les agens des théâtres... Holà, eh! Gros-Amour! »

L'artiste que ses camarades appellent Gros-Amour est un homme d'un fort embonpoint et qui a bien

la cinquantaine, mais encore joli garçon, mis avec beaucoup de coquetterie et extrêmement serré dans ses habits; son accent annonce un enfant de la Garonne. Il s'approche en souriant, fait voir trente-deux dents fort blanches, et roucoule, en se balançant sur ses hanches :

« Quand on attend sa belle !
« Que l'attente est cruelle !

« Bonjour, mes enfans... Monsieur, j'ai l'hon-
» neur... Tiens, te voilà, tragédie... je te croyais à
» Lyon.

» — Couronné! » murmure le petit homme maigre et jaune, en avalant sa bière. « — C'est comme moi à
» Toulouse...

« O Richard ! ô mon roi !

» Tiens, en veux-tu des couronnes? j'en ai plein
» mes poches! »

Et M. Gros-Amour tire un paquet de feuillages, dont quelques branches vont se fixer sur la tête de la basse-taille.

« Elle est à son adresse!... mon vieux... — Hum!
» hum! merci, Gros-Amour... — Nous avons un ren-
» seignement à te demander, » dit le colin. « — Un
» renseignement... parlez, je suis comme le soli-
» taire... *je vois*, *je sais* tout... je... vous prenez de
» la bière?...

» — Si monsieur voulait me faire le plaisir d'en
» accepter un verre, dit Jenneval en saluant d'un air aimable M. Gros-Amour.

« — Un verre, » vous êtes bien bon... cependant
» j'aimerais mieux autre chose..... la bière est bien
» froide pour un gosier du midi.

» — Garçon, un bol de punch! » crie aussitôt le docteur.

Alors M. Gros-Amour se précipite contre la table, et manque de renverser le colin et la basse-taille. Mais l'annonce d'un bol de punch a produit un mouvement général dans le café; le garçon craint d'avoir mal entendu, il fait répéter trois fois le docteur, il a l'air tout surpris qu'on lui demande un bol en une fois, et il court au comptoir annoncer cette grande nouvelle à sa maîtresse.

Cependant on a questionné le dernier venu pour avoir des nouvelles de Jules. Après avoir réfléchi quelque temps, M. Gros-Amour se frappe le front, et s'écrie:

« La petite *Dugazon* de Limoges m'a parlé d'un
» joli amoureux qu'elle avait vu à je ne sais quel
» bureau d'agence dramatique..... Attendez, nous
» pouvons la questionner..... Voulez-vous que je la
» fasse venir?

» — Très-volontiers, » dit Jenneval, qui est décidé à rafraîchir toute une troupe, s'il le faut, pour être sur les traces de Jules.

« — Ho! hé! ho! ho!..... Mimie!... hé! hé!...
» Mimie! ho! ho!... »

Cet appel est fait en roulades par M. Gros-Amour, et une jeune femme assez gentille, mais dont la toi-

lette est extrêmement chiffonnée, accourt du fond du café en mangeant une énorme flûte, et dit à l'artiste méridional, d'une voix de contralto :

« — Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc toujours à » m'appeler, cet animal-là? est-ce pour me payer » du cidre?... paies-tu du cidre?...

» — Monsieur vous offre un verre de punch..... » je crois, sirène, que cela vaut bien votre cidre...

« Tous ses plaisirs étaient les miens...
» Je m'en souviens!
» Je m'en souviens! »

En ce moment on apporte le bol de punch, dont la flamme bleuâtre produit un très-beau mouvement parmi tous les habitués du café. La *Dugazon* ne s'est pas fait prier; elle s'assied, et Jenneval dit encore au garçon : « un verre de plus.

« Où es-tu cette année, Mimie? » dit le colin à la jeune femme qui vient d'arriver.

« — Où je suis?..... je ne sais pas..... je me pro» mène... je me donne de l'air... tous les directeurs » m'embêtent! il y en a un qui me propose un en» gagement de première amoureuse, à condition » que je chanterai aussi dans les chœurs, quand on » aura besoin de monde... et puis, que je danserai » dans les divertissemens. J'ai dit : Merci! Vous de» vriez me faire aussi battre la caisse devant votre » porte, en criant : Entrez! entrez! messieurs, mes» dames!... prenez vos billets... on va commencer!... » prrrrr...enez vos billets!... »

Tous les artistes se mettent à rire, et le docteur ne peut s'empêcher de les imiter, parce que la *Dugazon* a terminé son discours en imitant, d'une manière tout-à-fait originale, les gestes et la voix d'un bateleur. Ensuite elle avale son verre de punch d'un trait, puis s'écrie :

« Ah! qu'il est chaud!... C'est égal, j'en veux bien
» encore... ça guérira mon enrouement!... »

Pendant que Jenneval verse du punch, une femme d'une cinquantaine d'années, couverte de rouge, de mouches, et affectant de parler et de marcher très-vite pour faire voir qu'elle joue les soubrettes et les caractères, s'arrête contre la table, et dit à demi-voix au tragédien :

« Peste!... plus que ça de volupté!... est-ce que
» c'est le directeur du Pérou qui est avec vous?... »

Le tragédien, qui était à moitié assoupi par le punch qu'il buvait contre son habitude, relève la tête, en murmurant :

« — Couronné!

» — Qu'est-ce qu'il a donc avec son couronné.....
» est-ce que tu crois que je te parle du cheval qui
» nous a amenés quatorze dans une charrette depuis
» Moulins... ah! c'est celui-là qui est drôlement cou-
» ronné, va... pauvre *Trompe-la-mort!* il aurait joli-
» ment joué Rossinante. »

Pendant ce colloque, on avait questionné la *Dugazon* sur le jeune homme qu'elle avait vu signer un engagement, et la *Dugazon* écoutait et tendait son verre en disant :

« Attendez..... encore un peu de punch..... il

» faut que je me rappelle..... versez toujours.....
» Un blond fade... il n'est pas assez fort !... assez
» gentil pourtant... on devrait y remettre un peu
» d'eau-de-vie !... Ah ! je le tiens, il est engagé pour
» Moulins.

» — Pour Moulins ?... vous croyez ? — J'en suis sûre,
» il doit jouer les jeunes-premiers en tous genres...
» et les pères-nobles au besoin... — Quel nom a-t-il
» donné en signant ? — Il a dit se nommer Jules...
» Gale...gaga. — Gallet ? — Oui, Gallet ou Galette...
» On lui a demandé s'il prenait un nom de théâtre,
» et il a signé Jules Galette, dit Florival. — Oh !
» c'est bien cela, et c'est pour Moulins?...est-il parti? —
» Je ne sais pas... je crois qu'il ne part que demain...
» Vous pourrez le savoir aux diligences... il devait
» prendre la voiture de Laffitte et Caillard... — Infi-
» niment obligé, madame. Messieurs, enchanté d'a-
» voir eu le plaisir de faire votre connaissance. —
» Nous pareillement, monsieur. »

Quatre mains se présentent pour presser celle du docteur, qui les serre toutes cordialement ; puis, après avoir payé la dépense, sort du café, poursuivi par les révérences du garçon et par les œillades de la *Dugazon* et de la soubrette.

« A Moulins, » se dit Jenneval, en s'acheminant vers le bureau des voitures. « C'est pour cette ville
» que Jules est engagé. Mais il n'est pas encore parti ;
» je l'attendrai, je lui parlerai, je tâcherai de le guérir
» de sa manie dramatique ; je verrai l'agent, je paie-
» rai le dédit de l'engagement et je ramènerai ce
» jeune homme à sa mère. Il ne me restera plus alors

» qu'à m'occuper de mademoiselle Agathe Grillon,
» que j'aurai peut-être plus de peine à rattraper ou
» à empêcher de s'enfuir. »

Le docteur est arrivé dans la cour des voitures publiques ; il est nuit, mais les lanternes, placées de distance en distance, permettent encore de distinguer les voyageurs.

En cherchant les voitures de Moulins, Jenneval se trouve enveloppé par plusieurs voyageurs des deux sexes qui viennent de descendre et cherchent à se reconnaître, à s'orienter.

Un monsieur qui a un spencer par-dessus son habit, puis une redingote par-dessus son spencer, puis un manteau par-dessus sa redingote, et sur la tête un foulard, un bonnet de coton, et une casquette, se jette à travers les malles, les valises et les paquets en criant :

» Eh ben... personne ne m'attendait... personne
» n'est là pour me recevoir à ma descente de la voi-
» ture... Comme c'est aimable !... ayez donc une
» femme, une bonne, et une sœur !... Pour un rien, je
» repartirais pour Lyon... Et moi qui ai la bonté de
» leur rapporter un énorme saucisson dont mon
» épouse est folle... et des marrons pour ma sœur.

» — Le rue de Révolé? » dit un grand voyageur qu'à son accent on reconnaît pour un Anglais.

« — L'hôtel le meilleur et le moins cher? » dit un jeune homme en s'adressant à un commissionnaire.

» — Je voulais loger moi, dans le hôtel de la rue Ré-
» volé, où vont tous les Anglais fashionables.

» — Un fiacre, s'il vous plaît; procurez-nous un » fiacre, » disent deux dames cachées par de grands chapeaux à voiles verts.

» — Je veux aller tout de suite au Palais-Royal, » dit un petit monsieur en trébuchant par-dessus les paquets, et regardant tout autour de lui, comme s'il eût espéré trouver le Palais-Royal dans la cour des diligences.

Le docteur parvient à se faire jour à travers tout ce monde; il s'informe, il demande la voiture de Moulins. On lui apprend qu'elle est partie depuis une heure; il se fait donner les noms des voyageurs qui s'y trouvaient, il voit sur la liste Jules Gallet, dit Florival.

« Je suis arrivé trop tard, » se dit Jenneval, « il » est parti... je ne puis courir après lui jusqu'à Mou- » lins... D'ailleurs, là, il ne m'écouterait plus, il ne » voudrait pas rompre son engagement... Qu'il joue » donc... qu'il soit acteur... Mais s'il n'a pas de talent, » qu'on le siffle assez pour qu'il revienne vite près de » sa mère... »

Et le docteur allait quitter la cour des diligences, lorsqu'il se trouve nez à nez avec un petit monsieur qu'à sa tournure sautillante il a bientôt reconnu pour son ami Vadevant.

« — Eh! c'est vous, docteur. — Oui, moi-même. » Mais que faites-vous donc dans cette cour?... il me » semble que vous riez. — Oui, vraiment. Oh! c'est » très-drôle... Je suis enchanté que le hasard m'ait » fait voir... Oh! c'est délicieux, hi! hi. — Pouvez- » vous me mettre de moitié dans votre joie? — C'est

» très-facile... et je gage que vous ririez comme moi » si vous connaissiez les personnages. Vous saurez » d'abord que j'étais venu ici pour mettre en dili- » gence mes cousines Devaux. Vous savez..... vos » clientes? — Comment! elles quittent Paris? — Mo- » mentanément... mais on a écrit à la maman De- » vaux qu'il y avait à Coulommiers deux jeunes gens » à marier qui pourraient parfaitement convenir à » ses filles. Aussitôt ma cousine a dit : « Allons faire » un tour à Coulommiers... nous y avons des parens; » mes filles y déploieront leurs talens, leurs grâces... » et il est probable qu'elles en reviendront avec le » titre de dames. » — Je croyais qu'elles devaient se » marier à Paris... — Ah! oui... il y avait des pour- » parlers, des propositions de la part d'un certain » M. Delaberge... un jeune roué à la mode; mais » j'ai rompu tout cela, moi!... J'ai été aux informa- » tions... j'ai su que ce Delaberge était un très-mau- » vais sujet!..... Il aurait rendu mes jeunes cousines » malheureuses. Je suis allé chez lui et je lui ai dit : « Monsieur, je vous défends de songer encore à mes » jeunes cousines. »

» — Est-ce qu'il devait les épouser toutes les deux?

» — Non, mais il flottait indécis... Oh! quel abo- » minable jeune homme que ce Delaberge... un petit » impertinent... qui a voulu essayer de prendre un » ton avec moi! mais je lui ai bien vite dit son fait!... » Je ne crois pas qu'il ait envie de me revoir. Malgré » cela, c'est un peu pour distraire mes jeunes cou- » sines que leur mère les emmène à Coulommiers. » Mais j'arrive à ce qui me faisait rire. Après avoir

» mis mes cousines Devaux dans la voiture, je flânais
» un peu dans cette cour... J'observais... Vous savez,
» je suis assez observateur... Je vois une voiture qui
» va partir... je ne sais plus pour où! C'est égal; je
» je m'approche pour examiner les voyageurs; j'a-
» perçois dans un coin, sur un banc, une femme
» assise près d'un monsieur... ils étaient tout près
» l'un de l'autre, la jeune femme avait l'air de se
» cacher... de détourner la tête quand il passait du
» monde, tout cela piquait ma curiosité. Je me cache
» derrière une voiture, j'examine plus attentivement
» mon jeune couple..... Jugez de ma surprise!... je
» reconnais mademoiselle Agathe Grillon... Ah! mais
» vous ne la connaissez pas, vous... — Pardonnez-
» moi... pardonnez-moi, je la connais beaucoup, au
» contraire. — Alors vous allez rire avec moi... —
» Et le jeune homme? — Le jeune homme?... Ma foi,
» je ne sais pas son nom... mais je me suis fort bien
» rappelé l'avoir vu chez madame Grillon, le jour
» où ma cousine Devaux m'y présenta. C'est un beau
» fils... un petit maître. — Eh bien! où sont-ils! —
» Où ils sont?... Ah! bien loin maintenant, ils sont
» montés tous deux dans une voiture où il y avait
» encore deux places, et fouette, cocher!... Cela m'a-
» vait tout l'air d'un enlèvement. — Et vous les avez
» laissés partir? — Pourquoi pas? je ne suis ni leur
» mère, ni leur tante; je n'avais pas mission pour
» m'opposer au départ de ce jeune couple... Mais je
» riais!... oh! je riais beaucoup; je suis seulement fâ-
» ché qu'ils ne se soient pas trouvés dans la même voi-
» ture que mes cousines Devaux: c'eût été plus drôle.

» — Enfin dans quelle voiture sont-ils partis ? —
» Dans quelle voiture ?... Ah ! j'en ai tant vu arriver
» et partir ce soir, que je ne sais plus laquelle ils
» ont prise. »

Jenneval va au bureau, il s'informe de M. Adalgis, de mademoiselle Agathe, mais aucun employé n'a écrit ces noms, que sans doute les fugitifs n'auront point pris en partant.

« Ma foi » se dit le docteur, « que mademoiselle
» Agathe voyage un peu avec M. Adalgis. Je crois
» qu'il est trop tard pour les arrêter... Ils revien-
» dront quand ils n'auront plus d'argent. J'ai fait
» ce que j'ai pu, et mes efforts ont été inutiles !...
» Retournons près de Guerreville, et puissé-je être
» plus heureux avec lui ! »

Jenneval quitte alors la cour des diligences, y laissant Vadevant qui vient de se cacher sous une voiture pour observer un nouveau couple.

CHAPITRE XIX.

LA CÉRÉMONIE.

Jenneval va faire part à M. Guerreville de ce qu'il a fait, et du résultat de ses démarches pour retrouver Jules et Agathe; il termine son récit en lui disant :

« Faut-il partir pour Moulins, et ramener le fils de
» madame Gallet?... Faut-il envoyer des émissaires,
» des courriers sur toutes les routes pour tâcher de
» rattraper mademoiselle Agathe et son amant? qu'en
» pensez-vous, mon ami ? »

M. Guerreville pousse un profond soupir et balbutie : « Je ne sais... je ne vois pas comment on pour-
» rait... Ils veulent quitter leurs parens : ce Jules
» ne rêve que théâtre!... Cette jeune Agathe, c'est
» de son plein gré, c'est sans verser une larme qu'elle
» quitte sa mère... Ah! ce n'est pas après ceux-là
» qu'il faut courir...

» — Et vous, » dit le docteur en s'asseyant près de son ami, « vous n'avez rien appris encore?... vous » n'avez point rencontré ce Daubray?

» — Rien!... toujours rien!... je ne sais quel dé» mon protége cet homme et le dérobe à ma ven» geance... Je vais, je cours, je m'informe; dans » la même journée je parcours toutes les promena» des, et quelquefois une partie des environs de » Paris... et c'est inutilement!... Ce Daubray est » invisible, introuvable pour moi.

» — C'est bien inconcevable! »

M. Guerreville et son ami étaient plongés dans leurs réflexions. Assis tous deux devant la cheminée, ils ne se parlaient plus; mais la même pensée les occupait.

Il était alors plus de neuf heures du soir, et le docteur allait quitter son ami, qui, fatigué par ses courses de la journée, paraissait avoir besoin de repos, lorsqu'on entend sonner.

« Qui peut me venir voir si tard? » dit M. Guerreville, « moi... qui n'attends... qui ne reçois à peu près que » vous, mon ami?

» — Peut-être cette dame Armand, » dit Jenneval, « qui a appris quelque chose de nouveau...

» — Ah! s'il était possible! »

Et M. Guerreville attend avec anxiété que la porte s'ouvre. Georges paraît enfin.

« Monsieur... c'est un homme... un Auvergnat... » qui dit que monsieur le connaît... et qui demande » à vous parler...

» — Un Auvergnat... ah! Jérôme, sans doute. —

» Oui, Jérôme, c'est bien le nom qu'il m'a dit. —
» Faites-le entrer...

» Pauvre Jérôme! » dit M. Guerreville, « je l'avais
» entièrement oublié, ainsi que sa fille... ah! je suis
» bien aise de le revoir! »

Le porteur d'eau paraît à la porte du salon, et semble ne pas oser avancer; il tient son chapeau à sa main, et salue presque jusqu'à terre, en murmurant :

« Pardon, excuse, monsieur, si je me permets... je
» vous demande ben pardon de la liberté que j'ai prise
» de venir chez vous....

» — Approchez, approchez, mon cher Jérôme,
» votre visite me fait plaisir... Je vous remercie de
» ne m'avoir pas oublié... Allons, venez, entrez
» donc... Asseyez-vous près de nous; monsieur est
» mon ami, c'est un second moi-même... sa présence
» ne doit vous gêner en rien. »

Jérôme saluait tour-à-tour M. Guerreville et le docteur, et, parvenu au milieu de la chambre, ne voulait pas à toute force s'asseoir. Ce n'est que sur une invitation expresse de M. Guerreville qu'il se décide enfin à se poser sur l'angle d'une chaise.

« Qui vous amène près de moi, Jérôme? » demande M. Guerreville en rapprochant sa chaise de l'Auvergnat qui s'obstine à rester placé au milieu du salon. « Si ce n'est que pour me voir, je vous en sais
» gré, et vous remercie, mon ami; si c'est pour me
» demander quelque chose, parlez; je serai content
» de pouvoir vous être utile.

» — Oh! mon Dieu, monsieur, vous avez ben de

» la bonté! » répond Jérôme en tournant son chapeau sur ses genoux. « Vraiment... c'est que je vous » ai toujours vu si bon pour moi, que je suis venu » aujourd'hui vous trouver... Il y a déjà queuques » jours que j'avons envie de vous consulter..... Ma » foi, ce soir, quand mon ouvrage a été fini, je n'y » ai pas tenu... Vous m'aviez donné votre adresse, » et je ne l'avais pas oubliée.

» — Eh bien! mon ami, contez-moi ce qui vous » amène...

» — C'est au sujet de ma petite... de ma Zinzi» nette... Monsieur se rappelle ma petite Zizine?...

» — Oui... votre fille?... Un enfant qui vous au» rait sur-le-champ intéressé, docteur; une petite » figure si douce, et déjà si raisonnable... Je me rap» pelle, Jérôme, qu'elle avait trouvé de riches pro» tectrices..... je devais même prendre des informa» tions... Ah! je suis bien distrait! j'oublie tout ce » que j'ai promis...

» — Oh! pardi, monsieur, vous avez ben d'autres » affaires à penser; mais, moi, qui ne suis occupé » que du bonheur de ma Zinzinette, je vas vous » dire ce qui me tracasse. Il y a queuques semaines... » c'était le soir, je passions dans la rue tranquille» ment, je m'entends appeler... la voix partait d'un » cabriolet, et je l'avais ben reconnue, c'était celle » de ma Zizine. Je cours, j'atteins le cheval, je l'ar» rête. Ma petite était dans la voiture, avec un beau » domestique tout galonné. On avait dit chez ses » protectrices que j'étais malade, et l'enfant avait » absolument voulu aller me voir. Je la rassurai et

» la ramenai moi-même chez madame Dolbert. Ce-
» pendant il me semblait drôle qu'on eût laissé ma
» petite aller ainsi seule… avec ce… galonné!… Je
» me dis : « autrefois mademoiselle Stéphanie ne la
» quittait pas un instant, d'où vient qu'elle ne l'a
» pas accompagnée le soir, quand Zizine croyait que
» j'étais bien malade… » Tout cela me trottait dans
» la tête. Je me disais : « Peut-être ces belles dames
» se lassent-elles déjà d'avoir chez elles ma pauvre
» petite… » Alors, il y a quelques jours, j'ai été chez
» madame Dolbert, et j'ai demandé ma Zinzinette.
» L'enfant est accourue… Oh! elle m'embrasse tou-
» jours d'aussi bon cœur, quoiqu'elle ait de jolies
» robes; mais il m'a semblé qu'elle n'avait plus l'air
» content, heureux comme de coutume. Elle m'a
» pourtant assuré que ses protectrices l'aimaient tou-
» jours; mais en jasant elle m'a appris que made-
» moiselle Stéphanie, la petite-fille de madame Dol-
» bert, va se marier… et comme elle me contait ça,
» le prétendu de la demoiselle a passé devant nous.
» Oh! c'est un beau monsieur!… d'une belle tour-
» nure, mais qui n'a pas l'air aimable du tout… et
» puis, en passant près de nous, il a jeté sur ma Zi-
» zine un regard!..... on aurait dit qu'il était en
» colère. L'enfant lui a dit : « Bonjour, monsieur… »
» il ne lui a pas tant seulement répondu un mot!…
» Tout cela m'a fait réfléchir… je crains pour l'ave-
» nir, je crains que ma petite ne soit pas heureuse
» près de ce monsieur qui va épouser mademoiselle
» Stéphanie… Et dame… alors ne vaudrait-il pas
» mieux que l'enfant revînt avec moi? Voilà ce qui

» me tourmente depuis quelques jours, et, ma foi, » ce soir je me suis décidé à venir vous demander » votre avis, monsieur...

» — Bon Jérôme, vous ne songez qu'à votre fille... » elle est votre pensée de tous les momens... Ah! je » conçois cela!...

» — Et savez-vous le nom de ce monsieur qui va » épouser mademoiselle Dolbert? » dit Jenneval en » s'adressant au porteur d'eau.

« — Oui, monsieur; ma petite me l'a dit; c'est... » eh ben..... est-ce que je l'ai oublié..... ah! c'est » M. Émile de la... Delaberge... c'est ben ça.

» — Delaberge! » murmure le docteur, « ce nom » ne m'est pas inconnu..... Qui donc m'en parlait » dernièrement?... Ah! c'est Vadevant, au sujet de » ses cousines... Mais s'il m'a dit vrai, ce Delaberge » est un fort mauvais sujet...

» — Voyez-vous ça!... ma fine, il n'a pas l'air bon, » toujours; j'ai pensé que si monsieur Guerreville » voulait avoir la bonté de voir ces dames... il pour- » rait s'informer... C'est que moi, voyez-vous, je ne » saurais comment m'y prendre pour leur dire : Si » mon enfant vous ennuie, rendez-le moi.

» — Je vous comprends, Jérôme; eh bien, je me » charge de cette commission. J'irai chez madame » Dolbert... Je m'y présenterai comme venant en » votre nom; je saurai si votre fille n'y est plus » aussi aimée qu'elle mérite de l'être; et, dans ce » cas, je vous ramènerai votre enfant, et nous ferons » en sorte d'assurer son avenir...

» — Ah! monsieur! que de remercîmens..... Oh!

» j'étais ben sûr que je vous trouverais... Quand il
» s'agit de rendre service!... vous êtes là!

» — Combien y a-t-il de temps que vous avez été
» chez ces dames?... — Mais il y a ben déjà..... dix
» jours. — La jeune protectrice de votre enfant est
» déjà mariée, peut-être, mais ce serait une raison de
» plus pour que je vous ramenasse votre Zizine, si
» les nouveaux époux ne la traitaient qu'avec froi-
» deur. — Et quand monsieur aura-t-il la bonté d'al-
» ler chez madame Dolbert?... — Demain, Jérôme;
» demain, dans la journée, je vous promets de faire
» votre commission. — Ah! monsieur, que de bon-
» tés!... Alors, si vous permettez, je reviendrai de-
» main soir ici pour savoir ce qu'on vous aura dit. —
» Oui, revenez demain, Jérôme, et je pourrai vous
» donner des nouvelles de votre fille. »

Le porteur d'eau se lève, salue à plusieurs reprises M. Guerreville et le docteur, puis s'éloigne en se confondant en remercîmens.

» Voilà un bon père », dit M. Guerreville, quand l'Auvergnat est parti : « dans l'espoir que sa fille serait
» plus heureuse, il s'est privé de sa présence, de ses
» embrassemens... il ne s'est pas dit : En vivant dans
» l'opulence, en prenant d'autres manières, elle m'ou-
» bliera, peut-être; il n'a eu qu'un désir : voir son en-
» fant heureux... Oh! demain j'irai chez ces person-
» nes qui ont recueilli la petite... et il me sera facile
» de voir si ce n'est plus que par commisération
» qu'elles gardent encore chez elles l'enfant de Jérôme.
» Dans ce cas, vous concevez que je ne la leur laisserai
» pas.

» — Oui..... oui, vous ferez fort bien, » dit Jenneval. « Moi, je pense à ce Delaberge dont Vadevant m'a
» dit tant de mal... mais Vadevant est très menteur...
» et je ne m'en rapporte pas à lui.

» — Si mademoiselle Dolbert se marie, si celui
» qu'elle épouse n'aime pas les enfans... oui, je crois
» que Jérôme a raison, il ne faut pas laisser sa petite
» Zizine chez madame Delaberge... n'est-ce pas ainsi
» que se nomme le prétendu? — Oui, mon ami. —
» Enfin, je m'informerai. Je ferai en sorte de savoir si
» ce que l'on vous a dit de cet homme est exact.....
» Demain je tâcherai d'oublier Daubray et ma fille,
» pour m'occuper de l'enfant de Jérôme..... pauvre
» Jérôme!... Ah! il ne sait pas quelle preuve d'amitié
» je lui donne! Mais sa petite Zizine était si gentille!...
» Je ne puis vous dire combien elle m'a intéressé aus-
» sitôt que je l'ai vue .. — Vous savez l'adresse de
» madame Dolbert?

» — Oui, Jérôme me l'a donnée.

» — Demain, dans l'après-dînée, je viendrai vous
» voir. Je suis curieux de savoir le résultat de votre
» visite chez ces dames. A demain, mon ami. — A
» demain, docteur. »

M. Guerreville est resté seul. Bientôt le souvenir de sa fille, de son ravisseur vient de nouveau s'emparer de son esprit : il se met au lit et essaie d'y goûter un peu de repos; mais l'image de Daubray le poursuit encore dans ses songes, toute la nuit il se croit auprès du séducteur de sa Pauline, et il lui demande ce qu'il a fait de son enfant.

Le lendemain, en s'éveillant, M. Guerreville se

sent accablé, malade; il s'étend dans son fauteuil et repose sa tête dans une de ses mains. Les songes de la nuit le poursuivent encore; il croit voir Daubray et sa fille; sa Pauline est malheureuse, elle pleure, elle semble implorer la pitié de son père.

Le souvenir de Jérôme s'est effacé, M. Guerreville a oublié le porteur d'eau, et ce qu'il lui a promis.

Midi sonne; M. Guerreville vient seulement de quitter son fauteuil. Il se lève et s'approche de sa fenêtre, il veut voir si l'air extérieur lui fera du bien. Le premier objet qui frappe ses regards en les portant dans la rue est un Auvergnat portant deux seaux, et criant à l'eau d'une voix perçante.

La vue de cet homme rappelle sur-le-champ à M. Guerreville Jérôme et tout ce qu'il lui a promis. Il se frappe le front en s'écriant : « Mon Dieu!... j'a-
» vais tout oublié!... midi!... il est temps encore...
» Georges!... Georges, donnez-moi tout ce qu'il me
» faut pour m'habiller... »

En retrouvant sa mémoire, en se rappelant ce qu'il doit faire, il semble que M. Guerreville ait retrouvé toute son énergie; il ne sent plus sa faiblesse, son accablement; en un moment il a terminé sa toilette. De tels changemens sont fréquens chez les gens nerveux que les peines de l'ame abattent, et que la plus légère espérance suffit pour ranimer.

M. Guerreville est bientôt arrivé à la demeure qu'on lui a indiquée. Plusieurs remises sont arrêtés devant la porte, il y fait peu d'attention, et demande au concierge :

« Madame Dolbert? — C'est ici, monsieur. — Est-

» elle chez elle? — Oh! certainement, monsieur. —
» Et puis-je y monter? — Il n'y a pas de doute que
» monsieur peut monter comme tout le monde. C'est
» au second.

» — Comme tout le monde! » se dit M. Guerreville, en montant l'escalier; « qu'est-ce que ce con-
» cierge voulait dire par-là?... N'importe... voyons
» toujours. »

Arrivé au second, M. Guerreville entre dans une vaste antichambre, dont la porte est ouverte; un domestique s'y tient.

« Madame Dolbert? » dit M. Guerreville.

Le valet lui ouvre la porte du salon, en lui disant :

« Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur. »

M. Guerreville pénètre dans un fort beau salon; il est tout surpris d'y voir une trentaine de personnes rassemblées. Les dames sont parées; les hommes, quoique la plupart soient en bottes, ont aussi un certain air de fête; différens groupes sont formés, on cause, on se promène dans le salon; à l'entrée de M. Guerreville, on se contente de le saluer, puis chacun reprend sa conversation.

« Qu'est-ce que tout cela veut dire!..... » pense M. Guerreville, en promenant ses regards autour de lui; « il se passe ici quelque chose..... Serait-ce le
» mariage?... on m'a laissé entrer, parce que proba-
» blement on m'a cru au nombre des invités..... Je
» crois que j'ai fort mal pris mon temps pour venir
» parler de la petite Zizine, et que je ferai tout aussi
» bien de m'en aller. »

M. Guerreville se rapprochait déjà de la porte, lorsqu'il aperçoit dans un coin du salon une petite fille habillée avec une élégante simplicité, mais à laquelle personne ne semble faire attention. A son petit air modeste et sérieux, à la pâleur de son visage, dont l'expression est encore plus mélancolique que de coutume, M. Guerreville a sur-le-champ reconnu la fille de Jérôme, et, se dirigeant aussitôt vers elle, il va lui prendre la main, en lui disant :

« Vous êtes la petite Zizine, n'est-ce pas? »

L'enfant le regarde ; bientôt une vive rougeur vient colorer son visage, ses yeux s'animent et deviennent humides, tandis qu'elle balbutie :

« Ah! monsieur!.... vous êtes le bon monsieur qui » m'a donné de l'argent pour mon papa quand il était » malade!...

» — Vous me reconnaissez, chère enfant! — Oh! » oui, monsieur, je vous reconnais bien! je sais » même votre nom à présent ; car mon père m'a » conté qu'il vous avait rencontré et que vous lui » aviez permis d'aller vous voir. — C'est pour vous » que je suis venu ici, ma petite. — Pour moi!... » — Oui, j'ai vu hier votre père, et il m'avait » chargé de parler à madame Dolbert... mais je crois » que j'ai mal choisi le moment... Que se passe-t-il » donc ici, mon enfant?...

» — Monsieur, c'est ma bonne amie Stéphanie » qui va se marier... on va se rendre à la mairie... » c'est pour cela qu'il y a tant de monde... Stéphanie » est encore auprès de sa mère... on termine sa toi- » lette en ce moment. — Je vais m'éloigner avant

» que ces dames ne viennent, car en vérité, je ne
» saurais que leur dire... — Oh! restez donc un peu
» pour voir ma bonne Stéphanie... Elle est si jolie
» en mariée!... — Je n'en doute pas, mon enfant,
» mais je dois m'en aller, car ma présence chez ces
» dames, qui ne m'ont jamais vu, semblerait trop
» singulière... Je reviendrai dans quelques jours...
» Adieu. »

M. Guerreville serre la main de la petite fille, qui essaie de le retenir encore; il va se glisser vers la porte, lorsqu'un grand mouvement se fait dans le salon.

« Ah! voilà le marié! voilà le marié! » répète-t-on de toutes parts; et au même instant Émile Delaberge entre dans le salon.

M. Guerreville, dont les regards étaient tournés vers la porte, est un des premiers à l'apercevoir. Alors une prompte révolution s'opère dans tous ses traits; alors ses yeux deviennent fixes, ses jambes ne peuvent plus avancer, ses poings se ferment avec contraction, et il articule d'une voix étouffée: « C'est lui!... c'est Daubray. »

Cependant Émile n'a pu voir M. Guerreville, qui est caché par beaucoup de personnes, et il s'avance dans le salon en saluant d'un air aimable, en souriant aux dames, en serrant la main aux hommes, en répondant aux félicitations qu'on lui adresse.

Presqu'au même instant, Stéphanie et sa grand'-mère arrivent par une porte du fond, Émile s'empresse d'aller au-devant de ces dames.

Stéphanie, dont la toilette est du meilleur goût,

semble être encore plus jolie ; une extrême pâleur, répandue sur ses traits, donne à sa physionomie une expression, un charme indéfinissable ; elle sourit en levant les yeux sur Emile, qui prend une de ses mains et la porte à ses lèvres.

« Nous sommes en retard, » dit madame Dolbert, « mais je voulais que ma Stéphanie fût jolie ; et un » jour de mariage, il est bien permis d'avoir un peu » de coquetterie. Si vous m'en croyez, messieurs et » mesdames, nous partirons tout de suite. »

Chacun approuve cette proposition ; un mouvement général s'opère dans le salon. Emile a présenté sa main à Stéphanie ; il se dispose à l'emmener, et tout le monde à les suivre. Mais un homme s'est placé devant la porte du salon, au lieu de se ranger et de faire, comme les autres, place aux mariés, cet homme reste immobile et leur barre le passage ; puis, mettant son bras devant Emile, sur lequel il fixe ses regards foudroyans, il s'écrie d'une voix tonnante :

« Où donc allez-vous, monsieur ? »

Cette interpellation et le ton dont elle est faite produisent une vive sensation sur toute l'assemblée ; tout le monde s'arrête, on regarde alternativement M. Guerreville et le marié ; ce dernier, qui d'abord n'a paru que surpris, est devenu pâle et tremblant en considérant plus attentivement les traits de la personne qui lui barre le passage.

Stéphanie émue, inquiète, regarde celui qui va être son époux, et semble s'étonner de ce qu'il n'ait point encore repoussé cet homme qui a l'air de vou-

loir s'opposer à leur sortie. Émile a bientôt rappelé ses esprits, et, essayant de sourire, il s'écrie :

« Voilà une plaisanterie que je ne comprends » guère : allons, monsieur, ne nous arrêtez pas » davantage.

» — Misérable! » s'écrie M. Guerreville en saisissant Émile par le bras, « tu feins de méconnaître la » voix d'un père qui vient te redemander son en- » fant... Madame, cet homme ne saurait être l'époux » de votre fille... Vous voulez sans doute assurer le » bonheur de votre Stéphanie... celui auquel vous » alliez la marier est un monstre, un lâche subor- » neur... Sous le nom de Daubray, il s'est introduit » chez moi, il m'a enlevé ma fille... mon unique » enfant... en lui faisant croire que je lui refusais sa » main... Qu'as-tu fait de ma fille, infâme? Ré- » ponds... réponds. »

Ces paroles causent une soudaine révolution dans l'assemblée. Stéphanie a senti un frisson glacial parcourir tout son être, puis ses yeux se ferment, et elle tombe sans connaissance dans les bras de quelques dames qui l'entouraient. On la porte sur un divan, Zizine, madame Dolbert courent à elle; chacun veut lui donner des soins : mais en même temps on regarde l'étranger dont les traits et toute la personne inspirent le respect, et on attend avec anxiété ce que le marié va lui répondre.

Après avoir en vain cherché à dégager son bras, Emile s'écrie, en se tournant vers la société :

« En vérité, je suis désolé de ce qui arrive... mais » je n'y puis que faire... Ce monsieur est fou, assuré-

» ment, car voilà la première fois que je le vois,
» et je ne sais ce qu'il veut dire avec sa fille.

» — Misérable!... il ne te manquait plus que de
» joindre l'insulte à l'outrage! » s'écrie M. Guerreville que le sang-froid d'Émile exaspère davantage.
« Ah! tu ne veux pas me reconnaître... eh bien,
» peut-être trouverai-je le moyen de t'y forcer... »

Au même instant, la main de M. Guerreville va frapper sur la joue d'Émile.

Un cri général s'élève dans le salon; quelques jeunes gens veulent se jetter sur M. Guerreville et le mettre dehors; mais son regard imposant les arrête, tandis qu'Émile pâle, immobile, après le soufflet qu'il vient de recevoir, se contente de rouler sur M. Guerreville des yeux qui ont de l'expression du tigre, tout en murmurant : « Ah! vous voulez donc
» que je vous tue?...

» — Oui, après m'avoir ravi mon enfant, ôte-moi
» la vie... ou donne-moi la tienne... Tout ton sang
» ne sera pas de trop pour laver ton crime... — Eh
» bien... monsieur... demain matin... — Non, non,
» aujourd'hui, dans une heure... à la porte de Saint-
» Mandé... — Aujourd'huit soit... — Je vais cher-
» cher mon témoin, et je t'attends... mais n'essaie
» pas de m'échapper; je sais ton nom maintenant,
» je sais que tu te nommes Delaberge, et je saurais
» te retrouver... — Dans une heure... je serai au
» rendez-vous. »

M. Guerreville n'en a pas entendu davantage; il s'éloigne sans que personne cherche à le retenir; il quitte cette maison où il vient de porter le trouble

et l'épouvante ; il revient à la hâte chez lui, brûlant du désir de se venger, mais encore bouleversé par tout ce qu'il a éprouvé en retrouvant le séducteur de sa fille.

Jenneval était chez son ami, où il attendait son retour. En apercevant M. Guerreville, il devine qu'un grand événement vient de lui arriver ; il court à lui.

» Qu'y a-t-il... que s'est-il passé ?... — Ah ! mon
» ami... je l'ai retrouvé ! je l'ai revu enfin... ce
» monstre... ce Daubray... c'était Émile Delaberge...
» celui qui allait épouser mademoiselle Dolbert. —
» Se pourrait-il... — C'était aujourd'hui même le
» mariage... il allait conduire la jeune fille à l'au-
» tel... A l'aspect de cet homme... ah ! je n'ai pas
» été maître de moi... je l'ai arrêté... je lui ai de-
» mandé ce qu'il avait fait de ma fille... Le lâche...
» il a feint de ne pas me connaître... Alors dans ma
» fureur... — Vous l'avez frappé ?... — Oui... Ah !
» c'est le premier instant de bonheur que j'aie éprouvé
» depuis bien long-temps... — Mais, mon ami, était-
» ce donc là le moyen de lui faire dire ce qu'il a fait
» de votre fille ?... — Ah !... j'ai eu tort peut-être...
» mais pouvais-je être maître de moi... maîtriser ma
» fureur devant cet infâme qui prétendait que j'étais
» en démence... Le lâche... Oh ! mais nous allons
» nous battre... sur-le-champ... à Saint-Mandé...
» Docteur, vous serez mon témoin... — Oui... oui,
» sans doute... Mais ce combat... Si vous tuez cet
» homme, qui vous dira ce qu'est devenue votre
» Pauline !... — Croyez-vous donc qu'au moment

» de mourir, un sentiment de remords ne parlera
» pas à son ame?… Enfin, docteur, le combat est
» inévitable… Peut-être aurais-je dû m'y prendre
» autrement… user d'adresse pour le forcer à parler;
» mais quand je l'ai vu entrer dans ce salon… quand
» j'ai vu sa main s'emparer de celle de cette femme
» qu'il allait conduire à l'autel… alors… voyez-
» vous… je ne sais ce qui s'est passé en moi… Cet
» Émile est un misérable… et devant tout l'univers
» j'aurais voulu lui reprocher son crime… Mon ami,
» à ma place, je suis certain que vous vous seriez
» conduit comme moi… — C'est possible. Mainte-
» nant ne songeons qu'à votre combat… Quelles
» armes prenez-vous?… — Des épées et des pistolets,
» il choisira… Georges, Georges, fais avancer une
» voiture, nous n'avons pas de temps à perdre. —
» Et il montera derrière, sa présence peut nous être
» nécessaire. »

Jenneval fait tous ses préparatifs pour le combat. M. Guerreville n'est pas en état de s'occuper de rien, il ne peut que marcher à grands pas dans la chambre en regardant tour-à-tour sa montre et la pendule, et en répétant : « Dépêchons, dépêchons!….. le temps presse. »

Enfin, les préparatifs sont terminés. M. Guerreville descend précipitamment son escalier. Une voiture attend dans la rue; il s'y place avec le docteur qui tient les armes… Georges monte derrière, et le cocher part pour Saint-Mandé.

Jenneval semblait soucieux et gardait le silence

près de son ami. Celui-ci lui prend la main en lui disant :

« Mon ami, est-ce que vous ne partagez pas mon
» bonheur? J'ai retrouvé l'infâme qui m'a enlevé
» ma fille... Je vais me battre avec lui, le punir...
» me venger!..... Ah! ne comprenez-vous pas ma
» joie?.....

» — Je comprends parfaitement que vous soyez
» satisfait de vous battre avec celui qui vous a ou-
» tragé... mais je crains que cela n'amène pas le ré-
» sultat que vous espérez... Si vous tuez cet homme,
» vous ne saurez pas ce qu'il a fait de votre fille...
» si c'est lui qui triomphe...

» — Alors, mon ami, j'irai rejoindre ma Pauline,
» car ma fille n'existe plus ; je n'en saurais douter...
» sans quoi il y a long-temps qu'elle serait revenue
» cacher sa honte dans le sein de son père. D'ail-
» leurs, s'il y a une justice céleste, pensez-vous donc
» que dans ce duel c'est moi qui doive succom-
» ber?...

» — Oui, mais la justice céleste ressemble quel-
» quefois à la justice des hommes ; on ne comprend
» pas toujours ses arrêts. »

M. Guerreville se contente de serrer la main de son ami, et l'on continue d'avancer.

La voiture arrive à la porte de Saint-Mandé ; on fait arrêter. Les deux amis descendent et entrent dans le bois. Georges a ordre de ne les suivre que de loin.

Les regards de M. Guerreville plongent de tous

côtés sous les arbres et y cherchent son adversaire. Émile Delaberge n'était pas encore arrivé.

« Le lâche... il se fait attendre!... il veut m'in-
» sulter jusqu'à la fin! » dit M. Guerreville en marchant avec impatience sous les arbres.

« — Du calme, mon ami, tâchez de vous modé-
» rer..... on se bat moins bien lorsqu'on est ainsi
» agité...

» — Ah! Jenneval, il y a si long-temps que j'as-
» pire après ce moment!... Les instans me semblent
» des siècles! »

Enfin, au bout de cinq minutes, Émile Delaberge arrive avec deux jeunes gens qui faisaient partie des personnes réunies le matin chez madame Dolbert.

« Le voilà!... le voilà!... » s'écrie M. Guerreville. « Ah! je respire... je craignais qu'il ne vînt pas! »

Les trois jeunes gens s'avancent. Émile a l'air froid, impassible; on se dirige vers un endroit solitaire du bois. Bientôt M. Guerreville s'arrête en disant : « Nous sommes bien ici.

« — J'ai apporté des pistolets, » dit Émile. « Du
» reste, si vous préférez l'épée, cela m'est absolu-
» ment indifférent.

» — Eh bien! oui, l'épée, » dit M. Guerreville, « on se voit de plus près. »

Jenneval présente aux combattans les deux épées qu'il tenait sous sa redingote; chacun d'eux, après s'être dépouillé de son habit et de son gilet, en prend une sans même examiner l'autre.

« Monsieur, » s'écrie M. Guerreville en se mettant en garde... « je me bats pour ma fille que vous avez

» enlevée... L'un de nous peut trouver la mort dans » ce combat..... Avant de croiser nos armes, je ne » vous demande que de me dire ce que vous avez » fait de mon enfant.

» — Monsieur, » répond Delaberge d'un air impertinent, « je vous ai déjà dit que je ne connaissais » ni vous, ni votre fille... Je n'ai rien compris à la » scène que vous êtes venu me faire chez madame » Dolbert, et ces messieurs sont témoins que je ne » me bats que pour le soufflet que vous m'avez » donné.

» — Misérable! » dit M. Guerreville. « Voyons » donc si tu nieras toujours... »

Au même instant les fers se croisent, les combattans s'attaquent avec vivacité; mais chez M. Guerreville il y a plus de fureur, plus d'emportement que de prudence, tandis qu'Émile, très-habile à manier l'épée, ne s'attache d'abord qu'à parer les coups de son adversaire, et à le fatiguer.

Le combat durait depuis long-temps avec un égal avantage des deux côtés, lorsque M. Guerreville, en voulant se fendre sur son ennemi, reçoit lui-même un coup d'épée qui lui traverse une partie du corps.

Il pâlit, il chancelle, il voudrait encore se battre, mais son épée s'échappe de ses mains.

« Des pistolets! » murmure M. Guerreville en tombant sur le gazon, « qu'on nous donne des pisto- » lets!...

» — Vous ne seriez plus en état de tirer, mon- » sieur, » dit Émile en jetant son épée à terre.

« Moi, j'ai lavé mon affront... je n'ai plus rien à » faire ici..... je vais vous envoyer la voiture et le » domestique qui attend là-bas; partons, messieurs, » je puis aller me marier à présent. »

En achevant ces mots, Delaberge prend le bras d'un de ses témoins, et les trois jeunes gens s'éloignent à grands pas.

Jenneval était à genoux près de son ami, il le soutenait et lui donnait les premiers secours. M. Guerreville venait de perdre connaissance en murmurant encore :

« Des pistolets... donnez-nous des pistolets... »

Georges accourt bientôt; en voyant son maître blessé et couché sur le gazon, le fidèle serviteur pousse un cri de désespoir et demande au docteur si son maître doit en mourir.

« Hélas! » dit Jenneval, « la blessure me semble » bien profonde, bien dangereuse... je ne puis en- » core répondre de rien. Pauvre Guerreville!..... » blessé, vaincu... quand il se battait pour sa fille... » pour venger son honneur... et le misérable, qui l'a » outragé, sort vainqueur de ce combat!... Ah!... j'a- » vais bien raison de le dire... La justice céleste res- » semble quelquefois à la justice des hommes... »

Le docteur et Georges prennent M. Guerreville sur leurs bras et le portent dans la voiture. Jenneval s'y place près de son ami, et le cocher revient aussi doucement que possible à Paris.

Jenneval se place au chevet du lit de M. Guerreville; il ne le quittera pas une minute tant qu'il le croira en danger, et s'il ne peut le sauver, du moins,

il sera là pour entendre ses dernières paroles et pour lui fermer les yeux.

Le soir, sur les huit heures, quelqu'un se présente chez le blessé : c'est Jérôme qui venait savoir le résultat de la démarche que M. Guerreville devait faire près de madame Dolbert.

Le docteur montre au porteur d'eau M. Guerreville qui est encore sans connaissance sur son lit, et lui dit :

« Voilà la suite de sa visite chez madame Dol-
» bert... Dans cet Émile Delaberge, qui allait épou-
» ser la jeune Stéphanie, mon ami a reconnu un
» homme qui l'avait indignement outragé... un mi-
» sérable qu'il cherchait depuis long-temps, il l'a
» provoqué... ils se sont battus... et celui qui avait
» tort a triomphé... cela arrive souvent.

» — O mon Dieu ! » murmure l'Auvergnat.
« Blessé... blessé à mort peut-être... et c'est moi qui
» serai cause de ça... — Vous !... oh ! ne vous faites
» pas de reproches, Jérôme ; mon pauvre ami vous
» a béni, au contraire, de ce que vous lui faisiez re-
» trouver cet homme qu'il cherchait depuis si long-
» temps. — Et cette blessure... oh ! monsieur, est-ce
» qu'il serait possible qu'il en mourût ? — Je crains
» beaucoup encore... mais si je puis le sauver, sa
» convalescence sera bien longue. — Un si brave
» homme !... et le gredin qui lui a fait cette bles-
» sure n'a rien reçu, lui... oh ! morguienne ! ça n'est
» pas juste ça... Monsieur Guerreville, mon bienfai-
» teur... un homme si bon, si généreux !... Adieu,
» monsieur le docteur, adieu, je viendrai tous les

» jours savoir de ses nouvelles. » Et Jérôme s'éloigne en murmurant entre ses dents :

« Oh !... c'est égal... c'est moi qui suis cause qu'il » s'est battu, ce brave homme !... et... ça ne se pas- » sera pas comme ça. »

CHAPITRE XX.

L'ANGE TUTÉLAIRE.

Le porteur d'eau est rentré chez lui en pensant à ce qu'il pourrait faire pour venger son bienfaiteur ; car M. Guerreville a rendu Jérôme à la santé, au travail, à la vie peut-être, et il y a des gens qui n'oublient pas le bien qu'on leur fait.

L'Auvergnat est révolté de penser que celui qui jadis a outragé M. Guerreville, vient encore de lui donner un coup d'épée qui peut causer sa mort ; il passe la nuit sans goûter un moment de sommeil, et s'écrie à chaque instant :

« Il faut que je rétablisse les choses dans leur état
» naturel ; le coquin triomphe, et l'honnête homme
» est vaincu... Je sais bien que dans le monde on
» trouve ça tout simple... mais moi je n'entends pas
» la justice comme ça !... Ce M. Émile Delaberge
» est un misérable, à ce qu'a dit le docteur, qui est

» l'ami fidèle de M. Guerreville... D'abord, puisque
» c'est un misérable, je ne lui laisserai pas ma Zizine
» auprès de lui... et, s'il épouse mademoiselle Dol-
» bert, je reprends ma chère petite... Pauvre en-
» fant! c'est son bonheur que je veux... c'est dans
» l'espérance qu'elle deviendra plus heureuse que je
» me suis séparé d'elle... mais la laisser avec celui
» qui vient peut-être de tuer mon bienfaiteur... oh!
» ça ne se peut pas... D'ailleurs, je lui dirai deux
» mots, à ce M. Delaberge... Je ne suis pas blessé,
» moi... et j'ai envie de régler son compte... je ne
» sais pas quel genre d'outrage il a fait jadis à
» M. Guerreville... mais je n'ai pas besoin de le sa-
» voir pour le venger. »

Dès le point du jour, Jérôme se lève, et va d'abord s'informer de l'état du blessé. La position du malade était toujours la même; le docteur avait pratiqué de nombreuses saignées. Mais M. Guerreville était dans un état de faiblesse telle qu'on craignait qu'il n'y succombât. Jérôme s'éloigne après avoir appris cela; il se dirige vers la demeure de madame Dolbert.

Mais il est encore trop matin pour que l'Auvergnat puisse se présenter chez ces dames; il se promène sur les boulevarts en attendant leur réveil. Jérôme examine toutes les personnes qui entrent dans la maison de madame Dolbert; il ne connaît pas Émile Delaberge, mais il se figure cependant qu'il ne se tromperait pas s'il passait devant lui.

Enfin neuf heures ont sonné; Jérôme se décide à se présenter chez madame Dolbert. Il entre dans la maison, et s'approche du concierge en le saluant:

« Est-ce qu'on peut monter chez madame Dol-
» bert?

» — Chez madame Dolbert?..... vous monteriez
» pour rien. Ces dames sont parties depuis hier...

» — Parties?... comment?..... qu'est-ce que vous
» me dites-là?... parties?... — Eh! sans doute, pour
» leur campagne. — Leur campagne... Et ma Zinzi-
» nette... qu'est-ce qu'on en a donc fait?...

» — Qu'est-ce que c'est que cela... Zinzinette?...

» — Eh, morbleu! ma petite... qui demeure chez
» ces dames... que mademoiselle Stéphanie aimait
» tant... — Ah! oui... je sais... une petite fille.....
» elle est partie avec ces dames, puisque je vous dis
» qu'on est à la campagne. — Mais je n'y comprends
» rien... hier..... mademoiselle Stéphanie ne devait-
» elle pas se marier? — Ah! sans doute... mais c'est
» que depuis hier il est arrivé bien des événemens!...
» un monsieur qui a cherché une querelle au marié...
» une scène terrible... Mademoiselle Stéphanie s'est
» trouvée mal... sa grand'mère pleurait... il y a eu un
» soufflet et un duel... oh! il paraît que c'était chaud.
» —En sorte que le mariage ne s'est pas fait?...—Non,
» il est remis... reculé... enfin, ces dames sont parties
» pour leur campagne... — Et où est-ce cette cam-
» pagne... de quel côté? — Pas bien loin... à Beau-
» mont..... au-dessus de Saint-Denis, de Montmo-
» rency... par-là. — C'est bon, c'est bon; oh! je
» trouverai. »

Jérôme s'éloigne en se disant : « Bon! le mariage est
» reculé... mais cela ne suffit pas... il faut d'ailleurs
» que je voie ma Zizine, que je sache si cela lui plaît

» d'être à cette campagne... Je vas retourner savoir
» comment se porte M. Guerreville, et puis demain
» matin j'irai à Beaumont. »

Avant de suivre le porteur d'eau, qui semble avoir déjà un plan de conduite arrêté, retournons chez madame Dolbert, et sachons ce qui s'y est passé depuis l'événement inattendu qui est venu arrêter la cérémonie du mariage de Stéphanie.

Après la sortie de M. Guerreville, tout le monde s'était empressé auprès de madame Dolbert et de la belle fiancée. Stéphanie avait perdu connaissance; la bonne maman versait des larmes en baisant le front de sa petite-fille; Emile ne cessait de répéter à tout le monde : « Je ne connais pas cet homme... je ne
» sais pas ce qu'il veut dire... c'est un fou... mais je
» vais laver dans son sang l'affront qu'il m'a fait. »

Et, après avoir plusieurs fois répété cela, il avait choisi deux témoins parmi les personnes de la société, et était sorti pour se battre.

La confusion, l'inquiétude, et, au milieu de tout cela, la curiosité, régnaient dans toute la société; on se formait en groupes; on se parlait tout bas, et ceux qui, devant Emile Delaberge avaient eu l'air de croire qu'il ne connaissait pas M. Guerreville, se disaient à demi-voix : « C'est pourtant fort singulier...
» cet étranger avait l'air fort respectable, et il pa-
» raissait bien sûr de ce qu'il avançait. »

Enfin Stéphanie rouvrit les yeux; son premier mouvement fut d'embrasser sa mère, puis elle lui dit tout bas :

« Renvoie tout le monde... Après ce qui s'est passé

» je ne puis pas... je ne veux pas me marier aujour-
» d'hui... oh ! je t'en prie, renvoie tout le monde ;
» je voudrais être seule pour pleurer à mon aise. »

Madame Dolbert s'était empressée de satisfaire aux désirs de sa petite-fille ; elle avait fait comprendre qu'après ce qui venait d'arriver, le mariage était nécessairement reculé, car Émile était allé se battre ; et, dans le cas même où il serait vainqueur, on ne doit pas songer aux plaisirs et à l'amour quand on vient de verser le sang de son semblable.

La société avait compris les raisons de madame Dolbert, et chacun s'était retiré en se promettant d'aller s'informer chez Émile Delaberge des suites de son duel avec l'étranger.

Restées seules, ces dames se livraient à leurs conjectures. La bonne-maman n'osait dire à sa fille toutes les craintes, tous les soupçons, qui s'élevaient dans son esprit ; elle commençait à trembler que sa Stéphanie ne fût malheureuse en épousant Émile.

De son côté, Stéphanie ne pouvait se défendre d'une secrète terreur ; elle avait examiné celui qui allait devenir son époux au moment où l'étranger l'avait appelé *Daubray* : alors les traits d'Émile s'étaient contractés, et leur expression avait porté l'effroi dans le cœur de la jeune fille.

Cependant l'amour parlait encore pour Émile, et l'inquiétude ajoutait aux tourmens de Stéphanie ; car on n'avait pu lui cacher que son prétendu était allé se battre avec l'homme qui l'avait si grièvement insulté.

La jeune fille et son aïeule comptaient les minutes,

les instans ; elles n'osaient pas s'interroger, elles craignaient de se communiquer leurs pensées. Lorsqu'enfin, un valet se présenta ; il apportait une lettre d'Émile : elle était adressée à madame Dolbert, et ne contenait que ces mots :

« Madame, je viens de châtier l'insolent qui m'a-
» vait insulté ; il ne sera pas de long-temps en état
» de recommencer ses folies. Quant à moi, je n'ai pas
» même une égratignure. Veuillez rassurer ma chère
» Stéphanie ; je sens qu'il serait inconvenant de me
» présenter devant elle en sortant de me battre ;
» mais demain j'aurai l'honneur d'aller vous voir,
» et j'espère que mon bonheur n'est pas différé pour
» long-temps. »

« — Il est vainqueur ! » s'écrie Stéphanie, avec un mouvement de joie.

« — Et il paraît que cet inconnu est grièvement
» blessé, » dit madame Dolbert, en poussant un léger soupir.

« — Oh ! maman, ne vaut-il pas mieux que ce
» soit Émile qui triomphe ? car enfin, puisqu'il n'a-
» vait jamais vu cet homme... qui est venu l'insulter
» sans motif... »

La bonne maman se taisait et semblait attristée. En ce moment, on entend quelques sanglots étouffés qui partent du fond de l'appartement ; on se retourne et l'on aperçoit Zizine, la pauvre petite que l'on avait entièrement oubliée au milieu de tout ce désordre, mais qui n'avait pas perdu de vue sa jeune protectrice, qui s'était toujours tenue à quelques pas d'elle, et qui, maintenant rassurée sur la santé de

Stéphanie, attendait dans un coin le moment où elle pourrait aller l'embrasser.

« Zizine... ma chère Zizine! » dit Stéphanie, en courant vers la petite, « mon Dieu!..... dans mon » chagrin je t'avais oubliée..... Mais qu'as-tu donc, » pourquoi pleures-tu maintenant?..... tu vois bien » que je suis mieux, moi.

» — Oh! oui, » dit la petite, en s'efforçant de retenir ses sanglots, « mais c'est que je suis fâchée... » que M. Guerreville soit blessé...

» — Comment!..... que dis-tu?..... quel est ce » M. Guerreville?...

» — C'est ce monsieur... qui s'est battu... avec » M. Émile... Je n'aurais pas voulu que... ni l'un ni » l'autre se fissent du mal...

» — Eh quoi! Zizine..... tu sais le nom de cet » étranger?..... — Oh! oui, car je le connais bien, » moi, cet étranger... je n'ai pas encore osé vous » le dire..... je craignais..... — Oh! parle, parle... » dis-nous tout ce que tu sais..... dis-nous bien » tout! »

La grand'maman et sa petite-fille placent Zizine entre elles deux, et attendent avec impatience que l'enfant s'explique; la petite se hâte de les satisfaire :

« Ce monsieur que vous avez vu a été le sauveur » de mon père... Lorsque j'étais encore avec lui rue » Montmartre, dans un petit grenier, mon pauvre » père était depuis long-temps malade, il ne pouvait » plus travailler et nous étions bien malheureux. Eh » bien, un jour ce monsieur est venu... je crois qu'il

» cherchait des logemens... Il m'a vue passer... il est
» monté dans notre grenier... et puis il a consolé
» mon père, et en sortant il m'a fait signe de le
» suivre, et m'a mis tout plein d'argent dans mon
» tablier, en me disant : « Tiens, petite, porte cela
» à ton père, qu'il se guérisse et ne se chagrine
» plus..... » Oh! madame, quand on est si bon,
» quand on aime tant à faire du bien, est-ce qu'il est
» possible qu'on soit fou? »

Madame Dolbert et Stéphanie semblent vivement émues, et toutes deux disent à la petite : « Continue,
» que sais-tu encore?

» — Dame... mon père aurait bien voulu remer-
» cier son bienfaiteur, mais il ne savait ni son nom,
» ni son adresse. Vers cette époque, vous eûtes la
» bonté de m'aimer... et je vins demeurer avec
» vous... Mais un jour enfin, mon père rencontra
» ce monsieur dans la rue; il le remercia bien,
» comme vous pensez!... C'est alors que ce monsieur
» dit à mon père son nom et son adresse, en l'enga-
» geant à aller le voir, et mon père m'a conté tout
» cela... le soir où il me rencontra en cabriolet...
» quand j'allais le voir croyant qu'il était malade...
» Enfin, aujourd'hui, si M. Guerreville s'est trouvé
» ici... oh! j'en suis bien fâchée... mais c'est pour
» moi... qu'il était venu.

» — Pour toi? — Oui, ma bonne amie. M. Guer-
» reville avait vu hier mon père qui l'avait chargé
» de parler à vous, madame; quand M. Guerreville
» s'est vu dans le salon avec tant de monde, il a été
» tout surpris, et il m'a dit : « Je voulais voir ma-

» dame Dolbert, mais puisqu'on se marie ici, j'ai
» mal choisi mon temps... et je reviendrai. » Puis,
» en disant cela, il m'a serré la main, et il s'éloi-
» gnait... lorsque... lorsque M. Émile est entré dans
» le salon... et... et... vous savez alors tout ce qui
» s'est passé. »

Le récit naïf de Zizine ne permet pas de douter qu'elle ne dise la vérité. Maintenant, comment croire que M. Guerreville déraisonne, ou que ce soit de sa part un plan combiné pour nuire à Émile; on se rappelle l'air respectable, la tournure noble de M. Guerreville, et l'on se dit : « S'il n'en a point imposé... Émile est donc un misérable qui lui a ravi sa fille, et qui, plutôt que d'avouer son crime, vient encore de lui donner un coup d'épée. »

Ces réflexions, Stéphanie et sa mère les faisaient en silence, mais déjà leurs regards se comprenaient; enfin, madame Dolbert s'écrie :

« Ma Stéphanie, après tout ce qui s'est passé ici ce
» matin... après l'éclat fâcheux de cette affaire...
» ne penses-tu pas que nous ferions bien de quitter
» Paris et d'aller passer quelque temps à ma cam-
» pagne?

» — Oh! oui, ma bonne mère... mais Zizine vien-
» dra avec nous?... — Cela va sans dire... — Le veux-
» tu, Zizine?... »

L'enfant hésitait, en balbutiant : « Mais mon
» père...

» — Ton père!... crois-tu qu'il te dirait de me
» quitter lorsque j'ai du chagrin... lorsque je suis
» malheureuse?... — Oh! non, non... vous avez

» raison... je ne vous quitterai pas... » dit Zizine, en sautant au cou de Stéphanie.

Et, le soir même, madame Dolbert, sa petite-fille et Zizine, partaient pour la maison de campagne de Beaumont.

En se présentant le lendemain matin chez celle qu'il avait dû épouser la veille, Émile Delaberge est fort étonné d'apprendre que ces dames sont parties pour leur maison de campagne. Mais, sans perdre de temps, sans s'arrêter à de vagues conjectures, Émile remonte dans son cabriolet, fouette son cheval et part sur-le-champ pour Beaumont.

En moins de deux heures le fringant coursier avait franchi la distance, et bientôt M. Delaberge mettait pied à terre et entrait dans la maison de madame Dolbert.

Stéphanie est dans le salon près de sa grand'mère, lorsque Émile se présente brusquement en s'écriant :

« Eh! mon Dieu, mesdames, pourquoi donc ce » départ précipité? on croirait que vous avez fui de » Paris... Eh quoi! sans me prévenir, sans daigner » m'avertir!... il me semble que ce qui s'est passé » ne peut en rien vous causer d'alarmes... et la ma- » nière dont tout s'est terminé devrait vous rassurer » entièrement... »

Pendant qu'Émile parlait, madame Dolbert le regardait attentivement, elle aurait voulu pouvoir lire dans le fond du cœur de cet homme auquel elle craint maintenant de confier l'avenir de sa fille. Stéphanie, au contraire, tenait ses regards fixés vers la terre, et semblait éviter de rencontrer ceux de son prétendu.

La froideur, l'embarras de ces dames n'échappent point à Émile, qui se jette sur un siége, en disant : « Mais qu'avez-vous donc... ma chère Stéphanie? » est-ce ainsi que vous recevez votre époux?... car » j'allais l'être lorsqu'un événement inexplicable est » venu retarder mon bonheur...

» — Pardonnez-moi, » dit Stéphanie, « mais je suis » encore si troublée... si étonnée de tout ce qui est » arrivé!...

» — Je le conçois... mais ce n'est pas une raison » pour éviter mes regards... Chère Stéphanie, ou» blions tout cela... c'est un songe... un nuage qui » est venu un moment troubler une journée de fête... » mais il est passé... et parce qu'un homme... que » je ne connais pas... qui est fou... ou qui me prend » pour un autre, vient me faire une scène absurde... » il me semble que cela ne doit en rien changer vos » sentimens pour moi. Je suis certain que votre res» pectable mère a été la première à vous en dire au» tant...

» — Moi, » dit la bonne-maman, « je vous avoue, » monsieur Delaberge, que je ne puis encore m'ex» pliquer cette scène... Comment! vous n'aviez ja» mais vu... vous ne connaissiez pas cet homme » qui... prétend que vous avez enlevé sa fille?...

» — Il m'est entièrement inconnu... Probablement » une grande ressemblance l'a trompé... cela se voit » souvent... Vous avez bien entendu qu'il me nom» mait Daubray... est-ce que je me suis jamais appelé » Daubray?

» — Du moins nous ne vous avons jamais connu

» sous ce nom-là... Cet homme avait pourtant l'air
» respectable...

» — Respectable!... un homme qui vient comme un
» fou... un extravagant, porter le trouble dans une
» maison... se livrer aux dernières violences... Ah!
» madame... est-ce donc ainsi que l'on vient deman-
» der raison d'une offense!... alors même qu'on est
» outragé... Mais, je vous le répète, et je pense que
» ma parole vous suffit, je ne connais pas... je n'a-
» vais jamais vu ce monsieur qui m'a barré le pas-
» sage au moment où j'allais conduire votre fille à
» l'autel.

» — Eh bien, monsieur, nous en savons plus que
» vous alors, car nous connaissons cet... étranger...
» qui n'en est plus un pour nous, nous savons qu'il
» se nomme Guerreville. »

En entendant prononcer ce nom par madame Dolbert, une pâleur livide couvre le visage d'Emile, il veut en vain maîtriser l'émotion qu'il éprouve, il essaie même de sourire; mais alors l'expression de sa figure a quelque chose de si faux, que Stéphanie détourne bien vite ses regards, et devient toute tremblante, car dans cet homme qui est devant elle, elle ne reconnaît plus celui qui a su toucher son cœur.

« — Ah!... vous savez que cet homme... ce mon-
» sieur s'appelle Guerreville? » dit Émile en affectant
un air calme; « et comment donc savez-vous cela!

» — C'est un hasard bien singulier... Zizine con-
» naît ce monsieur...

» — Zizine!... Ah!... c'est par elle!.. »

Emile se retourne et lance un regard foudroyant vers la petite qui est à quelques pas de lui.

« Ce monsieur Guerreville, » reprend madame Dolbert, « a été le bienfaiteur de Jérôme... le père » de Zizine. La petite a su son nom par son père » auquel ce monsieur l'avait dit en lui donnant son » adresse. Enfin, c'était de la part de Jérôme, et pour » nous parler au sujet de Zizine que ce monsieur » était venu ici... Vous voyez qu'il n'avait nullement » prémédité la scène qu'il vous a faite...

» — Ah !... c'est fort singulier... Je vous le ré- » pète, il faut qu'une ressemblance malheureuse » l'ait abusé. Mais c'est assez nous occuper de cet » homme..... et de cette affaire qui est terminée. » Permettez-moi, madame, de vous rappeler que » j'allais m'unir à votre fille quand cet événement » est arrivé... Songez que mon amour pour Stépha- » nie a déjà bien assez souffert par ce retard..... et » veuillez me dire, madame, quel jour nous pre- » nons pour célébrer notre hymen... Si vous préfé- » rez que notre mariage se fasse à la campagne, j'y » consens... mais que Stéphanie soit ma femme en- » fin... et il me semble que demain... ou dans deux » jours au plus tard...

» — Oh ! monsieur..... vous nous laisserez bien » quelque temps pour nous remettre..... et, après » tout ce que ma Stéphanie a souffert... permettez » que nous attendions quelques semaines pour son- » ger à ce mariage.

» — Quelques semaines !... » s'écrie Émile en se levant d'un air irrité, « et pourquoi donc ce retard

» à mon bonheur?... Songez, madame, que je pour-
» rais m'en offenser... Vous sembleriez ajouter foi
» aux calomnies absurdes que l'on a débitées sur
» mon compte... En vérité, il est bien extraordinaire
» que l'on ajoute plus de foi aux récits... d'une en-
» fant... qu'à la parole d'un homme tel que moi...
» Parce que la fille d'un porteur d'eau vous a dit
» que celui qui m'a insulté avait jadis donné quel-
» ques écus à son père... il semble que ce monsieur...
» Guerreville soit devenu un personnage fort res-
» pectable!... et que l'on doive craindre de l'offen-
» ser... Madame, telle ne saurait être vraiment votre
» pensée... vous ne devez point me punir des folies
» d'un autre. Je me suis conduit en homme d'hon-
» neur, j'ai vaincu celui qui m'avait insulté... Main-
» tenant je viens réclamer la main de Stéphanie...
» elle m'est promise... Je ne pense pas, madame,
» qne vous ayez l'intention de manquer à la parole
» que vous m'avez donnée.

» — Monsieur Delaberge, » dit madame Dolbert,
« vous ne sauriez vous formaliser des craintes, de
» l'extrême prudence d'une grand'maman. Le bon-
» heur de ma Stéphanie n'est point une chose que
» je veuille légèrement compromettre. La personne
» avec qui vous vous êtes battu guérira, je l'espère...
» Alors il faudra bien qu'elle s'explique... sans doute
» elle reconnaîtra qu'elle s'était trompée en vous ac-
» cusant... et rien ne s'opposera plus à votre union
» avec ma fille.

» — Il suffit, madame, » répond Emile en s'ef-
forçant de cacher sa colère, « je vois que j'essaierais

» en vain de rien changer à votre résolution..... Je
» m'éloigne..... j'attendrai que des réflexions plus
» sages aient dissipé vos soupçons..... et que vous
» m'ayez rendu la justice qui m'est due... Je revien-
» drai... dans quelques jours... alors j'espère que
» l'impression produite par cette aventure sera dis-
» sipée..... et que vous m'écouterez plus favorable-
» ment. »

En achevant ces mots, Émile fait un profond salut à Stéphanie et à sa grand'mère, puis il quitte le salon en affectant un air triste, mais résigné. Sorti de la maison, ce n'est plus le même homme, il froisse, il déchire son chapeau entre ses mains, et se jette dans son cabriolet, en murmurant : « C'est encore à
» cette petite fille que je dois l'accueil que l'on
» vient de me faire... par tout ce qu'elle a dit sur
» M. Guerreville, elle a changé les dispositions de
» ces dames... Ah ! cette enfant sera donc toujours
» placée devant moi pour m'empêcher d'atteindre
» le but que je me propose !... Il semble que ce soit
» mon mauvais génie !..... On veut attendre que
» M. Guerreville soit guéri pour lui demander des
» explications..... Mais on attendra en vain, je l'es-
» père... il ne doit pas guérir du coup dont je l'ai
» frappé.

» — Il s'en est allé fâché !... » dit Stéphanie en se jetant dans les bras de sa mère après le départ d'Émile.

« — Ma chère enfant, s'il n'a rien à se reprocher,
» sois certaine qu'il me pardonnera d'avoir reculé
» votre mariage..... S'il en était autrement..... oh !

» alors, chère Stéphanie, n'aurais-je pas eu bien
» raison de ne point te le donner pour époux? »

Stéphanie n'ose plus plaider la cause d'Émile; elle a trouvé dans ses yeux une expression qu'elle ne peut définir et qui l'a effrayée. Elle se contente de soupirer, et d'embrasser Zizine en la pressant contre son cœur.

La petite fille est bien fâchée d'être la cause de tout ce qui est arrivé: « Tu ne m'aimeras plus, » dit-elle à Stéphanie, « car sans moi, M. Guerreville ne serait
» pas venu chez vous... et il ne se serait pas disputé
» avec M. Émile.

» — Chère petite, » dit la bonne maman en embrassant aussi Zizine, « loin de t'en vouloir, nous devrons
» bien te remercier, peut-être... car il est possible que
» tu aies préservé ma Stéphanie d'un grand mal-
» heur. Mais, maintenant, comment avoir des nou-
» velles de ce M. Guerreville?

» — Par mon père, madame; oh! s'il sait que son
» bienfaiteur est blessé, je suis bien sûre qu'il n'est
» pas un jour sans aller le voir.

» — Elle a raison, » dit Stéphanie; « Jérôme pourra
» nous donner des nouvelles de ce monsieur... At-
» tendons quelques jours... sans doute il reviendra
» voir sa fille... S'il ne venait pas, bonne-maman,
» nous enverrions à Paris pour le prier de venir nous
» parler... — Oh! oui, ma bonne amie, et mon père
» accourrait tout de suite, j'en suis sûre. »

Deux jours se passent. Jérôme n'était point venu à Beaumont, et le lendemain on avait décidé qu'un domestique irait à Paris prier le porteur d'eau de

se rendre à la campagne de madame Dolbert. Mais vers le matin du troisième jour, comme Zizine descendait dans la chambre de Stéphanie, elle aperçoit un homme traversant à grands pas la cour en se dirigeant vers la maison. La petite fille l'a reconnu, elle court au-devant de lui, et, avant qu'il n'ait eu le temps de monter l'escalier, Jérôme pressait l'enfant dans ses bras.

« Ma chère petite, qu'il y a donc long-temps que je » ne t'avais embrassée!... » dit l'Auvergnat en serrant Zizine contre son cœur.

« Ah! sapredié... ça me taquinait de te savoir loin » de Paris...

» — Mon père! mademoiselle Stéphanie avait du » chagrin... elle pleurait... est-ce que je ne devais pas » aller avec elle? — Si, mon enfant, si, tu as bien » fait. — Vous savez, sans doute, tout ce qui s'est » passé... entre M. Guerreville et le prétendu de ma » bonne amie? — Oui!... oui! je sais qu'ils se sont » battus...— Mais, venez donc, mon père, venez donc, » ces dames brûlent d'envie de vous voir, de vous » questionner. »

Et l'enfant entraîne Jérôme qui se laisse conduire dans une pièce où il trouve madame Dolbert et Stéphanie. On accueille fort bien l'Auvergnat, on le force à s'asseoir; puis la bonne-maman lui répète tout ce que Zizine leur a dit au sujet de M. Guerreville, et lui demande si c'est bien la vérité.

« Oui, madame, » dit Jérôme, « ce M. Guerre- » ville est le plus brave homme que je connaisse!... » J'avais été le trouver chez lui le soir... la veille de

» cette maudite affaire... et je lui avais conté... tout
» bonnement... que si mademoiselle Stéphanie épou-
» sait ce beau monsieur qui ne paraissait pas se sou-
» cier de ma Zinzinette... je craignais que ma petite
» ne fût plus aussi heureuse chez vous.

» — Ah! Jérôme... — Pardon, excuse, madame;
» mais, que voulez-vous, c'était mon idée; si ben
» donc que c'est pour m'obliger que ce bon monsieur
» consentit à venir chez vous... Il paraît que la vue
» de ce M. Delaberge l'a mis en fureur... Ah! dame,
» je ne sais pas ce que celui-ci lui a fait, on ne me l'a
» pas conté... mais M. Guerreville assure que c'est
» un misérable... et ça me suffit à moi pour n'en pas
» douter... M. Guerreville n'est pas capable de dire
» des mensonges!

» — Jérôme! savez-vous que M. Delaberge est un
» homme honoré, considéré dans le monde?....
» et.....

» — Eh ben! qu'est-ce que ça prouve tout ça?...
» qu'il est riche... qu'il est puissant, c'est possible!...
» mais pour le reste, on s'en inquiète fort peu. D'ail-
» leurs, dans quelque temps, vous pourrez interro-
» ger M. Guerreville lui-même...

» — Il se pourrait!... il va donc mieux?... — Ah!
» morbleu!... s'il n'allait pas mieux, est-ce que je
» serais ici, moi!... Mais, grâce au ciel, il est sauvé...
» Hier au soir son médecin..... son ami plutôt, car
» c'est bien un véritable ami celui-là! m'en a donné
» l'assurance en me serrant la main..... Oh! alors,
» j'ai dit à ce bon docteur : « Je m'en vais, et
» quand je reviendrai voir M. Guerreville, je veux

» lui apporter de bonnes nouvelles qui achèvent sa
» guérison... — Comment, quelles nouvelles? — Oh!
» rien! ça c'est une idée... un projet que j'ai dans
» la tête!... » Enfin, je me suis bien vite mis en route
» pour venir embrasser ma Zizine..... Ah! je suis
» content maintenant!... et je puis retourner à Paris.
» Mais, croyez-moi, madame, ne mariez pas made-
» moiselle votre fille avant d'avoir vu M. Guerre-
» ville..... car vous pourriez faire une chose dont
» vous vous repentiriez toute votre vie..... Excusez
» si je vous dis ça... c'est l'intérêt que je vous porte
» qui me fait parler ainsi... et quand vous connaî-
» trez M. Guerreville... et puis son ami le docteur
» Jenneval..... car je vous les amènerai tous deux,
» oh! alors, madame, vous verrez que ce sont de
» braves gens, et qui ne diraient pas du mal d'un
» homme sans être sûrs de leur fait. »

Jérôme salue et s'éloigne; mais, arrivé dans la cour, il embrasse encore Zizine, qui le conduit jusqu'à la porte, et là, il lui dit à demi-voix :

« Adieu, ma Zizine... adieu, ma chère petite...
» En disant à mademoiselle Stéphanie tout ce que tu
» savais, tu l'as préservée d'un grand malheur... et
» c'est, je crois, ben heureux pour ces dames que
» M. Guerreville se soit trouvé là au moment où tout
» allait se terminer... Oh! mais, comme disait ma
» pauvre femme, tu es l'ange tutélaire de tout le
» monde... Tu m'as empêché d'être rôti, tu empêches
» ta bienfaitrice de devenir la femme d'un mauvais
» sujet..... et qui sait tout le bien que tu feras en-
» core..... Au revoir, ma chère enfant! »

Et le porteur d'eau s'éloigne à grands pas, mais non sans se retourner souvent pour sourire à la petite fille, qui est restée devant la maison, et n'y rentre que lorsqu'elle ne peut plus apercevoir Jérôme sur la route.

CHAPITRE XXI ET DERNIER.

TOUT CE QU'A FAIT JÉRÔME.

En arrivant à Paris, le premier soin de Jérôme est de se rendre chez M. Guerreville pour s'informer de son état.

C'est le docteur qui reçoit l'Auvergnat, il lui serre cordialement la main, en lui disant :

« Le mieux continue... je sauverai mon ami, j'en » réponds à présent... — Ah ! monsieur le médecin... » quel brave homme vous faites!... — Mais la conva- » lescence sera fort longue... d'autant plus que mon » pauvre ami a au fond du cœur un profond chagrin » de n'avoir pu se venger de ce misérable Dela- » berge... Être vaincu par celui qui nous a outragé... » c'est l'être doublement!..... A peine si mon ami a » pu parler, et ses premières paroles ont été le ser- » ment de recommencer le combat dès qu'il en au- » rait la force... Mais d'ici-là... je parviendrai peut-

» être à le calmer..... — Oh! oui... oui... moi je » conçois ben que M. Guerreville n'est pas satisfait... » mais patience..... tout cela changera, j'espère..... » Cet Émile Delaberge a donc fait bien du mal à » M. Guerreville?..... — Il l'a outragé dans ce qu'il » avait de plus cher... c'est lui qui lui a ravi le bon- » heur, qui l'a condamné à des larmes éternelles... » Mon cher Jérôme, mon ami, je n'en doute pas, » vous contera toutes ses peines... il n'aura pas de » secrets pour vous. — Oh! je n'ai pas besoin qu'on » m'en dise plus, pour être certain que ce M. Dela- » berge est un misérable... — Mais vous pouvez voir » M. Guerreville, il ne dort pas en ce moment, et » votre présence ne peut que lui faire plaisir..... — » Non... non, monsieur le docteur... je vous remer- » cie... je ne veux pas voir M. Guerreville avant de... » avant que..... enfin, suffit! j'ai mon idée, voyez- » vous... c'est un serment que je me suis fait à moi- » même..... et je veux me le tenir. — Je ne vous » comprends pas, Jérôme. — C'est possible, mon- » sieur le docteur, mais vous me comprendrez plus » tard. En attendant, soignez toujours mon respec- » table bienfaiteur... et, pour le reste, reposez-vous » sur moi. Au revoir, monsieur. »

Et Jérôme s'éloigne, laissant Jenneval qui cherche à deviner le sens des paroles mystérieuses de l'Auvergnat.

« Maintenant, » se dit le porteur d'eau lorsqu'il est dans la rue, « il ne s'agit plus que de savoir la de- » meure de ce M. Émile Delaberge; je n'ai pas voulu » la demander à ce bon docteur, de peur qu'il ne se

» doutât de mon projet..... d'ailleurs, il ne la sait
» peut-être pas... Je n'ai pas osé non plus la deman-
» der chez madame Dolbert... Oh ! mais je la trou-
» verai ; un homme riche, ça ne se loge pas dans un
» trou de souris... Oh ! je saurai bien trouver ce mon-
» sieur... Paris est grand, mais j'ai de bonnes jambes,
» moi, et je ne crains pas la fatigue ! »

Jérôme se met en route, il parcourt la ville, il court, il s'informe, il prie quelques commissionnaires de ses amis de l'aider dans ses recherches. Pendant trois jours elles n'amènent aucun résultat; mais enfin, le quatrième, le porteur d'eau trouve ce qu'il désirait ; on lui montre un hôtel habité par monsieur Émile Delaberge, dans la rue de Clichy.

Aussitôt Jérôme se dirige vers cette habitation. Il frappe à la porte cochère, il entre et dit au concierge :

« Est-ce bien ici que loge M. Émile Delaberge ? —
» Oui, » répond le concierge en jetant un regard dédaigneux sur l'Auvergnat.

« — Est-il chez lui ? — Qu'est-ce que cela vous
» fait ? — Comment ? qu'est-ce que cela me fait... ap-
» paremment que cela me fait quelque chose, puisque
» je vous le demande. — Monsieur n'y est pas. — Ah !
» c'est différent... voilà une réponse... et ben, alors...
» je reviendrai. »

Et Jérôme s'en va, mais satisfait de savoir enfin où loge celui qu'il veut voir, et ne doutant pas qu'il ne parvienne bientôt à le rencontrer.

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, l'Auvergnat retourne chez M. Delaberge.

« Monsieur n'y est pas, » lui dit l'impassible concierge dès qu'il l'aperçoit. — Comment, déjà sorti ?
» — Oui. — Quand reviendra-t-il ? — Je n'en sais
» rien, monsieur n'a pas d'heures fixes pour rentrer...
» C'est selon son bon plaisir. »

Jérôme s'éloigne de mauvaise humeur. Il retourne le soir, il retourne le lendemain, et le concierge lui dit toujours : « Monsieur est sorti. »

Huit jours s'écoulent ainsi sans que Jérôme soit plus heureux ; enfin, n'y tenant plus, un matin, il entre dans la loge du suisse, et, le regardant entre les deux yeux, il lui dit d'un ton courroucé :

« Monsieur le portier, je crois que vous vous fichez
» de moi, à la fin!... » Jérôme était un homme grand et robuste ; le concierge a peur, et il répond plus poliment :

« Monsieur, je vous demande pardon..... mais il
» faut bien que j'exécute les ordres qu'on me donne.

» — Et quels sont-ils ces ordres ?

» — C'est que monsieur fait presque toujours dire
» qu'il est sorti ou qu'il n'est pas visible, quand ce
» ne sont pas des personnes qu'il attend.

» — Je comprends ! et, à coup sûr, il ne m'attend
» pas. Mais moi, il faut que je le voie, que je lui
» parle, entendez-vous, portier, il le faut... je ne
» sors plus de cette maison sans avoir vu votre
» maître : j'y suis résolu... Voyez si vous voulez que
» je brise tout ici... ou indiquez-moi où je trouverai
» M. Delaberge.

» — Monsieur... je vous certifie qu'il n'est pas ici...
» — Vous mentez encore... — Non, monsieur, oh !

» cette fois c'est bien la vérité, monsieur est parti hier
» au soir pour la campagne, avec Dupré son valet...
» — Pour la campagne?.. — Oui, je crois avoir en-
» tendu nommer Beaumont. — Il suffit, je vais l'y
» rejoindre alors... Mais si vous m'avez menti, son-
» gez que je reviens ici vous assommer. — Je vous ai
» dit l'exacte vérité, monsieur. »

Jérôme quitte l'hôtel, retourne chez lui prendre ce qu'il juge lui être nécessaire, puis se met en route à pied avec son bâton à la main. Mais l'Auvergnat marche d'un pas si ferme, si rapide, qu'avant la chute du jour il est arrivé près de la maison de campagne de madame Dolbert.

Jérôme s'arrête, il est incertain sur ce qu'il doit faire, mais il aperçoit un jardinier à la porte de la maison, et il s'approche de lui :

« Vous êtes au service de madame Dolbert?

» — Oui, monsieur, » répond le paysan en saluant..

« — Savez-vous... si un monsieur de Paris est venu
» chez ces dames depuis hier? — Oh! non, monsieur,
» depuis hier... et même depuis plusieurs jours ces
» dames n'ont reçu aucune visite... Oh! j'en sommes
» ben sûr... Je travaillons en face de la porte. —
» Merci, mon ami. »

Jérôme s'éloigne en se disant : « Le monsieur n'a
» pas été voir ces dames... cependant ce n'est pas
» pour rien qu'il sera venu dans cette campagne...
» Oh! morgué, cette fois je serons ben maladroit si
» je ne le trouvons pas. »

Jérôme entre dans le village; il s'informe de la

meilleure auberge : elles ne sont pas nombreuses dans le pays. Pendant qu'il jase avec une paysanne, un monsieur passe devant lui : sa mise, sa tournure, sa figure, tout frappe l'Auvergnat, qui se dit : « Oh! » ce doit être là mon homme. »

C'était bien en effet Emile Delaberge qui, après avoir passé plusieurs jours à Paris dans l'irrésolution, tantôt voulant oublier Stéphanie, tantôt jurant qu'elle serait à lui, avait enfin appris avec terreur que la blessure de M. Guerreville n'était point mortelle, et que celui dont il avait cru n'avoir plus rien à redouter ne tarderait pas à être rendu à la santé.

Émile prévoit que son mariage est à jamais rompu si M. Guerreville revoit madame Dolbert; mais comment empêcher qu'ils ne se voient, puisque la grand'maman de Stéphanie n'a pas caché son désir de se trouver avec lui.

« Ils me refuseront Stéphanie, » se dit Émile en frémissant de colère. « Eh bien... s'ils ne veulent pas » qu'elle soit ma femme..... j'emploierai d'autres » moyens... Mais elle sera à moi. Partons pour Beau- » mont... Il ne doit pas être si difficile de s'intro- » duire dans la maison que ces dames habitent..... » Oh ! je réussirai... j'ai toujours réussi, dans tout ce » que j'ai fermement voulu. »

Et M. Delaberge était parti avec son valet de chambre Dupré. Il était allé se loger dans une auberge écartée, au bout du village, et revenait examiner de loin la demeure de madame Dolbert, lorsque Jérôme l'avait aperçu.

Émile rentre où il s'est logé ; il appelle son domestique, et lui dit : « Rien de si facile que de s'introduire chez ces dames ! C'est vraiment un jeu d'enfant. Tu m'as dit que la chambre de Stéphanie est celle qui fait l'angle, et donne sur la route?...

» — Oui, monsieur, je m'en suis assuré. — Il me suffira de grimper sur le mur du jardin, de là j'atteindrai facilement la fenêtre..... Tes épaules me serviront à monter... Le reste ira tout seul... C'est fort drôle d'être obligé d'en venir à l'escalade, pour s'introduire près d'une femme que l'on allait épouser... Mais, ma foi, on m'y force... Et ensuite..... c'est eux sans doute qui me supplieront de l'épouser; mais il n'est plus certain que ce sera ma volonté. Ainsi ce soir... à dix heures... je sortirai bien avant toi, pour que cela ne paraisse pas concerté... A dix heures précises, tu seras à l'endroit que je viens de t'indiquer. — C'est convenu, monsieur. Mais dix heures, n'est-ce pas trop tôt? — Eh non ! à la campagne, tu ne sais donc pas que la grand maman Dolbert est couchée à neuf heures? Oh ! à dix, tout le monde est depuis long-temps endormi dans sa maison. »

Ces arrangemens terminés, Émile Delaberge se fait servir le meilleur dîner qu'il soit possible de se procurer dans une auberge de village ; et, lorsqu'il a achevé son repas, il sort et s'enfonce dans la campagne.

Mais un homme avait attendu que le voyageur sortît enfin de l'auberge ; cet homme, c'est Jérôme, qui s'est mis en embuscade de manière à ce qu'Émile

Delaberge ne puisse sortir sans qu'il le voie; il le suit de loin dans la campagne. Il attend pour l'aborder que la nuit soit plus sombre, car il ne veut pas que personne puisse les voir, ni les déranger. Enfin, Émile vient d'entrer dans un sentier désert fort éloigné de toute habitation. L'Auvergnat double le pas, et, prenant par la traverse, se trouve bientôt près d'Émile, auquel il se présente tout-à-coup, en écartant une haie qui le séparait de lui.

» Un mot, monsieur, » dit Jérôme, en se plaçant devant Émile et lui barrant l'étroit chemin du sentier.

« — Que me voulez-vous? » répond le jeune homme, auquel l'apparition subite d'un homme, le soir et dans un chemin écarté, inspire une secrète défiance.

» — Oh! d'abord... rassurez-vous, je ne suis pas
» un voleur, et je n'en veux nullement à votre
» bourse...

» — Que me voulez-vous donc? — Vous êtes bien
» M. Émile Delaberge, n'est-ce pas? — Sans doute.
» — Alors je veux me battre avec vous.

» — Vous battre avec moi! » répond Émile en souriant dédaigneusement, « d'abord je ne me bats
» pas contre tout le monde.

» — C'est possible, mais vous vous battrez avec
» moi. — A quel propos?... pour quel motif? Je ne
» vous connais pas... je ne vous ai jamais vu... —
» Eh ben! je suis Jérôme, porteur d'eau de mon
» état... et honnête homme, je m'en flatte. Moi, je
» vous connais; je sais que vous vous êtes battu, il y

» a quelque temps, avec M. Guerreville... J'ignore
» quel outrage vous lui aviez fait... Mais il dit que
» vous êtes un misérable..... et quand un homme
» d'honneur dit cela, il faut que ce soit vrai. Enfin,
» vous lui avez donné un grand coup d'épée dont
» il a manqué mourir. Ce M. Guerreville est mon
» bienfaiteur, et je viens le venger. Comprenez-vous,
» à présent?

» — Ah!... M. Guerreville vous a choisi pour son
» défenseur!... — M. Guerreville ne m'a pas choisi;
» M. Guerreville ne se doute pas de ce que je fais
» aujourd'hui, car il me l'aurait peut-être défendu,
» vu qu'il espère se rebattre avec vous dès qu'il en
» aura la force. Mais c'est moi qui me suis promis
» de venir vous trouver, et de gagner la partie qu'un
» brave homme a perdue. Allons! j'espère que voilà
» assez de raisons, battons-nous maintenant.

» — Non, je ne me battrai pas avec vous... que
» je ne connais pas... Encore une fois, laissez-moi
» passer, monsieur. — Ah! pas de bêtises... vous ne
» vous en irez pas..... — Apprenez qu'un homme
» de mon rang ne se bat point avec un je ne sais
» qui!

» — Un je ne sais qui!... un je ne sais qui!... »
s'écrie Jérôme en se rapprochant encore d'Émile, et
le regardant de tout près. « Ah! c'est vrai, je suis
» un je ne sais qui, moi, parce que je porte une
» veste..... que je loge dans un grenier, et que je
» gagne mon pain à la sueur de mon front!... Mais
» vous... Oh! vous n'êtes pas un je ne sais qui!...
» vous avez de la fortune... vous faites de l'embar-

» ras!... et de plus, vous êtes un insolent... un gre-
» din... et un lâche encore, à ce que je vois!...

» — Drôle!... » s'écrie Émile furieux, « ah! tu
» me paieras cher cet outrage!...

» — Ah! à la bonne heure!... Voilà que vous vous
» échauffez, enfin... c'est bien heureux!... Allons
» vite... à la besogne... »

Et prenant deux énormes bâtons qu'il avait laissés derrière la haie, Jérôme les présente à Émile, en lui disant :

« Choisissez.

» — Je ne me bats pas avec un bâton!... » répond Emile en haussant les épaules.

» — Et pourquoi donc cela, mon beau monsieur?
» — Parce que je n'ai jamais fait usage de..... de
» telles armes! — Eh bien! vous commencerez au-
» jourd'hui... Oh! ils sont solides, je vous réponds
» qu'ils ne plieront pas ceux-là. — Vous voyez bien
» que vous voulez abuser de vos avantages en me
» proposant ce combat... vous êtes habitué à vous
» servir d'un bâton..... moi, je n'en ai jamais tou-
» ché... la partie serait-elle égale?... — Et qui vous
» empêche, monsieur le petit-maître, de manier un
» bâton comme moi?... J'ai cinquante ans, vous
» n'en avez que trente, il me semble que cela éga-
» lise bien ce que j'ai de plus du côté de l'habitude...
» Allons, morbleu! prenez!...

» — Voici les armes dont je me sers habituelle-
» ment, » dit Émile, en tirant de sa poche une paire de pistolets : « celles-ci égalisent vraiment les forces...
» car il n'y a pas besoin d'avoir un poignet d'Her-

» cule pour tirer une détente de pistolet... Eh bien,
» mon drôle, voilà qui vous déconcerte un peu... cela
» ne vous sourit plus autant que vos bâtons!...

» — Ah! vous allez voir si je recule devant aucune
» arme! » s'écrie Jérôme, « si je vous traitais comme
» vous le méritez, je commencerais par vous arra-
» cher ces pistolets et vous assommer avec mon gour-
» din... mais je ne suis point un lâche comme vous,
» et j'accepte ces armes-là... Pourvu que je vous tue
» et que je venge M. Guerreville!... que m'importe
» avec quoi?... Allons, donnez-moi un de vos petits
» joujoux de poche!... »

Jetant de côté les deux bâtons, Jérôme n'attend pas qu'Émile lui présente les pistolets, il lui en arrache un des mains, et, se mettant à trois pas de lui, arme son pistolet et vise en disant :

« Y sommes-nous?

» — On ne se bat pas ordinairement de si près, » répond Émile, dont le courage semble faiblir devant les manières expéditives de l'Auvergnat.

« — Oh! il ne faut pas nous manquer... il fait très-
» sombre, et je n'ai pas envie de tirer au hasard...
» Allons, morbleu!... dépêchons. Je vais frapper du
» pied.... à la seconde fois, nous tirerons ensem-
» ble..... »

Jérôme tient son arme et donne un premier signal; Emile s'est empressé d'armer son pistolet; l'Auvergnat lève à peine le pied pour donner le second et dernier signal, qu'Émile lâche la détente de son arme... la capsule seule part.

« Ah! le mien ne ratera pas, j'espère! » s'écrie Jé-

rôme, et, au même instant, son coup part; Émile reçoit la balle dans la poitrine et tombe presque sur son adversaire.

« Je pense qu'il a son compte! » dit Jérôme, en jetant à terre son pistolet, « mais, morbleu! si le sien
» n'avait pas raté, je crois que je la dansais, car il
» s'était un peu pressé de tirer... Monsieur... je vais
» vous envoyer votre domestique, il vous reportera à
» votre auberge...

» — Par grâce, Jérôme, » dit Émile d'une voix faible et en essayant de se soulever, « par grâce, em-
» portez-moi vous-même... Mon domestique n'est pas
» à l'auberge... je sens que je suis blessé à mort... Je
» voudrais avoir encore le temps d'écrire quelques
» lignes à M. Guerreville... que j'ai si indignement
» offensé... Vous direz à l'auberge que vous m'avez
» trouvé dans ce sentier... et je vous promets de ne
» pas dire que c'est avec vous que je me suis
» battu.

» — Soit!..... je le veux bien. Oh! d'ailleurs, je
» ne crains pas de m'exposer, moi... mais si vous
» vous repentez, c'est le principal, et je ne refuse
» pas de vous secourir. »

Aussitôt Jérôme se baisse, et prenant le blessé dans ses bras, parvient à le hisser sur son épaule; puis, chargé de ce pesant fardeau, il se met en marche pour le village, tandis qu'Émile essaie avec son mouchoir d'arrêter le sang qui coule en abondance de sa blessure.

L'Auvergnat est enfin arrivé à l'auberge. A la vue du voyageur baigné dans son sang, chacun

presse Jérôme de questions ; Émile a encore la force de répondre :

« Je me suis battu en duel..... mon adversaire a
» fui... Ce brave homme m'a trouvé..... et a eu la
» force de me porter jusqu'ici. »

On transporte le blessé sur son lit ; on court chercher un médecin ; mais Émile demande, avant tout, de l'encre et du papier. Il veut profiter du peu de force qui lui reste pour tracer quelques lignes ; il y parvient en surmontant ses souffrances, puis il donne son billet à Jérôme, en lui disant tout bas :

« Portez cela à M. Guerreville..... vous l'avez
» vengé..... et vous avez aussi sauvé Stéphanie Dol-
» bert..... car je devais m'introduire cette nuit dans
» sa chambre..... dans l'espoir de lui ravir l'hon-
» neur..... Cependant, avant de mourir..... j'au-
» rais voulu... lui dire un dernier adieu... la voir
» encore...

» — Je vais passer chez ces dames, » dit Jérôme,
« on saura ce qui vous est arrivé..... quel est votre
» désir... Oh ! je ne doute pas qu'on ne vienne vous
» soigner. Adieu, monsieur, tâchez de guérir, si
» c'est possible..... Moi, je retourne à Paris, où
» j'espère rendre tout-à-fait la santé à M. Guerre-
» ville. »

En achevant ces mots, Jérôme prend le billet que lui présente Émile, puis sort de l'auberge au moment où un médecin y arrivait.

Le porteur d'eau se rend, comme il l'a promis, chez madame Dolbert, mais, au moment d'y entrer, il aperçoit le domestique de M. Delaberge, qui, sui-

vant les ordres de son maître, l'attendait sous la fenêtre de Stéphanie.

« Vous attendez en vain votre maître, » dit Jérôme en s'adressant à Dupré. « Il vient de se battre au pis-
» tolet, et n'a plus que peu d'instans à vivre ; allez
» apprendre cette nouvelle chez madame Dolbert...
» M. Émile Delaberge voudrait les voir avant de
» mourir. »

Le valet reste tout saisi de ce qu'il vient d'entendre; avant qu'il soit revenu de son étonnement, Jérôme est déjà sur la route de Paris, car l'Auvergnat est tellement pressé d'arriver chez M. Guerreville, qu'il triple le pas et laisse bien loin derrière lui la plupart des voitures qui se rendent à Paris.

Malgré toute la diligence que Jérôme a pu faire, il est une heure du matin lorsqu'il rentre dans Paris. L'Auvergnat hésite sur le parti qu'il prendra ; à une heure aussi avancée se rendra-t-il chez M. Guerreville? Il faudrait peut-être réveiller toute la maison pour se faire ouvrir, il faudrait troubler le repos de celui qui est à peine convalescent et auquel le docteur a recommandé les plus grands ménagemens. Jérôme sent que, malgré tout son désir de voir M. Guerreville, il faut remettre sa visite au lendemain.

Le porteur d'eau rentre dans son modeste domicile, mais il ne ferme pas l'œil de la nuit. Il a le billet qu'Emile Delaberge lui a remis pour M. Guerreville; mais, quoique cette lettre ne soit pas cachetée, Jérôme ne se permettrait pas d'y jeter les yeux, il croirait commettre une action blâmable.

Enfin le jour luit. Jérôme compte les minutes, les instans. A six heures, il sort et se dirige vers la demeure de M. Guerreville, en se disant :

« S'il dort encore, eh ben! j'en serai quitte pour » attendre son réveil. »

C'est Georges qui ouvre à l'Auvergnat, et il ne peut s'empêcher de lui dire :

« Vous voilà de bon matin, monsieur Jérôme.

» — C'est vrai, monsieur Georges, mais voyez-» vous, quand on a de bonnes nouvelles à donner, » je crois qu'on n'arrive jamais trop tôt. Avant tout, » comment va M. Guerreville?

» — Très-bien... Oh! il n'y a plus aucun dan-» ger... il s'est levé un peu hier... et en ce moment » il dort encore profondément.

» — Il dort... alors je respecterai son sommeil... » Je vais attendre qu'il s'éveille... mais dès qu'il » ouvrira les yeux vous m'avertirez, monsieur » Georges.

» — Oh! je vous le promets. »

Jérôme s'assied dans un coin de la salle à manger; plus d'une heure s'écoule, M. Guerreville dormait toujours d'un sommeil doux et paisible.

« Morgué! » disait Jérôme, « je suis content qu'il » dorme si bien!... et pourtant je ne serai pas fâché » quand il s'éveillera... mais j'attendrai... Oh! j'at-» tendrai, car le repos doit hâter sa guérison. »

Une demi-heure s'écoule encore; quelqu'un arrive : c'est le docteur Jenneval qui vient savoir comment son ami a passé la nuit. En apercevant Jérôme il va lui tendre la main, et lui dit :

« Que faites vous là?...

» — J'attends que M. Guerreville s'éveille.

» — Vous voulez donc bien le voir aujour-
» d'hui?

» — Oui..., car j'ai fait... ce que je m'étais pro-
» mis... et je viens lui dire quelque chose qui lui
» fera plaisir... Ça ne peut pas lui faire de mal,
» n'est-ce pas, monsieur le docteur? — Non, sans
» doute. »

En ce moment, on sonne chez M. Guerreville, et bientôt Georges vient annoncer que son maître est éveillé.

« Entrons, » dit Jenneval, et il pénètre dans la chambre à coucher de son ami, suivi de l'Auvergnat qui est tout ému, et tremble comme un enfant au moment d'éprouver un grand plaisir.

« Bonjour, mon cher Jenneval, » dit M. Guerreville en tendant sa main au porteur, puis apercevant Jérôme qui s'avance sur la pointe des pieds :

« Eh! c'est vous, mon cher Jérôme! venez donc,
» mon ami, je suis bien aise de vous voir; je sais que
» vous êtes venu souvent vous informer de ma santé...
» mais je n'ai pas compris pourquoi vous ne vouliez
» jamais entrer... Aviez-vous peur d'être importun?...
» Me jugez-vous assez mal pour croire que je serais
» peu touché de votre visite...?

» — Oh! non, mon cher monsieur, non, ce n'est
» pas tout ça, mais voyez-vous... j'avais fait un ser-
» ment... et j'ai voulu le tenir... — Un serment, Jé-
» rôme? — Oui, monsieur, car enfin, si vous vous
» êtes battu... si vous avez été blessé, et que vous

» avez manqué en mourir, je me suis dit, moi, que
» j'en étais la cause, vu que tout ça ne serait pas ar-
» rivé si je ne vous avais pas prié d'aller chez ma-
» dame Dolbert.

» — Jérôme, ne vous reprochez pas cela! c'est un
» service que vous m'avez rendu, vous m'avez fait
» retrouver quelqu'un que je cherchais depuis bien
» long-temps; le sort des armes ne m'a pas été fa-
» vorable cette fois... mais j'espère qu'une autre...

» — C'est inutile, monsieur Guerreville, vous n'a-
» vez plus besoin de vous battre avec M. Émile De-
» laberge... je me suis chargé de vous venger... et
» grâce au ciel, j'ai réussi complétement.

» — Que voulez-vous dire, Jérôme? » s'écrie M. Guerreville en se levant à demi sur son lit.

« — Je veux dire que j'avais fait serment de ne
» pas vous revoir avant de vous avoir vengé de celui
» qui, dit-on, a fait votre malheur. Oh!... depuis
» quinze jours je courais après lui, et ce n'est pas
» sans peine que j'ai pu trouver l'occasion que je
» cherchais!... mais enfin, hier au soir, elle s'est
» présentée. J'ai rejoint M. Émile à la campagne,
» près de chez ces dames... dans un sentier isolé. J'ai
» entamé la conversation. Il ne voulait pas se battre
» avec moi, d'abord!... mais je l'y ai forcé... Je lui
» ai proposé le bâton, il m'a refusé; il m'a présenté
» des pistolets, j'ai accepté, nous avons tiré... d'assez
» près, et il a reçu son affaire... une balle dans la
» poitrine... Oh! s'il vit encore ce matin, ça m'éton-
» nerait beaucoup.

» — Jérôme!... Jérôme!... il se pourrait!... Vous

» m'avez vengé!... — Oui, monsieur; pardonnez-
» moi d'avoir agi sans votre permission... mais c'é-
» tait plus fort que moi!... je ne pouvais pas y
» tenir!...

» — Ah! vous êtes un brave homme! » dit Jenneval en prenant la main de l'Auvergnat.

« — Eh! mon Dieu, monsieur le docteur, je trouve
» une occasion de reconnaître ce que l'on a fait ja-
» dis pour moi... N'était-ce pas tout simple d'en pro-
» fiter?

» — Bon Jérôme, » dit M. Guerreville, « cet Émile
» Delaberge était, en effet, bien coupable... Mais
» pourtant avant qu'il ne mourût... j'aurais voulu...
» Oh! s'il avait pu m'avouer ses torts!

» — Il les a reconnus!... ses premiers mots ont été
» pour convenir qu'il avait été bien coupable envers
» vous... Puis il a voulu écrire quelques lignes... et
» il m'a bien recommandé de vous les donner... Voilà
» son papier... Oh! je l'ai là...

» — Se pourrait-il... Émile aurait avoué enfin...
» Oh! donnez, Jérôme, donnez vite...

» — Mon ami, » dit le docteur en s'approchant du lit, « je crains qu'une trop forte émotion...

» — Non, Jenneval... non, ne craignez rien, j'au-
» rai du courage, depuis long-temps je suis préparé
» à tout; mais l'incertitude est le plus cruel des tour-
» mens. »

Jérôme a fouillé dans sa poche, il en a tiré le papier qu'il avait enveloppé avec soin; il le donne à M. Guerreville; celui-ci le prend en tremblant, et se

hâte de le lire... puis de grosses larmes tombent de ses yeux, et il ne peut que s'écrier :

« Oh! le misérable!... j'avais bien deviné son
» odieuse conduite.

» — Que vous écrit-il, enfin? » dit Jenneval.

« — Je vais vous lire ce qu'il a tracé d'une main
» tremblante; mais avant, mon ami, je veux que
» Jérôme sache combien cet Émile était coupable,
» qu'il connaisse toute sa conduite avec moi... Écou-
» tez-moi, Jérôme, et jugez si ma haine était juste.
» J'avais une fille que j'adorais, c'était l'espoir de
» ma vieillesse... c'était mon avenir, mon bonheur...
» dans ma fille j'avais placé toute mon existence.
» Elle était jeune, belle, sensible... Cet Émile, s'in-
» troduisit dans ma maison sous un nom supposé... Il
» parvint à séduire ma fille... à égarer sa raison en
» lui faisant croire que je ne consentirais jamais à son
» bonheur. L'infâme!... il ne voulait pas l'épou-
» ser... il ne voulait que la déshonorer!... Enfin il
» me l'enleva... et toutes mes recherches furent vai-
» nes. Je ne pus découvrir ce qu'il avait fait de mon
» enfant... Pendant les premiers temps, ma fille
» m'écrivit, elle me promettait de revenir... avec
» son époux... Ah! sans doute, elle se flattait encore
» que son séducteur l'épouserait; mais bientôt les
» lettres cessèrent... et depuis neuf ans... je n'ai eu
» aucune nouvelle de ma fille...

» — Neuf ans! » s'écrie Jérôme qui semble à chaque instant porter plus d'intérêt au récit de M. Guerreville, « neuf ans!... c'est singulier... »

Sans faire attention à l'exclamation de Jérôme, M. Guerreville continue son récit :

« Vous devez juger de ma douleur, de mon déses-
» poir... Je courus en vain de tous côtés... rien...
» aucune nouvelle de ma fille, ni de son ravisseur...
» Mais jugez de ma surprise... de mon indignation
» en reconnaissant dans cet Émile Delaberge celui
» qui, sous le nom de Daubray, s'était introduit
» chez moi... Le misérable!... il allait se marier...
» Ah! mon premier mouvement fut de lui redeman-
» der ma fille... L'infâme... il eut l'air de ne pas
» me connaître! Je le forçai à se battre; vous savez
» quelle fut l'issue de ce combat. Aujourd'hui... au
» moment de mourir, le remords est enfin entré dans
» son cœur... Mais il ne me rend pas ma fille... Te-
» nez, voici ce qu'il m'écrit... Écoutez... écoutez
» bien. »

M. Guerreville reprend le papier, et lit d'une voix entrecoupée par les larmes :

« Je fus bien coupable, monsieur; mais, au mo-
» ment d'expirer, je reconnais mes fautes... Oui, j'ai
» enlevé votre chère fille, et je l'ai conduite secrète-
» ment à Paris... mais je n'eus jamais l'intention de
» l'épouser. Au bout de six mois... las de ses plain-
» tes... je l'abandonnai... Mais ce qu'il y a de plus
» indigne, c'est qu'alors elle allait être mère...

» — Mère! » s'écrie Jérôme, en se frappant le front.

« Et ce titre sacré ne toucha point mon cœur. Ah!
» je suis un monstre! Depuis ce temps... je ne sais
» ce qu'est devenue votre fille, je ne la revis jamais...

» Aujourd'hui on vient de la venger... Je vais mourir,
» et je sens que je suis indigne de pardon! »

« — Ma pauvre fille!... ma chère enfant! » s'écrie M. Guerreville, après avoir achevé de lire. « Oh! » sans doute, elle sera morte de désespoir... mais elle » allait être mère... Oh! mon Dieu! je n'aurais pas » tout perdu, si du moins vous m'aviez laissé son » enfant.

» — Mon ami, mon ami, de grâce, calmez-vous! » dit le docteur, en prenant les mains de M. Guerreville, « oui, la conduite de ce Delaberge fut hor- » rible..... mais, du moins, Jérôme vous a vengé; » et... mais voyez donc comme il est agité ce brave » homme... votre récit lui a fait une bien vive im- » pression. »

En effet Jérôme ne pouvait plus tenir en place; il allait, venait, prononçait des mots entrecoupés, en regardant M. Guerreville d'un air attendri; puis, essuyant les gouttes de sueur qui tombaient de son front, s'efforçait en vain de retenir des larmes qui obscurcissaient sa vue.

« Jérôme, mon ami, qu'avez-vous donc? » dit M. Guerreville, en fixant l'Auvergnat avec inquiétude, « vous versez des larmes, je crois?...

» — Ah! mon bon monsieur..... ne me plaignez » pas... celles-ci sont douces... ce sont des larmes de » joie... de bonheur... Ah! mon Dieu! s'il était pos- » sible!... oh! mais je serais trop heureux... je n'ose » encore le croire...

» — Expliquez-vous donc, mon ami?

» — Ah! c'est que je ne peux pas... j'étouffe.....

» mais avant de parler... il faut que je coure chez
» moi... chercher les papiers... les lettres qui prou-
» veront... Oh ! Dieu merci, j'ai toujours tout con-
» servé avec soin... Attendez-moi..... attendez-moi ;
» oh ! je ne serai pas long. »

Et Jérôme sort en courant comme un fou. M. Guerreville et le docteur se regardent, ils ne comprennent rien à la conduite du porteur d'eau ; mais ils n'en attendent qu'avec plus d'impatience son retour.

Dix minutes ne se sont pas écoulées, que Jérôme revient haletant, couvert de sueur et de poussière ; il court s'asseoir contre le lit de M. Guerreville, en lui disant :

« Maintenant, monsieur, écoutez-moi, je vais
» m'expliquer mieux.

» Il y a près de neuf ans à présent... oui... c'était
» dans le mois d'octobre, ma pauvre femme vivait
» encore ; nous venions de louer une petite mansarde
» dans une maison de la rue Saint-Martin. Un jour,
» en rentrant chez nous, ma femme me dit : « Nous
» avons au-dessous de nous pour voisine une jeune
» femme qui est ben gentille... mais qui semble ben
» triste, ben malheureuse... elle est sur le point de
» devenir mère... et ses yeux annoncent qu'elle ne
» fait que pleurer... J'ai dans l'idée que c'est quel-
» que jeune fille qu'un mauvais sujet aura séduite,
» puis qu'il aura abandonnée... »

» — Oh! mon Dieu ! » s'écrie M. Guerreville, en interrompant Jérôme, « cette pauvre femme... c'était
« peut-être...

» — Attendez... attendez... et du courage, mon-
» sieur... Je dis à ma femme : va voir cette pauvre
» dame, ne crains pas de lui offrir tes services, si
» elle en a besoin, entre voisins il faut s'aider... Ma
» femme ne demandait pas mieux. Elle alla donc
» offrir à la jeune voisine de l'aider... de lui faire
» ses commissions. Celle-ci fut sensible aux bons
» procédés de ma femme, et, tout en causant, elle
» ne cessait ne lui dire : « Dès que mon enfant sera
» au monde et que j'aurai recouvré assez de force,
» je retournerai près de mon père... mon père que
» j'ai abandonné!... mais qui me pardonnera, car
» il est si bon .. Oh! oui, près de lui je ne serai plus
» malheureuse... »

» — Ah! Jérôme... c'était elle... ma Pauline...
» ma fille... oh! oui, c'était elle qui devait parler
» ainsi.

» — Mon ami... du courage, » dit le docteur,
« tant d'émotions... je crains...

» — Oh! docteur, laissez-le parler... achevez,
» Jérôme.

» — Enfin, ma femme consolait cette jeune dame
» tant qu'elle le pouvait... Elle voyait bien que
» celle-ci pleurait aussi un ingrat qui l'avait aban-
» donnée, mais dont jamais pourtant elle ne pro-
» nonçait le nom!... Quelques jours s'écoulèrent...
» Voilà qu'une nuit la jeune dame est plus souf-
» frante... elle allait devenir mère... Je cours cher-
» cher une sage-femme... Enfin, après de cruelles
» douleurs, la jeune voisine met au monde une pe-
» tite fille... bien chétive, bien faible, et qui sem-

» blait déjà souffrir comme sa mère; ma femme ne » quittait pas la pauvre jeune dame. Le lendemain » de sa délivrance, celle-ci, qui ne se sentait pas » bien, veut écrire à son père. Craignant d'être long- » temps faible, elle désirait lui confier sa fille, lui » recommander son enfant. Elle commence une » lettre... mais elle pleurait en l'écrivant... enfin, » elle n'a pas la force de l'achever... ses souffrances » augmentent, bientôt le délire la prend pour ne » plus la quitter... et le lendemain...

» — O mon Dieu!... ma pauvre enfant!... Mais » cette lettre... cette lettre, Jérôme.

» — Oh! je l'ai... C'est cela que je viens d'aller » chercher chez moi... Malheureusement la jeune » dame n'avait pas eu la force de mettre l'adresse » sans quoi, vous sentez bien... » à son père, moi... Tenez... tenez, la voici... »

Jérôme présente à M. Guerreville une lettre commencée, celui-ci n'a pas plus tôt jeté les yeux dessus, qu'il pousse un cri, et la porte à ses lèvres en s'écriant:

« Ma fille... ma fille!... Oh! c'était bien elle..... » C'est bien sa main chérie qui a tracé ces carac- » tères!... »

Puis M. Guerreville lit d'une voix entrecoupée par les sanglots:

« Pardonnez-moi, mon bon père; votre Pauline » fut bien coupable, mais le ciel l'en a déjà bien pu- » nie... Je suis mère... je viens de mettre au monde » une fille... Aimez-la, comme vous m'aimiez, et... » si je ne devais plus vous revoir... »

« — Pauvre enfant ! sa main n'a pu en écrire davan-
» tage... Elle est morte!... Morte... sans que j'aie pu
» l'embrasser... »

M. Guerreville va de nouveau se livrer au désespoir, lorsque Jérôme lui prend le bras en lui disant :

« Monsieur... monsieur... oubliez-vous que votre
» Pauline n'est pas morte tout-à-fait, qu'elle a laissé
» une fille... une autre elle-même?

» — En effet, Jérôme..... Mais cette enfant. —
» Cette enfant? Eh morbleu! j'en ai pris soin, moi...
» Je l'ai traitée comme si c'eût été ma fille, sa mère
» étant morte, sans laisser aucun renseignement sur
» sa famille..... La pauvre enfant!... que serait-elle
» devenue; mais Jérôme était là..... et ne devinez
» vous pas que cette petite Zinzinette?..... — Il se
» pourrait! — Oui, monsieur... oui, c'est la fille
» de votre pauvre Pauline... — ... dit à personne
» que je n'étais pas son père... à propos de quoi
» parler d'un peu de bien que l'on a fait... Mais
» c'est pour cela que j'avais consenti à me séparer
» d'elle..... Car je pensais que c'était pour son bon-
» heur, et que je n'avais pas le droit de m'y refuser.

» — Jérôme..... mon cher Jérôme!..... Ah! vous
» êtes un Dieu pour moi! »

M. Guerreville a ouvert ses bras à l'Auvergnat, qui s'y précipite, et, pendant quelques instans, ils restent ainsi enlacés.

Enfin, ce premier moment passé, on tâche de se calmer, de se reconnaître : M. Guerreville voudrait se lever, pour aller sur-le-champ chercher Zizine; mais le docteur s'y oppose; le malade ne consent à rester

tranquille, qu'après que Jérôme lui a promis de partir à l'instant avec un cabriolet pour aller à Beaumont reprendre Zizine. « Mais, » dit M. Guerreville, « si » cet Émile existe encore, gardez-vous bien de lui » dire que cette enfant est sa fille!... Le lâche! il a » abandonné la mère, il n'est pas digne de jamais » presser sa fille dans ses bras.

» — Oh! soyez tranquille, » dit Jérôme, « ce n'est » pas à lui que je confierai ma chère petite! Ce n'est » pas pour lui que je l'ai élevée, et que j'en ai pris » soin depuis neuf ans. »

Le brave Auvergnat ne veut pas se reposer davantage; Georges est allé chercher un cabriolet, et, par ordre de son maître, y monte avec Jérôme. Le cocher sait qu'il aura tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il arrive promptement; on brûle le pavé : à onze heures du matin on est à Beaumont.

Jérôme fait arrêter devant la demeure de madame Dolbert. Il va entrer, le concierge l'arrête, en lui disant :

« Ces dames sont à l'auberge du village, il y a là » M. Émile Dèlaberge qui s'est battu en duel... Il » est bien mal... si mal, qu'on n'a pu le transporter » ici... Ces dames lui donnent leurs soins.

» — Et Zizine?... — Elle est avec ces dames. »

Jérôme se dirige aussitôt vers l'auberge, il entre : à l'air attristé de chacun, il prévoit que le blessé ne doit pas être mieux : une servante lui indique la salle basse dans laquelle est Émile, en lui disant : « Si vous voulez le voir encore, dépêchez-vous.....

» car le médecin assure qu'il ne passera pas la
» journée. »

Jérôme entre doucement dans la chambre. Auprès d'une fenêtre, madame Dolbert essayait de consoler Stéphanie qui versait des larmes; car, en faisant à celle qu'il devait épouser l'aveu de toutes ses fautes passées, et même de l'attentat qu'il méditait encore, Émile avait su, par son repentir, ranimer l'amour qu'elle avait eu pour lui; mais ce qui émeut le plus l'Auvergnat, c'est de voir la petite Zizine à genoux devant le lit du blessé.

« Approche, pauvre petite, » dit Émile d'une voix faible, « je ne t'aimais pas..... je ne t'ai jamais
» adressé un mot d'amitié... Aujourd'hui, je ne sais
» pourquoi..... mais j'ai du plaisir à te voir... Zi-
» zine... pardonne-moi aussi... et prie le Ciel pour
» qu'il me fasse grâce... »

L'enfant pleurait tout en priant. En ce moment Jérôme s'avance, il fait signe à madame Dolbert d'emmener sa Stéphanie : ce n'est pas sans peine que la bonne maman parvient à entraîner sa fille loin de l'auberge, à la dérober au triste spectacle de la mort de celui qui devait être son époux.

Lorsque madame Dolbert et sa fille ne sont plus là, Jérôme s'approche d'Émile, et, lui montrant Zizine qui est toujours à genoux, lui dit tout bas :

« Puisse, en sa faveur, le Ciel vous pardonner tout
» le mal que vous avez fait à sa mère!...

» — Sa mère! » murmure Émile, « ô mon Dieu...
» il se pourrait!... cette enfant!... »

Il n'a pas la force d'en dire davantage, il saisit une main de Zizine qu'il veut porter à ses lèvres, mais aussitôt ses yeux se ferment pour ne plus se rouvrir.

Jérôme prend alors la petite dans ses bras et se hâte de quitter l'auberge. Il se rend chez madame Dolbert, et lui apprend qu'Émile a cessé de vivre.

« Maintenant, » dit Jérôme d'un air de triomphe, « je vais conduire Zizine chez son père...

» — Chez son père! » s'écrient en même temps madame Dolbert et Stéphanie. Tandis que l'enfant passe ses bras autour du cou de l'Auvergnat en lui disant : « Mais c'est toi qui es mon père... Est-ce que » tu ne veux plus que je sois ta fille?...

» — Oh! chère petite, je t'aime bien comme si » tu étais mon enfant... mais maintenant il faut que » tu saches la vérité... Je ne suis pas ton père... j'ai » pris soin de ton enfance... Tu m'en as bien payé » par tes caresses et ton amour... Pauvre Zizine!... » J'avais vu mourir ta mère... et je n'avais aucun » renseignement qui pût me faire trouver tes pa- » rens... Il était donc ben naturel de me dire ton » père... Mais aujourd'hui le Ciel a permis que je le » découvre... Ta mère, chère petite... ta mère était » la fille de ce bon M. Guerreville... qui fut notre » bienfaiteur; il la cherchait, il la pleurait depuis » neuf ans... Mais il n'a pas tout perdu, puisqu'il » te retrouve... Tu vas remplacer sa chère Pauline... » car tu es sa fille aussi, toi!..... et tu l'aimeras » bien, n'est-ce pas?... Tu tâcheras, à force de ten-

» dresse, de lui rendre enfin ce bonheur dont il est » privé depuis si long-temps...

» — Oh ! oui, j'aime bien M. Guerreville... » dit Zizine en pleurant, « mais je veux aussi que tu sois » toujours mon papa !... »

Stéphanie, qui a tout entendu, presse la petite sur son cœur, en lui disant : « — Ainsi... je perds tout » à la fois... l'amour, l'amitié... tout ce qui de» vait charmer ma vie... mes espérances pour l'a» venir.

» — Oh ! console-toi, ma bonne amie, » dit Zizine, « M. Guerreville est bien bon aussi... il sait tout « ce que tu as fait pour moi, et il me permettra de » te voir souvent... N'est-il pas vrai, Jérôme ?

» — Oui ! sans doute ! j'en réponds... nous serons » tous heureux maintenant... Mais votre grand-papa » vous attend, ma Zinzinette... Il y a neuf ans qu'il » pleure, ce brave homme, et il est bien temps d'al» ler le consoler. »

Jérôme n'en écoute pas davantage, il emporte la petite, et monte avec elle dans le cabriolet où il la place sur ses genoux, car le bon Auvergnat veut profiter des derniers instans où il peut encore traiter Zizine comme sa fille ; mais tout le long de la route, il ne cesse de répéter à l'enfant :

« Tu appelleras sur-le-champ M. Guerreville ton « père... toujours ton père... Oh ! cela lui fera tant » de bien de s'entendre appeler ainsi, ce cher mon» sieur !... cela achèvera bien vite sa guérison ! »

Enfin, on est à Paris, on s'arrête devant la demeure de M. Guerreville. Il s'était levé et mis à la

fenêtre; le docteur n'avait pu lui refuser cela. En apercevant Zizine descendre de voiture, sa vue s'est obscurcie, des larmes mouillent ses yeux, il retombe presque sans connaissance sur son fauteuil. Mais il revient à lui en entendant une douce voix lui dire : « Mon père, voulez-vous embrasser votre fille? »

Alors qui pourrait peindre le bonheur, le ravissement de cet homme qui, depuis neuf ans, ne s'était pas entendu donner ce nom!... Il presse Zizine dans ses bras, il la couvre de caresses, il ne peut se lasser de la regarder; car, dans cette enfant, c'est aussi sa Pauline qu'il revoit.

« Brave Jérôme, » dit M. Guerreville lorsqu'il retrouve la force de parler; « je vous dois tout mon » bonheur!... Ah! mon ami, ne me quittez plus... » Je veux que vous abandonniez votre état, je veux » que vous passiez le restant de vos jours dans le re- » pos et l'opulence.

» — Moi, me reposer! » dit Jérôme. « Eh! pour- » quoi donc? je ne suis pas malade!... Quitter mon » état... Oh! non, monsieur Guerreville, permettez- » moi de rester toujours porteur d'eau... et rien que » porteur d'eau... Vous ne m'en recevrez pas avec » moins de plaisir, et moi j'en serai plus satisfait... Ah! » quand je n'aurai plus la force de porter mes seaux... » alors je ne dis pas!... Je viendrai vous demander » un petit gîte... dans un coin... Vous me permettrez » toujours d'embrasser ma Zinzinette... Voilà tout » ce qu'il me faut pour être heureux! »

Pour toute réponse, M. Guerreville presse l'Auvergnat dans ses bras, et la petite fille lui saute au cou.

On dit que les grandes émotions sont dangereuses, mais celles produites par le plaisir font rarement du mal. Huit jours après cet événement, M. Guerreville était entièrement guéri ; mais aussi sa petite fille ne l'avait pas quitté un moment ; et elle était si gentille, si douce, si aimante, qu'il ne pouvait se lasser de lui dire : « Chère enfant, tu m'as rendu tout ce que » j'avais perdu ! »

Madame Dolbert avait ramené Stéphanie à Paris. Entre gens de bien on se lie et on s'aime vite. M. Guerreville se trouva heureux de pouvoir témoigner à madame Dolbert et à Stéphanie sa reconnaissance de tout ce qu'elles avaient fait pour Zizine. Une douce intimité s'établit entre eux, et par ce moyen Zizine ne cessa pas de voir sa jeune protectrice.

Jérôme venait souvent embrasser celle qu'elle avait nommée sa fille, et la vue du bonheur de Zizine le récompensait de tout ce qu'il avait fait pour elle.

Le docteur Jenneval, cet ami sincère et dévoué, dont les soins assidus avaient rendu M. Guerreville à la vie, semblait aussi être de la famille, et, au bout de quelque temps, son caractère aimable et la gaîté de son esprit firent perdre à Stéphanie le souvenir de son premier amour.

Vadevant quitta Paris un beau matin pour se rendre à Alger, afin d'assister au mariage de ses cousines Devaux, qui avaient enfin captivé deux Bédouins.

Un jour Jenneval vint trouver son ami, puis, le prenant à part, lui dit : « Votre filleule, la fugitive, » est revenue sans M. Adalgis, mais madame Grillon » assure qu'il y a un certain M. Lélan qui est très-

» disposé à l'épouser ; enfin, notre jeune artiste Jules, » après avoir joué sans succès dans quelques villes de » province, est revenu à Paris près de sa mère, dont » l'époux cependant ne veut pas lui pardonner son » escapade.

» — Mon ami, » dit M. Guerreville, « puisez dans » ma caisse, faites tout ce que vous jugerez conve- » nable... Je doterai Agathe, et je donnerai à Jules de » quoi s'établir... Je désire leur bonheur ; mais que » je les aime..... que je les chérisse comme mes en- » fans... Ah ! cela ne m'est pas possible !... Croyez- » moi, docteur, nous n'éprouvons les sentimens d'un » père que pour ceux qui nous donnent ce titre si » doux, et que nous ne craignons pas nous-mêmes » de nommer hautement nos enfans. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.





